



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



AP

24

• A6

ANNALES
POLITIQUES, CIVILES
ET
LITTERAIRES
DU
DIX-HUITIEME SIECLE,

Ouvrage Périodique,

PAR M. LINGUET.

Uno avulso, non deficit alter.

TOME QUATRIEME.



LONDRES.

M. DCC. LXXVIII.

Rom. Lang.
Guereuil
5-20-37
33983

A U R O L

S I R E,

APRÈS un retard bien involontaire, j'apporte aux pieds de VOTRE MAJESTÉ la suite d'un ouvrage entrepris sous ses auspices. Il m'est surtout précieux par les occasions qu'il me fournit de manifester mon respect pour votre personne, ma soumission pour les loix, mon attachement pour ma patrie.

Je viens d'en traverser deux fois les plus belles Provinces : le plaisir d'en respirer l'air a été mêlé d'une vive amertume. Elles ont été pour moi ce que fut pour la colombe sortie de l'arche, la terre encore couverte des eaux du Déluge. Le temps viendra, sans doute, je n'en perdrai jamais l'espoir, ou la justice fera germer le rameau d'olive qui m'annoncera la cessation des orages.

VOTRE MAJESTÉ, d'un mot, vient de créer une multitude de Nations nouvelles : leur titre à cette protection régénératrice, c'est l'oppression qu'elles ont essuïée : ce que votre main toute puissante opère en faveur de ces étrangers, ne le fera-t-elle pas pour un sujet, dont l'innocence ne peut pas être plus douteuse que la fidélité ?

Votre Conseil, SIRE, n'est occupé depuis quelque temps qu'à réformer les méprises des Tribunaux qui exercent au nom de VOTRE MAJESTÉ les véritables, les plus saintes fonctions de la Couronne. A Besançon, à Toulouse, à Rouen, à Paris, &c. des cris trop bien fondés se sont élevés contre des décisions solennelles & juridiques; ils ont été accueillis auprès du Trône. En dernier lieu encore, l'ombre de l'infortuné Lally, délivrée enfin du baillon qui enchaîna si long-temps ses plain-

tes, a recouvré la voix pour demander vengeance. Il n'est dans un Etat sagement régi, ni siège à l'abri des loix, ni particulier exclus de leur protection. Si VOTRE MAJESTÉ daigne réfléchir à ce que j'ai essuié, elle verra qu'il y a encore un pas à faire pour que cette maxime puisse être réputée vraie dans les siens.

Quelle que doive au reste, SIRE, être la date de cette réforme, je l'attendrai sans impatience, comme sans découragement. Je trouverai la consolation de mes maux particuliers dans la gloire de mon pays; les délais de la justice qui m'est due, me sembleront moins pénibles, en voyant celle que la sage conduite de VOTRE MAJESTÉ, force l'Europe de rendre à la France.

Quelle époque que celle-ci pour notre Nation; toujours noble, toujours brave, toujours jaloussée, mais si souvent humiliée par la faute de ses Chefs! On consulteroit envain nos fastes pour en trouver une où le peuple ait eu plus à se louer de son Roi, & le Roi, j'ose le dire, de son peuple.

CHARLEMAGNE rendit le nom François redoutable: il décora son trône d'un titre qui ne redevint illustre que parce qu'il ne dédaigna pas de le porter; il pressa l'Europe depuis le Tibre jusqu'au Vefer:

mais son épée , toujours tirée , fut toujours sanglante ; son immense domination n'eut pas d'autre soutien , & ce sceptre des héros ne fut jamais le gage du bonheur des sujets.

PHILIPPE-AUGUSTE , Charles-le-Sage se distinguèrent , l'un par sa valeur , l'autre par sa politique : mais ils vivoient dans des siècles affoiblis & déshonorés par la féodalité. Leurs talens purent à peine se montrer au milieu de cette anarchie barbare , qui donnoit aux Rois autant de rivaux , & aux peuples autant de tyrans , qu'un état renfermoit d'hommes audacieux. Ils firent seulement entrevoir ce que pourroit être un Roi de France , avec une ame ferme , un esprit juste , & la confiance de sa nation.

CHARLES VIII & François I eurent des momens brillans ; mais cette splendeur éprouva des éclipses aussi rapides que douloureuses. Les conquêtes du premier , évanouies avant que d'être achevées , ne lui laisserent , avec une Couronne chimérique , que la honte d'avoir été successivement le complice & le jouet du plus abominable des hommes : sous le second le triomphe momentané de Marignan fut bientôt flétri par l'opprobre inéfaçable de Pavie ; opprobre d'autant plus accablant qu'il n'étoit pas possible d'en accuser la fortune.

HENRI IV , réduit à conquérir son patrimoine , fut

enlevé au moment où il cherchoit dans une administration paternelle, le remède aux maux de la France, épuisée presque également, & par les efforts qu'il avoit faits pour vaincre les rebelles & par sa condescendance à acheter leur soumission.

LOUIS XIV, fier, impétueux, prodigue, vérifia pendant quelque tems la devise, aussi imprudente qu'audacieuse, que la flatterie lui avoit fabriquée, nec pluribus impar : mais la dernière moitié de son regne, en fut une triste & longue réfutation.

Enfin sous Louis XV avec quelle promptitude n'avons nous pas vu les Lauriers de Fontenoi étouffés sous les Cyprés de Crevelt, de Rosbak &c.

L'espace diversifié par tous ces regnes, offre une terrible & humiliante uniformité; de courts succès & de longs désastres, toujours nécessités par des fautes; de petits avantages & des pertes énormes. On y voit les trésors & le sang de la nation prodigués pour les disputes les plus frivoles; des projets extravagans, soutenus avec opiniâtreté & des plans sages, abandonnés avec encore plus d'inconséquence; une politique souvent puérile & presque toujours imprudente; des Ministres désunis, indiscrets, despotiques, vindicatifs; ne connoissant point d'ennemis plus redoutables que leurs concurrens; avi-

des autant qu'ambitieux ; se jouant avec une égale audace , & des Rois qu'ils feignoient de servir , & des sujets dont ils sacrifioient l'existence , & des états voisins dont ils ordonnoient le ravage , & de leur propre patrie qu'ils n'exposaient que trop souvent à la désolation ; enfin cent LOUVOIS , cent BONNIVETS pour un SULLY.

Quelle différence aujourd'hui ! Ce n'est plus à nous , c'est à nos rivaux que ce portrait convient ; à ces rivaux enrichis de nos dépouilles , énorgueillis pendant cinq cens ans , de nos écarts & devenus grands par la fatalité qui nous empêchoit de nous élever. Une politique profonde , & sagement ménagée , nous venge en un instant de cette longue période d'insolence. Privés par leurs propres méprises des forces dont ils abusoient , le rang usurpé dont ils tombent , la France s'y trouve replacée sans efforts & sans inspirer d'allarmes. De vastes Empires fondés tout d'un coup , à leurs dépens , nous promettent des amis fideles , si la reconnoissance en peut donner , ou du moins des Alliés dont l'intérêt sera la caution. Nos Ports ouverts à un commerce nouveau , jouissent d'une prospérité que les trésors du Mexique & du Pérou n'ont jamais donnée à leurs propriétaires. Une Marine formidable , sortie subitement du néant , créée pour protéger & non pour

détruire , augmente encore l'éclat de ces prodiges parce qu'elle en assure la durée.

Et ce qui distingue , SIRE , cette brillante révolution , ce qui lui donnera toujours un des premiers rangs parmi les époques mémorables de notre histoire , c'est le concert de tous les agens que votre sagesse emploie à y contribuer ; c'est sur-tout le secret qui dérobe aux yeux de la curiosité , les résolutions qu'elle adopte.

Jusqu'ici , dans les conjonctures les plus sérieuses , on auroit pu soupçonner , par la publicité des délibérations , que nos ennemis y étoient admis , & par l'inconséquence des suites , qu'ils les dirigeoient. Le courage , cette qualité spéciale des armées françoises , devenoit presque toujours inutile & souvent funeste , parce que la discrétion n'étoit pas celle de nos Conseils.

Aujourd'hui , un voile impénétrable couvre la marche & les desseins de l'administration. On voit par la grandeur des préparatifs qu'elle n'oublie rien pour assurer l'une ; on ne peut pas douter d'après tout ce qui s'est déjà passé , que les autres n'ayent pour but les véritables intérêts de la nation ; mais une prudence inflexible dérobe

aux regards tout ce qui pourroit en compromettre le succès. L'étranger accoutumé depuis si longtemps à intercepter, même avant leur naissance, les projets dont notre Cabinet devoit s'occuper, regarde comme un songe l'impuissance où il se trouve de les deviner, au moment même où ils sont peut-être exécutés.

Qu'il est beau, SIRE, à vingt ans, d'être ainsi le modèle des Rois, le réformateur de sa nation, & la terreur de ses ennemis! Cette gloire est peut-être plus honorable encore par son principe, qu'utile par ses effets. Elle est le fruit des mœurs dont VOTRE MAJESTÉ donne l'exemple. Quand la fidélité conjugale est sur le Trône, toutes les vertus y règnent avec elles.

Et pour réunir autour de vous, SIRE, toutes les satisfactions, toutes les prospérités à la fois, une heureuse fécondité vient encore ouvrir à l'âme sensible de VOTRE MAJESTÉ, une nouvelle source de jouissances. Une Reine déjà chérie par les charmes de sa personne, qui, à l'exemple de son auguste Mère, sait tempérer la Majesté par les graces, & la relève par toutes les vertus, va acquérir un nouveau droit à l'amour, à la reconnoissance des François; soit que le ciel accorde dès-à-présent à leurs vœux un héritier de

la Couronne ; soit que cette première grosse, moins fortunée , suivant l'idiome de la politique , ne soit que le gage de celles qui concilieront par la suite les caprices de cette politique , & les droits de la nature.

Puissent, SIRE, des jours si brillans n'être obscurcis par aucun revers. Puissiez-vous , après avoir réduit au silence les ennemis extérieurs du repos public , & de l'honneur de votre Couronne , attaquer avec autant de succès les désordres intestins qui affligent encore vos peuples. Puissiez-vous réaliser le grand projet que votre cœur droit & noble avoit formé en montant sur le Trône , & qu'un premier choix , malheureusement motivé par l'erreur publique , a rendu jusqu'ici impossible ; celui d'une réforme dans l'administration des finances.

Au milieu des embarras d'une guerre naissante , VOTRE MAJESTÉ ne la perd pas de vue : elle fait dès-à-présent dans une de ses Provinces un essai qui sera toujours honorable , quand même des obstacles imprévus le rendroient infructueux. Il prouvera toujours du moins que VOTRE MAJESTÉ ne se rebute point dans la carrière épineuse du bien , & qu'avec la pureté de cœur qui

*le fait desirer, elle a la constance, le courage qui
tôt ou tard, le procurent.*

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

*Le très-humble, très-obéissant;
& très-fidèle serviteur & sujet*

LINGUET.

AVERTISSEMENT.

EN *Avril* dernier, quand j'ai quitté *Londres* ; j'ai dit que le premier N°. de la seconde année de cet ouvrage, *seroit peu retardé par mon déplacement*. Voilà cependant un retard de quatre mois entiers : de tous ceux qu'il a impatientés, personne assurément n'en a plus souffert que moi, & personne aussi ne s'y attendoit moins ; mais le proverbe dit, qu'on s'expose à compter deux fois, quand on compte sans son hôte. En prenant la *Suisse* pour retraite, je n'avois pas compté avec les miens ; il en a résulté dans mes calculs une cruelle méprise.

La bizarrerie de ma destinée n'a pas besoin de preuves : cependant ce que j'ai éprouvé depuis que j'ai cessé d'écrire, c'est-à-dire, depuis *Avril* dernier, en fourniroit une plus frappante encore que tout le passé.

En partant de *Londres*, je m'étois dit à moi-même : „ tout s'imprime dans le continent de l'*Europe* „ aussi aisément qu'ici : les presses sont aussi „ libres, & souvent presque aussi licentieuses au „ pied des *Alpes* qu'aux bords de la *Tamise*. De- „ puis vingt ans celles de *Geneve* ne cessent d'en- „ fanter les ouvrages les plus révoltans, les plus „ faits pour allarmer la pudeur & les administra- „ tions. *La Pucelle*, *l'Emile*, le *Système de la na- „ ture*, &c. y ont été réimprimés cent fois. Ac-

» tuellement on fabrique , on débite ouvertement
 » à *Lausanne* une nouvelle édition de ce recueil
 » aussi immense qu'incomplet , de cette compila-
 » tion bigarée , qui seroit infiniment dangereuse si
 » elle n'étoit ridicule , mais dont l'audace d'une
 » secte intrigante & la sotte crédulité du public
 » ont fait la fortune.

» Mes annales , il est vrai , n'ont pas les mê-
 » mes titres. La décence y est respectée : le culte ,
 » les Gouvernemens y sont ménagés. Les leçons
 » que l'auteur y donne aux hommes n'ont vrai-
 » ment que le bien public pour objet , & déjà elles
 » l'ont produit plus d'une fois.

« Ce n'en est pas assez , fans doute , pour pré-
 » tendre à la protection , aux encouragemens qu'ob-
 » tient toujours le scandale dans ce siècle philoso-
 » phique ; mais c'est autant qu'il en faut pour es-
 » pérer la tolérance dont il faut bien que les mœurs ,
 » & sur-tout la vérité , se contentent aujourd'hui. »

Ce raisonnement paroïssoit conséquent : il étoit fortifié par trois contrefaçons de mes *Annales* , autorisées , approuvées en *Suisse* : l'édition originale ne devoit donc y trouver aucun obstacle : il n'y avoit pas de conclusion plus juste en apparence ; mais la logique en ce bas monde influe peu sur les événemens : j'aurois dû m'en douter.

Que m'a servi de dire aux *Economistes* , dans la courte durée de leur splendeur : » Vous prê-
 » chez la liberté ; ne soyez donc pas despotes :
 » vous voulez que tout le monde parle , ne me
 » fermez donc pas la bouche. »

Que m'est-il revenu de crier pendant trois ans

aux habitans du *Palais* : « Vous vous dites les
« interprètes des loix, les défenseurs des pro-
« priétés : ne m'enlevez pas mon bien, mon état,
« mon honneur, sans m'entendre, ou du moins
« sans donner des motifs. »

L'expérience auroit dû m'apprendre que si l'opinion est la reine du monde moral, l'inconséquence en est le pivot; & que la plus dangereuse des folies c'est de se diriger sérieusement d'après la raison, dans l'espérance que ceux à qui l'on aura affaire en feront de même.

Pour mon malheur je suis atteint de cette démence. Aussi à mon arrivée en *Suisse*, ai-je trouvé précisément le contraire de ce que je m'étois promis. Beaucoup de considération personnelle, il est vrai; beaucoup de marques d'une estime flatteuse; une grande curiosité de me voir, de me connoître, mais une inquiétude inexprimable sur les moindres mouvemens de ma plume. On la regardoit comme un conducteur *électrique*, capable d'attirer la foudre & d'en déterminer la chute, par-tout où l'on se hasarderoit à le fixer. Il sembloit qu'à l'ouverture de mon porte-feuille, toutes les vengeances ministérielles alloient fondre sur le lieu qui auroit recélé cette terrible boîte de *Pandore*, & abîmer la contrée assez imprudente pour donner azile à un nouveau *Titan*.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que dans ce temps-là précisément, ce même ministère dont on craignoit d'exciter la fureur, en ne m'enchaînant pas, me donnoit des marques de la loyauté la plus généreuse; c'est qu'il m'inspiroit par une

franchise, par une droiture rares chez les hommes en place, autant d'admiration que de respect; c'est que les choses en étoient au point que si les retours à l'honneur, à la délicatesse, à la justice, étoient possibles dans les compagnies, comme dans le cœur des hommes isolés, j'en jouirois probablement aujourd'hui en France de la réparation qui m'est due. Je ne serois pas obligé de me condamner encore moi-même, à ne donner que de loin des témoignages de ma tendresse à une patrie que j'adore, & qui, j'ose le dire, me fait l'honneur de me regretter; car si les hommes honnêtes dont elle est remplie, manquent de bras pour secourir la justice quand on la viole, ils ont du moins une voix pour exprimer leurs regrets, & poursuivre les oppresseurs quand l'outrage est consommé.

Cette réclamation est tardive, je l'avoue, & souvent impuissante; mais cependant mes ennemis & moi nous éprouvons, moi que c'est une grande consolation, eux que c'est un grand supplice.

Je crois bien qu'ils participoient beaucoup à l'effroi que ma présence sembloit inspirer ailleurs. Ne craignant rien tant que la continuation de mes *Annales*, ils s'étoient réjouis de me voir abandonner, par un scrupule, puérile dans leur système, le pays où ils avoient eu la douleur de les voir naître, sans pouvoir les étouffer. Ils s'étoient promis de leur interdire tout autre asile. L'immensité de leurs correspondances, leur hardiesse à semer les calomnies les plus criminelles, comme à appuyer les complots les plus noirs, leur

leur en offroient les moyens. Leur grande ressource est de dire , à-peu-près comme *Cotin* , que , *quand on les méprise , on est odieux à tous les gens de mérite* : à force de répéter avec une constance , une impudence infatigables que cela est , ils parviennent souvent en effet à faire que cela soit.

Ils avoient eu le temps avant mon arrivée de remplir les esprits de préjugés de toute espece , avec l'art qui leur est familier.

Que les *Caillètes de Paris* , celles qui s'associent aujourd'hui à une secte , comme autrefois à une confrerie ; qui vont aux séances de la *Société libre d'Emulation* , comme elles alloient aux retraites des *Jésuites* ; qui aiment , caressent , choient un dissertateur philosophe , comme elles auroient fait en d'autres temps un directeur ecclésiastique , & qui perdent par conséquent au change , parce qu'en vérité les bons directeurs sont cent fois plus honnêtes , plus polis , plus aimables , moins despotiques & moins pécans , que tous les chapeaux plats de nos cotteries philosophiques ; que celles-là soient duppes de ces insinuations , rien de plus naturel. Les sanfonnets ne répètent que les chansons qu'ils entendent siffler à leurs instituteurs : mais des *Aristocrates* , mais des *Souverains* , jaloux de leur indépendance , devoient-ils écouter ces pressentimens pusillanimes ?

Je pouvois sans risque me jouer de leurs terreurs. Je pouvois braver chez eux , à leur grand étonnement , un orage dont j'étois sûr de n'avoir rien à craindre : ce manège m'a paru au-dessous de la dignité d'un homme honnête. Je n'ai pas cru devoir sacrifier à la liberté dans un

pays où les préliminaires seuls du sacrifice, inspiroient tant d'allarmes.

Après plusieurs essais j'ai pris le parti qui seul peut-être convient, dans un siècle comme celui-ci, à un véritable ami des hommes, à un écrivain qui veut les servir : c'est de ne plus affecter aucune retraite particulière jusqu'à ce qu'une résolution vigoureuse me rappelle dans ma patrie à l'état dont la justice rougit de m'avoir dépouillé, ou que la paix renaissant dans nos champs arrosés du sang qu'on s'apprête à verser de toutes parts, me rouvre les portes de ma maison de *Londres* que ma délicatesse a fermées. Jusquelà je voyagerai ; je profiterai de mes courses pour multiplier mes observations, pour enrichir mon ouvrage, pour le rendre encore plus véritablement utile par les connoissances que je tâcherai d'acquérir, & la comparaison des usages dont je m'efforcerai de m'instruire. Il n'en sera pas distribué avec moins de régularité. Je déroberai cependant aux inquisitions philosophiques, le lieu où il recevra son existence matérielle. Consacré à la vérité, il s'imprimera dans le puits où la perversité des hommes a forcé cette fille du ciel de se cacher.

Maintenant avant que de rentrer dans la carrière, je crois qu'il me reste encore un devoir à remplir. Tant que j'ai eu la plume à la main, la secte dont les violences m'ont conduit à la prendre, a souffert dans le silence les coups que je lui ai portés au nom de la vérité & de l'honneur. Ses patriarches ont gémi du discrédit où ils la sentoient tomber, mais ils ont étouffé leurs soupirs.

Ils ont appelé , pour couvrir leurs blessures , ou pour déguiser leur foiblesse , l'infortuné Seigneur de *Terney* ; ils ont sacrifié son existence pour prolonger la leur ; ils ont cru qu'il réjailliroit sur eux quelques-uns des rayons qu'ils auroient soin de mendier pour lui. Son entrée triomphale à *Paris* concourant avec ma retraite de *Londres* , ainsi qu'avec les dégoûts qu'ils me suscitoient dans son ancien séjour , & par conséquent avec mon impuissance de répondre , la voix leur est revenue peu-à-peu. On a vu paroître successivement dans quelques Journaux de petites apologies de *Fontenelle* , de petites plaisanteries & des apparences de désaveu sur l'anecdote honteuse de la critique étouffée à main armée , sur l'aventure non moins flétrissante des refus essayés par *Mdme. Corneille* , enfin un désaveu formel , un démenti authentique , muni ouvertement du nom d'un mignon de la philosophie , à qui l'honneur d'être pour le moment le concierge d'un homme célèbre , donnoit pour le moment aussi quelque espèce de célébrité.

Tout cela s'est coulé avec adresse dans un temps où l'on étoit bien instruit, que rebuté des embarras dont on m'avoit entouré , je ne pensois qu'à un retour devenu lui-même très-pénible , par le changement qu'il entraînoit dans tous mes plans. Le benin *M. d'Alembert* , toujours content , pourvu qu'il soit sûr d'avoir à rire aux dépens de quelqu'un , a cru que l'on riroit aux miens , & qu'en liant ainsi , suivant l'art , l'accusation de fausseté à la plaisanterie , l'une auroit fait son impression à la faveur de l'autre , avant que je fusse à portée d'y remédier.

D'ailleurs ces Messieurs ont une méthode infiniment ingénieuse : ils ne cessent de me calomnier, de m'outrager, de m'accuser de mensonge, &c. Et quand je me défends, ils crient, ils font crier par le bas-cœur de leur Eglise, que *je parle toujours de moi, que je me répète, &c.* Une multitude d'honnêtes gens qui ont la mémoire courte, ou qui ne sont pas à portée de s'instruire de ce qui se passe, voyant en effet que j'emploie souvent des justifications, & qu'on me reproche de revenir trop souvent à moi se rendent les échos de cette censure, sans se douter de la nécessité qui m'y expose.

Heureusement je ne suis pas aisé à fatiguer : j'aurai, à ce que j'espère, autant de confiance que mes bons amis : tant qu'ils m'obligeront par des impostures dont je serai l'objet, à les confondre, je le ferai de mon mieux par des apologies, dont je serai aussi l'objet : parce qu'enfin ce n'est pas le *Grand Mogol* dont il faut que je prenne le parti, quand c'est moi que l'on accuse.

D'après ce principe, je crois devoir insérer ici une lettre que j'ai reçue de *Marseille*, & qui contient le texte que j'ai à commenter. Je la donne telle que je l'ai reçue, sans en retrancher même les complimens que l'on me fait : d'abord parce qu'aujourd'hui ce ne sont plus que des formules de politesse. On en a souvent donné à M. *Harpula*, mon cher Confrere, de plus violens, qu'il a imprimés lui-même : d'après un tel exemple je ne crois pas que cet encens puisse donner ni orgueil, ni scrupule.

Ensuite la lettre ainsi conservée dans son en-

semble, en aura, à ce que je crois, plus d'authenticité, je n'ai supprimé que le nom de l'Auteur. Je n'ai pas l'honneur de connoître la personne; s'il desire que son nom soit public, il voudra bien m'en prévenir, & dans le prochain N°. je le satisferai.

LETTRE à l'Auteur de ces ANNALES.

„ C'est toujours avec un plaisir nouveau que
 „ je lis vos Annales politiques. J'y trouve à
 „ chaque article la solidité du raisonnement em-
 „ bellie par l'agrément du style. Mais ce qui leur
 „ donne un plus grand prix à mes yeux, c'est
 „ le ton de franchise & de vérité que j'ai cru
 „ y remarquer. Il m'inspire la plus grande con-
 „ fiance, & me fait croire aveuglément à tou-
 „ tes les nouvelles que vous nous donnez, à
 „ tous les événemens dont vous rendez compte.
 „ Il vient cependant de s'élever un doute dans
 „ mon esprit, sur un article de votre N°. 23,
 „ qui se trouve contredit par une lettre insérée
 „ dans le Courrier de l'Europe N°. 31, page
 „ 247. J'espère que vous voudrez bien m'éclair-
 „ cir & fixer mon incertitude à ce sujet. Il s'agit
 „ de l'art. de Paris de votre N°. 23, page 423, qui
 „ commence par ces mots : *ecce iterum Crispinus.*

„ Vous y faites à Monsieur d'Alembert
 „ des reproches très-graves, & qui ne font
 „ pas l'éloge de son cœur. L'abandon de Mr.
 „ Malsilatre mourant; la menace faite à l'asso-
 „ cié de Mr Freron pour lui imposer silence;
 „ & le refus du plus mince secours à Made.
 „ Corneille & à son fils, sont des traits faits
 „ pour révolter toute ame bien née, dans la-

» quelle un égoïsme barbare n'a pas détruit tout
 » sentiment d'humanité. Vous rendez compte
 » dans le même article de la maladie de Mr de
 » *Voltaire*, & de l'hommage qu'il a rendu à la
 » Religion, & à la société, en demandant les
 » secours spirituels.

» M. de *Villette* dans sa lettre du 9 Avril à
 » M. le Comte de *Touraille* transcrite dans le
 » *Courier de l'Europe*, ainsi que je l'ai dit plus
 » haut, prétend vous contredire formellement.
 » Sur ce qui regarde M. de *Voltaire*, il me sem-
 » ble que vous êtes assez d'accord. Les détails
 » que vous donnez à cette aventure, différent
 » peu des siens. Il substitue un abbé *Gautier ex-*
 » *Jesuite*, à votre *Capucin*, je ne vois là que la
 » barbe de différence. Que le Curé de St *Sulpice*
 » ait été présent ou non, qu'il soit arrivé avant
 » ou après, tout cela est indifférent, & ne va-
 » loit pas la peine d'un démenti. Mais la dé-
 » claration authentique, espece de profession
 » de foi, signée & attestée par deux témoins,
 » est absolument niée.

» M. de *Villette* réfute également à la fin de
 » la même lettre ce que vous dites de M. d'*A-*
 » *lembert*. J'avoue que sa réfutation n'est pas
 » d'une logique bien forte : & s'il n'ajoutoit po-
 » sitivement que vous avez été mal instruit,
 » ses preuves ne seroient guères concluantes.
 » en faveur de M. d'*Alembert*.

» Je suis persuadé, Monsieur, que si en effet
 » vous avez été mal informé, quelque sujet
 » que vous ayiez de vous plaindre de M. d'*A-*

« *Alembert*, vous vous empresserez à lui rendre
 » justice. La liberté, l'amertume de vos far-
 » casmes sur cet Académicien, quand ils por-
 » tent sur des faits vrais, peuvent trouver des
 » excuses dans l'excès de votre sensibilité: mais
 » la calomnie n'en a point. Je vous crois l'ame
 » trop fiere, trop haute, pour y avoir re-
 » cours contre vos ennemis. Vous devez au
 » public, à vos lecteurs, à vous-même, de
 » rechercher scrupuleusement la vérité des ar-
 » ticles dont il est question, pour les confirmer
 » s'ils sont vrais, ou pour réparer l'impression
 » qu'ils ont pu faire contre M. d'*Alembert*, si
 » vous avez été trompé.

« Je me flatte en mon particulier que vous
 » ne me refuserez pas les éclaircissemens que
 » je vous demande. L'estime que j'ai pour vo-
 » tre personne, l'intérêt que j'ai pris à vos mal-
 » heurs, & l'admiration dont je suis pénétré
 » pour vos talens, sont pour moi des titres à
 » votre complaisance. Je vous prie de vouloir
 » bien faire réponse à ma lettre dans votre pre-
 » mier N°. je ne doute point qu'elle ne soit
 » satisfaisante, & qu'elle ne détruise l'effet qu'a
 » dû faire sur toutes les personnes qui s'intéres-
 » sent véritablement à vous, la lettre de M.
 » de *Villette*.

« J'ai l'honneur d'être, &c.

« P. S. Quand paroîtra donc ce N°. 25, si
 » ardemment désiré, si impatiemment attendu?
 » Je suis ici l'organe de tout le public.

R E P O N S E.

Vous venez de lire , Monsieur , la raison qui m'a empêché d'avoir l'honneur de vous répondre plutôt : ainsi sans autres préliminaires, je passe aux explications que vous desirez.

Elles concernent cinq objets. L'anecdote de Mr *Malfilatre* , assisté , après sa mort ; celle de Mde. *Corneille* , éconduite en personne ; celle de l'associé de Mr *Fréron* , enchaîné par l'abus qu'on a fait de sa juste sensibilité ; celle de la déclaration authentique de M. de *Voltaire* en présence de témoins ; & enfin l'apologie de M. d'*Alembert* par M. de *Villette*.

Les deux premières ne sont niées que par des anonymes. En disant *oui* autant de fois qu'ils diront *non* , j'aurai rempli ce que je dois , comme vous le dites très-bien , au public , à mes lecteurs , à moi-même. Dans ces sortes de cas , je ne crains pas d'être démenti par les âmes honnêtes , c'est à celui qui se nomme que la foi est due.

Si même vous prenez garde à la réfutation du trait qui intéresse Mde. *Corneille* , vous verrez combien le panégyriste du philosophe insensible a confirmé la vérité qu'il feint de combattre (1).

(1) Voyez l'article du Journal de Paris du 17 Avril , intitulé : *Errata pour le N^o. 23 du Journal BLEU* , ce qui devient assez plaisant aujourd'hui que le *Mercur*e de France est habillé de cette couleur , & a pris ma livrée.

Elle étoit dans la détresse , il l'avoue (1) ; elle a fait part à Mr d'Alembert de sa malheureuse situation , ce sont ses termes. Mr d'Alembert s'est borné à lui dresser un Mémoire dont il attend encore la réponse (2) ; voilà son propre récit : elle s'est adressée en sortant de chez le philosophe , aux Comédiens ; c'est encore ce qu'il reconnoît (3) , il s'est agi pour elle de se mettre en condition , & elle ne l'a pas caché à Mr d'Alembert (4). Voilà donc des faits vrais , déclarés vrais par le restaurateur ténébreux de l'honneur philosophique : or l'espece de différence qu'il y a entre ce récit & le mien , n'est-elle pas la plus petite qu'il soit possible d'imaginer entre deux hommes , dont l'un veut nier ce que l'autre affirme ? Si l'anonyme avoit voulu conter les choses comme moi il n'avoit pas besoin d'écrire : mais pouvoit-il aussi moins s'écarter de l'original sans donner une copie absolument semblable ?

(1) *Au mois de Décembre dernier, Mde. Corneille vint trouver M. d'Alembert & lui faire part de la malheureuse situation où elle se trouvoit.*

(2) *Le jour même M. d'Alembert dressa, au nom de l'Académie, un Mémoire qu'il présenta lui-même au Ministre, qu'il a plusieurs fois appuyé par ses instances, & dont il sollicite encore l'effet qu'il ne désespere pas d'obtenir. (En Avril.)*

(3) *Mde. Corneille s'étant adressée aux Comédiens, & ayant obtenu d'eux une représentation à son profit.*

(4) *Il est faux que Mr d'Alembert lui ait conseillé de se mettre en condition, il l'en a au contraire dissuadée.*

Il en résulte donc que la première visite de Me. *Corneille* ne lui a produit aucun soulagement, malgré les aveux pressans qui en étoient l'objet ; que ces Rhéteurs qui louent si libéralement *Fontenelle* d'avoir prodigué l'or à des inconnus ont donné pour tout secours à sa niece, dont le désespoir imploroit leur générosité, un chiffon de mémoire dont au bout de *cinq mois il n'y avoit pas de réponse* ; qu'elle a poussé les ouvertures sur son embarras au moins jusqu'à déclarer que la servitude n'avoit rien qui l'effrayât & que s'il est vrai qu'on l'en ait *dissuadée*, c'est de la voix, & non de la bourse ; qu'enfin la noblesse des *Comédiens* a été son unique recours & le seul qui lui ait été utile. Avouez, Monsieur, que quand tout cela est convenu ce n'étoit pas trop la peine de me démentir sur le reste.

Maintenant si je vous disois que ce que j'ai écrit, c'est de la bouche même de Me. *Corneille* qu'on l'a su ; que cent honnêtes gens dans *Paris* ont été les confidens de ses plaintes ; que je les connois ; que je n'ai écrit que d'après leurs attestations, pourroit-il vous rester encore la moindre incertitude ?

Vous n'exigerez pas sans doute que je vous nomme ces témoins, d'abord parce qu'encore une fois, il ne faut pas faire à la dénégalion d'un anonyme, l'honneur de la combattre par cette espece de preuve, & ensuite, parce que ces certificateurs honnêtes, irréprochables, mais amis du repos, sont bien assez courageux pour rendre gloire à la vérité, mais non pas pour braver la haine philosophique. Pour tranquilliser

ma délicatesse il a fallu que je connusse leurs noms. Pour leur sauver le châtement que ne manqueroit pas de leur infliger une secte aussi vindicative que puissante, il faut que je les cache.

Quant à la scène du cinquième Acte d'*Hypermetre* mise en action ; quant à ce poignard levé sur la tête de la sœur pour faire tomber la plume des mains du frère, lisez, je vous prie, l'espece de désaveu que l'on a arraché à ce dernier, & faites ensuite une réflexion.

Si le fait n'étoit pas vrai, est-ce ainsi qu'il auroit été désavoué ? N'est-il pas assez grave, pour exiger un démenti formel ?

Il est vrai cependant que pour le malheur de M. d'*Alembert*, ce démenti formel même ne l'auroit pas encore détruit, parce qu'enfin le même pouvoir, la même violence qui a suspendu ou annéanti la critique, auroit pu dicter également la rétractation.

Tel est le sort des tyrans dans tous les genres.

Je suppose qu'un poëte après avoir fait une satire de *Néron* l'eût supprimée par la crainte d'exposer sa famille, que le bruit de ce sacrifice eût percé dans *Rome* & que l'Auteur eût affirmé dans les Journaux d'*Italie* que rien n'étoit plus faux, que personne n'admiroit plus sincèrement que lui les vertus, les talens, la belle voix du fils d'*Agrippine*, quelle confiance auriez-vous dans cette piece ?

L'Epître signée *Villette* mérite un peu plus

d'attention. Elle est d'un homme connu, au moins depuis son mariage : elle est formelle & précise. Elle a dû faire une vive impression : mais, Monsieur, vous souvenez-vous de ce que dit quelque part feu *Pascal* dans ses presque défunctes *Provinciales* ? Il reproche aux *Jésuites*, si je ne me trompe, leur hardiesse à nier des faits constans. C'est leur dit-il, autant que je puis me le rappeler, *le moyen d'en imposer tant qu'on ne vous a pas répondu ; mais c'est aussi celui de perdre toute espece de crédit quand les faits sont éclaircis* (1).

Voilà, Monsieur, l'histoire des philosophes du jour, dont M. de *Villette* s'est rendu l'organe. J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion d'observer qu'on retrouvoit chez eux le manège, l'hypocrisie, & sur-tout l'impudence dont ils ont tant contribué à faire accuser les enfans de St. Ignace. Jugez si j'ai tort.

M. de *Voltaire*, suivant sa lettre, n'a point donné de *déclaration authentique*. Voici la déclaration authentique de M. de *Voltaire*.

„ Je souffigné déclare qu'étant attaqué de
 „ puis quatre jours d'un vomissement de sang
 „ à l'âge de 84 ans, & n'ayant pu me traîner

(1) Je cite le sens & non pas les mots ; il y a 20 ans que je n'ai lu les *Provinciales*, je n'ai pas le livre sous les yeux, je n'en ai aucun, il n'est pas probable que de long-temps je puisse m'en procurer : en voyageant comme je fais, je ne puis avoir d'autre cabinet qu'une auberge : je ne fais quel périodiste a eu la lâcheté de m'outrager au sujet de cette privation : je ne lui ferai l'honneur, ni de le nommer, ni de lui répondre.

„ à l'Eglise, M. le Curé de St Sulpice ayant
 „ bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres, celle
 „ de *m'envoyer M. l'abbé Gaultier* Prêtre,
 „ je me suis confessé à lui, & si Dieu dispose
 „ de moi, je meurs dans la sainte Religion Ca-
 „ tholique où je suis né, espérant de la miséri-
 „ corde divine qu'elle daignera pardonner tou-
 „ tes mes fautes, & que si j'avois jamais scan-
 „ dalisé l'Eglise, j'en demande pardon à Dieu
 „ & à elle en présence de M. l'Abbé Mignot,
 „ mon neveu, & de M. le Marquis de *Villevieille*,
 „ mon ami.

„ *Signé* DE VOLTAIRE, *Gentilhomme*
 „ *de la Chambre, &c.*

La lettre de M. de *Villette* vous a induit à penser qu'il n'y avoit pas de témoins : vous voyez que l'original porte les noms de *Mignot* & de *Villevieille*, qui ont de plus signés comme témoins.

La lettre porte que M. *l'Abbé Gaultier* s'est présenté de lui-même : la déclaration porte que M. le Curé de St Sulpice a envoyé M. *l'Abbé Gaultier*.

Qu'en dites-vous, Monsieur ? qui de M. de *Villette* ou de moi a été le mieux informé ?

Et observez que j'écrivois mon N° 23, sur des rapports étrangers, huit jours après la date de ce fait, à cent lieues du théâtre où il s'est passé ; que j'en étois séparé par une mer devenue orageuse & presque impraticable par les bourasques de la politique, plus encore que par celles de la nature ; que par conséquent je serois excusable de m'être trom-

pé; au lieu que la lettre où *M. de Villette* a cherché à me compromettre, a été écrite six semaines après l'époque de l'anecdote; dans la maison où elle avoit eu lieu, & par l'homme du monde à qui il étoit le moins permis d'en ignorer les détails.

Avouez, Monsieur, que sa hardiesse à me donner un démenti est bien étrange : convenez qu'elle ne peut être le fruit, ni de la précipitation, ni de l'erreur; elle est évidemment celui d'un système réfléchi. La bande philosophique dont *Mr de Villette* a eu, en cette occasion, la foiblesse d'être le secrétaire, a dit : le grand point c'est de décrier cet homme-là, c'est de persuader qu'il ne se pique point d'exactitude : si nous avons le bonheur de paroître l'avoir confondu sur un point, nous le rendrons suspect sur tous les autres; & si l'on croit un moment qu'il a dit une fausseté, on le croira toujours; il ne pourra s'en justifier de long-temps, & quand il y reviendra nous crierons qu'il *se repete*, qu'il *parle toujours de lui-même* : on ne l'entendra seulement pas.

Mais il ne se trompe point ! Il faut assurer qu'il se trompe : il faut choisir une rencontre éclatante, un fait bien marqué sur lequel on puisse par un démenti net, bien asseoir l'empreinte de l'imposture. Mais qui de nous se rendra l'instrument de cette manœuvre ? Qui ! cela est bien difficile à trouver. Parbleu n'avons-nous pas ce petit *Villette* qui est tout gonflé de nous ouvrir la porte, de se trouver presque l'*Alcibiade* de notre *Athènes*. Il nous prête sa maison : il faut bien qu'il prête aussi son nom & sa plume.

Voilà sûrement comme les choses ont dû se passer.

Vous en ferez plus facilement convaincu, si vous réfléchissez, Monsieur, que ce manège est précisément celui dont j'ai été la victime au *Barreau*. Jamais Avocat, j'ose le dire, n'a été plus scrupuleux dans l'examen des causes, plus réservé dans le choix des faits, plus exact dans l'articulation des détails : & en conséquence plus heureux dans l'événement, du moins pour les autres. Mes véridiques confrères que cette circonspection & ces succès embarrassoient, ne s'étoient-ils pas donné le mot pour assurer que je ne plaidois que de *mauvaises causes*, que *je les choisissois ainsi par goût*, qu'il ne sortoit de ma bouche que *des mensonges* ? Ne l'avoient-ils pas persuadé ?

Et quoiqu'à la vérification je n'aie jamais été forcé de reculer sur un seul fait ; quoique réduit à descendre aux derniers détails, j'aie été jusqu'à donner le calcul des causes défendues & gagnées par mon ministère ; que ce calcul respecté de mes adversaires & constaté par des arrêts, prouve que de ces causes j'en ai gagné les neuf dixièmes, ce qui n'est jamais arrivé à aucun Avocat depuis que cette profession est cultivée, le monde n'est-il pas rempli d'auditeurs stupides & inconfidés, qui croient encore que les causes que j'ai défendues sont des romans, où j'ai toujours échoué, ou bien tout au plus des discussions artificieuses, dans lesquelles l'art a fait illusion à la justice ?

N'est-ce pas à la faveur de ces bruits qu'on a soulevé contre moi les Magistrats *Substitués*, & ensuite rendu ma présence suspecte, ou du moins indifférente aux Magistrats *Régénérés* ?

Ceux qui préfèrent le scrupule au talent, on leur disoit que je manquois de délicatesse ; ceux qui auroient été tentés de se montrer plus indulgens en faveur de l'éloquence, on leur assuroit que la mienne étoit mordante & redoutable ; pour le prouver, on me portoit des coups qui m'arracheroient des cris, & l'on disoit : « voilà son langage ordinaire. » Je parois, & un *batonnier* venoit dire : « voyez comme il frappe. »

Aujourd'hui même que je vous donne des éclaircissemens forcés, des explications que je ne pouvois vous refuser sans risquer de perdre votre estime, & dont les rapports avec tout le passé sont aussi sensibles qu'essentiels, il y aura mille de mes lecteurs, même d'honnêtes gens, qui en feront fatigués, qui s'écrieront : à quoi cela sert-il ; qui ne voudront pas lire, & qui en conséquence, quand on leur parlera de moi dans huit jours, diront : « ah ! oui, cet homme-là écrit beaucoup, mais il n'est pas exact sur les faits : demandez à Mr de *Villette*. » Et de tous ceux qui liront, il y aura moitié encore à qui tout ceci paroîtra trop vif : je ne fais assurément que me défendre, & ils trouveront que j'attaque ; n'importe, achevons.

Maintenant, Monsieur, pour parodier la phrase de M. de *Villette*, je crois que sur ce qui regarde M. d'Alembert vous n'aurez pas de peine à supposer que mes correspondans m'ont également bien informé. Vous observez très-justement que ses preuves ne seroient pas *Concluantes* en faveur du Secrétaire de l'*Académie*, s'il n'ajoutoit positivement que j'ai été mal instruit,

ruit, mais jugez d'après tout ce qui précède combien cette assertion positive peut les fortifier.

N'est-il pas plaisant que pour réfuter des faits, comme ceux dont il s'agit, on vienne nous parler de l'*Amabilité*, des *graces de l'esprit*, & sur-tout du *Nombre*, de l'*Especce des amis* d'un homme ? Il y a bien de l'indiscrétion à M. de Villette d'avoir cherché un combat avec moi, & de s'y être présenté aussi légèrement armé. Pourquoi donc en prenant le parti de M. d'Alembert, nous rappeler l'*Especce* de ses amis.

Pour achever ce qui touche l'incartade de M. de Villette, encore un mot sur un passage de sa lettre dont vous ne parlez pas : je crois devoir en parler, moi, parce qu'il est méchant, parce qu'il n'est pas plus exact que le reste, parce qu'il donne lieu à une réflexion qui me paroît bonne à publier.

M. de Voltaire, ajoute donc, M. de Villette, doit être affligé que M. Linguet qui a paru souvent lui rendre justice, cherche à troubler la fête que vient de lui donner la nation la plus juste & la plus éclairée.

Quelle fête, hélas ! De quels gémissemens n'ont pas été suivis ces cris de joie ? Les lauriers apparens dont on couronnoit l'illustre octogénaire, étoient bien plutôt les guirlandes qui le devoient à la mort. Sans cette indiscretion forcénée, sans ce délire, factice chez ses prétendus amis, dont il a été la dupe & la victime,

Il vivroit, & sa vie eut comblé nos souhaits.

Une fête pour un homme tel que lui, ce n'étoient pas ces farces où on l'obligeoit de jouer un rôle sans consulter ses forces ni son âge, ni ces couronnes présentées par un histrion, qui transformoient en un héros de théâtre un écrivain fait pour être vraiment l'honneur de la nation : non, ce n'étoit pas là une fête digne de lui. Avec du manège & de la hardiesse, il n'y a pas d'homme à qui l'on n'en procure de semblables : il n'y a point de nation chez qui l'on ne fasse naître à volonté des effervescences de ce genre.

Elles peuvent être glorieuses quand elles ne sont pas préparées, quand elles sont le fruit subit de la reconnaissance générale, quand elles ont pour objet un vrai service publiquement rendu à l'Etat. Ainsi quand le grand *Condé*, rayonnant de la gloire d'un nouveau succès, parut à l'*Opéra*, où on ne l'attendoit pas, & que l'actrice qui représentoit la *Victoire*, ôta sa couronne de laurier pour la poser sur la tête du héros, les applaudissemens qui suivirent cette apothéose imprévue, eurent quelque chose d'honorable. Il étoit permis à un cœur noble d'en être flatté.

Quand un demi-siècle après, le même jeu se renouvela pour le *Maréchal de Saxe*, il dut perdre de son énergie pour les acteurs & les spectateurs, parce que ce n'étoit qu'une réminiscence.

Mais abuser de la foiblesse d'un vieillard cassé,

infirmes , célèbre par les seuls travaux du cabinet , pour lui faire faire une troisième répétition de ce coup de théâtre déjà usé par des guerriers ; mais arranger péniblement les ressorts , qui devoient conduire à sa loge un Comédien en habit de caractère , pour lui offrir de sang-froid une couronne tissée à loisir , exprès pour être offerte avec cet appareil , n'est-ce pas une pantomime puérile , dont le public auroit rougi , s'il réfléchissoit quand il est en troupe ? N'étoit-ce pas une représentation de marionnettes , fort au-dessous de celles qu'on donne à la populace sur les Boulevards ?

La seule fête digne de Mr de *Voltaire* , c'étoit l'empressement du public à lire ses ouvrages ; c'étoit la réunion de toutes les voix en faveur de ceux où il développoit les charmes du coloris le plus brillant dont jamais un Ecrivain ait eu le secret , sans qu'il en coûtât rien à la décence , sans exposer à rougir les fronts délicats , sans allarmer les consciences timorées ; espèce de fruits devenus rares dans sa vieillesse malheureusement si féconde dans un autre genre. Or cette fête-là certainement je n'ai pas cherché à la troubler.

Mais , est-il vrai que j'aie cherché même à diminuer la joie trompeuse que donnoit à sa canducité l'enthousiasme d'une troupe de femmelettes inconséquentes , & de quelques jeunes gens enivrés du bruit qu'ils faisoient eux-mêmes ? Ai-je dit un mot qui tendît à flétrir cette légère & frivole couronne ? Il s'en faut bien. Le célèbre Vieillard ayant fait de son propre gré une démarche qui supposoit nécessairement ou des remords

ou de la fausseté , qui par conséquent étoit , ou douloureuse , ou humiliante , j'ai cru pouvoir profiter de cet exemple pour préserver les jeunes gens des travers qui l'avoient nécessité. Mes réflexions étoient-elles plus funestes à la prétendue fête que la rétractation même qui les occasionnoit ?

Quel étoit donc le but de cette apostille maligne & perfide ? C'étoit sans doute d'échauffer le sang inflammable du vieillard , de déterminer cet *Entelle* décrépît à entrer en lice avec le *Dares* , qui importunoit la clique ; d'employer les restes de la vigueur de l'un pour embarrasser l'autre.

Les chers philosophes ne pouvoient que gagner à ce combat ; certains , suivant la morale de Mr d'*Alembert* , qu'il faut toujours se rappeler , d'*avoir , quoiqu'il en arrivât , à rire aux dépens de quelqu'un* , & très-indifférens au danger de leur protecteur , pourvu qu'il perçât leur ennemi.

Car , si j'en crois bien des observateurs clairvoyans , les mains qui donnoient le signal du fracas dans ces saturnales si tristement terminées , n'appartenoient pas aux cœurs les mieux intentionnés. Les yeux qui n'avoient eu qu'une *larme* à donner à la mort de leur bienfaitrice , n'en ont point eu du tout à verser sur les cendres d'un protecteur dont la prépondérance leur devenoit à charge : de tous ceux que sa disparition a semblé affliger , les philosophes ont été le plus promptement consolés : & le premier coup de dent donné à son ombre depuis qu'il

a cessé d'exister, l'a été par une de ces vipères que la philosophie nourrit du sang de ses ennemis (1).

C'est à quoi je reviendrai un jour en traitant l'article de cet Écrivain intéressant sous tous les points de vue. Je suis peut-être le seul homme de lettres de l'*Europe*, qui ai conservé le droit d'en parler avec franchise, & qui n'aurai point à rougir d'en faire l'éloge ou la censure. Je crois être le seul qui n'ai pas eu part à ce commerce honteux d'encens, donné & rendu, dont il a fait voir le premier exemple; commerce qui a contribué peut-être à la réputation dont il a joui, mais qui ne séduira pas la postérité; libre à cet égard comme elle j'essaierai de deviner son jugement sur ce phénomène littéraire, qui n'a été médiocre, ni dans le bien, dans le mal.

Il ne me reste plus, Monsieur, pour avoir répondu à tous les articles de votre Lettre, qu'à vous dire un mot de ce que vous appelez mes *Sarcasmes* contre M. d'*Alembert*; je ne fais pas trop la signification de ce mot. On s'en servoit beaucoup contre moi du tems que j'étois au *Barreau*; je crois même que c'est à l'envie de me mortifier qu'il a dû sa vogue.

S'il signifie, comme on me l'a dit, des injures grossières & méchantes, des cris furieux &

(1) Voyez la lettre du Marquis de *Villevieille* au sujet de la critique de *Zulime*, insérée dans le nouveau *Mercur*.

des platitudes scandaleuses, c'est à l'idiôme de mes rivaux qu'il conviendrait : c'est au ton actuel du Barreau qu'on pourroit l'appliquer, du moins si j'en juge par les *Mémoires*, *Plaidoyers* & autres rapsodies publiées, par exemple, dans l'affaire de M. M. *Queyffat*. Il est difficile de décider si les *Cicérons* de ce procès étoient des crocheteurs furieux ou des harangeres ivres, tantôt se chatouillant avec une affectation grimacière, tantôt se décoiffant avec une indécence ridicule : si leur hurlemens ou leurs piailleries sont des *farcafmes*, ce mot-là ne me va pas.

Mais s'il désigne des réflexions franches, énergiques, occasionnées par des faits démontrés ; s'il exprime l'insurrection d'un *Brutus* littéraire, contre les *Tarquins* qui aspirent au despotisme dans cette république, & fouillent par une licence effrénée ce qui peut y rester de vertus, qu'on m'appelle un faiseur de *farcafmes*, j'y consens, & je m'en croirai honoré.

Vous ne me faites pas, mais vous semblez avoir envie de me faire une question, sur laquelle mille personnes ont été moins réservées. J'en ai trouvé beaucoup étonnées de ma confiance à démasquer nos philosophes, sur-tout M. d'*Alembert*, & scandalisées même de ce que j'osois douter de sa prééminence géométrique comme de la littéraire. C'étoit à leurs yeux une espèce de blasphême : elles trouvoient de l'acharnement dans ma persévérance ; & rapprochant ce que j'ai dit de cette secte, de quelques réflexions favorables au *Clergé*, qui se trouvent répandues dans mes ouvrages, elles

sont tentées de croire ce que mes ennemis répandent, que tout ceci de ma part est affaire de politique ; que je caresse les *Prêtres*, pour me faire un parti ; que je poursuis les *Philosophes*, pour plaire aux *Prêtres* ; en me faisant ainsi l'affront de m'imputer un manège assez commun en effet, non-seulement elles avilissent mon caractère, mais elles détruisent tout le fruit de mes réflexions : c'est encore un point qu'il faut discuter.

Certainement si à l'âge de 40 ans, au moment où je n'ai presque plus à espérer de la société ni bien ni mal, où mon état est fait, & ma carrière aux trois quarts remplie, je m'étois rendu, par une suite de calculs, l'esclave des *Prêtres*, j'aurois fait une bien mauvaise combinaison ; si après toutes les traverses dont le défaut de politique a été la source pour moi, je m'étois soumis à celle-là par l'espoir qu'elle m'en procureroit l'indemnité, je serois devenu avisé en pure perte ; ma servitude sacerdotale seroit bien mal reconnue.

Je crois bien que les Ecclésiastiques auroient souvenir de moi dans leurs prières : mais c'est à-peu-près le seul service que j'en pourrois recevoir : c'est le seul qu'ils pourroient & même qu'ils oseroient me rendre. Ne croyez ce corps, ni aussi puissant que son extérieur le fait imaginer, ni aussi hardi, même contre les philosophes, que ses réclamations le pourroient faire supposer.

Dans le haut *Clergé*, la *philosophie* a des amis, des prosélites zélés, déserteurs inconsi-

dérés, qui sacrifient l'intérêt général de leur corps, & celui même de l'Etat à leurs liaisons personnelles ; qui, sans trop réfléchir sur les suites, se prêtent volontiers à toutes les innovations contraires à l'esprit de l'Eglise, pourvu qu'on ne touche pas à ses revenus, tant qu'ils les possèdent.

Le bas *Clergé* ne peut rien.

Celui du moyen ordre, plus instruit, plus éclairé, plein d'hommes vertueux, amis du bien, n'a cependant qu'une influence très-subordonnée : la foiblesse presque toujours attachée à l'honnêteté, rend la leur inutile. La délicatesse qui fuit presque toujours aussi les bonnes intentions, est un obstacle à la vigueur qui pourroit les réaliser. Ils passent doucement dans le silence les tems dont ils gémissent, en attendant une époque plus heureuse qui pourra les consoler.

Mais, timides, scrupuleux, isolés comme ils sont, ils ne sont, ils ne feront jamais un parti capable de combattre les efforts réunis d'une secte qui marche en bataillons, qui a des chefs actifs, des postes répandus de toutes parts ; également bien armée pour l'attaque & pour la défense, & qui réussissant souvent à écraser par l'autorité les ennemis dont elle redoute le courage, a toujours la certitude de les deshonorner par des calomnies ; elle inspire de l'effroi, même à ce *Clergé*, dont elle semble être l'antagoniste irréconciliable : jugez-en par ce qui vient de se passer.

J'ai, il y a quatre mois, proposé un prix dont

j'ose croire que l'objet étoit honnête ; j'ai soumis le concours à une compagnie respectable , où il devroit se trouver autant de courage qu'il y a de lumières & de vertus : j'ai écrit directement au Prélat qui gouverne l'église dont ils sont les soutiens & la gloire. Qu'en est-il arrivé ? Le chef n'a osé me répondre : les *cures* n'ont osé être juges de mon concours. L'examen de la plus intéressante question qui ait jamais été proposée , je ne dis pas à l'éloquence , mais aux cœurs bienfaisans , est resté suspendu : la question elle-même tomberoit dans l'oubli , si je pouvois , ou me lasser de travailler à faire le bien , ou me laisser décourager par la foiblesse des agens dont le devoir seroit de m'y aider ,

Vous voyez donc , Monsieur , que si je flatte les *prêtres* dans l'espoir d'acquérir des droits à leur gratitude , je n'ai pas fait une heureuse spéculation. Mais ce n'est pas là mon but. Leur reconnaissance n'ajouteroit rien à mon zèle , & leur abandon ne me feroit changer ni de système ni de langage. Mon opinion actuelle n'est pas le fruit du moment. Jamais , même dans la plus ardente jeunesse , je ne me suis laissé emporter à la licence qui a gagné presque toute la littérature sur l'article de la religion. Le respect que je montre aujourd'hui pour l'Eglise n'a donc rien qui puisse flétrir mon cœur , puisqu'il a toujours été l'expression de mon esprit.

Ce n'est pas comme *Casuite* , ce n'est pas comme *Missionnaire* que je défends la religion , & ses ministres : je ne me suis point fait *Apôtre* comme tous les Capucins de l'*Encyclopédie* : je crois qu'il faut maintenir le dogme , & la hié-

rarchie ecclésiastique, parce que c'est servir la société. Le sacerdoce est à mon sens, une véritable magistrature, & c'est la plus douce comme la plus active, la plus utile, la plus respectable de toutes.

C'est la plus respectable, parce qu'elle parle au nom de Dieu, de l'Auteur des êtres, du Roi des Rois ; c'est la plus utile, parce qu'elle s'alimente avec toutes les autres, parce que son objet est d'en augmenter la force & l'énergie ; c'est la plus active, parce qu'elle parle au cœur de l'homme de même qu'à ses sens, parce qu'elle dirige sa volonté, son intelligence, comme ses bras, parce qu'elle étend son influence au-delà même de la vie, & qu'elle donne pour pratiquer la vertu, dans le moment actuel, des motifs puisés dans des temps qui n'existent pas encore. Enfin c'est la plus douce, parce qu'elle n'a d'autres armes que la raison. Elle ne commande que par la persuasion : sa morale, sa constitution excluent toute espèce de contrainte : c'est par l'amour & la conviction seulement qu'il lui est permis de regner, & quand elle a paru s'éloigner de ce principe, ce sont des causes étrangères qui l'avoient ainsi dégradée, comme je l'ai prouvé autrefois : mais son essence n'en étoit pas moins telle que je viens de la représenter, de même qu'un flambeau dont un ennemi se serviroit pour me brûler, n'en auroit pas moins pour destination primitive d'éclairer.

On s'est beaucoup moqué de *St Paul* & de ses *Epîtres*, & de ses jambes torses, & de sa

barbe *rouffe*. Le vieillard qui vient de terminer sa carrière a abusé des ressources de l'esprit, pour multiplier ces caricatures : elles peuvent être des raisons sans doute pour ceux qui n'en connoissent pas d'autres ; mais enfin ce fils de *Sophronisque* à qui tout embrion philosophique doit, dès le maillot, un tribut d'admiration & de respect, ce *Socrate* à qui tous les de nos jours assignent sans contredit la seconde place dans le firmament philosophique, attendu que dans leur imagination chacun d'eux occupe la première, ce n'étoit pas non plus un bel homme. Il avoit aussi les jambes cagneuses, la barbe sale, & le nez épaté. Convenez que si les agrémens extérieurs du maître, doivent déterminer la foi des disciples, il ne sied pas aux antagonistes de *Socrate* de décrier *St Paul*.

Mais enfin, supposons qu'il fallût faire une réforme dans notre calendrier, d'après ce principe, & qu'il ne soit plus permis de travailler à instruire les hommes sans une figure qui flatte leurs yeux, eh bien qui mettrons-nous à la place de l'Apôtre des Gentils & de ses *Épîtres* ? Sera-ce M. d'*Alembert* & son fausset, M. *Mar-montel* & son *Bélisaire*, & ses *Incas*, & son *Silvain*, &c. M. l'Abbé *Arnault* & ses *Gazettes*, M. *Thomas* & ses *Eloges*, M. de *Condorcet* & ses *petites feuilles volantes*, qui, dit-on, vont lui servir d'aîles pour le porter à l'*Académie Française* ?

Moi je le veux bien : je suis de très-bon accord, mais je vois deux petites difficultés. La première c'est que *St Paul* a 1800 ans de culte :

or il en est des réputations comme du ciment ; la vieilleffe les consolide , ou les détruit : & j'ai quelque inquiétude sur ce qui restera de ces Messieurs , je ne dis pas dans dix-huit siècles , mais dans la moitié d'un.

2°. J'avoue que nos apôtres modernes ont la taille avantageuse & la figure imposante : celle de Mr d'*Alembert*, par exemple , feroit un modèle de majesté pour des sculpteurs (1) ; celle de Mr *Marmontel* en feroit un de finesse. De ce côté-là , sans doute , ils ont une supériorité immense , mais de celui de la morale se tiroient-ils aussi bien du parallèle ?

Soyez soumis aux puissances , dit l'élève de *Gamaliel* , à tous les sujets d'un gouvernement. Femmes soyez soumises à vos maris . . . Soyez charitables , compatissans , désintéressés , &c. Est-ce là ce qui résulte des évangiles modernes ? Est-ce là ce qu'on apprend dans l'*Encyclopédie* , dans le libelle sur la destruction des Jésuites , dans les Opéras racommodés à neuf , par Mr *Marmontel*.

(1) Il faut à ce propos que j'apprenne à Mr d'*Alembert* une anecdote qu'il ignore peut-être , & dont il sera certainement flatté. Je ne fais quel Docteur *Allemand* a fait un gros traité sur les physionomies : il révèle l'art de démêler dans les linéamens du visage , les talens , le mérite , enfin l'ame & le cœur d'un homme. Il assure qu'il n'y a jamais eu de grand homme sur le nez & dans les traits de qui on ne découvre les fondemens de sa réputation. Il cite en exemple Mr d'*Alembert*.

Il avoue , il est vrai , qu'il n'a jamais eu la consolation de le voir : mais d'après ses estampes , qu'il a beaucoup étudiées , Mr le Docteur assure qu'il a fort bien vu que ce nez & ces traits-là n'appartenoient pas à un homme du commun.

et (1), il ne suffit pas d'avoir la taille *swelte* & l'organe *canore* pour l'emporter sur *St Paul* : il faut encore prêcher une politique humaine, sage, édifiante, & , comme de ce côté-là il y a quelque différence, j'avoue que je préfère la vieille Eglise toute gothique qu'elle est, aux décorations brillantes & pompeuses de la nouvelle.

Voilà, Monsieur, le secret de mon *Presbyterianisme*.

Quant à ce qu'on appelle mon acharnement contre les philosophes, je n'en ai point; ce n'est pas ma faute s'ils ne cessent de faire des sottises : quand je les relève, je remplis mon devoir d'annaliste : je fais preuve d'exactitude & non pas de haine; mais quand je donnerois quelque chose au ressentiment personnel; quand en servant l'Etat par le développement de leurs manœuvres & de leur tyrannie, mon cœur joindroit quelque sentiment de satisfaction particulière au plaisir de faire le bien public, à qui seroit-il moins permis de le reprocher? Ma situation actuelle n'est-elle pas pour moi un titre éternel de vengeance?

Ce sont eux qui depuis dix ans empoisonnent ma vie : vous trouvez souvent les noms de d'*Alembert*, de *Marmontel* sous ma plume :

(1) Voyez la lettre de Mr *Marmontel* à Mr de *Vismes*, au sujet du salaire réclamé par le premier pour son refemelage lyrique. C'est une des pièces les plus curieuses qu'ait produites la *Basse* philosophique. On la trouvera au premier jour dans la suite de cet ouvrage, avec un petit commentaire, une petite lucubration.

ah ! Monsieur , que les poignards dont s'arment leurs mains ont été souvent plongés dans mon cœur ! & combien j'ai de critiques à leur faire subir , avant que de leur avoir rendu la millieme partie des tourmens & des pertes qu'ils m'ont occasionnés !

Mais en apprenant la cause de mon ressentiment , vous voulez favoir celle de leur animosité ; volontiers : je vais vous révéler à ce sujet deux anecdotes qui ne sont pas déplacées dans des Annales , où l'on doit peindre par des faits à la postérité , l'esprit du siècle , & celui des hommes qui y ont joué un personnage.

Quant à Mr *Marmontel* , jusqu'à l'affaire des *Dujonquay* , nous n'avions jamais eu rien de commun : je ne le connoissois que par l'ennui que m'avoient quelquefois causé sa Prose & ses vers ; mais à l'époque de cette affaire célèbre , & encore trop peu connue , il songeoit à épouser la sœur d'un des Avocats compris dans la troupe armée pour la défense des *Dujonquai* : ce mariage n'a échoué que parce que le vieux futur , au lieu d'avantager la jeune personne , exigeoit d'elle une donation sans réserve. Il croioit apparemment ne pouvoir vendre trop cher les lauriers qu'il apporteroit dans la famille.

En travaillant ainsi à s'assurer la fortune de la sœur , il embrassa avec ardeur une cause dont le succès devoit accroître celle du frere , ainsi que sa gloire. Je souhaite qu'il ait été trompé comme tant d'honnêtes gens semblent l'avoir été , sur le fonds : mais les accessoires qu'il y a joints ,

les intrigues, les calomnies, & le zèle, qui après avoir été infructueux est devenu fureur, ne sont pas excusables.

Mr *Marmontel*, une fois gagné, donna pour champions à ses protégés, Mr d'*Alembert*, Mde. Mde. & tous les directeurs en cornettes de cette congrégation *philosophique*, où l'on ne s'occupe pas, comme dans celles des *Jésuites*, de l'*amour de Dieu*, mais de la haine du prochain.

Voilà une des causes qui ont donné tant de protecteurs à la plus lâche friponnerie, comme à la plus folle dont le projet ait jamais été conçu. Or ayant eu le malheur d'être le rocher contre lequel ont échoué tous ces flots-là, j'en ai été battu. On ne vouloit d'abord que perdre mon client : ensuite on a essayé de me réduire au silence, parce que ma voix étoit son seul appui ; & n'ayant pu me faire taire, on a tâché de me tuer : mais comme malheureusement je suis vivace, on n'y a point encore réussi.

Cela commence à jeter quelque jour sur les rapports secrets de mes travaux littéraires, aux orages qui m'ont accueilli au Bureau.

Mr d'*Alembert* fut aisé à déterminer en faveur de la confédération. Un incident aussi étrange m'en avoit fait trois ans auparavant un ennemi mortel ; la haine que lui & son église, sur sa parole, m'ont vouée, son association avec Mr *Marmontel* dans l'affaire des *Dujonquai* ; sa prédilection en faveur du petit serpent qu'il n'a pas eu honte de pousser dans le sénat de la lit-

térature, contre le cri public; enfin son attention à armer son ressentiment du poids *académique*, & à couvrir ses petites manœuvres vindicatives, du nom du corps, où il reste encore quelque mérite, parce qu'il n'y a que quinze ans qu'il en dirige les choix, tout cela vient d'une preuve que m'a donnée le hasard, dans un procès, de la médiocrité géométrique de Mr d'*Alembert*, ou du soupçon qu'il a eu que j'en aurois tiré la conséquence.

Consulté sur une *prise d'eau*, il avoit donné par écrit une décision pleine d'ignorance, autant que de pédantisme : & cependant son nom avoit subjugué le premier Juge (1) : il avoit prononcé contre la raison, ne croyant pas pouvoir faillir en cette matiere, sur les pas de Mr d'*Alembert*.

La partie condamnée m'avoit demandé un Mémoire. On m'avoit produit le *parere* du petit *Newton de Belle-Chasse*. Surpris à la lecture de cette piece ridicule, & rendant pourtant aussi hommage à la renommée, je prévins Mr d'*Alembert* de mon travail, & de la nécessité où j'étois de prouver l'ineptie de sa décision, en lui offrant cependant de n'en pas parler, s'il vouloit me donner un *désaveu*, qui réparât, sur l'appel, le tort que sa méprise avoit causé en premiere instance.

Dès sept heures du matin, le lendemain, Mr d'*Alembert* étoit à ma porte, bien humble, bien soumis,

(1) Du Bailliage d'*Arques* en *Normandie*.

fournis, mais le *désaveu* coûtoit à l'orgueil philosophique. Que fit-il ? Il tira de moi parole de suspendre, &, dans l'intervalle, il fit agir auprès de la partie, pour l'engager à *prendre un autre Avocat* : il n'y a pas réussi ; mais il est parvenu à assoupir l'affaire : car les *philosophes*, comme les *dévots*, n'échouent jamais en tout. Les parties se sont accommodées, & mon *Mémoire* n'a pas paru ; mais il existe ; les lettres que j'ai écrites à Mr d'*Alembert*, à ce sujet, & ses réponses, existent aussi. S'il nioit le fait, il seroit facile de le prouver.

Inde iræ.

Et avec de pareils procédés, on est un grand homme ! & l'on écrit sur la morale ! & l'on domine à l'*Académie des Sciences*, parce qu'on y passe pour *Homme de lettres* : & l'on tyrannise l'*Académie Française*, parce qu'on y apporte une renommée de *Géométrie* ! Quelle étrange prostitution des titres & de la gloire ! Quand Mr d'*Alembert* & ses camarades se rencontrent, ne doivent-ils pas se dire, ce que disoit le boiteux *Tamerlan* au borgne *Bajazet* : quel cas faire des honneurs, quand on voit la providence les départir à des hommes faits comme nous.

Je crois, Monsieur, avoir bien complètement satisfait à tout ce que vous desiriez : je suppose qu'il ne reste plus, ni à vous, ni à tous les lecteurs honnêtes, éclairés impartiaux comme vous, l'ombre d'un scrupule, ou d'une inquiétude, soit sur les faits que j'avance, soit sur les motifs qui me déterminent à en faire usage : mais je vais à mon tour vous faire une question qui vous étonnera.

Croyez-vous, en me donnant occasion de pa-

D

blier cette apologie, m'avoir rendu un service ? Croyez-vous même qu'il soit prudent de se justifier en général ? C'est ce que j'ai toujours fait avec le plus grand soin & la plus grande publicité. Eh bien, Monsieur, pour vous aider à me répondre, je vais vous transcrire ici un petit supplément à la *Théorie du Libelle*, qui est précisément relatif à cet objet.

Vous savez peut-être que les interlocuteurs sont un Mr *Platel* & Mr l'Abbé *Romellet*, ce fameux & respectable auteur de la *Théorie du Paradoxe*. Ce dernier, en s'occupant des moyens de me perdre, compte pour beaucoup le soin que j'aurai de montrer mon innocence sur tous les points. Voici comme il développe sa pensée.

L'A. ROMELLET. Il se défendra ! Tant mieux, Monsieur, tant mieux ! C'est le plus grand service qu'il puisse nous rendre : avec nos accusations, nous ne l'aurions jamais perdu : avec son éclat justificateur, nous sommes sûrs de le couler à fonds.

M. PLATEL. Vous me dites-là une chose bien extraordinaire !

L'A. ROMELLET. C'est un des plus grands secrets de la politique : je ne veux rien avoir de caché pour vous.

On demande tous les jours quel est le moyen de se soutenir, de s'avancer dans le monde : il y a des fots qui disent que c'est de cultiver ses talens ; bagatelle ! de se maintenir toujours irréprochable ; misère ! d'accomplir ses devoirs avec une exactitude scrupuleuse, de s'exercer aux vertus ; folie ! Il ne faut rien de tout cela pour réussir, pour arriver aux places dans l'ordre

A V E R T I S S E M E N T.

civil, à la gloire, à la tyrannie, même dans la *Littérature*; les exemples journaliers le prouvent assez.

Que faut-il donc ? Ne jamais se *justifier*, au moins en public. Qu'on vous accuse dans la société d'être *sans foi*, *sans mœurs*, *faussaire*, *espion*, *traître*, &c. Qu'on critique vos *Ouvrages*, qu'on démontre que vous n'avez ni *goût*, ni *élévation*, ni *justesse*; ayez le courage de ne pas répondre : vous n'en arriverez que plus sûrement aux postes de toute espèce, aux grands emplois *Militaires*; aux grades de la *Magistrature*, aux *Académies*; mais, si vous êtes pointilleux sur l'honneur; si vous avez la délicatesse de vouloir justifier vos *Ouvrages*, ou votre cœur, vous êtes abîmé sans ressource. En tout genre, ce ne sont ni les calomnies, ni même les vérités, qui perdent un homme; ce sont les *Apologies*.

M. PLATEL. En vérité, Mr. c'est-là ce qui a l'air d'un *Paradoxe*, & d'un *Paradoxe* insultant, pour le genre humain. *Linguet* n'en a jamais hasardé de pareil

L' A. ROMELLET. Je le crois bien vraiment: il est trop bête pour avoir senti cela; mais vous l'êtes encore plus, vous, à qui je mets en main la clef de nos mystères, & qui semblez craindre d'y être initié.

Non, ce n'est pas un *Paradoxe*: C'est un des axiômes les plus incontestables que la *Philosophie* ait jamais révélés à ses favoris. Il est aisé de le prouver d'abord par les faits.

Pour nous borner à des exemples modernes, voyez les *Jansenistes*: ils ont écrit beaucoup d'*Apologies*, & de très-raisonnables assurément; ils ont toujours été écrasés. *Arnaud* a passé sa vie à combattre, comme *Linguet*, à avoir raison,

comme lui, à le démontrer, comme lui : il a été rayé du *Tableau* des Docteurs de *Sorbonne*, comme *Linguet* de celui des *Licentiés* du *Palais* : il a fini sa vie dans l'exil & dans l'indigence.

Les *Jesuites* eux-mêmes n'ont succombé que quand ils ont été assez fots pour rendre compte au public de leur innocence, & se persuader qu'ils se sauveroient par des *Réfutations*.

Nous avons vu M. le Duc d'*Aiguillon*, après avoir résisté à trois ans de calomnies, près de se voir englouti, au moment où son inculpabilité étoit devenue incontestable, d'après ses mémoires.

Enfin, ce pauvre M. T... n'a perdu ses places & sa gloire, que parce qu'il s'est piqué de ne jamais faire un pas, sans en rendre raison ; sa chute a été accompagnée d'un scandale, d'une amertume qu'elle n'auroit sûrement pas eus, s'il ne s'étoit pas imposé la loi de mettre sans cesse le public dans la confiance de son intégrité.

Des milliers de faits confirmeront, s'il en étoit besoin, cette vérité. En général, vous ne verrez réussir que les gens qui ont su se *taire* & *laisser parler*. L'adversaire du malheureux M. de *Goëzman*, est peut-être le seul homme, depuis que le monde existe, qui ait gagné à se défendre : mais les circonstances étoient si singulières alors, que le principe n'en est pas moins vrai. L'exception seroit aussi aisée à expliquer que la maxime générale.

M. PLATEL. Je n'ai rien à répondre aux faits : mais je ne les en conçois pas davantage.

L'A. ROMELLET. La théorie cependant n'en est pas difficile à établir.

D'abord, tant que vous n'êtes attaqué que par des *propos*, & que vous paroissez les dédaigner, ils font moins d'impression : ceux qui

les répandent y mettent peu de chaleur, parce qu'ils n'éprouvent pas de contradiction : les indifférens qui les écoutent, accoutumés aux médisances dont la société se nourrit, ne voyent en vous qu'un homme traité comme tout le monde. Ils n'y prennent pas garde, parce qu'ils n'ont pas de raison pour s'y intéresser. Les amis que vous donnent, ou l'opulence, ou les liaisons d'affaires, ou celles du plaisir, font en votre faveur une diversion qui en empêche l'effet : ils mettent même de la vivacité pour vous : car ils ont tout le mérite de ce qu'ils disent : Ce qu'ils détaillent de votre honnêteté fait l'éloge de la leur, & les bonnes raisons qu'ils employent dans la discussion, font la preuve de leur esprit.

Enfin vos protecteurs en deviennent plus vifs, comme je le disois tout à l'heure. Le sang froid avec lequel vous dévorez ces outrages, est à leurs yeux un indice sûr de votre *souplesse*, de votre *patience*, qualités sans lesquelles il n'y a point de fortune à espérer ; & comme une grace, une promotion, un avancement quelconque, sont un moyen de faire tomber ces tracasseries, elles deviennent pour vous un titre, & pour eux un motif.

Mais au moment où vous appelez des témoins pour les instruire de votre innocence ; à l'instant où descendant sur l'arene, vous vous placez seul sous les yeux de la multitude que vous prenez pour juge, on commence à supposer qu'il y a quelque chose de réel dans les imputations, puisque vous vous croyez obligé de vous en laver. Ce n'étoient auparavant que des bruits : on ne les insinuoit que par forme de conversation : on en fait alors une accusation en regle, & il semble que ce soient des choses toutes nouvelles.

Vous donnez des raisons pour les combattre : on les oppose dans le monde à vos détracteurs : la contradiction les irrite : ils cherchent par-tout des réponses, & ils en trouvent : car on n'en manque jamais. Vous avez cru qu'il ne s'agissoit d'éclaircir qu'un fait, de vérifier qu'une époque de votre vie : bientôt vous êtes nécessité de la justifier toute entière.

L'humeur vous gagne : les manœuvres vous aigrissent : en voulant en démasquer les Auteurs, vous levez le voile sous lequel se cachent les complices. Ces visages tout d'un coup mis au grand jour, rougissent bien plus de colere que de honte. Ce n'étoient auparavant que des auxiliaires qui n'osoient se montrer ; ils deviennent des parties principales, & souvent les plus acharnées. Il s'élève de toutes parts des murmures, & des cris : vous ne savez bientôt plus auquel entendre.

Au milieu de ce fracas, vos amis eux-mêmes étourdis, embarrassés, commencent à réfléchir si leur zèle ne peut pas les compromettre. Vous avez cru, par votre langoureuse éloquence, leur fournir des ressources pour vous défendre : point du tout : par-là vous les avez réduits à n'être que vos échos, & l'on soutient moins bien des idées dont on n'a pas l'honneur.

D'ailleurs les opinions sont aussi différentes que les tempéramens : ce qui vous a paru fort, ils le jugent foible : la raison que vous avez négligée, est précisément celle qu'ils auroient trouvée décisive. Accablés par la vigueur de vos adversaires, chez qui il ne s'est pas opéré de révolution, ils attribuent à la foiblesse de la cause, ce qui n'est l'effet que de leur propre mollesse : ils songent qu'il est dû de se trouver

seul de son avis : ils commencent donc à se tenir à l'écart.

Ils croient n'être que prudents ; vous les trouvez froids : vous leur faites des reproches ; ils répondent par des censures : vous marquez de l'impatience : elle les rebute : Vous redoublez d'instances ; elles leur paroissent des importunités.

On ne tarde pas dans le monde à s'appercevoir de leur changement ; & c'est à vous seul qu'on l'impute. S'il sont honnêtes gens, ils se contentent de publier que vous êtes un homme dur , intraitable , une *mauvaise tête* : S'ils ont le cœur moins pur , sentant qu'ils vous ont offensé , jugeant par eux-mêmes que vous ne leur pardonneriez pas , ils se joignent aux mains qui travaillent à votre perte.

En définitif après des années entières d'amertumes , de douleurs , de tourmens de tout espèce , vous vous trouvez avec votre *innocence* , qui ne sert à rien , & la réputation d'un *tracassier* qui éloigne de tout.

M. PLATEL. Rien de plus vrai sur mon honneur : Voilà ce qui arrive journellement dans le monde. C'est donc là ce qui donne , dans la concurrence pour les places , la fortune , ou la renommée , tant de supériorité aux fots patiens , c'est-à-dire , insensibles , ou aux gens d'esprit assez lâches pour s'être endurcis à une patience factice , sur les hommes honnêtes , dans l'organisation desquels la nature a moins économisé le phlogistique ?

L'A. ROMELLET. Précisément. Ce n'est pas que les cœurs vifs & nobles , à qui la nature a départi un peu de cette chaleur généreuse , ne puissent l'employer très-bien , toujours d'après les regles de la *saine Philosophie* , c'est-à-dire , *utilement* pour leur

gloire & leur fortune : au lieu de s'amuser à compiler des *Refutations*, quand on les attaque, ils n'ont qu'à attaquer d'un autre côté : ils n'ont qu'à se faire *délateurs*, *accusateurs*, *agresseurs*, c'est tout un. Il y a, dans ce second rôle, autant de commodités, autant d'agréments, autant de ressources, que d'épines, de dangers, de pertes réelles dans le premier.

Le *Délateur* n'est à charge à personne : il ne demande point de secours, au contraire, il en offre : il réunit sous ses étendarts, tous les petits ressentimens particuliers : il fait les frais de mille vengeances secrètes, qui n'auroient jamais trouvé, sans lui, d'occasion, de se satisfaire, & dont le nombre est toujours proportionné au mérite du malheureux compromis ; & comme il n'a ordinairement qu'un seul objet en vue : comme ce n'est que sur un seul homme qu'il répand son venin ; qu'en appelant des spectateurs au combat, dont il leur donne le plaisir, il flatte à la fois leur vanité, leur malignité, leur curiosité, il trouve toutes les âmes prévenues en sa faveur.

S'il s'explique avec une froideur artificieuse, on admire sa modération : S'il s'emporte, c'est à la conviction qu'on attribue sa chaleur : S'il emploie de la ruse, on est charmé de son adresse : S'il montre de la grossièreté, on est touché de sa candeur : S'il ne dit que des choses foibles, on suppose des réticences de sa part, & on lui fait encore gré de ses ménagemens.

Un autre avantage inestimable, qui n'est que pour lui, & que n'ont pas les *Jérémiades* des benets, honnêtes gens, acharnés à se justifier, c'est qu'il peut se répéter sans danger, sans crainte de donner d'ennui. Il n'a pas besoin de se mettre en frais d'imagination : la constance

seulement de sa part à employer toujours les mêmes termes, & les mêmes griefs, devient bientôt une preuve qui fortifie les autres, & qui souvent y supplée; au lieu que l'imbécile qui s'amuse à esquiver fatigue bientôt, s'il emploie toujours les mêmes raisons, & paroît s'avouer vaincu, s'il en change.

Ce n'est pas tout : comme l'apparence fait beaucoup dans le monde, & que c'est elle qui opère les trois quarts des succès, comparez ensemble la situation des deux champions, ainsi placez en présence du public, & vous achèverez de voir pourquoi l'affaillant a la supériorité, dans tout ce qui ne fait pas le fonds des choses, & qui cependant en décide.

Il ne s'occupe point de lui-même : c'est le bien public seul qui l'anime : s'il parle de la vertu, il en fait un portrait si touchant ! S'il s'emporte contre le vice, il en donne tant d'horreur ! sa confiance & son zèle semblent partir d'un cœur si pur, qu'on est invinciblement entraîné à lui accorder de l'estime.

Au lieu que son adversaire se présente, ou d'un air piteux, qui inspire le mépris, ou avec une fermeté qu'on prend pour de l'audace, & qui donne envie de l'humilier. Il est forcé de parler de lui-même; on l'accuse d'*Egoïsme* : S'il nie il est suspect; s'il avoue avec des modifications, on s'arrête à l'avèu, en dédaignant les éclaircissemens.

Enfin ce qui autorise dans tous les cœurs la confiance que l'on donne à l'accusation, & la réserve indolente avec laquelle on écoute la réponse, c'est que la première ne paroît exposer les auditeurs à aucune méprise : si elle est injuste, tous se croient assez éclairés pour ne se

pas laisser abuser ; dans la satisfaction qu'éprouve leur amour-propre d'avoir su démêler l'innocence, ils n'ont pas la force de haïr l'homme qui leur a fourni l'occasion d'exercer leur sagacité & de manifester leur vertu : si au contraire elle est fondée, quelle reconnoissance ne doit-on pas au moniteur utile, qui a produit la découverte d'un forfait & la punition d'un coupable ?

Mais le nigaud, qui vient d'un ton pleureur, ou hautain assurer qu'on lui fait tort, & qu'il est irrépréhensible, semble, en se plaignant de la nécessité où il est de détruire les accusations, faire un reproche tacite aux témoins, de les avoir écoutées. S'il a raison, c'est un pas en arrière auquel ils seront obligés : qu'en résultera-t-il pour eux ? de savoir qu'on les a trompés ; cette idée les humilie : d'apprendre qu'il y a dans la société un honnête homme de plus ! belle découverte ! c'étoit bien la peine de faire tant de tapage, pour démontrer qu'il est ce que tout le monde doit être ! &c. &c.

Qu'en dites-vous, Monsieur ? N'êtes-vous pas de l'avis de ce brave Abbé *Romellet* ? Quant à moi, après y avoir bien réfléchi, je vous déclare que j'en suis tout-à-fait, & si bien que je vais changer de méthode. Je vais m'armer d'une impassibilité stoïcienne. Je ne me piquerai plus du tout de prouver par le raisonnement, que je suis exact, je me contenterai de l'être.

Je suis, Monsieur, &c.

A N N A L E S

Politiques , Civiles , &c.

LE rideau qui sembloit couvrir les opérations politiques & envelopper , soit les cabinets , soit les armées , s'est enfin levé ; il a laissé voir l'*Europe* dans une situation , où depuis la destruction de l'*Empire Romain* , & même depuis qu'elle existe , elle ne s'est pas encore trouvée. Des cris de guerre s'y font entendre dans toutes ses parties , ce n'est pas là ce qu'il y a de nouveau ; mais aux autres époques de ce genre , qui l'ont troublée , un seul intérêt sembloit armer toutes les mains qui la déchiroient. Toutes les Puissances inférieures se rallioient sous les drapeaux des deux principales , dont la masse sembloit emporter tout le reste ; ce n'étoit au moins qu'une seule guerre , & quoique souvent le carnage , fût presque universel , comme la désolation , il étoit cependant plus facile à la politique de les appaiser , parce qu'en enchaînant une de ces mains meurtrières , elle les arrêtoit toutes.

D'ailleurs la destruction ainsi partagée étoit peut-être moins active. On fait moins d'efforts , on met moins d'acharnement dans une querelle où l'on n'entre que comme alliés.

Il n'en est pas de même aujourd'hui : ce sont des espèces de duels qui se préparent ; six peuples rivaux par la nature & le voisinage de leurs possessions , presque égaux en force , en gloire , en ardeur ; ayant tous à venger l'un sur l'autre d'anciennes défaites , ou à soutenir des avantages passés , vont se heurter deux à deux , sans que chacun de ces chocs semble avoir de liaison avec les mouvemens des autres : du moins s'il y existe un rapport , il est jusqu'ici imperceptible. Le

ministre éclairé qui en tient, qui en dirige le fil, outre la gloire d'une manœuvre infiniment délicate, aura celle d'une discrétion impénétrable.

Le *Turc* & le *Russe*, l'*Autriche* & la *Prusse*, la *France* & l'*Angleterre* vont se mesurer chacune à part; c'est une espèce de vaste caroussel, où tous les cadrilles ont leur direction propre & exclusive.

Si ce spectacle est le plus piquant peut-être pour la curiosité, dont l'Histoire pourra conserver le souvenir, s'il promet aux conversations une matière aussi variée qu'abondante & intarissable, il n'est malheureusement pas aussi satisfaisant pour les âmes tendres, qui gémissent des plaies faites au genre humain & à qui les succès même ne font pas oublier les fleuves de sang dont ils sont le prix. Jamais les préparatifs n'ont été plus terribles, plus accablans : il nous est impossible de deviner de quels efforts sera capable notre espèce dans les générations à venir, ni quelles ressources le génie infernal de la guerre lui fera trouver; mais il est difficile d'imaginer qu'il puisse rien ajouter à ce que nous voyons.

Cinq cens mille hommes au moins sont en ce moment armés pour donner, ou recevoir la mort, dans l'*Allemagne* seule. Les foules à qui *Constantinople* & *Petersbourg* confieront l'éclaircissement de leurs droits, ne seront certainement pas moins nombreuses; & quant à la *France*, à l'*Angleterre*, quoique l'élément qui va être le théâtre de leur rivalité, ne soit pas susceptible de recevoir à la fois le sacrifice, ou du moins l'offrande d'une aussi effroyable quantité de sang humain, je ne fais si le développement des forces qu'elles vont faire agir, offre un coup-d'œil moins éton-

nant par l'immensité des détails, des arts de toute espèce dont il exige la réunion.

Et ce qui mérite encore une considération, ce qu'il ne faut pas laisser échapper aux yeux des lecteurs, c'est que la signification des mots semble être absolument changée, ainsi que l'état des choses, & les manœuvres de la politique. Le terme de *guerre*, autrefois, donnoit l'idée d'une lutte où les hommes étoient employés comme des agens intelligens dont le courage, la bonne volonté, les forces, l'adresse, se comptoient pour quelque chose. *Sur mer*, on s'abordoit; le plus alerte, le plus intrepide pouvoit espérer la victoire. Sur terre, les corps opposés se mêloient. Le métier du soldat étant d'égorger, ou d'être égorgé, il ne se retiroit pas du combat sans avoir ensanglanté son épée: quand il s'applaudissoit de la victoire, il pouvoit s'en dire redevable à sa propre main: enfin c'étoit lui qui se battoit. Si dans sa fureur il empruntoit le secours des agens inanimés qu'il en rendoit complices, tels que le fer & le feu, leur usage bien loin d'exclure la valeur l'exigeoit au contraire: ces machines la secundoient, mais n'en tenoient pas lieu.

Aujourd'hui, sur un élément comme sur l'autre, c'est l'homme qui est devenu machine. Les vrais soldats, les instrumens actifs de la destruction, ce sont les *canons*. Les troupes ne sont plus qu'une pâture disposée pour l'artillerie. On ne les expose au feu qu'afin de pouvoir déterminer, après avoir bien tiré de part & d'autre, par ce qu'on en a tué, & par ce qu'il en reste, de quel côté est l'avantage.

Cela est si vrai que dans la balance respective par exemple des escadres *Françoises* & *Angloises*, on a plus soigneusement supputé le nom-

bre des bouches à feu , que celui des hommes : on a regardé comme une supériorité pour la seconde d'avoir de plus je ne fais combien de ces héros de Bronze.

De leur côté les camps qui se menacent vers la *Bohême* , traînent avec eux , chacun 18 ou 1900 pièces d'artillerie : ces régimens d'un nouveau genre , en font la principale force. La *Czarine* & le *Sultan* , s'épuisent pour faire des recrues de la même espèce , de sorte qu'aujourd'hui , un bon fondeur est plus essentiel à l'Etat qu'un grand général , un excellent charon peut contribuer à une victoire plus que tous les talens des *Turennes* , ou des *Laudons*.

Puisque ce sont des hommes éclairés qui ont donné à l'art militaire cette étrange forme , puisque ce luxe bruyant s'est établi *sur mer* comme *sur terre* , & que par-tout les braves gens , les bons marins , les grands capitaines sont ceux qui parviennent à écraser de plus loin un plus grand nombre de leurs antagonistes , au lieu de les couper , de les percer , de les taillader de près , il faut bien que cela soit raisonnable ; il y auroit cependant à ce sujet une infinité d'objections à faire , mais je m'en rapporte de tout mon cœur aux gens du métier : car enfin ce sont leurs affaires.

Une autre particularité non moins intéressante c'est la singularité , des motifs , de cette triple discorde , l'espèce d'intérêt qu'a chacun des six puissances aux convulsions qu'elles vont se donner , & le peu que cinq d'entre elles ont à espérer , même du succès.

La *Russie* reproche aux *Turcs* d'attenter à la liberté de la *Crimée* , qu'elle-même a envahie , sous prétexte de l'affranchir. Le Roi de *Prusse* s'oppose au démembrement de la *Bavière* , après

avoir profité de celui de la *Pologne*. L'*Angleterre* se plaint des secours donnés par la *France* aux Provinces-Unies de l'*Amérique*, sans penser ou sans vouloir se souvenir de la politique de leur *Elisabeth* envers les insurgens des *Pays-Bas* de son temps. Voilà pour les motifs.

Quant aux suites, des six tenans, il y en a quatre dont le Gouvernement n'admet pas les peuples à la discussion des intérêts de leurs chefs, & qui par conséquent n'y entrent que comme des instrumens aveugles, nécessaires : mais il est difficile de concevoir ce que peuvent se promettre, les *Anglois*, agresseurs évidens, & qui ont paru chercher à engager le jeu terrible sur lequel la *France* hésitoit. Quel peut être leur but ?

J'ai déjà annoncé dans un des Nos. précédens de cet Ouvrage, & j'ai démontré que c'étoit l'intérêt du ministère ; qu'inafailliblement il s'efforceroit d'augmenter le trouble pour se dérober aux reproches à la faveur de la confusion : mon pronostic à cet égard, comme dans tout le reste, s'est vérifié, mais comment la nation associée aux délibérations de son chef s'est-elle ainsi laissée entraîner à favoriser des intérêts particuliers & connus ? Que prétend-elle ?

Est-ce la soumission de l'*Amérique*, elle est impossible, quand toutes les escadres *Françoises* qui couvrent aujourd'hui la mer, seroient anéanties. Est-ce l'humiliation de la *France* ? Si celle-ci, comme elle y paroît décidée, se borne à garder ses côtes, à soutenir ses alliés, à appuyer son commerce & son pavillon renaissans par des escadres respectables, à peupler les mers d'armateurs intrépides & industrieux, qui d'après la liberté & les encouragemens qu'on leur prodigue, vont étonner l'*Océan* par de nouveaux prodiges

d'audace & d'adresse , la guerre finira nécessairement d'une manière glorieuse pour elle , après lui avoir été infiniment utile dans sa durée.

Quel est donc l'espoir de ce *Parlement d'Angleterre* , en concourant à une rupture dont l'issue même la plus heureuse , ne peut qu'être funeste à la nation ? N'est-ce pas la preuve que ces sortes d'assemblées sont comme je l'ai dit tant de fois , susceptibles d'un aveuglement bien absolu , ou d'une dépendance bien servile ?

Ce qui est plus étrange peut être , encore que tout le reste , c'est que , dans le danger où elle est , cette nation , ou du moins ceux des agents que son ministère emploie , ne quittent pas encore le ton que sembloient excuser des succès dont il ne leur reste plus aujourd'hui que le souvenir. On vient de voir non sans surprise , un bâtiment *Anglois* , instruit qu'un armateur de *Dunkerque* s'étoit retiré dans le port d'*Ostende* , avec trois prises , écrire , une lettre menaçante au commandant de ce port neutre , & lui enjoindre de faire sortir le corsaire , *afin qu'il pût le chatier comme il le méritoit*.

Et ce n'est pas encore ce qu'il y a de plus étonnant dans cette bravade : ce qui l'avoit précédée , l'est bien davantage : l'*Anglois* a un vaisseau de dix-huit canons : le *Dunkerquois* n'est que de six : celui-ci avoit été attaqué à la vue du port , par l'écrivain : il s'étoit si bien défendu avec sa seule mousquetterie qu'il a contenu l'ennemi & est entré triomphant , avec ses prises , dans l'asile que son courage sembloit lui rendre moins nécessaire. L'*Anglois* a-t-il voulu se dédommager avec sa plume du peu de succès de son artillerie. Le nom du *Dunkerquois* mérite d'être connu : ce petit & brave navire s'appelle le *Cornichon*.



S U I T E

DES RÉFLEXIONS GÉNÉRALES

SUR L'ÉTAT ACTUEL

D E L'É U R O P E.

DES six Nations qui vont, au prix de tant de sang, acquérir à un petit nombre d'hommes un peu de ce qu'on appelle de la *gloire militaire*, il n'y en a qu'une qui ait un véritable intérêt aux combats dont nous sommes menacés, & qui puisse justifier par des raisons légitimes, l'emploi de cette terrible manière d'éclaircir les difficultés entre les Couronnes; c'est la *France*.

Il ne peut, dans tous les cas, être que funeste aux *Anglois*, comme peuple, & comme particuliers; je l'ai prouvé. Rien n'est plus indifférent aux individus *Russes*, *Turcs* & *Allemands*, que le bon ou le mauvais succès des démêlés actuels de leurs chefs: cette guerre ne peut les affecter que parce qu'ils en supporteront les calamités: mais ils n'ont point de part à espérer aux prétendus avantages qu'elle pourra produire.

Qu'importe, par exemple, aux bourgeois de *Vienne* ou de *Berlin* que l'écusson de la *Bavière* soit fondu tout entier, ou seulement en partie.

TOME IV. E

dans celui de *Manheim* ? L'*Allemand* qui boit les eaux de la *Sprée* fera-t-il bien fier de voir humilier l'*Allemand* qui s'abreuve dans le *Danube* ? C'est entre eux une vraie guerre civile dont il n'y a pour la nation, ni honneur, ni profit à retirer.

Les Souverains même, quelle que soit l'issue de ce bruyant procès, ne peuvent assurément s'en rien promettre qui les indemnise jamais de leurs énormes préparatifs. Un épuisement réciproque en est déjà le fruit dès le premier pas. Les douanes de cent villages en *Bavière*, rendront-elles à l'Empereur la centième partie de ce que lui a coûté la seule marche de ses troupes ? L'honneur d'empêcher une petite Province d'*Allemagne* d'être partagée, fera-t-il pour le Roi de *Prusse*, même s'il réussit, un dédommagement de ses dépenses ?

La propriété foncière des terrains contestés ne vaudra jamais à son maître, quel qu'il soit, deux millions de revenu. Les exacteurs des impôts, en quelque nom qu'ils agissent, n'y auront jamais 500,000 hommes de plus à rançonner ; & pour en assurer la possession à l'un ou l'autre des concurrents, il en coûtera la vie d'un million d'hommes peut-être, avec sept ou huit cens millions d'argent comptant : certainement quel que soit le vainqueur, il sera ruiné de son gain. Que restera-t-il donc au vaincu ? Comment regarderoit-on, dans l'ordre commun de la vie, un particulier pere de famille, qui feroit une pareille spéculation ?

Je vais plus loin : sans entrer dans la discussion des droits mutuels , sans prétendre rappeler aux principes rigoureux de l'équité , une affaire où l'application en feroit presque ridicule , ou du moins bien inutile , ne pourroit-on pas marquer quelque surprise de voir sortir de *Berlin* le vengeur des propriétés violées , & la maison de *Brandebourg* s'élever contre ce que ses Ministres appellent les usurpations de celle d'*Autriche* ? Les propriétés des Magnats de la *Pologne* étoient-elles donc moins sacrées que ne peuvent l'être celles des membres du Corps *Germanique* ? L'invasion de la *Silésie* étoit-elle moins dangereuse pour la constitution de ce Corps , que le démembrement de quelques petits districts *Bavarois* ? Un arrangement pacifique , un abandon volontaire de quelques domaines imperceptibles , compromettoient-ils plus violemment le repos de l'*Empire* , que la conquête d'une grande Province opérée à main armée dans son sein ?

Si la guerre actuelle place les habitans de la *Germanie* dans une position aussi bizarre qu'affligeante , celle des *Russes* & des *Turcs* est bien plus étrange encore. A la vérité la canaille , & même la Noblesse *Allemande* , tous ces uniformes qui vont gaiement , à l'appas d'un fou d'eau-de-vie , ou d'un brevet de *Lieutenant* , de *Feld-Maréchal* , &c. se présenter pour servir de point de mire à un canon , ne savent pas plus que les *Janissaires* ou les *Boyards* , pourquoi l'on fait la guerre ; mais leurs Chefs le savent bien : l'un veut garder ce qu'il a saisi : l'autre prétend probablement qu'on lui paie l'aveu qu'il y donnera.

tôt ou tard ; mais dans les Cabinets de *Pétersbourg*, de *Constantinople*, que se veut-on ? Que se demande-t-on ? Qu'est-ce que la *Zénobie* de la *Baltique* répète contre le *César* des *Dardanelles* ?

Possesseurs chacun d'un Empire plus vaste que l'*Europe* entière ; maîtres de plus de déserts que nos Souverains n'ont de Provinces peuplées ; séparés par des intervalles immenses ; réduits , pour se toucher , à faire faire à leurs armées des voyages qu'oferoit à peine entreprendre le courrier le plus lesté & le moins chargé d'embarras , quel est donc le motif qui les anime ?

Ce n'est pas le point d'honneur ; les Couronnes n'en sont pas susceptibles : ce n'est pas cette surabondance de force , de vigueur qui , après quelques années de paix , semble causer à nos petits Etats *Européens* un étouffement , une espèce de *pléthore* , dont ils ne croient pouvoir se guérir que par la saignée. Cette maladie n'est pas faite pour des colosses que leur grandeur énerve , & à qui des siècles de régime & de repos ne procureroient pas encore les ressources nécessaires pour mouvoir aisément l'énormité de leur charpente. Ils vont se battre par pur caprice , & se réconcilieront par lassitude.

Tout est différent du côté de la *France* : les principes , ou plutôt le fait de son Gouvernement , n'y admettent pas le peuple aux délibérations qui décident de son sort , mais on ne peut pas dire cependant qu'il n'y ait aucune influence , & ici il est certain que chaque individu peut se

regarder comme associé directement au jeu redoutable que la nation va jouer. La résolution prise par la Cour d'opposer la force à la force, a reçu de la part des sujets une approbation générale ; rien n'étoit plus naturel.

Cinq cens ans de rivalité dans tous les genres, ont rendu personnelle à chaque particulier, l'émulation qui aiguillonne les deux peuples : dans la science militaire, dans la politique, dans les lettres, dans le commerce, dans les arts, il n'y a point de *François* qui ne se dise qu'il a un *Anglois* pour concurrent, & par conséquent pour ennemi, d'après l'usage très-peu humain, mais adopté universellement par l'espèce humaine, de haïr tous ceux avec qui l'on croit avoir quelque chose à disputer.

A cette disposition habituelle des esprits, se joint, dans la conjoncture présente, une perspective qui autorise les craintes & les espérances de toutes les provinces, de toutes les villes, de tous les négocians, de tous les consommateurs, depuis *Perpignan* jusqu'à *Dunkerque*, depuis *Bayonne* jusqu'à *Marseille*.

Je ne parle pas des armateurs, de ces troupes légères de la mer, en faveur de qui l'usage & l'inconséquence ont déterminé à légitimer par des commissions précises, des procédés que l'on punit sévèrement sur terre sous le nom de *maraude* ; ni des militaires qui, commandant de gros vaisseaux, ou marchant réunis en escadres, espèrent ramasser quelques feuilles de la couronne du

Marquis de la Fayette. Enivrés de ces mots de *liberté*, de *droits de l'homme*, dont un enthousiasme passager décore les étendards de l'*Amérique*, & qui jettent sur nos rivages une lueur aussi trompeuse qu'éblouissante, ils se promettent de cueillir, dans cette guerre, des palmes plus brillantes, un honneur plus frais, s'il est permis de le dire, que dans toutes les autres. Ils sont si souvent sacrifiés à des illusions, qu'il leur est bien permis de s'en repaître. Ce n'est pas leur intérêt que j'ai ici en vue ; je ne m'occupe pas de ce qu'ils peuvent perdre ou gagner à la révolution.

Mais avant cette époque mémorable, le commerce lucratif de l'*Amérique Angloise* ne se faisoit que par l'entremise de l'*Angleterre d'Europe*. Les retours voiturés par les navires de la *Tamise*, ou des ports de la même île, entraînoient des correspondances ou publiques ou cachées, avec les possessions *Espagnoles*, dont l'avantage étoit encore pour les commerçans de *Londres*. L'or que les héritiers des *Colombs*, des *Cortès*, des *Pizarres*, arrachent avec tant de peine & si peu de fruit pour eux, des entrailles d'un sol dévasté, couloit par fleuves dans cette ville superbe, tandis que les Etats voisins avoient peine à en dériver de leur côté de petits ruisseaux.

Cette source, meurtrière peut-être, mais enivrée, va maintenant devenir commune à quiconque aura un sol fertile, un climat heureux, & l'art d'en rendre les productions plus estimables par la forme que peut leur donner l'industrie. Le voisinage, la correspondance de l'*Amé-*

rique insurgente, assureront en ce genre une supériorité décidée au peuple qui sera favorisé par elle, & lié d'intérêt avec ses Colons : or, les *François* ayant droit de prétendre plus que tout autre peuple à cette faveur, à ces liaisons, ce n'est pas sans quelque apparence de raison que chacun d'eux se flatte d'en partager les fruits. Un fabricant chez nous, en montant à l'avenir un métier, verra déjà les comptoirs de *Boston* ou de *Philadelphie* peuplés de ses étoffes. Toutes les manufactures, toutes les professions qui ont, avec le commerce étranger, des relations plus ou moins directes, se nourriront des mêmes spéculations, & feront les mêmes calculs, justifiés déjà d'avance par des bénéfices réels depuis deux ans.

Il est donc très-vrai que la *France* est individuellement intéressée dans la guerre dont on lui donne le signal. Ce n'est pas la couronne qui va, comme par le passé, se battre pour des objets chimériques : c'est la nation qui poursuit des avantages réels ; & puisque le système est reçu de verser du sang pour s'approprier le droit de vendre ou d'acheter des étoffes ; puisqu'on est convenu dans ce bas monde que la vie des hommes seroit la monnoie avec laquelle on se procureroit la supériorité, même dans le commerce, on ne peut pas dire, en politique du moins, qu'en sacrifiant ici quelques-uns de ses membres dans cette vue, la famille ne fasse pas une bonne opération.

Ce n'est pas tout : aux singularités que présente

aujourd'hui le tableau de l'*Europe*, en général ; & celui des circonstances de la guerre actuelle en particulier , il faut en ajouter encore une qui n'est pas moins remarquable , c'est qu'elle est *juste* , autant , bien entendu , qu'une guerre peut l'être.

A Dieu ne plaise que jamais ma plume se fouille par l'éloge de la guerre en elle-même. J'ai posé, il y a long-temps, mes principes à cet égard , dans la *Théorie des Loix* : j'ai déclaré que je regardois cette manière d'appuyer des droits, comme la plus horrible , la plus dégoûtante , la plus folle de toutes les extravagances. Mais comme c'est en même-tems , cependant , le fondement de tout ce qui existe dans la société ; comme la force est tout à-la-fois le soutien & l'origine de tous les droits qui y sont aujourd'hui reconnus entre les Puissances , & qu'en effet elles ne peuvent avoir ni d'autre pere , ni d'autre arbitre que le fer , il faut bien prostituer le nom de *justice* à l'usage plus ou moins conséquent que l'on en fait ; il faut regarder comme équitable en ce genre , tout ce qui est fondé sur de bonnes raisons , ce qui a pour motif, non pas le desir de nuire, mais la nécessité de se défendre.

Cette manière d'apprécier les choses n'ôte à la guerre rien de son absurdité, puisque le succès n'est pas attaché au droit , ni de sa barbarie, puisque ce succès même ne se constate qu'en mesurant la quantité de sang qui a coulé des deux parts ; si elle légitime en quelque sorte ces expéditions effroyables , elle n'en rend l'horreur

que plus sensible ; elle découvre mieux la misérable condition de notre espèce , poussée par la nature , ou par sa dépravation , à se réunir en troupeaux , à se donner une manière d'être sujette inévitablement à de si déplorables inconvéniens.

Quoi qu'il en soit , si l'on examine l'histoire ; si l'on porte les yeux sur ces époques innombrables de massacres, que l'on appelle des *guerres* & des *victoires*, on n'en trouvera aucune où il se soit trouvé autant de justice , c'est-à-dire , de *nécessité*, que dans celle-ci , du moins de la part de la *France*. Il est aisé de démontrer qu'en observant la neutralité , comme en la rompant , elle n'a fait que ce qu'elle a dû faire.

Les *Anglois* se sont plaint hautement d'abord de sa partialité secrète en faveur des *Insurgens*, & ensuite de son alliance publiquement contractée avec eux. Des censeurs inconfidérés , même dans son sein , ont blâmé sa longue immobilité. On a trouvé de la foiblesse dans ses délais , de l'injustice dans sa résolution. » Il falloit , a-t-on » dit , accabler d'abord les *Anglois*, ou ne se pas » déclarer contr'eux : le premier parti étoit le » plus sage , le second le plus généreux. Tous » deux nous mettoient pour long-temps à l'abri » de leurs entreprises , & les enchaînoit , l'un par » la foiblesse , l'autre par la reconnoissance ». Il est aisé de démontrer que ni l'une ni l'autre ne convenoient à notre Monarchie ; la prudence , comme la justice , *politique* , ont dicté celui que notre Gouvernement a suivi.

Ce n'est pas ici une de ces déclamations mercenaires & inutiles qu'on fait quelquefois marcher avant les tempêtes de l'artillerie ; ce n'est pas un de ces manifestes soudoyés, où l'écrivain dirigeant sa plume, comme le stipendiaire son fusil, tire de même sur le parti opposé, à l'ordre du parti qui le paie, sans seulement réfléchir à ce qu'il fait, & uniquement pour gagner son argent. Je ne suis point, je n'ai jamais été, je ne ferai jamais pensionné de qui que ce soit : il y a long-temps que j'ai juré de ne pas porter d'autre uniforme que celui de la raison & de l'équité. On va voir si j'ai été obligé d'y déroger en cet instant, pour justifier l'administration de ma patrie.

J'ose dire qu'au milieu des écrits innombrables qu'a enfantés la révolution des colonies *Angloises*, au milieu des déclamations, tantôt forcenées, tantôt puériles, dont a retenti le Parlement de *Westminster*, contre le procédé des *François*, il n'y en a point où la question ait été envisagée comme elle devoit l'être, ni traitée d'après les vrais principes de la politique. Le droit même de l'*Angleterre* sur les colonies n'a pas été éclairci, ni celui des colonies contre la métropole ; tous ces objets sont encore des matières neuves, je vais hasarder en peu de mots ce que j'en pense.



*Du droit des MÉTROPOLES sur les COLONIES ,
& des COLONIES contre les MÉTROPOLES.*

QU'EST-CE qu'une *Colonie* ? C'est , dans l'ordre politique , ce qu'est un enfant dans l'ordre civil. Celui-ci reçoit le jour de ses parens , & ensuite la nourriture & l'éducation ; alors certainement il est envers eux dans la dépendance la plus absolue ; il ne peut ni éluder leurs ordres , ni se soustraire à leur inspection ; le despotisme même qu'ils exercent sur lui , est un bienfait.

Peu-à-peu ses forces & ses talens se développent : il acquiert des connoissances , de la vigueur : il se sent par lui-même en état de pourvoir à ses besoins : il en éprouve même de nouveaux , qui lui font désirer l'alliance d'une famille étrangère. Si , dans ce moment où la nature l'émancipe , ses parens continuent à exercer sur lui leurs anciens droits , cette autorité , qui lui paroissoit douce quand il étoit foible , ne tardera pas à lui paroître un joug insupportable.

S'ils ne substituent pas la persuasion à l'empire ; si c'est une soumission servile , & non pas une déférence volontaire qu'ils attendent de lui ; si , sous prétexte que dans son enfance tous leurs mouvemens avoient pour objet de les protéger ,

ils prétendent qu'à sa puberté tous les penchans doivent leur être subordonnés, il s'élèvera bientôt entr'eux & lui des difficultés ; le dégoût , l'ennui de sa part , l'indignation de la leur , donneront lieu à des querelles dont le résultat sera de le déterminer à fuir la maison paternelle , à s'aller établir ailleurs.

S'il vit , s'il prospère , il créera à son tour une maison qui éprouvera les mêmes vicissitudes , qui passera par les mêmes périodes de foiblesse , d'assistances reçues , de retours exigés & accordés , ou refusés , suivant le caractère de l'adulte & le procédé des parens.

Voilà l'image naïve de ce qui se passe dans les familles politiques , avec la différence que ces grans corps étant dispensés des vertus auxquelles les particuliers sont astreints , le fils , quand il se trouve le plus fort , & trop contrarié , bat son pere sans scrupule : cette insurrection seroit un *parricide* , suivant les loix ordinaires , & elle est traitée de même si elle n'est pas heureuse ; mais quand la fortune la couronne , elle devient un exploit légitime , souvent honorable , quelquefois même héroïque , suivant les circonstances.

Cette courte analyse renferme tout : les archives de l'espèce humaine en offrent des exemples dans chaque siècle ; quelque chose que l'on fasse , quelque système que l'on suive , dès qu'on met des enfans au jour , & que ces enfans sont

liés en eux-mêmes d'une organisation tendant à s'accroître , il faut prévoir qu'ils aspireront tôt ou tard à l'indépendance.

La durée de la vie physique des peres ayant des bornes qui , par l'adresse de la nature , concourent à peu-près avec la perfection du développement physique & moral des enfans , ceux-ci sont plus rarement exposés aux tentations qui résultent de l'assujétissement : ils portent avec plus de patience un joug dont ils espèrent être bientôt délivrés ; & l'on attribue souvent à la piété filiale une résignation produite réellement par une supputation très-peu édifiante.

Mais les Empires , quoique sujets à la mort , comme les individus qui les composent , peuvent pousser leur carrière plus loin : les Gouvernemens n'ont pas d'ailleurs les considérations qui adoucissent , qui tempèrent le despotisme paternel ; & , comme je viens de le dire , l'horreur universelle , ou la sévérité des loix , n'y sont pas toujours le châtiment du refus de l'obéissance filiale. L'héritier doit donc calculer les jours du vieillard exigeant , acariâtre & jaloux : il doit céder plus promptement à l'ennui d'une servitude dont il n'entrevoit pas le terme , sur-tout quand en brisant ses fers il peut se promettre l'impunité.

C'est d'après cette similitude qu'il faut juger la révolution qui tient maintenant le monde en suspens , & qui , d'ici à peu de siècles , doit probablement en changer la face.

Elle étoit d'autant plus naturelle , que la forte de rapport établie en *Amérique* par tous les *Européens* entre les métropoles & leurs rejettons , étoit plus gênante , plus humiliante , plus ruineuse qu'aucune de celles qui ont jamais existé , entre les différens peuples , dans la même position. Il nous reste peu de traces de la politique des anciens sur cette matière : il paroît même qu'ils n'avoient aucun système réfléchi.

Les uns , comme les *Egyptiens* , si ce que l'on dit de leurs conquêtes terrestres est vrai , n'établirent jamais que des étapes , oubliées bientôt sur des chemins que leurs fondateurs ne parcourroient qu'une fois.

Les autres , comme les *Phéniciens* , ne se réservoient aucune supériorité sur les comptoirs que leurs vaisseaux feroient dans le cours d'une longue navigation : c'étoient des œufs qu'ils confioient , comme les autruches , aux soins de la Providence. L'unique avantage qu'ils prétendissent en retirer , s'ils prospéroient , c'étoit que ces facteurs naturalisés dans la contrée où on les avoit abandonnés , continuassent un commerce dont ils avoient le goût & les principes dans le sang ; ils devenoient des médiateurs spontanés , des interprètes commodes entre leurs fondateurs dont ils n'oublioient pas la langue , & leurs nouveaux compatriotes dont ils faisoient bientôt l'idiôme. Enrichis par ce courtage utile à la métropole , ils y apportent ordinairement à la fin leurs richesses , pour goûter les jouissances de

toute espèce que le luxe y accumuloit. Il résul-
toit de cette indépendance absolue une relation
volontaire aussi avantageuse peut-être , & cer-
tainement moins embarrassante que la méthode
moderne.

Il en fut à peu-près de même des *Grecs* , si ce
n'est cependant que la fondation de leurs Colo-
nies semble n'avoir eu pour objet que de se dé-
barrasser du superflu de leur population , ou quel-
quefois , comme celle de *Marseille* , d'échapper à
des ennemis puissans. L'essaim une fois sorti de
la ruche y devenoit étranger , ou du moins n'y
tenoit plus que par la ressemblance de la langue ,
des usages , qui même avec le temps s'altéroient
insensiblement. Ce n'étoient pas encore des *Bar-
bares* , mais ce n'étoient plus des *Grecs* (1).

(1) *Il vient de paroître en Hollande , si je ne me
trompe , une histoire des Colonies , ouvrage estimable
& plein d'érudition , dont j'oserois croire cependant
que l'Auteur s'est trompé sur cet article. Il a été induit
en erreur , par ce que Thucydide raconte de Périclès
& des Athéniens , qui imposèrent des taxes considé-
rables aux villes Grecques de leur dépendance ; mais
cette exaction n'étoit qu'un abus de la puissance à la-
quelle Athènes s'étoit élevée. Ce n'est pas comme mé-
tropole , mais comme la plus forte , qu'elle imposoit
des tributs : c'étoit un acte de tyrannie & non de pater-
nité. Aucune des villes qu'on y soumettoit , ne recon-
noissoit Athènes pour sa fondatrice , & l'on ne voit
pas qu'aucune des Colonies qui s'enorgueilloit dans*

Une des boutures de *Tyr*, s'il est permis de le dire, transplantée d'*Asie* en *Afrique*, *Carthage*, y ayant pris des accroissemens prodigieux, & étant devenue une puissance très-étendue, répandit aussi de sa graine sur différentes côtes. La durée de sa splendeur ne fut pas assez longue, pour qu'elle pût être témoin des succès de sa postérité: mais il semble, d'après quelques traits conservés par les Historiens, que sa politique approchoit un peu de celle des *Européens* envers l'*Amérique*: elle exigeoit des tributs de ses *Colonies*; elle les tourmentoit par des exactions: aussi en essuya-t-elle des révoltes, & peut-être auroit-elle succombé à leur défection, si elle n'avoit pas été écrasée par une rivale qu'elle méprisoit, & sur qui elle avoit remporté des avantages dont son désastre même n'a pas effacé la mémoire.

Les noms de la *Trébie*, de *Trasymene*, de *Cannes*, sont aussi célèbres, & peut-être plus que ceux de *Hochstet*, de *Ramillies*; les actions qu'ils rappellent n'ont pas produit des fruits plus solides à la nation qui s'en est enorgueillie. Seulement le Duc de *Marlborough* a eu une fin plus heureuse qu'*Annibal*; mais les exploits de ces grans Capitaines, & le peu d'influence qu'ils ont eue sur la destinée de leur patrie, prouvent que ce ne sont pas ces éclairs de succès qui font

l'Asie mineure, en Italie & ailleurs, d'une origine Grecque, fussent obligées de payer cet honneur par une redevance.

celui

celui des Empires. Les Etats cultivateurs , qui ont en eux-mêmes un principe de force toujours renaissant & indépendant des secours étrangers , auront toujours à la fin la supériorité sur les Etats marchands , à qui l'agiotage du commerce , & les talens fortuits de quelques-uns de leurs membres , peuvent faire jouer un moment le rôle d'une Puissance prépondérante.

Les *Tyriens* n'attendoient donc de leurs colonies qu'une amitié libre : les *Grecs* les oublioient : les *Carthaginois* les grévoient par des impôts ; les *Romains* en firent des garnisons.

Peu portés au commerce dont la nature ne leur avoit donné ni les matériaux ni le goût , les peuplades qu'ils établissoient au milieu de leurs conquêtes , étoient des surveillans donnés aux nations subjuguées , des citadelles élevées pour affermir l'esclavage des unes , & préparer celui de leurs voisines. Cette destination exigeoit qu'on leur laissât assez de relation avec la métropole , pour les préserver du danger de l'oublier , & cependant qu'elles en fussent assez détachées pour que les habitans n'en préférassent pas le séjour à celui de ces municipalités éloignées qu'il falloit faire fleurir. En conséquence , on leur envoyoit de *Rome* des Magistrats supérieurs , qui leur rappelloient sans cesse leur origine & leurs devoirs : on leur conservoit des privilèges , on leur accordoit des distinctions , on leur laissoit une liberté , on s'appliquoit à donner à leur patrie adoptive des décorations qui

la leur rendoient chère , & les consoloient de leur exil.

Les vétérans fixés à *Nismes* , par exemple , regrettoient moins les *Cirques* de *Rome* , quand ils voyoient un Général *Romain* élever pour leur petite retraite un amphitéâtre dont la capitale du monde auroit pu s'honorer. Des eaux abondantes , des bains commodes , des chemins solides , leur retraçoient de toutes parts , dans leur nouveau séjour , les charmes de l'ancien. En songeant qu'on s'occupoit encore d'eux dans la patrie qu'ils avoient quittée , la reconnoissance l'emportoit dans leur cœur sur le chagrin des privations , d'autant plus qu'ils n'éprouvoient de la part du Gouvernement ni gênes , ni vexations. Les sujets étoient souvent traités durement , mais on ménageoit toujours les *Colonies* : elles ne cessèrent d'être considérées que quand le titre même de citoyen *Romain* , devenu commun à tout l'Empire , ne fut plus qu'un signe de servitude , après en avoir été un de royauté.

Les conquêtes des *Romains* avoient tout changé , tout dénaturé dans les parties du monde qui en avoient été le théâtre : leur décadence amena une autre révolution : ils avoient tout confondu par l'esclavage : le fantôme de liberté , sorti des forêts de la *Germanie* , introduisit une confusion plus déplorable encore que le despotisme des Empereurs. Le système républicain des *Colonies* marchandes , ou militaires , s'étoit éteint comme tous les systèmes , sous le règne de ces *Deys*.

qu'une milice effrénée couronnoit & assassinoit successivement. Les brigands du Nord, qui vinrent anéantir les Electeurs & les Elus, ne le rétablirent point.

Ce n'étoient plus des fondations régulières ; des rejettons toujours attachés à la tige, qui, dans l'éloignement, tendoient du moins à en rapprocher leurs rameaux. Ce n'étoit pas même des invasions réfléchies. Les *Germaines*, les *Goths*, les *Vandales*, les *Francs*, &c. commencèrent par ravager sans plan : le fruit de ces pillages excita, dans toutes les hordes où ils étoient rapportés, une fermentation presque pareille, au motif près, à celle des *Croisades* quelques siècles après. Des nations entières s'expatrioient, hommes, femmes, enfans, avec le desir vague de se former un établissement meilleur que le terrain agreste & fangeux, où ils croupissoient dans la misère ; ils savoient seulement qu'à quelque distance, ils trouveroient un pays fertile, des habitans riches, & une foible résistance : ils attaquoient à-la-fois tous les membres de cet Empire énérvé par la vieillesse : ils y fourmilloient, comme on voit souvent s'engendrer, dans la peau d'un animal décrépît, des vers qui le dévorent tout vivant.

Chassés de quelques provinces, ils rodoient sur les frontières, & cherchoient, pour s'y introduire, des endroits plus négligemment défendus. Ils faisoient souvent de grandes pertes, mais leur nombre, leur besoin de se fixer, les ré-

crues qu'ils ne cessent de recevoir de leur pays natal, où l'enthousiasme se nourrissoit par le butin, que leurs défaites mêmes n'empêchoient pas d'y rentrer, entretenoit leur opiniâtreté.

Une fois parvenus à s'affurer un domicile, c'étoit à jouir qu'ils s'occupoient exclusivement. Loin d'entretenir des correspondances avec leurs anciens frères, ils redoutoient de vivre dans leur mémoire : ils craignoient que le bruit de leur prospérité ne leur attirât des compagnons embarrassans, dont il auroit fallu, ou éluder la voracité par le partage des biens déjà acquis, ou la satisfaire en les aidant à des acquisitions nouvelles. C'étoit précisément le manège renouvelé depuis par les *Normands* après leur établissement dans la *Neustrie* : cette politique est celle de l'avarice opulente.

Dans ce long espace de carnage, de dévastations ; dans cet intervalle de fermentation politique, où l'effervescence qui agitoit le monde, produisit tant d'Etats nouveaux, tant d'Empires nés des débris d'un seul, l'idée même des *Colonies* fut perdue. Quiconque sortoit de sa patrie pour aller chercher fortune ailleurs, lui devenoit étranger ; qu'il pérît, ou qu'il prospérât : qu'il fût Roi ou puni du supplice des voleurs, il étoit également perdu pour elle.

La découverte de l'*Amérique* donna d'autres vues, comme de nouveaux besoins, de nou-

velles maladies & de nouveaux trésors. On n'adopta , ni la fécondité indolente des *Phéniciens* , ni le despotisme exacteur des *Carthaginois* , ni la précaution militaire des *Romains* : la politique & la réflexion n'influèrent en rien sur la politique qu'on suivit alors ; les circonstances seules , & la nécessité du moment prévalurent en cette occasion comme en tant d'autres.

Pour s'en convaincre , il ne faut que se reporter au temps , où un monde inconnu se manifesta tout d'un coup aux yeux des *Européens* , & présenta à leur cupidité une proie que la nature sembloit avoir voulu lui dérober. Les *Espagnols* , premiers dominateurs de l'*Amérique* sortie du néant , avoient alors autant de besoins que de desirs : ils vouloient subjuguier l'*Europe*.

L'or des *Indes* y couloit par le *Portugal* ; il commençoit à rendre les conquêtes plus coûteuses : on n'avoit pas encore trouvé l'art d'amener le soldat à vivre à-peu-près sans manger , & de dépenser , comme je l'ai dit ailleurs , encore moins pour le nourrir que pour le tuer. On n'avoit pas non plus imaginé ces secrets de la finance , qui rendent aujourd'hui communes aux Souverains les bourses de leurs sujets , & font de ceux-ci , tout au plus les caissiers des autres. Un Prince alors pouvoit , comme un particulier , connoître l'indigence ; aussi c'étoit toujours le défaut d'espèces qui arrêtoit les Héros dans leurs exploits.

Un homme qui réfléchit un peu , ne sauroit

voir sans étonnement dans l'histoire de *Charles V*, & de *François I*, les armées désertir, se révolter, fondre sans cesse, parce que les Généraux n'avoient pas d'argent; il falloit qu'il y eût, dans les Ministères de ces temps-là, autant de stupidité que de fureur, de s'opiniâtrer à avoir toujours des troupes sous le drapeau, sans jamais s'assurer de ressources pour les y retenir.

François, commandant à une nation plus riche de son fonds, plus docile, plus aisée à mener par le prestige de ce qu'on appelle l'honneur, ne se piquant d'ailleurs d'aucune délicatesse sur les moyens de remplir ses coffres, vendant également les châsses des Saints, & les titres de magistrature, amassoit avec moins de peine des trésors qu'il dépensoit encore plus follement.

Son rival, gêné par les privilèges de ses différens Etats, ne recevant de l'*Espagne* & de la *Flandre* florissantes, que ce qu'on vouloit bien lui donner; de l'*Italie* dévastée, que ce que ses Généraux avoient l'adresse d'y voler; & de l'*Allemagne* encore presque sauvage, rien; regarda comme un bienfait de la Providence, cette source d'or qui s'ouvroit pour lui. Il n'eut rien de plus pressé que d'en tirer des métaux, seule espèce de bien dont il put jouir promptement, & dont le transport lui fut facile, à 1500 lieues. Ce n'étoit pas à cultiver les campagnes qu'il exhortoit ses Capitaines, mais à exploiter les mines.

Philippe II, aussi avide, aussi prodigue, aussi mauvais politique, & forcé à de plus grandes dépenses encore, suivit la même marche : les *Espagnols*, à leur exemple, s'accoutumèrent à n'estimer leur possessions dans l'autre hémisphère, que d'après les lingots, en nature, qu'elles leur produisoient.

Pour en avoir tout le profit, il falloit se réserver la propriété des mines, les exploiter par soi-même, n'y avoir que des ateliers, subordonnés, & faire du peu d'*Européens* qui consentiroient à s'y fixer, des inspecteurs d'ouvriers toujours comptables, des régisseurs dont la conduite paroîtroit toujours régulière, pourvu qu'ils fissent passer en *Europe* beaucoup de barres d'or & d'argent : c'est ce que l'on fit.

Cet esprit une fois établi dans la nation *Espagnole*, devint bientôt celui des autres peuples de l'*Europe*. En cherchant à partager ses découvertes, ils imitèrent sa politique ; & quand, faute de trouver des métaux par-tout où l'on en demandoit à la terre, on fût parvenu à penser qu'il valoit peut-être autant la cultiver que la creuser ; quand l'expérience eût fait voir que sa surface pourroit produire autant de richesses que ses entrailles, on cessa de s'acharner à ne vouloir recevoir d'elle qu'une seule espèce de présent. L'objet des opérations changea ; mais les principes restèrent les mêmes.

Toute la modification qu'ils reçurent, c'est que les propriétaires de nos villes se piquèrent

plus rarement d'abandonner ces séjours délicieux, embellis par les arts, animés par les vices, & toujours chers à des cœurs corrompus. N'allant plus eux-mêmes recueillir en *Amérique* la moisson destinée à payer les voluptés d'*Europe*, ils ne voulurent ni en perdre la jouissance, ni en partager le produit : ils ordonnèrent qu'elle vint les trouver.

C'est alors que s'établirent ces réglemens, ridicules, s'ils n'étoient pas injustes, & inouis, si, dans notre police financière, on n'en retrouvoit pas de plus absurdes, de plus tyranniques encore, qui assujétissoient les productions du sol de l'*Amérique* à n'être vendues qu'en *Europe*, & dans un dépôt exclusivement privilégié ; qui firent, comme je l'ai dit au commencement de ces *Annales*, de toutes les habitations dispersées dans la vaste étendue des isles & du continent moderne, de vraies maisons de campagne, des fermes exploitées pour le compte des propriétaires établis à *Lisbonne*, à *Madrid*, à *Londres*, à *Cadix*, à *Rouen*, à *Paris*, &c. Ce qu'on appella des *marines*, furent les voitures employées à charier ce tribut de la servitude, ou les Maréchauffées soudoyées pour les escorter. L'*Amérique* entière n'eut plus pour cultivateurs que des esclaves appelés *Nègres*, commandés par d'autres esclaves appelés *Colons* : mot absolument dénaturé, & qui ne conserva pas plus de rapport avec son ancienne signification, que celui de justice n'en a avec la guerre.

On ne se borna pas même à renverser ainsi le sens des mots, & les idées ; non - seulement

les malheureux , circonscrits par les loix fiscales , dans l'autre monde comme dans celui-ci , furent privés de l'ombre même de la liberté dans leurs exportations ; non-seulement le fruit entier de leurs travaux fut une offrande dévouée à la cupidité insatiable des tyrans de l'*Europe* ; mais l'emploi même que les premiers firent pour leurs propres besoins , du modique salaire qu'on ne pouvoit leur refuser , fut soumis à la même dépendance.

Accoutumés aux productions de l'ancien monde ; entretenus de génération en génération dans cette habitude , que tant d'équivalens auroient dû détruire , on ne leur laissa pas le choix des magasins où il leur seroit permis de s'approvisionner. Chaque prétendue métropole s'attribua le privilège exclusif de vendre à ses fermiers du *drap* , du *papier* , du *fer* , du *vin* , de la *farine* , &c. On appella *contrebande* , & l'on punit de mort l'empressement d'un négociant étranger à leur en fournir ; de sorte que si la métropole étoit négligente , ou mal pourvue , si les vents étoient contraires , il falloit mourir de faim , ou aller tout nud à la *Guadeloupe* , plutôt que de tirer du pain & des étoffes de *Saint-Eustache* qui en regorgeoit.

Et ce qu'il y a d'étrange , c'est que souvent la disette , dans ces contrées , étoit le fruit d'une spéculation adroite dans nos ports de l'ancien monde. En général les convois étoient toujours proportionnés , moins sur les besoins que sur la

crainte d'avilir la denrée ; les capitalistes de *Londres*, de *Bordeaux*, &c. regardoient comme une bonne fortune pour eux, un accident qui, en affamant les *Antilles*, par exemple, doubloit sur-le-champ les fonds du premier vaisseau, que le vent y pouffoit dans cet heureux moment.

Ces prétendus *Colons* étoient donc cent fois plus malheureux que la vache dont on boit le lait, mais à qui l'on ne vend pas l'herbe qu'elle rumine ; que le cheval & le bœuf dont on s'approprie les travaux, mais à qui l'on ne fait pas payer autrement la nourriture qu'on leur donne, ou les harnois dont on les meurtrit.

Tel est encore cependant aujourd'hui le sort des trois quarts des peuplades civilisées de l'*Amérique*. Les *Insurgens* s'y sont soustraits, parce que l'âge de puberté est arrivé pour eux plutôt que pour les autres : des circonstances favorables, l'aveuglement & l'obstination du Ministère *Anglois* l'ont accéléré.

Cette majorité spontanée, ratifiée au grand tribunal de la force, est un avis sérieux aux autres Puissances qui ont des héritages de la même nature, de les administrer différemment. Ceux-ci sont des cadets que leur foiblesse seule peut-être empêche d'imiter l'exemple de leurs aînés : il faut choisir, ou d'éterniser cette foiblesse qui les rendra à charge par la nécessité de les protéger éternellement aussi, ou de mériter leur attachement, en les traitant de bonne heure

en hommes faits ; en brisant ces liens odieux qui les écrasent ; en les admettant au partage des droits civils ; en n'exigeant d'eux que les tributs dus par des sujets fidèles à des maîtres bienfaisans , ou de les voir tôt ou tard s'affranchir par un effort plus prochain peut-être qu'on ne le croit , & signifier avec du canon à l'*Europe* , l'émancipation de l'*Amérique* entière.

*De la guerre actuelle entre la FRANCE &
L'ANGLETERRE.*

C'EST une chose remarquable que dans toutes les querelles qui ont armés ces deux Royaumes depuis cinq cens ans , ce soit toujours le plus foible qui ait été l'agresseur , & souvent le plus heureux. Il ne faut ni imputer aux *François* l'invasion de l'*Angleterre* par un Duc de *Normandie* , aussi ennemi de la maison qui régnoit à *Paris* , que de celle qu'il détrônoit à *Londres* , ni placer au rang des querelles nationales , les démêlés où les Rois de la *Grande-Bretagne* , devenus , par un mariage déshonorant , vassaux du Roi de *France* , mais vassaux plus puissans que leurs Suzérains , armoient la *France* contre elle-même , quand ils lui faisoient la guerre , & devoient passer plutôt pour des factieux révoltés , que pour les Rois d'une nation étrangère.

Le Trône *Anglois* ne fut affranchi de la vassalité ; il ne commença à prendre une consistance

due à ses propres forces , que sous le célèbre *Edouard III*. C'est donc à la rivalité entre ce Prince & notre foible *Philippe* , qu'il faut fixer la date de cette animosité réciproque , dont les suites ont été mutuellement si funestes. Or , depuis cette époque , il n'y a point eu de guerre entre les deux peuples , dont on ne puisse accuser les *Anglois*.

La prétention même d'*Edouard* à la Couronne étoit bien peu fondée , puisqu'au milieu de ses victoires il l'abandonna.

L'invasion d'*Henri V* étoit certainement contre toute justice : elle n'avoit pas été provoquée. Ce Héros n'eut , comme tant d'autres , pour motifs que son ambition , & pour droits que ses armes.

Après l'expulsion entière des *Anglois* , opérée sous son successeur , au nom d'un Roi , qui n'avoit presque pas plus de part à ses succès , que le pusillanime *Henri VI* n'en avoit à ses désastres , la *France* reçut de ses voisins , pendant long-temps , plutôt des marques d'une mauvaise volonté continuée , que des attaques sérieuses.

Le plus abominable des despotes , ce monstre qui mettoit toujours de la légalité dans l'assassinat ; qui ne se servoit des formes que pour les obliger à ratifier ses inconséquences ; qui , joignant l'amour de la débauche au scrupule , voulant changer souvent de maîtresses , & cependant n'avoir que des épouses , égorgeoit le lende-

main, avec le glaive de la Justice, la beauté que l'église avoit introduite la veille dans son lit ; qui auroit pu passer pour le plus frivole des hommes, si le fer & le feu n'avoient été perpétuellement dans ses mains ; *Henri VIII*, successivement ennemi & allié du voluptueux *François premier*, en rejetta, en reçut l'amitié d'après ses caprices ; mais toutes les fois qu'il prit une attitude menaçante, c'est de *Londres*, & non de *Paris* que vient la rupture.

Marie, épouse de l'ennemi mortel des *François*, auroit été excusable de lui donner des troupes contre la *France*, pendant sa courte & barbare administration, si le sang des hommes devoit couler uniquement d'après les liens domestiques de leurs Princes.

Sous *Elisabeth*, le penchant national à nuire aux *François*, fut contenu en apparence, & cependant presque toujours satisfait. Les troubles de la *France* lui offrirent un aliment. Ses voisins se consoloient de ne pouvoir ravager directement le Royaume en donnant des secours aux *Protestans* qui le déchiroient.

L'inconséquent *Charles I*, époux d'une *Françoise* qu'il aimoit & qui le servit mieux que ses Généraux, n'eut dans tout son règne de guerre étrangère qu'avec la *France*, & ce fut lui qui voulut l'avoir. Une rébellion devoit bientôt lui coûter le trône & la vie, & il épuisoit ses ressources pour soutenir des rebelles contre un Roi qui ne l'attaquoit pas.

On fait par combien d'efforts , & sur-tout d'argent , *Louis XIV* fut obligé d'acheter long-temps l'alliance , & ensuite la neutralité de *Charles II* ; ce qui prouve que si la Cour n'avoit pas été vénale , la nation n'auroit pas dissimulé si long-temps son antipathie.

Elle la développa avec autant d'étendue que de succès sous *Guillaume III* & sous la Reine *Anne*. Les secours donnés par un Roi magnanime au vrai Souverain contre un usurpateur , ne peuvent pas être regardés comme une agression de la part de *Louis XIV* , & les efforts opiniâtres du *Stathouder Hollandois* pour s'en venger , si opiniâtrément secondés par les *Parlemens de Londres* , sont évidemment une attaque directe , dont un sentiment équitable n'étoit pas le mobile.

Enfin sous *Louis XV* , deux guerres ont dévasté le monde entier. Dans la première , entreprise sur le continent , où il n'étoit question ni de commerce , ni de marine ; où les *François* , même par des succès , ne pouvoient gagner que de la gloire ; où les possessions méditerranées de la maison de *Brunswik* n'étoient pas compromises , les *Anglois* ne sont devenus parties , que parce qu'ils l'ont voulu , que parce qu'il y avoit des *François* à combattre. Quant à la seconde , on ne trouveroit pas à *Londres* même de *Gazettier* qui osât , ou nier que ses compatriotes en ont donné le signal , ou justifier les procédés qui l'ont rendue nécessaire pour nous , & honorable pour eux.

Nous n'avons plus maintenant qu'à examiner quel est des deux peuples le véritable auteur de celle-ci, & de quel côté est la justice ; c'est-à-dire, quel est le parti le plus excusable d'ordonner des massacres pour savoir qui des deux aura raison.

Sur les actions, je ne crois pas qu'il soit possible d'hésiter. On est convenu en *Europe* de regarder le rappel pur & simple des Ambassadeurs, comme une démarche hostile de la part de la Puissance qui s'y détermine la première : on ne peut pas dissimuler que la Cour de *Londres* n'en ait donné l'exemple.

Une déclaration de guerre plus formelle encore, ce sont des insultes faites à main armée ; c'est la détention violente des effets ou des personnes qui appartiennent à la nation dont on se détache. Il faut encore convenir que de ce côté-là les *François* n'ont usé que de représailles.

Le premier coup de canon tiré sur les mers, l'a été par un *Anglois* : quoique *l'Aréthuse* ait été punie de son indiscretion, ou de son attentat, le souvenir n'en est point péri avec elle. Les ménagemens dérisoires de l'Amiral *Keppel*, en arrêtant la *Licorne* & la *Pallas* ; son attention puérile ou scandaleuse de recommander qu'on usât de *politesse* envers des équipages qu'il condamnoit aux fers sans motifs & sans prétexte, ne peuvent en imposer à personne. Les *Anglois* sont donc encore ici agresseurs, par

le fait , comme on vient de voir qu'ils l'ont toujours été.

» Mais , disent-ils , la Cour de *France* n'a que le mérite d'avoir mieux enveloppé ses opérations ; il y a des attaques de cabinet plus réellement guerrières que la prise d'un vaisseau : & c'est là le genre de celles dont nous voulons nous venger. Secourir des rebelles , c'est se déclarer ennemi du Roi légitime : traiter avec eux , les reconnoître pour indépendans , les initier par une inauguration solennelle au rang des Souverains qui n'ont plus que le Ciel pour supérieur , c'est à-la-fois dépouiller la couronne du pouvoir de qui on les détache , & lui faire une insulte plus douloureuse encore que la perte «.

Voilà certainement les raisons du ministère *Anglois* , & l'on ne me reprochera pas de les affoiblir.

Toutes spécieuses qu'elles sont , il n'en est pas moins aisé de prouver que la conduite du ministère *François* , depuis deux ans , est un modèle , non-seulement de prudence , mais d'honnêteté , & qu'à moins de se charger de conquérir lui-même l'*Amérique* pour le profit des bateliers de la *Tamise* , il ne pouvoit marquer à des voisins plus d'égards & de ménagemens.

Réfléchissons d'abord à un principe terrible , mais malheureusement très-vrai , très-nécessaire même ,

même , c'est que la force est un droit , & un droit véritable ; c'est qu'en politique , il légitime , il doit légitimer tout ce qu'il produit , quand la fortune y joint sa redoutable sanction. On peut opposer des raisons à une Puissance qui veut s'établir ; mais quand elle existe , qu'elle a acquis une force qui ne permet plus de l'abattre , il seroit puérile , souvent dangereux , & même injuste de contester ses titres.

Quand les Gens de Robe d'un certain état disent sans cesse à leur Roi , dans ces déclamations monotones , pédantesques & incendiaires , tant multipliées par eux , qu'il *ne tient sa Couronne que de Dieu & de son épée* , ils sont bien inconsequens sans doute , puisque leur unique application est de contrarier cette Couronne , de chercher à l'humilier , à la subjuguier , à l'affujettir à leur *Chaperon* : mais enfin ils disent une grande vérité.

Le premier qui fut Roi , fut un Soldat heureux.

Le fer & le succès , voilà , comme je l'ai observé plus d'une fois , la généalogie de tous les Trônes. Or , de quel droit les premiers nés , déjà établis dans le monde , s'opposeroient - ils à la naissance des freres que la fortune leur donne ?

Que ceux aux dépens de qui il faut faire un partage à ces derniers venus , travaillent à les repousser dans le néant , rien de plus naturel , & même de plus équitable en politique ; mais les

étrangers qui ne perdent rien , qui gagnent au contraire , à cette superfétation politique , pourquoi se feroient-ils un devoir de la détruire , ou un scrupule de la favoriser ? •

C'est toujours la même image d'une famille où il s'élève du désordre : les voisins ne sont pas obligés de remonter à la source de ces tracasseries domestiques , ni de croire que le pere a toujours raison : c'est à chacun à régler son ménage comme il le peut & comme il l'entend. Si la zizanie s'augmente , si les esprits s'aigrissent , que l'on en vienne aux coups , & qu'enfin les enfans se décident à abjurer la maison paternelle ; que , déterminés à n'y plus rentrer , ils ouvrent à quelque distance une boutique nouvelle , & sur-tout qu'ils vendent meilleur marché ; le pere , après avoir inutilement essayé de la fermer par la force , seroit-il bien venu à se tenir à la porte , & à crier à ceux qui entrent : » Vous êtes des » frippons qui me volez mon bien en vous four- » nissant chez mes coquins de fils «.

Les *Hollandois* sont originairement des rebelles , sans contredit ; ils étoient , suivant les loix , sujets du fils de *Charles V.* La fortune a coupé la chaîne qui les lioit à un Trône étranger ; ils s'en sont construit eux-mêmes un qui n'est pas moins solide , pas moins légitime que celui dont il tient la place : on mettroit , avec justice , aux petites maisons , un Ministre scrupuleux , qui déclareroit que sa conscience ne lui permet pas de traiter avec l'*Ambassadeur* de ces révoltés.

Les *Anglois* eux-mêmes ne révoqueront pas ce principe en doute , puisque toute leur constitution actuelle n'a pas d'autre base. Ils ont chassé les *Stuarts* : mais si *Jacques II* avoit été vainqueur , le *Prétendant* seroit aujourd'hui , même à leurs jeux , leur Roi légitime. Son bisaïeul ayant été dégradé par le sort des batailles , il n'est qu'un proscrit dont l'asyle même est ignoré. Si on l'avoit attrappé dans la guerre de 1742 , il est probable que la philosophie *Angloise* lui auroit ouvert le ventre , & battu le cœur avec les joues , comme elle l'a fait à plusieurs de ses partisans , & personne ne s'aviserait de le trouver mauvais , ou du moins les *Gentlemen* de la *Tamise* ne s'en embarrasseroient guère.

Ce principe réduit la question qui nous occupe , à peu de mots ; quel est le vainqueur , du *Congrès* , ou de l'Amiral *Howe* ? Celui-là , sans contredit , a le meilleur droit , toujours en bonté politique.

Il abrège également les reproches que les *Anglois* peuvent raisonnablement faire aux *François* : ils se réduisent tous à celui-ci : » Vous » vous êtes trop hâtés ; l'indépendance des *Hollandois* n'a été consacrée qu'au bout d'un demi-siècle : l'exhérédation du *Prétendant* vient à » peine d'être consommée , puisqu'il y a trente » ans , vous nous avez encore opposé cet épouvantail : au lieu qu'ici vous traitez avec une » plante précoce , qui peut-être alloit se flétrir , » sans l'appui qu'elle reçoit de vous : il falloit

» nous laisser le temps de combattre ou de nous
» réconcilier ; d'obtenir par la force , ou d'ache-
» ter par argent la réunion des *Américains* ;
» ce n'est que quand nous aurions été forcés ,
» comme les *Espagnols* , ou comme vous , à aban-
» donner nos prétentions , que vous auriez pu ,
» consciencieusement , ouvrir vos ports au pa-
» villon *Continental* , & traiter de Couronne à
» Couronne avec nos sujets devenus vos égaux ,
» & les nôtres «.

Cet argument sera fondé , quand il y aura ici
bas un code établi pour fixer le point de ma-
turity nécessaire à un Empire qui se forme ; pour
déterminer à quel âge il doit être réputé adulte ,
& admis , comme Pair , dans le grand Sénat des
Puissances qui se partagent l'univers. Jusques-là
l'intérêt des autres Couronnes , témoins de cette
création , fera leur justice , politique , bien en-
tendu , il ne faut jamais oublier cette restric-
tion lorsqu'on parle sur cette matière ; elles
sont seules arbitres de la durée de l'intervalle
pendant lequel elles doivent s'abstenir de se
décider.

Et quand , par la foiblesse , ou par la malha-
bilité du parti le mieux fondé en droit , sa desti-
tution se trouve rapidement consommée par le
fait ; quand elles voient , comme ici , un Ministère
livré à des vertiges sans exemple , ne rien faire
de ce qu'il faut pour réussir , & faire au contraire
tout ce qui peut amener des désastres ; quand
elles voient une nation peu riche par elle-même ,

peu puissante , reléguée dans une île ; que des circonstances singulières ont rendue célèbre & redoutable , s'épuiser par des efforts mal combinés , abuser de son crédit au point de se charger d'un fardeau intolérable , de contracter des dettes que la vente entière & détaillée de toutes ses possessions au monde n'acquitteroit pas ; quand , au contraire , elles découvrent dans le parti opposé une union , un concert que la prospérité même affermit , une constance que rien n'ébranle , des ressources que les calamités de la guerre semblent augmenter ; quand enfin des succès non interrompus viennent couronner ce courage & cette unanimité , sans doute il leur est permis de les interpréter comme un arrêt irrévocable de la Providence , & d'avoir beaucoup moins d'égard à l'âge de l'Etat nouveau né , qu'au degré d'accroissement qu'il a reçu en si peu d'années , & aux avantages que promet son alliance. Or , n'est-ce pas là précisément le tableau de la position des *Anglois* & des *Américains* ?

Le Ministère *François* a laissé aux premiers deux ans entiers pour négocier avec les seconds amiablement , & deux autres années pour les terrasser par la force. Mais , dans cet intervalle , la bienfaisance & même l'équité la plus rigoureuse n'obligeant pas des étrangers à s'interdire toute espèce de commerce avec des enfans , sous prétexte qu'ils sont brouillés avec leur pere , la *France* a fourni aux *Insurgens* les denrées que les *Anglois* leur refusoient ; elle a reçu d'eux directement

celles qui ne pouvoient plus lui venir par l'entremise de l'*Angleterre* : c'est le droit des gens. Elle y a gagné ; ce feroit de sa part une puérilité absurde d'avoir négligé ce bénéfice , que d'autres nations , les *Anglois* eux-mêmes , auroient fait , en se couvrant peut-être de son pavillon.

Quand enfin par la longueur de la guerre , par la prise du Général *Burgoyne* & de son armée , par la réunion de tous les esprits au parti du *Congrès* , par la sage conduite & l'augmentation des forces du Général *Washington* , il n'a plus été permis de douter que l'*Amérique* ne fût irrémissiblement perdue pour l'*Angleterre* , & qu'elle ne fût près de former une Puissance dont l'amitié seroit aussi utile que la haine pourroit en devenir redoutable , le cabinet de *Versailles* s'est soumis à ce que la destinée prononçoit sur le sort respectif des deux peuples. Il a ouvert les bras aux *Insurgens* ; il a contracté avec eux une alliance qui n'est , ni injurieuse , ni menaçante , ni exclusive , même pour leurs anciens maîtres ; il reconnoît en eux une suprématie que le Ciel a déjà ratifiée par des victoires : pouvoit-il faire autrement ? Et , je le répète , n'a-t-il pas rempli scrupuleusement ses devoirs ?

Maintenant l'*Angleterre* honteuse de ses imprudences , outrée de sa perte , furieuse du triomphe que la sagesse & l'honnêteté procurent à des rivaux qui ne sont pas obligés de la plaindre , mais qui s'abstiennent de l'insulter , les appelle au jugement du canon : elle les provoque : elle les

défie : elle leur porte les premiers coups : que faut-il faire ? Les lui rendre , si l'on peut.

Opération de LIBRAIRIE toute nouvelle.

TANDIS que tout est en combustion dans la politique , & que de toutes parts des guerriers marchent à des conquêtes aussi incertaines que sanglantes , un conquérant d'un autre genre , déjà connu par plusieurs exploits , le Libraire *Panc-koucke* , fait dans son métier une opération dont il n'y avoit pas encore d'exemple.

Il faut savoir qu'il existe depuis long-temps à *Paris* un ouvrage intitulé le *Mercur* ; c'étoit dans l'origine un dépôt de toutes les pièces intéressantes pour l'histoire , une compilation énorme de dates , de monumens , imprimés en très-petits caractères ; il ne pouvoit guère être regardé que comme un magasin historique ; il portoit alors le nom de *Mercur François* , sans doute par allusion à l'emploi du messager des Dieux.

Avec le temps , un bel esprit en ayant obtenu le privilège , s'ennuya de ce fatras volumineux , dont le Public paroïssoit aussi très-peu curieux : il le réduisit à un format plus portatif : on en fit un petit recueil de prose , de vers courans , d'anecdotes en tout genre ; ainsi métamorphosé , il réussit assez , & on l'appella *Mercur Galant*.

Nous aimons la diversité , nous autres *François* : avec le temps , ce titre ennuya : on le troqua contre celui de *Mercur de France* , qui parut apparemment plus décent.

Sous les deux premières dénominations , il avoit été le patrimoine du propriétaire à qui le privilège en accordoit l'usufruit , & qui avoit l'embarras de la rédaction. Comme tout se raffine , un Ecrivain protégé saisit le moment d'une vacance pour solliciter une pension sur ce bénéfice littéraire : il l'obtint ; son exemple fut suivi : l'usage s'introduisit d'accorder aux auteurs , non pas les plus indigens ou les plus estimés , mais aux demandeurs les plus hardis & les plus intriguans , des pensions sur ce fonds que le goût du Public pour les bagatelles rendoit assez lucratif. L'*Académie* & le *Mercur* devinrent les plus flatteuses ressources qu'eût la littérature en *France* , l'une pour la gloire , l'autre pour le profit ; & toutes deux étoient également bien administrées.

Bientôt le produit du Journal ne fut plus en proportion avec les demandes. On fit longtemps ce qu'on put pour tâcher d'arranger les choses. Quand il mouroit un Ecrivain avantage d'une grosse chapelle dans cette église , on la partageoit pour satisfaire plus d'affamés ; de 2000 francs on faisoit trois ou quatre parts , & deux au moins de 1500 ; au moyen de cette économie , on vivoit ; mais il y a quelques années , les distributeurs étoient à bout , & les pensionnaires inquiets , sur - tout depuis que l'ou-

Trage ayant été malheureusement confié à M. *Marmontel*, on en a vu sensiblement diminuer le produit.

Enfin un Libraire bel-esprit , presque aussi intelligent que le Libraire *Panckoucke*, le sieur *Lacombe*, proposa de prendre ce Journal à bail : il en offrit 30,000 liv. par an de redevance. L'ayant obtenu, il jetta les yeux, pour exploiter cette ferme, sur le premier homme du monde pour les succès en tout genre, sur le pere de *Timoléon*, de *Gustave*, de *Menzikoff*, & en dernier lieu des *Barmécides*, sur M. DE LA HARPE.

Sous les mains d'un joueur *le cuivre devient or* ; sous les mains d'un si grand homme, ce terrain qui n'avoit jusques-là porté que des fleurs, se couvrit de chardons & d'épines ; la critique même la plus légère y étoit auparavant inconnue : il ne fut plus hérissé que de satyres, dont plusieurs atroces contre les gens de Lettres, & d'autres contre des Corps respectables, si licencieuses, que l'autorité publique se crut obligée de les flétrir.

M. de la Harpe, en les publiant, s'étoit mis à la solde d'une secte puissante, & alors souveraine : il fut récompensé. On l'avoit repris au nom du Roi TRÈS-CHRÉTIEN, d'avoir insulté indignement le Clergé. Pour lui faire oublier cette humiliation, on l'introduisit à force ouverte dans l'*Académie* qui a le Roi TRÈS-CHRÉTIEN pour protecteur. On lui assura cet honneur au préju-

dice de dix rivaux à qui , en littérature , il ne pouvoit se comparer , & sur lesquels , dans l'ordre civil , il n'avoit d'autre supériorité que d'avoir été juridiquement déclaré complice d'un libelle.

C'étoit une vraie victoire sur l'honnêteté , sur l'autorité : le Public en fit justice. Le *Mercur*, avant cette époque , languissoit ; la nouvelle dignité du Rédacteur ne le rétablit pas. Celui-ci crut qu'il falloit songer à un autre établissement.

Il venoit alors de s'en former un sous le nom de *Journal de Politique & de Littérature* , qui réussissoit , quoique l'Auteur fût bâillonné doublement par ce qu'on appelle en France la *Censure* ; quoiqu'il n'eût , pour y travailler , que les intervalles que lui laissoient les occupations de son cabinet ; quoiqu'il fût distrait par les angoisses d'une persécution aussi odieuse que cruelle , cependant le Public goûtoit son ouvrage. Dès la deuxième année , il comptoit sept mille Souscripteurs , & plus.

Il parut à M. de la Harpe que ce fonds valoit mieux que le sien : il le convoita , & il l'eut ; car il dispose de tout , excepté de l'admiration de ce diable de Public. On n'a pas oublié comment il parvint à changer cet habit neuf contre son vieux.

Le *Mercur* étoit blessé à mort. La retraite prudente de M. de la Harpe auroit pu le guérir ; mais

il y a des plaies incurables : il ne fit que décroître de plus en plus ; ce qui occasionna une dispute entre les deux Rédacteurs. *Si je le faisois encore*, disoit M. de la Harpe, *il ne mourroit pas. Si vous ne l'aviez pas fait*, répondoit son successeur, *je n'aurois pas le chagrin de le voir périr entre mes mains.*

Tandis que M. de la Harpe se glorifioit avec tant de raison, Panckoucke gémissoit, comme Lacombe, de l'avoir pris pour secrétaire. La maladie du *Mercure* étoit contagieuse ; elle se communiquoit au *Journal de Littérature*. Dès la première année, malgré la protection de l'*Académie*, de l'*Encyclopédie*, de l'*Economie*, &c. &c. &c. quatre mille Souscripteurs avoient disparu : à la seconde on craignoit de n'avoir plus besoin de registre pour les inscrire. Heureusement pour la gloire de la France, un des deux Libraires de M. de la Harpe fit banqueroute entière, & le *Mercury* abandonné resta sans maître comme sans lecteurs.

Panckoucke, attendri par cet accident, quoique menacé du même sort, c'est-à-dire, de voir de même faner la fleur périodique par lui confiée au râteau de M. de la Harpe ; plaignant Lacombe, & disant comme *Didon* :

On compatit aux maux qu'on éprouva soi-même ;

d'ailleurs, grand Chymiste ; scrutateur éclairé des secrets de la nature, sur-tout depuis qu'il débite l'*Histoire Naturelle*, Panckoucke imagina que puis-

qu'en chymie le mélange de deux liqueurs froides produit une effervescence, dont il résulte de la chaleur, deux *Journaux* congelés sous la main de M. de la Harpe, se rechaufferoient peut-être en s'amalgamant; que de ces deux cadavres il pourroit résulter une vie; en conséquence il s'est nanti du *Mercur*, dont personne ne vouloit, & l'a fondu avec le politique dont il voyoit qu'on alloit ne plus vouloir.

Ce n'est pas tout: il existoit alors un *Journal des Dames* fait par un homme de mérite, mais peu accueilli, par une suite de cette fatalité, qui fait souvent éprouver à de bons Ecrivains les mêmes disgraces qu'à M. de la Harpe. Panckoucke le jeta dans son récipient.

On publioit aussi un *Journal des Spectacles*, peu répandu, quoique rempli d'excellentes observations: ce fut encore une proie qui parut intéressante au Souffleur littéraire.

De son alembic ainsi rempli, est sorti, après une digestion selon l'art, un Journal qui va être la plus fine quintessence de la Littérature Française. Il sera, dit Panckoucke, sur la couverture, rédigé par les Ecrivains les plus distingués de la Nation; &, disent les Rédacteurs eux-mêmes, dans l'Avertissement, page 6, par les hommes les plus distingués dans les Lettres; variété qui prouve combien tous ces grans hommes ont de ressources dans le style & dans l'imagination.

Par malheur on a eu l'imprudence de divulguer les noms qu'ils honoroient d'un éloge &

Flatteur : ce sont MM. de la Harpe, Beaudeau, Suard, Marmontel, d'Alembert, le Marquis de C (1), & jusqu'au pauvre petit Abbé Remi l'Hôpital, fanfaronnet philosophique, que M. d'Alembert élève à la brochette, malgré son rabat, jusqu'à ce qu'il le trouve assez fort pour en orner sa ménagerie. Cette liste a nui à l'Affiche; aussi l'a-t-on réformée depuis : on a laissé subsister l'éloge : on a prudemment effacé les noms.

Voilà donc ce respectable ouvrage à sa quatrième métamorphose. Ce sera un superbe article pour le premier Supplément à l'*Encyclopédie*; on pourra y compter

Le *Mercur*e François;
 Le *Mercur*e Galant;
 Le *Mercur*e de France;
 Le *Mercur*e Panckoucke.

Ce Libraire s'en est, comme il l'a imprimé lui-même, fait expédier le *Brevet* en forme : ainsi, on ne peut pas lui en disputer le titre; & c'est en cette qualité qu'il offre ses services au Public trois fois par mois, moyennant 24 liv. à Paris, & 32 liv. franc de port en Province; ce qui n'est pas cher.

Si l'intelligence supérieure de ce Libraire pou-

(1) Ce Marquis de C est resté à la lettre initiale, & j'avoue que cette réticence m'a paru plaisante. Le Marquis de C est-il plus modeste ou plus délicat que ses Confrères? Rougit-il de l'éloge, ou de la Compagnie?

voit être révoquée en doute, une autre manipulation sur les Journaux si artistement incorporés par lui, en feroit une preuve bien évidente.

C'est au milieu de l'année qu'il a succédé aux engagements de *Lacombe*, & changé la nature des siens. Donnant un ouvrage nouveau, naturellement il auroit dû offrir au peu de Souscripteurs qui restoit à chacun des anciens, de leur rendre leur argent, & laisser à leur option de le retirer, ou de le lui laisser pour prix du moderne. L'adroit calculateur a bien senti que c'étoit compromettre une recette sûre; & comme il tient fort au présent, il s'est déterminé à n'envoyer à chaque intéressé, quel que fût son goût, que le *Mercury* seul, & voici comme il a raisonné, & imprimé, qui plus est.

Le *Journal des Dames* étoit un bon ouvrage; l'ancien *Mercury* aussi, le nouveau aussi; je ne fais donc point de tort à ceux qui recevoient les deux premiers, en leur donnant en échange le troisième au même prix.

Le *Journal de Littérature* n'étoit pas trop bon; mais il ne coûtoit que 18 liv. C'est donc un bénéfice clair pour ceux à qui je donne mon *Mercury* sans augmentation.

Il en est de même du *Journal des Spectacles*; d'ailleurs cela m'accorde, & je veux qu'on soit content.

Mais s'il se trouvoit par hasard un Souscripteur qui eût souscrit pour les quatre à-la-fois,

je voudrois favoir comment s'accommoderoit avec lui le despote *Panckouke*.

On a dit, avec raison, de la grande, de l'auguste Compagnie des Quarante, qu'ils avoient de l'esprit *comme quatre* : voilà en conscience le *Mercur*e obligé aux mêmes efforts.

Quelque respect que m'inspirent les grans génies qui le rédigent, ces écrivains les plus distingués de la nation, ces hommes les plus distingués dans les lettres, j'oserais leur donner au nom du Public deux petits avis : l'un de respecter davantage la pudeur : leur premier numéro présente un conte-ordurier qu'on pardonneroit à peine dans une de ces brochures anonymes, que l'auteur avertit de ne pas lire par la honte qu'il a de se nommer.

L'autre, c'est, quand ils voudront me dire des injures, de s'y prendre avec plus d'adresse. Dans le Numéro du 15 Juillet, en rendant compte d'un *Poëme sur l'Eloquence*, par M. l'Abbé DE LA SERRE, Ouvrage plein de talens, de vues très-justes, de préceptes très-bien exprimés, M. *Marmontel* a trouvé une mention honorable de moi : elle est bien courte & bien indifférente ; elle se réduit à dire que l'éloquence a quelque fois paru au Palais pour me consoler ; ce qui n'est pas un bien-énorme délit antiphilosophique.

Cependant la société s'est émue : M. *Marmontel* s'est armé de la verge de fer pour discipliner l'adulateur indiscret. Dans sa colère il n'a pas

été juste : il a relevé des longueurs , des obscurités , des chevilles , qui n'existoient pas : quand elles existeroient , un bon Chrétien comme M. *Marmontel* , à qui le Public a tant pardonné de choses , auroit dû songer à son *Pater* , & à l'article *dimitte nobis* , &c. il a été jusqu'à altérer des vers en les citant , pour les faire paroître durs , ou ridicules.

Enfin à l'occasion d'un éloge de *d'Aguesseau* , son cœur enfiellé n'a pu se contenir : » N'outragez pas , dit-il au Poète , les hommes recommandables que vous louez , en les associant avec des hommes indignes d'être nommés à côté d'eux ; & parmi les Orateurs dont la *France* se glorifie , ne citez pas de vils déclamateurs , dont le style est aussi faux que l'ame , & qui ont avili leur plume par tout ce que l'impudence & la calomnie ont de plus odieux : enfin dans un ouvrage où vous louez *Lenormand* , *d'Aguesseau* , *Thomas* , ne vous abaissez pas jusqu'à louer
» L * * «.

M. *Marmontel* s'est borné à la lettre initiale ; je ne fais pourquoi : il pouvoit remplir le vuide des six autres lettres de mon nom : je ne m'en ferois pas trouvé plus attaqué. *Un style aussi faux qu'une ame* , est une expression très-fausse elle-même , grammaticalement , parce que ces deux faussetés n'ont rien de comparable entre elles ; un *Académicien* même quand il injurie , devroit s'exprimer avec justesse ; mais quand cette expression seroit correcte , je ne crains pas qu'on me l'applique.

Ces

Ces Messieurs voudroient bien que j'eusse en effet l'ame fausse , ou le style d'un déclamateur ; tant qu'on ne pourra essayer de me détruire dans l'esprit des honnêtes gens que par de semblables grossièretés , je répondrai avec *Burhus* :

Ils ne vous croiront pas.

Pour donner une idée de l'impartialité des nouveaux Rédacteurs du *Mercur* , de l'équité de leurs jugemens , il est bon de rapprocher un de leurs éloges d'une de leurs critiques.

Dans le même Numéro du 15 Juillet , ils dévoient au Public un morceau d'un Ouvrage qui est encore sous la plume de l'Auteur : c'est un extrait intitulé : *Considérations politiques sur l'amour* , tirées du quatrième volume du *Dictionnaire Universel des Sciences, Morale, Economique, &c.* espèce d'*Encyclopédie* retournée , dont on promet 30 volumes in-4°. Le quatrième vol. n'est pas imprimé ; mais l'Auteur en a bien voulu détacher un morceau , qu'il a donné aux Journalistes légion. Ceux-ci disent qu'ils se sont empressés de le publier d'avance , parce qu'il leur a paru propre à caractériser la manière également utile & intéressante , dont toutes les matières y sont envisagées , &c.

Ce qu'on y trouve de plus piquant , c'est une réflexion sur la *Loi Salique* ; le développement de l'idée , que pour remplir l'esprit de cette loi , il faut faire le contraire de ce qu'elle ordonne , & mettre les femmes sur le trône pour s'assurer de n'être gouverné que par des hommes. L'Au-

teur , malheureusement est un peu plagiaire : cette même opinion a été présentée il y a déjà quelque temps dans un Ouvrage imprimé dans... je suis honteux de le dire , dans ces *Annales* même , premier Numéro , page 9. Mettons sous les yeux des lecteurs les deux leçons.

Réflexions sur la LOI
SALIQUE, louées par
le MERCURE.

*O*TER l'empire aux femmes, c'est l'ôter réellement aux hommes. On a prétendu que le plus foible des deux sexes, étoit le plus fort par ses charmes & par sa foiblesse même. Ce principe ne peut être général ; c'est souvent le sexe qui gouverne qui est gouverné par l'autre , & si le beau sexe est couronné, si le sceptre tombe en quenouille , ce sont les mains des hommes qui tournent le feu-
seau.

un sexe différent ; qu'ainsi tout trône dont les

*Réflexions sur la LOI
SALIQUE, présentées
dans ces Annales, Nu-
méro premier, page 9.*

*E*XEMPLE (celui de la Russie & des quatre règnes qui s'y sont succédés dans ce siècle) exemple qui confirme ce que l'Auteur de ce Journal a dit ailleurs, que les *Loix Saliques* étoient encore plus inconséquentes qu'injustes ; moins parce que les talens de l'administration peuvent être communs aux deux sexes, que parce que, dans ce rang élevé, il faut des conseils & des appuis ; qu'il est naturel de les chercher dans

Femmes seront exclues , fera subjugué par elles ; au lieu que celui qu'elles rempliront , aura des hommes pour support.

Les femmes sont peu propres au gouvernement d'un grand Etat ; la vivacité de leur esprit , leur inconstance naturelle , leur extrême sensibilité , leur impatience , leur indiscretion , s'accordent peu avec la lenteur des opérations nécessaires pour consolider une révolution , la profondeur & le mystère de la politique , & la science fatigante des détails. Cependant on peut dire que la plupart des femmes qui ont porté le sceptre , l'ont porté dignement ; que leurs règnes ont été marqués par de grands évènements ; que toutes leurs

loix ont porté un caractère mâle & énergique. C'est que des hommes qui , à un génie vaste , à un jugement droit , à des talens consommés , joignoient le talent de plaire , régnoient sous leur nom.

Par la raison contraire , presque tous les Princes qui furent livrés aux fem-

Avec cette différence essentielle , que les favorites , à qui la couronne masculine sera assujettie , ne devant leur ascendant qu'à des charmes flétris par le vice , étant elles-mêmes dirigées par des courtisans corrompus qui les font servir d'instrumens à leurs passions , & n'ayant d'autre intérêt que de profiter promptement d'une fortune toujours dépendante du caprice , toujours attaquée par l'envie , elle ne peuvent guère qu'avilir le règne qu'elles dominant.

Au lieu qu'une femme consacrée par l'onction royale , a nécessaire-

mes , montrèrent peu de grandeur dans leurs vues , prirent un extérieur galant pour un extérieur majestueux , changèrent de système chaque fois qu'ils changèrent de maîtresses , & n'admirent auprès d'eux que des intrigans qu'on leur faisoit regarder comme des politiques. On adopte les opinions de la personne qu'on aime ; on voit tout par ses yeux , & son empire va quelquefois jusqu'à vous faire chérir un rival déguisé sous le nom d'ami.

ment des vues plus nobles. La légitimité de son élévation lui élève l'ame , en même-temps que son intérêt personnel l'attache au bien public. Elle jouit plus , & mieux qu'un homme , de la gloire qu'elle procure à sa nation , parce qu'on attendoit moins d'elle ; le goût de son sexe pour les grandes choses , & le sentiment de sa foiblesse la rendent plus susceptible d'estime pour le mérite & d'attention dans ses choix.

Enfin , un homme appelé par sa Souveraine dans un Conseil où il est sûr d'avoir des rivaux & des contradicteurs , n'a pas , pour hasarder une proposition déshonorante , ou une intrigue criminelle , les mêmes facilités que donnent dans un cabinet particulier , aux insinuations de la concubine , le mystère & le plaisir.

J'avoue qu'on ne trouve pas dans les Annales de ces jolies phrases , que le plus foible des deux sexes est le plus fort par sa foiblesse même , que si le sceptre tombe en quenouille , ce sont les mains des hommes qui tournent le fuseau : voilà , sans doute , ce qu'un instituteur philosophe , académiste , appelleroit un style vrai. L'impatience , l'indiscrétion

réprochées génériquement au sexe , & la décision magistrale que *les femmes sont peu propres au gouvernement d'un grand Etat , parce que cette impatience , cette indiscretion ne peuvent consolider une révolution* , lui paroîtroient aussi un style poli & sur-tout conséquent ; mais voici qui n'est ni poli , ni vrai , ni conséquent.

En suivant ce morceau , dont la manière est également utile & intéressante , on trouve que les femmes sont pourtant quelquefois bonnes à quelque chose. » Le Duc de Bourgogne , dit l'Auteur , d'ailleurs si grand , si justement chéri , fait en » *Flandre* une campagne inutile & honteuse ; la » Duchesse , qui entend blâmer la conduite de » son époux , verse des larmes ; la veuve Scarron » les recueille sur un ruban , l'envoie au Prince , » & ranime ainsi dans son cœur l'amour de la » gloire «.

Le fond de cette historiette est assez indifférente ; mais la manière en est insoutenable.

1°. Il n'est pas vrai que la campagne du Duc de Bourgogne en *Flandre* fut inutile , encore moins honteuse.

2°. Quand elle l'auroit été , ce n'est pas lui qu'on auroit pu en accuser ; il n'avoit que les patentes de Général ; le pouvoir résidoit dans le conseil de vieux guerriers dont on l'avoit entouré ; ce n'est pas sur les opérations de la campagne qu'on le blâmoit à la Cour.

3°. Il est plus qu'indécent de supposer que l'amour de la gloire étoit éteint dans le cœur de

ce jeune Prince, parce que son armée avoit perdu quelque terrain.

4°. Enfin, il y a une grossièreté bien rebu-
tante à employer, en racontant de *Madame de*
Maintenon une anecdote, qui, vraie ou non,
prouveroit beaucoup de délicatesse, & même de
noblesse de sa part, le mot de *veuve Scarron*.

Elle étoit alors épouse secrète, mais à peu-
près avouée, d'un grand Roi, chérie de la Famille
Royale, respectée de toute la Cour, gouvernant
la nation : que, pour rendre plus sensible l'espace
immense que lui avoit fait parcourir la fortune,
on appellât son premier mariage, cela pourroit
se pardonner ; mais ici, je le répète, employer
cette expression déprisant, c'est violer la bien-
séance en tout sens, c'est manquer à l'honnêteté
comme au goût ; c'est enfin écrire de manière à
révolter tous les hommes délicats : mais aussi on
est certain d'être loué par le *Mercur*.

Ce n'est pas dans la Littérature seulement que
cette rapsodie, à tant de peres, est un guide trom-
peur & dangereux ; j'ai eu la patience d'en par-
courir les six premiers Numéros ; j'ai trouvé avec
autant de scandale que d'étonnement dans le
sixième, celui du 15 Août, de prétendues *Remon-*
trances attribuées à une Compagnie de Robe.

Il y en a une en effet qui se refuse en ce mo-
ment, en *Normandie*, à l'enregistrement d'une Loi
équitable, fondée sur le plus juste, le plus hu-
main, le plus évident de tous les principes en

matière de finance, la nécessité d'une répartition égale dans un impôt. C'est outrager des Magistrats que de leur imputer des représentations aussi indécentes que celles dont le *Mercur* donne publiquement la teneur : les publier, c'est manquer au Souverain, & compromettre le repos de la nation.

Je reviendrai à cet article dans le N^o. prochain, & je dirai quelque chose sur ce sujet si violemment débattu depuis quarante ans, & sur-tout de nos jours; je tâcherai d'établir des idées justes sur la nécessité, comme sur la nature, des enregistremens de la volonté des Princes dans les Cours Souveraines.

Au reste, pour finir avec le nouveau *Mercur*, je ne revendique point la couleur *bleue* dont on a jugé à propos de le décorer : c'est celle de mes *Annales*; apparemment que ces Messieurs ont jugé la nuance favorable au débit. Je le leur souhaite; mais ils me permettront sans doute de leur rappeler le conte de cet *Allemand*, qui ayant acheté un aloyau, se fit écrire la recette d'une fausse convenable; tandis qu'il la préparoit, un gros chien surprit le rôti, & l'emporta tout sec; l'*Allemand* rioit; il suivoit des yeux son voleur, en criant, *toi tenir le chair, mais pas savoir le fausse*.



ANECDOTE PHILOSOPHIQUE.

LA transmutation du *Mercure* est une merveille d'un genre nouveau. Voici un prodige renouvelé des *Grecs*, des *Romains*, des *François* même; de tous les partis malheureux & déchus, qui pour réchauffer l'enthousiasme de leurs partisans, ont cru devoir profiter du penchant des hommes à s'affecter de ce qui leur paroît extraordinaire.

Pisistrate avoit sa *Minerve*, *Sertorius* sa *Biche*, notre *Charles VII* eut sa *Pucelle* : ses stupides soldats, qui se laissoient tailler en pièces sans résistance, sous le commandement des Héros dont le Royaume étoit alors rempli, devinrent des Guerriers intrépides, dès qu'ils eurent une fille à leur tête; il n'y a pas de sottise dont on ne puisse profiter pour enflammer les cervelles humaines.

Mais jusqu'ici ce ne sont que des siècles, ou du moins des peuples grossiers qui ont fourni ces exemples; on ne se seroit guère attendu à les voir imiter dans un siècle que l'on dit le plus éclairé de tous, au milieu d'une nation qui, en effet, réunit beaucoup de lumières; dans la capitale de l'*Europe*, où les esprits sont réellement le plus cultivés; & par qui? Par des hommes qui prétendent exclusivement à la gloire d'instruire le genre humain, qui ont, si on les en croit, dissipé les ténèbres où il croupissoit depuis cinq mille ans; enfin par les Philosophes *Parisiens* du dix-huitième siècle.

Ils sentent, depuis quelque temps, diminuer leur crédit : le Public s'est familiarisé avec ces idôles qui l'avoient d'abord étonné. Leur divinité trouve aujourd'hui bien des blasphémateurs ; on commence à demander de toutes parts, à quoi fervent-ils, ou plutôt à quoi ne nuisent-ils pas ?

La petite charlatanerie des lectures *Académiques* de M. d'Alembert, n'échauffe plus que des cailletes, dont l'enthousiasme est apprécié par ceux même qui l'excitent. Les gens sensés n'y assistent plus que comme à des tours de bateleurs assez drôles ; c'est un genre de farce qui est encore un peu piquant, parce qu'on a l'adresse d'en donner rarement le spectacle (1) ; mais nos *Socrates* sentent bien eux-mêmes que cette ressource ne peut pas aller loin.

L'intrigue en est une ; mais les temps sont malheureux pour cette fouille souterraine ! La Cour est devenue un peu roc, & depuis quelque temps les hommes qui ont quelque chose à perdre, les femmes même, ne se foucient plus trop d'être les courtiers des vengeances philosophiques !

(1) M. d'Alembert s'est mis dans l'usage de lire, à chaque séance, l'éloge de quelque ancien Académicien ; genre de sujet commode, parce qu'il est court, parce qu'il prête aux épigrammes, aux concetti, aux calembours, dont ce grave Philosophe a toujours la bouche remplie : j'en examinerai quelques-uns au premier jour ; & s'il est vrai qu'il ait trouvé quelques admirateurs de bonne foi, je ne crains pas d'annoncer qu'ils en rougiront.

L'apparition de *M. de Voltaire* a produit d'abord un grand effet ; mais à l'ivresse, comme il arrive toujours, a succédé l'engourdissement. Ce qui a suivi sa mort, a laissé les esprits dans une stupeur qui approche de l'oubli.

On vient, il est vrai, de proposer impunément son éloge pour le prix de vers de l'année prochaine, & ce n'a pas été un petit sujet de surprise pour les gens censés ; mais, outre qu'il est incertain que le Gouvernement tolère jusqu'au bout ce programme scandaleux, venu après tant d'autres scandales, occasionnés, depuis peu de mois, par l'*Académie*, ou du moins par les tyrans dont elle a la foiblesse de ne pas désavouer les démarches (1) ; qu'en résultera-t-il ?

M. de Voltaire a épuisé, de son vivant, à l'actif & au passif, toutes les ruses, toutes les hyperboles de la flatterie, comme toutes les grossièretés, toutes les fureurs de la satire : il reste à l'apprécier sans passion. Un jugement désintéressé à son sujet seroit un morceau neuf ; mais des panégyriques ne peuvent être que des répétitions.

Et puis ce n'est pas sa gloire que nos chers frères désirent, mais l'humiliation de leurs ennemis : ils ont fermé sans douleur (2) la tombe de

(1) *Je traiterai dans le N^o. prochain ce sujet, auquel je ne puis donner place dans celui-ci.*

(2) *Sans douleur ! J'aurois pu & dû dire avec joie : j'ai reçu à ce sujet des anecdotes incroyables,*

L'Ecrivain célèbre qu'ils feignoient d'adorer vivant. Les hommages qu'ils affectent de mendier pour sa mémoire , n'ont pour objet que de les réhabiliter eux-mêmes dans l'opinion publique.

Il faudroit , pour que son éloge remplît leurs vues , que ce fût bien moins le sien que celui de la *Philosophie*. Et à qui confier ce secret important , ou du moins , où trouver des mains capables d'en faire un usage utile ? Parmi les novices de la société , où l'on ne voit pas plus de talens que parmi les profès , tous ceux qui sont bien des vers aujourd'hui , sont dégoûtés ou scandalisés des excès de la secte. Il en est maintenant des lycées *Académiques* , comme de nos *arquebuses* de Province. Fondées pour être occupées par l'élite de la nation , elles sont tombées en proie aux artisans des dernières classes.

Les vrais Poètes , si la singularité du sujet tente leur verve , se borneront à louer le défunt de bonne foi ; ils célébreront ses talens ; & qu'importe à la *Philosophie* ? Ils en déploreront l'usage ; ce qui seroit triste pour elle.

Cependant il falloit absolument offrir à la curiosité stagnante des confrères , quelque chose

dont je ne suspens la publication , que pour me donner le temps de les vérifier : elles ajouteront à la pitié que doit inspirer en tout sens le sort de ce malheureux vieillard , sacrifié avec une barbarie sans exemple , par une secte à laquelle il a sacrifié tout , tout sans exception.

qui la réveillât. Que devoit-on faire ? Je n'en fais rien : voici ce qu'on a fait.

Une femme de condition , parvenue aux premiers rangs de la hiérarchie philosophique , est partie , vers la fin de Juillet , pour la campagne. En Philosophe éclairée , amie de la nature , c'étoit dans les vergers , dans les prairies , qu'elle alloit chercher des plaisirs purs & simples. Dans une de ses promenades *Angloises* , elle rencontre un vieillard à l'ombre d'un faule , qui..... mangeoit du pain.

Cela intéresse. » Eh ! bon jour , mon ami ; quel
 » âge avez-vous ? — Quatre-vingt ans ? — Quelles
 » sont vos occupations ? — Je suis vigneron depuis mon bas âge. — Etes-vous à votre aise ?
 » — Celui qui m'a mis au monde , m'a accordé jusqu'ici le nécessaire , & j'ai confiance en lui.
 » — C'est très-bien , mon ami ; vous mettez sans
 » doute en pratique les leçons de votre Curé ?
 » — De mon Curé ! Madame , je ne le connois point , ni ne veux le connoître. — Et d'où
 » vient l'éloignement que vous avez pour lui ?
 » — C'est que , semblable à ses confrères , il ne
 » cherche qu'à nous tromper & à nous séduire.
 » — Comment pouvez-vous penser ainsi de votre
 » Pasteur ? Est-ce qu'il ne vous donne pas bon
 » exemple ? — Il est aussi pervers que tous ses
 » confrères , & sa conduite prouve qu'il ne croit
 » rien de ce qu'il dit à ses imbécilles paroissiens.
 » — Vous me jetez dans le plus grand étonnement ! Qui peut vous avoir inspiré cette
 » façon de penser ? Elle n'est guère naturelle à

» un homme de votre état. — Le bon sens, la
 » raison, la réflexion. — Savez-vous lire ? — Oui,
 » Madame. — Et quel livre lisez-vous ? — Je n'ai
 » qu'un livre qu'on appelle *Pope* ; j'emploie tous
 » les momens de loisir à le lire & à le méditer.
 » --- Vous n'en avez pas d'autres ? --- Non,
 » Madame, ni ne m'en soucie. --- Vous ne croyez
 » donc pas à l'Évangile ? --- Sornettes que tout
 » cela, je ne crois qu'à la nature. --- Etes-vous
 » marié ? --- Je le suis, parce que mon tempéra-
 » ment ne me permettant pas de vivre sans femme,
 » j'ai voulu, pour éviter tout scandale, me con-
 » former aux usages reçus. --- N'avez-vous ja-
 » mais été à *Paris* ? --- Jamais, Madame. --- Seriez-
 » vous bien aise d'y venir avec moi : rien ne vous
 » manquera, & vous reviendrez quand il vous
 » en prendra fantaisie. --- Eh ! qu'irais-je faire
 » dans cette grande ville ? — Faire connoissance
 » avec de grands hommes qui font l'admiration
 » de l'univers, & dont la façon de penser est
 » conforme à la vôtre : vous leur communique-
 » rez vos idées ; ils vous feront part des leurs :
 » vous ferez aussi aise de les connoître qu'ils se-
 » ront charmés de faire connoissance avec vous.
 » Il est triste que vous n'ayez que le livre de
 » *Pope* : suivez-moi au château ; je vais vous
 » donner en attendant *Helvétius* & le *Système de la*
 » *Nature*, &c. «

Soit que cette rencontre fût l'effet du hasard,
 & que la belle chercheuse n'ait fait que profiter
 de l'occasion ; soit qu'elle ait trouvé le vieillard
 destiné à réaliser le rôle du Vicaire d'*Emile*, à
 devenir le restaurateur de la philosophie natu-

relle , comme le Chevalier de *Baudricourt* trouva autrefois la Pucelle *Lorraine* , parce qu'on l'avoit apostée , la proposition fut bientôt agréée. Voilà la dame avec le *Porphyre* villageois dans le même carrosse , & l'on fouète vers *Paris*.

Arrivés , Dieu fait comme les laquais courent. Toutes les *Aspases* du siècle , car celui de *Périclès* n'en eut qu'une , & nous en avons des milliers , autant que de *Socrates* , toutes se précipitent ; les Philosophes sont mandés. On s'assemble , on raisonne sur le phénomène. Quoi ! Madame , un payfan ! Oui , Monsieur , un sauvage. A quatre-vingt ans ! Tout autant. Eh mais , Madame ! Eh mais , Monsieur ! Enfin il faut se rendre , & dans une congrégation tenue exprès , M. d'*Alembert* , tout bien considéré , s'écrie : *C'est le Philosophe de la Nature* ; tous les assistans répètent : *C'est le Philosophe de la Nature* , & voilà mon homme consacré par une inauguration solennelle.

Observez qu'on lui avoit laissé son costume rustique , ce qui rendoit ses faillies plus remarquables , & sembloit justifier son titre.

Depuis ce moment , on le promène de table en table , de cotterie en cotterie : il n'y a pas de maison distinguée où on ne lui dise :

Entrez , beau-pere , & chauffez-vous ici.

Les hommes le louent ; les femmes le caressent : il fait bonne chère par-tout ; M. *Marmontel* a sacrifié , pour lui donner un beau dîner , le pro-

duit de quelques-uns de ses Opéras : la morale de *Bélisaire* est un des plats qu'on a servi , & le bon homme n'a pas manqué de se trouver entièrement de l'avis du Romancier sur l'éternité des peines : l'objet sur lequel il triomphe , dit-on , c'est surtout le ridicule du *Paradis* : c'est à ce prix qu'on lui en fait un en ce monde.

Il est vrai qu'il l'achete ; chaque repas est précédé ou suivi d'une représentation : tous les adeptes veulent jouir des tours , de l'agilité de cet animal curieux , & l'on ne le régale qu'après avoir vu ce qu'il fait faire , ou avec l'assurance de le voir ; c'est une fatigue , sans doute , que d'avoir à répondre à tant de questions ; mais il prend la sienne en patience : un Philosophe fait mieux qu'un autre qu'il n'y a pas de plaisir sans peine.

Cependant comme ses protecteurs , & probablement lui , font cas de l'argent , on s'occupe , dit-on , à lui faire un fort solide. Si Madame *Geofrin* n'avoit pas quitté ce monde pervers , indigne de la posséder , on auroit un fonds tout prêt : elle auroit pu l'associer à M. d'*Alembert* , à M. l'Abbé *Morellet* , & aux autres gratifiés par sa générosité : mais si la bienfaisance philosophique est prodigue de dîners , que le maître ou la maîtresse partagent , elle est avare de pensions qui se consomment en l'absence des bienfaiteurs : on a imaginé de lui en faire donner une par le Gouvernement ; on m'écrit que l'on travaille à l'obtenir ; il ne seroit pas impossible que l'on y réussît ; ces Messieurs sont en possession de se faire payer

par le Roi de tous les outrages qu'ils font à l'autorité comme à la religion.

Cela feroit incroyable , fans doute , si quelque chose en ce genre pouvoit l'être.

Ah ! Philosophes , Philosophes ! après de semblables scènes, vous sied-il de vous moquer des danses de S. *Médard*, des miracles de S. *François Xavier* ; de déclamer contre les intrigues des *Confesseurs du Roi* ; d'insulter dans toutes les occasions une société , que la tombe au moins devoit garantir de vos outrages , & qui , quand même elle feroit coupable de tous les excès qu'on lui impute , les auroit rachetés par des services réels rendus à la Religion , à l'Etat , aux Lettres ; tandis que vous , qui surpassez les uns , ne pouvez vous glorifier d'aucun des autres , puisqu'au contraire vous détruisez la Religion , vous ne cessez de déclamer contre l'autorité , vous corrompez le goût !

Vous ne lancez pas de lettres de cachet : mais si l'on vous en donnoit !



C O N S T A N T I N O P L E .

AU milieu des préparatifs effrayans qui se font de toutes parts pour soutenir , ou pousser la guerre avec vigueur , toutes les parties semblent cependant procéder avec une lenteur & une mollesse qui console un peu les vrais amis de l'humanité.

Les deux grosses flottes de *France* & d'*Angleterre* , ne se sont approchées que pour se saluer en quelque sorte : il semble qu'elles aient plutôt voulu donner un spectacle bruyant & pompeux aux habitans de la mer qu'en venir à une vraie bataille.

De leur côté les armées *Germaniques* n'ont presque jusqu'ici que l'apparence de deux troupes qui montent la parade en face l'une de l'autre : elle semblent se disputer uniquement la gloire de mieux exécuter les évolutions qu'on leur commande : c'est un combat de Tactique. S'il consomme beaucoup d'argent , il n'a pas jusqu'à présent fait verser beaucoup de sang : Dieu en soit loué. Les gazettes en sont moins intéressantes , & c'est dommage : mais enfin , il meurt peu de monde & c'est un grand bien.

Cela vaut mieux en tout sens que le début de l'autre guerre : il ne faut pas oublier que la première année (en 1757) il s'est livré sur environ cent lieues de terrain , neuf grandes batailles rangées , à chacune desquelles il a péri plus de monde qu'à celles d'*Iffus* , d'*Arbelles* ,

de *Zama*, de *Pharsale*, de *Philippe*, d'*Adium*, &c. & à toutes ces époques tant anciennes que modernes, d'extravagance comme d'humanité, qui n'en décidoient pas moins du sort du monde : & ce qu'il y avoit de plaissant, ou plutôt d'étrange, c'est qu'après cet entassement inoui de massacres, qui n'a point d'exemple dans l'histoire, aucune des puissances qui y avoient pris part, ne possédoit un pouce de terrain de plus, ni de moins qu'auparavant.

Soit qu'on se respecte davantage aujourd'hui ; soit qu'on veuille moins donner au hasard ; soit qu'au fonds les motifs de tous les armemens n'aient rien de bien pressant, on ne tue guère ; tant mieux & tant mieux encore, mais mille fois tant mieux, si l'hiver, aidé des négociations, peut enfin dissiper ces bataillons exterminateurs, comme il chasse les légions de chenilles & d'autres insectes malfaisans. Quel beau printemps que celui qui annoncerait à la nature désolée le retour de la paix, avec celui du soleil, & rendrait aux campagnes les cultivateurs dont la guerre les a dépouillés !

Les *Russes* & les *Turcs* font, à cet égard, encore plus sages que leurs voisins. Agités d'abord du même délire, ils en ont jusqu'à ce moment contenu les accès. Ils ne se sont encore fait que des menaces, & quelque chose qu'il arrive, il paraît impossible qu'ils en viennent aux opérations sérieuses avant l'hiver. A juger même des dispositions de la Cour de *Constantinople*, d'après un incident tout récent,

on pourroit croire , ou qu'elle redoute une rupture , ou qu'elle délire une conciliation.

Cette anecdote est intéressante , d'abord , parce qu'elle peut avoir en ce moment une grande influence ; & ensuite parce qu'elle fournit à l'histoire une piece curieuse , un échantillon non suspect tout à la fois de l'administration , de la politique , & de l'éloquence ministérielle des *Orientaux*.

On fait ce que c'est que cette pantomime , ce badinage *Européen* que l'on appelle des *Négotiations* ; ou des automates sous le nom de *Ministres*, d'*Envoyés*, de *Résidens*, répètent dans une cour , ce qui leur est dicté mot pour mot de deux cens lieues de là ; où l'on feint d'avancer , quand on desire le plus de reculer ; où l'on affecte d'autant plus de fermeté qu'on est plus près du découragement ; où des hommes honnêtes , éclairés , vertueux , sont obligés par état de hasarder des mensonges , de discuter sérieusement des bagatelles , d'employer avec obstination des prétextes , qui feroient rougir , rire , ou hausser les épaules dans les moindres affaires de particuliers ; après avoir épuisé toutes les ressources de cet art merveilleux de la diplomatique , peu connu encore des graves *Ottomans* , le *Ministre Russe* a signifié qu'il n'avoit plus de pouvoir pour traiter : en conséquence il a demandé à la *Porte* un passeport pour quitter les terres de la domination *Turque* , lui & toute sa suite , ainsi que leurs effets.

Parmi nous autres , en pareille occurrence , on expédie avec fracas un , cent passeports au Ministre qui veut s'en aller : mais on a soin qu'il reste toujours dans le pays quelque petit négociateur subalterne , inconnu , avec lequel on traite toujours fourdement , dans le tems même où les débats semblent le plus échauffés & le plus sanglans.

La magnanimité orientale ne connoît pas , ou dédaigne ces petits détours. Voici la réponse qu'elle a faite à la demande du représentant de *Pétersbourg*.

„ Le Mémoire (1) présenté il y a quelques jours par M. l'Envoyé notre Ami , contenant la demande des Firmans nécessaires pour son voyage , & pour retourner auprès de sa Cour , a été premièrement remis au Grand - Visir , ensuite déposé au pied du Trône de sa Hauteffe & est parvenu après aux illustres *Ulemas* & aux *Riglialis* de cet Empire à jamais durable. „

„ Quoique M. l'Envoyé en remettant le

[1] Je crois devoir rappeler ici ce que j'ai déjà observé autrefois dans le *Journal de Politique*, &c. C'est que quand je cite des pieces de ce genre , tirées d'une Langue que je n'entends pas , je les donne telles qu'on les trouve dans les papiers publics les plus estimés. Je ne vois pas qu'on leur reproche d'infidélités dans les traductions : les fautes de langue qui peuvent s'y glisser , sont une petite défecuosité : elle se trouveroit peut-être de même dans une traduction que je ferois faire exprès & je ne me permettrois pas davantage de les corriger , de peur d'altérer le sens.

Mémoire contenant l'*Ultimatum* de sa Cour, ait déclaré le même jour, que depuis ce moment-là il n'attendoit plus de Plein-pouvoir & qu'il ne pouvoit se déterminer sur rien au-delà de ce que cet *Ultimatum* renfermoit, cependant cet Empire à jamais durable n'a rien fait, qui fut contraire à la conservation de la paix ou au maintien de son Traité; & quoiqu'il pût être vrai que M. l'Envoyé n'eût plus de Plein-pouvoir, cependant comme on pouvoit conjecturer de la Lettre écrite au Grand-Vifir par notre Ami le Feld-Maréchal, qu'il étoit disposé pour la Paix, la *Porte* nomma deux vénérables Vifirs comme Ministres Plénipotentiaires, à qui la conservation de la paix étoit recommandée, ainsi qu'on le fit savoir au Feld-Maréchal notre Ami.

Lors donc que la Cour de *Russie* considérera la conduite modérée de cet Empire & fera attention qu'on n'y désire que de remplir les Articles arrêtés & confirmés par serment, & par conséquent qu'il ne veut se conduire que d'une manière propre à maintenir la Paix, notre Traité dans ce cas sera conservé sans aucun changement; mais si elle a en vue de rompre la Paix, il en arrivera ce que le destin a décidé.

Cependant comme il ne s'est encore rien passé, qui puisse causer des soupçons, le désir de M. l'Envoyé de partir, renferme conséquemment une Déclaration de Guerre; & comme, dans le cas où on le laisseroit partir, il est évident que l'on attribuerait à la Sublime *Porte* le premier pas, & que l'on débiteroit

de tous côtés , que , par le renvoi du Ministre , elle a déclaré la Guerre , en conséquence les Illustres *Ulemas* & les Ministres de cet Empire n'y peuvent consentir en aucune maniere.

Aussi long-temps que l'Empire *Russe* ne rompra point la Paix par des hostilités , aussi long-temps , ainsi qu'il a été fait jusqu'à présent , M. l'Envoyé sera traité par la Sublime *Porte* de la maniere qu'Elle traite tous les autres Ministres des Puissances qui vivent en amitié avec Elle. Mais s'il arrivoit que la volonté divine en eût autrement disposé , & que l'Empire *Russe* vînt à rompre le fil de l'amitié par une conduite hostile , il n'est cependant pas à douter qu'alors même la Sublime *Porte* ne traitât M. l'Envoyé avec toute l'humanité possible , ainsi qu'il convient à sa magnanimité. »

Cette piece est une source intarissable de réflexions , & peut être de sujets de surprise pour tout homme désintéressé , qui prendra la peine de la rapprocher de toutes les sottises qui se débitent depuis si long-temps sur l'administration *Turque* , sur le despotisme *Oriental* ; sottises consacrées en quelque sorte , & devenues une espece d'article de foi philosophique , depuis qu'il a plu à un écrivain *Gascon* d'en faire la base d'un système sur les *Loix* , en soutenant que dans tous ces vastes pays il n'y avoit point de *Loix*.

D'abord voiez cette gradation d'Autorités , ou de Conseils , pour l'examen d'un simple mémoire : voiez par quelles mains , & par com-

bien de mains il passe. Il est remis au *Grand-Visir* : c'est le Chancelier de l'Etat. Il est déposé aux pieds du *Trône du Sultan* : c'est le Général né de l'Etat. Il se rend ensuite devant l'Assemblée des *Ulemas* : ce sont les Docteurs de la Loi , les Guides , les Conseillers du Prince , les Représentans du peuple ; ce sont les vrais Chefs de l'Etat.

Prenez-y garde , si le *Sultan* est nommé dans l'énumération des degrés qu'a parcourus le mémoire , il ne l'est plus dans le détail des opérations qui en ont suivi la remise. Partout c'est l'*Empire*, c'est la *Porte* , qui délibère, qui agit, qui représente , & non pas le Dominateur du Serail. Quand on prend une résolution , c'est encore moins le *Sultan* qui la détermine : ce sont les Illustres *ULEMAS ET LES MINISTRES DE CET EMPIRE* qui ne peuvent consentir à un départ qui compromettrait l'honneur , la bonne foi de l'Empire.

Rapprochez ce titre incontestable , des déclamations de *Montesquieu* , de cette absurde définition du *Despotisme* , c'est-à-dire , dans son langage , du Gouvernement *Oriental* , & du *Turc* principalement ; où il est , suivant lui , de l'*Essence des choses* , qu'il n'y ait jamais de *Conseils* , que rien ne soit examiné , qu'un seul homme sans règles & sans loix , entraîne tout par ses caprices ; songez que le livre où sont posés ces théorèmes aussi faux qu'extravagans est devenu l'alcoran d'une école plus nombreuse ; plus enthousiaste , plus soumise à la parole du

maître, que ne le fut jamais celle de *Pythagore*, & vous conviendrez que *Cicéron* avoit bien raison, quand il a dit qu'il n'y avoit pas de folie qui n'eut été soutenue par quelque *Philosophe*.

En second lieu réfléchissons de bonne foi sur le ton de cette déclaration. On n'y voit point de verbiage, point de ces phrases de commis bel esprit, richement soudoyé pour mettre en beau langage des démentis insultans, auxquels on donne une tournure polie, ou des propositions simples qui en deviennent souvent inintelligibles. C'est ici l'expression naïve de la raison, de la sincérité. La *Russie* veut-elle s'en tenir au traité, il subsistera. veut-elle le rompre, le sort des batailles en décidera : mais jusqu'à sa réponse nous ne consentirons pas à une démarche qui sembleroit nous désigner comme les auteurs de la rupture.

Avouons que si, dans les derniers temps, la Cour d'*Angleterre* avoit tenu une conduite aussi sage, aussi vraiment politique, elle se feroit épargné à elle-même bien des regrets, & au reste de l'*Europe* bien des infortunes.

Enfin voyez comment se termine le rescrit dont il est question ; avec quelle noble simplicité le Ministère *Ottoman* rassure l'Envoyé qu'il est forcé de retenir en quelque sorte captif : je ne fais si les circonstances ont quelque part à cette modération, il y a peu d'apparence.

Le malheur , la crainte , inspirent de la foiblesse , & énervent bien le stile , comme les projets ; mais ne donnent pas cette noblesse sans enflure , cette naïveté touchante que je crois trouver dans la piece ci-dessus.

D'ailleurs , les défastres qui dans ce moment peuvent inquiéter la *Pore* , ne sont que des calamités locales . elles ne sont pas assez étendues pour avoir sur la marche une influence aussi active. Il y en a de deux sortes , le renverlement de *Smirne* , & la contagion de *Constantinople*.

La catastrophe de la premiere de ces villes n'est qu'une répétition de ce qui est arrivé de nos jours à *Lisbonne* , à *Lima* , & plus anciennement à *Smirne* même , à toutes les cités bâties malheureusement sur des terrains où le feu qui en féconde la surface , en déchire les entrailles. Les tremblemens de terre sont une maladie du globe aussi indispensable que la fièvre , les coliques le sont pour les habitans. Ses organes sont aussi sujets à se déranger que les nôtres. Il faut bien que la santé souffre des altérations , puisque les principes dont il est composé sont sujets , à des mélanges , à des fermentations dont il résulte des effets tantôt salutaires , tantôt fâcheux. Le grand mal est que nous soyons doublement victimes de cette double foiblesse de tempéramment , de la notre & de celle de la mere qui nous porte.

Telle est la loi, non pas de la nature en elle-même,

mais de la nature modifiée, dénaturée, s'il est permis de le dire, par la société. En rassemblant sur le même point, dans ces prisons qu'on appelle des villes, une multitude d'hommes, elle leur assure des jouissances qu'ils ne connoistroient pas sans doute, s'ils vivoient isolés dans les campagnes; mais elle les y dévoue aussi à des fléaux de toute espèce dont la vie solitaire les garantiroit. Dans cette dernière position le tremblement de terre le plus violent n'absorberoit jamais deux familles. Amoncelées comme elles le sont dans nos cités, il en engloutit des milliers: cela est naturel, mais ce n'est pas la nature cependant qu'il en faut accuser.

Il paroît que la défolation de *Smirne*, en ce moment, sera mise par la postérité au nombre des évènements de ce genre qui laissent un long souvenir. L'état de cette ville est d'autant plus triste que depuis plusieurs années ses habitans avoient épuisé presque toutes les souffrances auxquelles la politique a condamné les hommes: elle a vu la guerre civile dans son sein. Dans les troubles de la *Syrie* & de l'*Egypte*, elle a payé cher ce voisinage aussi redoutable pour elle dans ces temps de tempêtes, qu'il avoit pu lui être salutaire, quand elle n'en tiroit, ou n'y portoit que les tributs pacifiques & bienfaisans du commerce: Des brigans de toute espèce l'ont rançonnée.

Dernièrement même, au milieu du fracas de ses murailles croulant de toutes parts, à la

leur de l'incendie qui dévorait les débris accumulés sur le bord des gouffres nouvellement ouverts , on a apperçu un Forban armé , qu'il a fallu renvoyer avec de l'argent : les conjonctures sembloient rendre ce sacrifice impossible , il a été fait cependant avec empressement. En le refusant on exposoit la ville mourante au seul fléau peut-être qui lui manquât pour réunir toutes les manières de périr que les établissemens humains peuvent redouter.

Le voleur avoit dans sa troupe des Satellites attaqués de la peste : plus terrible par cette escorte , encore que par ses armes , rien n'a coûté pour l'éloigner. Les habitans ont fouillé avec ardeur dans les ruines pour en arracher l'or qui devoit au moins leur épargner une infortune.

Ceux de *Constantinople* n'ont pas eu ce choix : la contagion s'y est manifestée , & s'y soutient encore , sans qu'on en ait démêlé l'origine : il faut l'avouer , c'est là la partie foible , la honte de cette administration , d'ailleurs facile à laver des nombreux reproches qu'on lui fait. Soit habitude , soit crainte de révolter par des précautions gênantes , un peuple au moins aussi libre , plus maître cent fois de ses chefs , plus Roi , que celui de *Londres* , & peut être de *Rome* ; soit résignation à la providence , & soumission à ses décrets , comme on dit que leur foi l'ordonne , il paroît certain que les *Turcs* négligent la police efficace qui seule peut éloigner la peste , ou l'éteindre.

Ils n'interdisent point les communications. Ils laissent circuler le venin meurtrier : ils attendent la fin de ses ravages de la nature seule, & à cet égard ils sont bien au dessous des *Européens* : mais ils imitent les anciens. On ne voit pas que jamais chez ceux-ci les gouvernemens se soient armés contre un poison dont l'histoire nous apprend cependant que les explosions n'ont été dans tous les temps que trop fréquentes. Mais une remarque que personne, je crois, n'a faite encore, c'est que les pestes dont les annales du genre humain ont conservé le souvenir, n'avoient rien de commun avec le fléau de ce nom, qui ravage, ou du moins inquiète sans cesse l'*Afie*, & surtout les côtes de la *Méditerranées* soumises au *Croissant*.

Les pestes alors étoient des épidémies qui se manifestoient tout d'un coup, & parcouroient successivement le monde entier : il y avoit peu de siècles exempts de ces éruptions destructives ; mais quand elles étoient passées, il n'en restoit que la mémoire : on ne retrouvait pas de foyer toujours tout prêt à les reproduire. Quelle qu'en fut la cause, à chaque fois il semble que ce n'étoit qu'une effervescence occasionnelle due au hasard, à l'intempérie des saisons, à une putréfaction extraordinaire produite par des batailles, par des famines, par des chaleurs excessives ; toutes conjonctures où la mort engendrait la mort ; où d'un fléau terrible, naissoit un fléau plus terrible encore.

Aujourd'hui ce germe infernal ne se détruit plus. Enraciné dans le *Lévant*, il s'y nourrit avec plus ou moins d'éclat. Il s'y développe, il s'y restraint, de lui-même, à ce qu'il paroît, sans que l'industrie humaine fasse rien pour l'extirper.

Ce n'est pas précisément sa perpétuité qui m'étonne, c'est le choix qu'il a fait de ce séjour. La police des *Anciens* pour s'en délivrer n'étoit pas plus parfaite que celle des *Turcs*, & cependant il respectoit leurs villes, ou du moins ne se permettoit d'y répandre qu'une infection passagère.

Toute l'*Asie* mineure, théâtre & nourrice du luxe, de la magnificence, des voluptés de *Rome* ne lui produisoit que des délices & des esclaves. *Byzance*, inconnue, malgré les charmes & les avantages de sa situation n'excitoit ni l'admiration, ni l'effroi de l'*Europe*. Les vaisseaux que le hasard, & un commerce languissant y amenoient, n'avoient ni l'idée, ni le besoin de ces purifications incommodes qui ne sont pas toujours suffisantes pour écarter le danger. Comment est-ce le contraire aujourd'hui ?

J'en suis d'autant plus surpris que si la police extérieure des *Ottomans* n'est pas plus capable que celle des *Perses*, des *Syriens*, des *Grecs*, des *Romains* de chasser la peste, quand elle est établie, elle offre au moins infiniment plus de ressources pour l'écarter avant qu'elle

se soit fixée. Ils ont bien moins de communication entre eux : ils font encore plus d'usage des bains , des ablutions : leur propreté est plus recherchée , plus minutieuse , leur sobriété est infiniment supérieure : leur vie plus douce , plus uniforme : quel motif a donc pu rendre leurs demeures plus susceptibles de recéler un venin qu'ils négligent autant , mais qu'ils ne négligent pas davantage ?

Qu'on ne me dise pas que ce sont les ruines dont ils ont surchargé les pays qu'ils dévastèrent pour les conquérir : j'ai prouvé autrefois que ces ruines étoient peut-être le résultat de la dureté des matériaux que la terre offre en *Asie* à l'architecture , plutôt que la preuve d'une dévastation plus active à la fois , & plus indolente qu'ailleurs : mais au surplus l'*Italie* est dans la même position.

Ses campagnes sont également accablées de débris qui souvent les rendent inhabitables : ces grands monumens qui l'honorent encore sont également entourés des parcelles d'un bien plus grand nombre d'édifices également renversés ; or la peste ne se loge pas dans ces marbres épars. La *Sicile* , la *Romagne* , la *Calabre* ne recoivent pas de bubons de ces cavernes où l'eau stagne sans écoulement sur des pavés de mosaïque. Des reptiles impurs y rampent , & croassent sur l'albatre où les *Poppées* , les *Messalines* étaloient leurs charmes & leurs vices : mais cette dégradation , plus frappante au physique qu'au moral , n'a rien de redoutable. Le pas-

font évité ces réceptacles odieux , mais il ne craint pas , si la curiosité ou l'ignorance lui en font franchir la barrière , d'en rapporter dans son habit , dans son sang même , des miasmes meurtriers capables d'empoisonner sa famille & la terre entière.

La difficulté reste toujours. Pourquoi les *Anciens* & les *Turcs* , n'ayant rien fait pour prévenir la peste , n'étoit elle que passagère chez les premiers , & est-elle naturalisée chez les seconds ?

Au reste ce n'est peut-être pas à nous à faire des reproches aux *Turcs* sur cet article. Nous montrons , il est vrai , plus d'industrie , à l'approche d'un danger dont ils négligent trop de se préserver ; mais est-ce le seul qu'une police vraiment humaine pourroit prévenir ? N'y en a t-il pas , & plusieurs , sur lesquels nous croupissons dans la honteuse indolence dont nous faisons un crime aux *Osmanlis* ?

La *petite vérole* , par exemple , est elle beaucoup moins redoutable que la peste ? N'est-elle pas infiniment plus facile à exterminer ? Quels soins prenons-nous pour nous en défendre ?

L'inoculation a fait dans ces derniers temps beaucoup de sectateurs ! Mais un Médecin habile (1) a démontré qu'elle avoit fait encore plus de victimes , moins peut-être par elle-

[1] M. Paulet.

même que par ses suites ; par ce qu'elle fait à l'égard des bubons varioliques précisément ce que l'on cherche à empêcher quand il s'agit des pustules pestilentielle : elle les provigne, elle les multiplie ; on sème un inoculé , je le veux croire ; mais s'il a une vraie *petite verole* à laquelle il échappe , il la répand dans des familles , dans des villages , dans des provinces entières qui en auroient été exemptes , & dix mille personnes en périssent.

Quant à une autre maladie moins effrayante en apparence , par ce que les symptômes en sont plus secrets , mais plus terrible en effet , parce qu'elle se cache sous l'appas le plus séducteur ; parce que quoiqu'elle soit regardée comme le châtiment du vice , elle peut également frapper , & ne frappe que trop souvent l'innocence ; parce qu'une guérison imparfaite est un piège auquel la vertu peut être prise sans pouvoir s'en délier , ni même s'en garantir ; parce qu'un instant d'égarement peut être une source d'amertume , de malheurs , de crimes mêmes , puisque c'en est un , & un très-grand , que d'empoisonner la postérité , de mettre au jour une race abatardie , énervée , monument éternel de la dépravation , ou de l'infortune de l'un de ses auteurs : cette horrible peste ravage l'*Europe* entière à nos yeux : elle y circule d'un bout à l'autre : elle est devenue une des traces par lesquelles nos armées constatent leur passage : c'est une des calamités ajoutées à celles que produit la guerre dont la liste sembloit ne pouvoir plus croître.

Les

Les précautions mêmes que la charité la plus tendre a suggérées dans ces cloaques de vices , de misères , d'atrocités en tout genre que l'on appelle des *Capitales* , sont devenues un des plus sûrs moyens de la répandre. Une bienfaisance religieuse recueille dans son sein les fruits que la débauche abandonne après les avoir produits ; mais ces créatures innocentes , nées de l'oubli des devoirs , irrévocablement flétries par ce premier malheur , sont des especes de furies plus redoutables pour la famille paisible , où elles trouvent un asile , que le brigand forcené qui menaceroit de la piller. Elles y portent la contagion , l'opprobre & la mort.

Il ne faut qu'un *enfant trouvé* infecté pour empoisonner sa nourrice ; le mari est bientôt atteint du venin ; les autres enfans , les autres nourrissons qu'ils pourront avoir se ressentent également de cette affreuse relation : la honte , l'ignorance , la pauvreté , sont autant d'obstacles invincibles à la guérison , & souvent même la souplesse de ce *Protée* , qui , de l'aveu des Médecins les plus habiles , se dérobe aux yeux exercés.

Une fois glissé dans le sang , ce n'est plus sous sa propre forme qu'il s'y perpétue. Il s'adapte à des infirmités moins malhonnêtes , & contre lesquelles , par une inconséquence de la nature , il n'existe pas de ressources aussi actives que celle qu'elle nous a procurée contre lui. A l'abri , sous ce déguisement , il brave le spécifique efficace dont on ne fait point l'application , parce que l'i-

dée seule de l'employer révolte encore la pudeur, sur-tout chez le peuple, presque toujours victime des folies des grands, dont les suites s'étendent jusqu'à lui, & des préjugés que l'honnêteté lui fait conserver, tandis qu'il est sacrifié aux excès contraires.

Or, qu'avons-nous fait jusqu'ici, pour étouffer ce monstre aussi terrible que honteux? Nous avons pris le parti d'en badiner; la lèpre la plus épouvantable dont le genre humain ait jamais été affligé est devenue le fondement de nos plus plaisantes épigrammes, de nos contes les plus agréables, & nous insultons les *Orientaux*! & nous leur reprochons de n'être pas prévoyans!

P O L O G N E.

S'il y a un pays qui ait rendu sensible la grande vérité si malheureusement méconnue dans notre *Europe*, que l'autorité non contrainte engendre infiniment moins d'abus, & de dangers pour le peuple, que l'autorité combattue, c'est assurément la *Pologne*. C'est-là qu'il faut renvoyer les partisans de cet adage inconcevable de *Montesquieu*, que pour qu'un Empire soit bien constitué, il faut que *sans cesse le pouvoir y arrête le pouvoir*.

Toujours ravagée par ses Maîtres & par ses ennemis; toujours esclave avec les symptômes apparens & les convulsions de la liberté; toujours malheureuse, elle n'a pas encore trou-

vé le remède à sa maladie , même dans la dernière révolution qui vient de la dégrader. La raison en est simple ; il a été administré par des mains qui n'avoient ni l'envie , ni l'intérêt de la guérir. On vouloit sa dépouille , & non pas son salut.

Loin de réunir dans une même main tout le pouvoir , opération seule efficace & capable de la sauver , on l'a encore divisé. En incorporant aux Monarchies arbitraires qui s'enrichissoient à ses dépens , les portions qu'on en arrachoit , on a encore confirmé dans celles qu'on ne lui enlevoit pas , l'administration orageuse & turbulente qui a facilité la première soustraction : c'est le moyen assuré de réussir sans peine à une seconde , si jamais les circonstances en fournissent l'occasion. On semble y avoir conservé avec soin la semence des guerres civiles qui l'affoiblissoient ; & le principe vénimeux qui la mettant hors d'état d'être jamais redoutable à ses voisins , la mettoient également dans l'impuissance de se défendre de leurs insultes.

Peut-être à la première vacance de leur Couronne , la partie de ses habitans à qui il a été permis de conserver le nom de *Polonois* , réfléchira-t-elle sur ses véritables intérêts ; peut-être alors les Electeurs se désaisiront-ils de ce droit aussi illusoire que dangereux de se donner volontairement un Maître.

Il y a des abus sans doute dans la Monarchie héréditaire & absolue ; mais mille fois

moins que dans la Monarchie élective & restreinte. L'histoire des élections & des aristocraties prouve qu'elles ne produisent ni plus de bons Princes que la nature, ni moins de despotisme que les trônes absolus. Elles ont seulement de plus tous les maux qui précèdent les choix, & qui suivent l'anarchie.

Quoiqu'il en soit, il s'agit maintenant d'une nouvelle *Diette*. Quels en seront ou les objets, ou les résolutions? Les démarches des deux Cours de *Constantinople* & de *Russie* y auront certainement la plus grande influence. Si elles entrent en guerre, il est presque impossible que les dévastations ne recommencent pas dans la *Pologne*, forcée de prendre parti, & menacée de se voir encore réduite à payer également les frais, soit de la guerre, soit de la paix.



B O H È M E.

Ce qui s'est passé de plus remarquable dans ce malheureux pays, dévoué le premier aux dévastations, c'est comme je viens de l'observer dans l'article précédent, qu'il ne s'y passe rien. L'immobilité de quatre grosses armées, assemblées à grands frais, pour se donner réciproquement le spectacle de leurs manœuvres, est une époque unique dans l'histoire: du moins je ne crois pas qu'il faille mettre au nombre des mouvemens militaires, ces pirateries odieuses, ces extorsions barbares exercées sans pitié, comme sans justice, sur des payfans indigens, sur des bourgeois désarmés, & légitimée par l'admirable

droit de la guerre, sous le nom de *Contributions*.

Il est vrai que quand on croit avoir le droit de tuer les propriétaires, on peut bien se permettre de voler leurs fruits & leur argent : j'avoue qu'on ne peut raisonner plus conséquemment. Ce qui me paroît merveilleux, c'est qu'en argumentant, en opérant ainsi, on semble encore rougir de reconnoître qu'il n'y a pas dans le monde de raison plus convaincante que la force, & de droit plus assuré.

Si ces ravages ne doivent pas être comptés parmi les opérations guerrières, ils doivent tenir une grande place dans la liste des calamités produites par la guerre. Voici un petit échantillon des procédés d'une des troupes cantonnées dans la *Bohême*, sur un district de quelques lieues seulement. Suivant une *Gazette de Vienne*, les *Prussiens* ont enlevé :

A <i>Berchemberg</i> ,	{	120000 florins.
		180 bœufs.
		2500 boiss. de froment.
		120 veaux.
A <i>Olschmits</i> ,	.	10000 rixdales.
A <i>Hirschberg</i> ,	.	14000 rixdales.
A <i>Hunenvasser</i> ,	{	10000 rixdales.
		1400 boiss. d'avoine.
		150 chevaux.
		& les taxes ordinaires.
A <i>Hanska</i> ,	{	60 boiss. d'avoine.
		3000 rations de pain.
		7 tonnes de bière.

A Offecq ,	{	60 bœufs.
		60 tonnes de bierre.
		30 b. d'org. mondé.
		30 boiff. de pois.

A Neuschols ,	{	15000 rixdales.
		991 fl. par mois.

A Neustadt , . . . 15000 rixdales.

A Taube , . . . 10000 rixdales.

A Toplest , . . . 20000 rixd.

A Dicx , . . . 20000 rixd.

A Goab , . . . 10000 rixd.

A Billinstadt , . . 12000 rixd.

A Opperhentendorp , . 2000 rixd.

A Commotau , . . . 20000 rixd.

Ce qui fait près d'un million , argent de *France* , enlevé tout d'un coup de ce territoire pauvre & resserré.

Observons que dans cette énumération déplorable ne sont pas compris les petits pillages particuliers ; car en volant au nom du Prince , il est tout naturel que l'on grapple un peu pour soi : la destruction des édifices abatus pour les besoins , & souvent par les caprices du soldat , les mauvais traitemens personnels exercés sur ces faquins de fujets qui osoient

peut-être gémir en voyant détruire, incendier leurs demeures, ou ne pas marcher assez vite en apportant leur argent ; & convenons que quand les peuples font des réjouissances pour des succès toujours précédés & suivis par de semblables désastres, ils sont, ou bien généreux, ou bien aveugles.

Jusqu'à présent rien n'autorise à conjecturer de quel côté panchera la balance des destinées ; mais si l'on en croit l'apparence & même des bruits fondés, cette espèce de guerre sédentaire ne pourroit manquer d'être funeste au Roi de *Prusse*, malgré l'avantage qu'il a de combattre dans le pays ennemi, & d'en tirer, comme l'on voit, des ressources très-abondantes.

D'après l'esprit militaire & politique qui regne aujourd'hui dans l'*Europe*, le métier de simple soldat n'est plus réellement qu'un métier : l'homme à qui les Souverains confient leurs plus précieux intérêts, n'est plus qu'un vil stipendaire, presque toujours réduit par la débauche à cette profession dégradée ; l'artisan, le cultivateur honnête que l'on y dévoue quelquefois par violence, y porte ordinairement ou des regrets, ou du dégoût ; & s'il s'y attache il en prend l'esprit, qui est aujourd'hui celui d'indifférence, de légèreté, de curiosité.

Un misérable condamné à l'uniforme se trouvant nécessairement très-mal dans son service, s' imagine qu'il trouvera de l'adoucissement dans un autre : le desir d'en faire l'expé-

rience tourmente son imagination : il devient une véritable maladie , un besoin impérieux , qu'il satisfait souvent au péril de sa vie. Les ordonnances les plus cruelles n'ont encore pu mettre un frein à cette manie.

Elle est entretenue , fortifiée par l'inconséquence de tous nos Gouvernemens : ils punissent chez eux la désertion avec une rigueur beaucoup plus qu'inhumaine , & ils accueillent les fugitifs échappés du parti opposé ; ils regardent comme un gain pour eux une perte que l'ennemi remplacera le lendemain à leurs dépens.

Or , de toutes les Puissances de l'*Europe* , il n'y en a point qui semble faire plus de cas de ces recrues accidentelles que le Roi de *Prusse*. Le principe de sa tactique étant , que dans les batailles , ce n'est pas l'individu qui agit , mais la troupe ; & sa discipline lui assurant le moyen de forcer une troupe entière à suivre l'impulsion qu'il lui donne , il regarde comme peu intéressante pour lui la disposition intérieure du soldat qu'il commande. Il ne s'embarrasse pas beaucoup du penchant de l'ame , pourvu que le corps fasse à temps la manœuvre prescrite.

En conséquence tout être qui a deux bras , deux jambes , deux yeux , & deux oreilles , avec une constitution robuste , lui paroît excellent pour faire un *Soldat*. Aussi ses armées sont elles un assemblage de toutes les nations : il les entretient aux dépens même de ses ennemis. Quand la bonne volonté ne

lui amène pas assez de stipendiaires étrangers pour remplir les vuides de ses bataillons , il en prend indifféremment par-tout où il se trouve.

Nous l'avons vu dans la dernière guerre enrôler des *Saxons* attachés à leur Prince , qu'il dépouilloit , & avoir des succès avec ces machines humaines , étonnées , quand elles avoient le temps de réfléchir , d'avoir contribué à des victoires qu'elles détestoient.

Cette méthode étoit celle d'*Anibal* , d'*Agathocle* , & de plus d'un grand Capitaine , avec qui sans doute *Frédéric* peut bien se comparer : mais si l'expérience a prouvé qu'elle pouvoit être bonne un jour d'action , cette même expérience fait voir aussi qu'elle est dangereuse dans la longue durée d'une campagne entière , & qu'elle peut coûter en détail , au Général , plus qu'elle ne lui vaut dans le seul jour où il a lieu de s'en applaudir.

Agathocle avec des régimens ainsi composés se trouva tout d'un coup sans armée ; victime de son propre système , il fut réduit à fuir au milieu de ses triomphes , des enseignes devenues subitement étrangères , & des soldats qui n'ayant aucune raison de lui être attachés , méconnurent ses ordres dès qu'ils purent le faire impunément.

Annibal , si pourtant il en faut croire le romancier *Plutarque* , redoutoit de ses propres troupes des trahisons encore plus inquiétantes.

Réduit à trembler pour sa propre personne, il n'avoit d'autre moyen pour affurer sa vie, que de se déguiser sans cesse, & de se rendre méconnoissable par des métamorphoses successives. Quoique cette historiette soit très-ridicule & très-peu vraisemblable, il est cependant aisé de croire que le chef d'une armée composée comme celle des *Carthaginois*, de mercenaires ravis de toutes parts, ne devoit pas être fort tranquille sur l'obéissance de ses bataillons.

Le Roi de *Prusse* n'est pas obligé, comme le vainqueur de *Cannes*, de changer tous les jours de perruque & d'uniforme : il n'a pas à craindre de se voir abandonné tout d'un coup généralement comme le Héros *Sicilien* ; mais les précautions qu'il prend en temps de paix comme en temps de guerre, pour retenir autour de ses drapeaux les captifs qu'il y a enchaînés, prouvent quelle opinion il a lui-même de leur fidélité, quel usage ils feroient de la liberté s'il la leur rendoit.

C'est une situation triste pour un Général de songer qu'il n'a autour de lui que des cœurs aliénés, & qu'il ne peut être servi que par des bras esclaves.

Ses camps sont, comme ses villes, de véritables prisons. Les troupes légères à qui il en confie la garde, ont un double emploi ; elles servent tout à la fois à écarter l'ennemi qui voudroit les surprendre, & à y repousser les défenseurs toujours tentés de les abandonner.

Aussi ce genre de service peu estimé jusqu'à lui , est-il devenu dans son système la partie essentielle des manœuvres militaires : il n'y admet que des sujets naturels. C'est un emploi de confiance qu'il honore particulièrement , & celui auquel il attache le plus de récompense : ce sont des géoliers qu'il encourage.

Malgré leur vigilance il est cependant difficile , & même impossible qu'il ne se fasse , surtout dans une position comme celle où il se trouve aujourd'hui , un écoulement perpétuel de ses armées à celles de ses ennemis.

Dans une guerre sanglante , au milieu d'une suite d'événemens bruyans qui se succèdent avec rapidité , le soldat n'a pas même le temps de réfléchir ; il est sans cesse , ou enivré du fracas de la victoire , ou abatu par la honte de la défaite : vainqueur il rougit de s'aller joindre à des drapeaux humiliés : vaincu il est distrait par la longueur des marches , contenu par les soins que l'infortune rend plus actifs , honteux même de ne porter dans un camp étranger que l'opprobre dont son parti a été couvert la veille. Quelque peu attaché qu'il y soit , il remet au lendemain à le quitter.

Mais , dans une position paisible , en quelque forte , réduit à contempler de sang froid l'ennemi qu'il ne combat point , & qui n'a ni acquis , ni perdu la supériorité , pour peu qu'il ait d'éloignement ou même d'indifférence pour le service auquel on le retient , il est impossible

que la tentation ne lui vienne pas de voir ce qui se passe dans l'autre.

Or , la soldatesque de toutes nos armées , n'étant , comme je l'ai dit , composée que d'individus absolument étrangers aux querelles pour lesquelles on les sacrifie , dès que deux camps s'approchent , il faut nécessairement qu'il s'y ouvre en quelques points une communication secrète , par laquelle il se fera un échange de mécontents , de curieux , d'esprits volages : ils passeront de l'un à l'autre , ou par vengeance , ou par desir de voir , ou simplement par envie de changer : mais dans cette espèce de transfusion le désavantage sera pour celle des deux Puissances qui aura dans son enceinte le plus de sujets susceptibles d'être mus par quelques-uns de ces motifs.

D'après ce que je viens de dire , il est bien évident que c'est là la position du Roi de *Prusse* : c'est donc pour lui que la forme de la guerre actuelle , si elle dure , doit être plus ruineuse. Aussi dans l'art terrible où il est devenu un si grand maître , a-t-il toujours été jusqu'ici l'agresseur : depuis qu'il est monté sur le théâtre de la gloire , c'est sur-tout par la guerre offensive qu'il s'est distingué. Son inaction , sa patience d'aujourd'hui est une des plus fortes raisons qui me paroissent justifier l'espérance d'un accommodement prochain.

Le petit tableau par lequel j'ai commencé cet article , fait voir combien cette concilia-

tion feroit à fouhaiter pour les peuples , & par conféquent pour les Souverains. Si les *Autrichiens* pénètrent dans les Etats de leurs adverfaires , ils ne manqueront pas d'ufer des mêmes prérogatives , puifque rien n'eft plus jufté , fuivant les principes d'*Isaac Grotius* , & de la raifon perfectionnée par la Philofophie. Mais les millions que les *Pandours* enleveront aux *Saxons* & aux *Brandebourgeois* ne retourneront pas dans la poche des *Bohémiens* réduits à l'indigence par le Général *Knoblauch* & fes Collegues. Eh Meffieurs , arrangez-vous.

Deux hommes paffoient fous un oranger couvert de fruits. Une de ces pommes d'or fe détache : le plus lefte des voyageurs la ramaffe : il alloit la manger. L'autre s'écrie que c'eft violer toutes les loix ; que c'eft déroger au droit du propriétaire de l'arbre , & qu'il l'empêchera bien ; le premier foutient que par tout pays il eft permis de ramaffer & de manger une orange tombée.

Ils alloient fe battre , quand un vieillard témoin de la querelle dit à celui qui crioit le plus : Ah oui , c'eft une chofe affreufe que d'avoir ramaffé cette orange ! mais feroit-ce encore une injuftice , fi l'on vous en donnoit la moitié ? Ils firent la paix.



R U S S I E.

En attendant que la lumière fe faffe dans

les démêlés, entre cette Cour & la *Porte*, la *Czarine*, curieuse de toutes les espèces d'expériences, & avide toujours de les faire en grand, a commandé à *Paris* un faanal à *reverberer* qui doit, dit-on, effacer tout ce que l'art d'illuminer à jamais produit en ce genre. On prétend que pour y travailler il a fallu construire un atelier exprès : quand cette machine sera à la perfection & en place, elle sera vue de douze lieues. C'est du moins ce qu'assure l'entrepreneur : j'en doute.

D'abord, la force avec laquelle une surface courbe & polie peut réfléchir les rayons du feu terrestre, est bornée par la nature même de ces rayons. Ils ne nous éclairent pas comme ceux du soleil. Ceux-ci nous parviennent verticalement, direction qui, jointe à la force prodieuse avec laquelle ils sont lancés, les porte à des distances que l'imagination à même peine à concevoir. Les émanations de notre feu, celles du moins qui frappent nos yeux sont latérales, & par conséquent infiniment plus foibles : jaillissant de côté, dans un sens directement contraire à celui où se porte l'activité du tourbillon qui les produit, ce n'est, en quelque sorte, que par hasard que nous les recueillons, & qu'elles nous deviennent utiles. En les recevant sur une glace, ou sur une lame de métal polie, on peut les rassembler, augmenter leur énergie jusqu'à un certain point, éblouir même nos organes à une distance peu éloignée ; mais en les réunissant en faisceaux on ne leur donne pas la puissance

de parcourir plus de chemin que leur foiblesse n'en comporte : ils agiront plus violemment dans la courte enceinte où ils sont circonscrits par leur nature ! Mais ils n'en deviendront pas plus capables d'en franchir les limites.

Or, cette enceinte, l'expérience funeste des incendies prouve qu'elle est bien loin de s'étendre à douze lieues. La hueur des volcans & même celle des éclairs, l'une lancée d'un foyer bien plus vaste que ne seront jamais tous les fanaux des hommes, l'autre composée d'une matière bien plus subtile que la flamme dont nous animons nos réchauds, parcourent à peine une semblable carrière ; ou si elles y parviennent ; c'est à l'aide de la hauteur dont elles partent, seconde observation qui me semble démontrer l'impossibilité du succès de l'entreprise dont il s'agit.

Personne n'ignore que d'après la convexité du globe, on cesse sur terre & sur mer, d'apercevoir les objets long-temps avant qu'ils soient assez loin pour n'être plus aperçus. Pour en prolonger la sensation il faudroit ou rendre droite la ligne sur laquelle ils se meuvent, ou élever le plan sur lequel est l'observateur, en raison de ce qu'il se plongent dans la courbure qui les fait glisser loin de lui.

C'est par cette raison que vous voyez dans les ports, au départ d'un vaisseau, les femmes, les maîtresses, les enfans, les amis des matelots embarqués, les suivre de l'œil sur le rivage où

ils viennent de les embrasser ; puis , quand ils les perdent de vue , monter sur des jettées où ils les faisoient de nouveau , & enfin reculer jusques sur les dunes , qui leur rendent encore pour quelque momens une illusion chere à leur tendresse ; mais quelque élevé que soit ce dernier asile , à deux , trois lieues au plus , tout s'évanouit. Qu'on juge de l'élévation qu'il faudroit donner au fanal dont il est question , pour en répandre l'influence dans une circonférence de douze lieues de rayon , en supposant encore qu'il put remplir cet espace d'atômes lumineux.

On y parviendroit peut-être s'il existoit dans la nature une matiere combustible qui donnât assez de flamme sans fumée , & une flamme que l'art put maîtriser , à la pointe de laquelle il put imprimer une direction oblique , à volonté. Alors en recevant cette pyramide éblouissante dans une calotte bien polie , & fixée sous un angle déterminé , il n'est pas douteux qu'à l'aide d'une tour très-exhaussée , ou d'une haute montagne on ne pût donner avec la lumiere terrestre des signaux à une distance presque indéfinie.

Les rayons agiroient comme ceux du soleil , & seroient réfléchis de même , à la seule différence que partant de bas en haut , ils seroient renvoyés du haut en bas , au lieu que ceux de cet astre ont d'eux-mêmes une marche , & reçoivent de l'art une révolucion opposée : mais le résultat seroit le même , proportion gardée entre les élémens du petit astre allumé
par

par un ingénieur sur les côtes de la *Baltique* ou de l'*Océan*, & ceux du grand fanal qui réchauffe, anime toute la nature.

Comme malheureusement cette matière n'existe pas, il faut donc, à mon avis, renoncer à ces projets, comme à tant d'autres, qui flattent l'imagination & la trompent. Celui-là peut d'avance être mis avec l'idée de faire du mont *Athos* un géant, tenant une ville d'une main, & de l'autre une coupe qui verseroit dans la mer toutes les eaux de la montagne; peut-être même, avec le transport exécuté, mais très-peu utile, très-peu magnifique, très-peu estimable, du rocher énorme donné pour base à la statue de *Pierre-le-Grand*.

Au défaut de cette illumination physique, la même Souveraine en a entrepris une morale, bien plus utile en apparence, & dont la fermeté, comme son génie élevé semblent garantir la réussite. C'est un corps de Loix, une Jurisprudence nouvelle & raisonnable; l'art de concilier ensemble la justice & la propriété, le desir d'avoir dans les uns, & le droit de ne pas perdre dans les autres; enfin, le pouvoir qui ne veut guère connoître d'entraves, & la sujettion qui trouve toujours les fiennes trop pesantes.

Il paroît depuis peu un essai de ce Code, qui mérite une attention particulière. Je ne tarderai pas à en rendre un compte détaillé.

I T A L I E.

Florence. Ce petit Etat a été autrefois rival d'*Athènes*, dans tout ce qui ne dépend pas de

la force , comme *Athènes* l'a été de *Romè*. Les arts y ont fleuri de même. L'*Italie* & l'*Europe* lui-ont dû l'éclat qui a fait briller le seizième siècle.

Mais ayant trouvé un *Pisistrate* , & point d'*Aristogiton* , il a perdu sa liberté sans retour : devenue d'abord la dot d'une bâtarde ; sacrifiée par un Pape , entaché lui-même du soupçon d'illégitimité ; a l'ambition d'agrandir sa maison , la *Toscane* est , peu-à-peu tombée dans une obscurité à laquelle , après tout , elle a peut-être plus gagné que perdu. Il y a long-temps que j'ai osé le dire : les peuples sont toujours malheureux quand ils figurent avec splendeur dans l'histoire.

Ce pays recouvre maintenant une autre espèce de célébrité , plus propice que celle qui résulte des succès , dans la politique , dans la guerre , & même dans les arts. Il donne à l'*Europe* , comme la *Russie* , l'exemple d'une législation sage & réfléchie , aussi éloignée de la licence , que de la tyrannie ; il nous enseigne à tâcher de nous défaire de cette rouille *Gothique* qui couvre & ronge encore tous nos établissemens , & même de la soumission fervile à des institutions défectueuses , adoptées par les *Romains* ; mais dont l'éclat de leur nom ne devrait pas faire oublier le vice.

Il est affranchi déjà de cette servitude aussi folle qu'onéreuse , connue sous le nom de *Droit de chasse* , droit absurde & inique en lui-même , qui n'avoit peut-être cependant point d'inconvénient sensible quand il ne se développoit que

dans les marais de la *Germanie* : exercé sur des animaux féroces , par des hommes plus sauvages qu'eux , commun à toute la horde , n'ayant rien d'exclusif ; c'étoit un patrimoine universel : c'étoit le moyen de vivre ; chasser , pour un *Germain* , étoit cultiver son domaine , & non pas dévaster celui d'autrui.

Mais quand ces *Iroquois* de l'*Europe* eurent franchi la barrière que leur opposoit le Rhin , & arraché à l'Empire mourant ses plus belles Provinces , voulant réunir les jouissances des pays civilisés qu'ils usurpoient , avec les habitudes de leur ancienne vie errante & dévouée aux rapines , comme au meurtre , ils conservèrent la chasse.

Mais ce ne fut plus une pâture utile & une ressource excusable qu'ils y cherchèrent. Cet exercice devint l'amusement du luxe ; il fit partie des distractions de l'ennui & de la volupté ; & comme l'opulence devient bientôt aussi molle qu'avare , ils ne voulurent ni aller chercher bien loin les victimes de leur sanguinaire oisiveté , ni avoir l'embarras de les nourrir : c'est à leurs nouveaux serfs qu'ils en imposèrent la charge : c'est dans leur voisinage qu'ils les retinrent , de sorte que par-tout où il y eut un de leurs repaires , il y eut des animaux privilégiés , autorisés à dévaster les campagnes , & destinés à périr exclusivement par les mains des chefs de la nation.

Cette prérogative devenue une marque de distinction , n'a pas manqué aussi de paroître précieuse & chère à la vanité ; usurpée par tous les

petits tyrans qui s'approprièrent dans les siècles suivans des pièces de la Couronne, elle a été considérée comme une propriété que la loi devoit défendre ; & l'on a perverti cette gardienne de la sécurité publique , au point d'en faire la sauve-garde, la caution d'un droit barbare qui la trouble.

C'est une chose affreuse que le Code des chasses de toute l'*Europe*. En *Angleterre* une loi qui n'est pas révoquée, prononce la peine de mort contre le braconage exercé dans les forêts royales. En *France*, la législation moins rigoureuse en apparence, mais plus cruelle en effet, parce que ses menaces sont réalisées, condamne le coupable au fouet & aux galères. Un homme qui n'a commis d'autre délit que d'arrêter un lièvre qui ruinoit son jardin, se trouve enchaîné dans ce séjour du crime, à côté de celui dont le forfait est d'avoir vendu une livre de sel & de tabac.

Nous avons une de ces loix qui s'exprime même avec un sang-froid, un mépris pour le nom d'homme, qui fait frémir. Le paysan surpris avec un fusil aux environs d'une remise, sera arrêté, dit-elle, *ET MENÉ FOUETTANT tout autour du buisson* où il aura été trouvé. Ce prononcé inhumain, qui le croiroit, a été promulgué au nom du sage, du bon *Henri IV* ; de celui qui vouloit que chaque paysan eût la *poule au pot*. Il est donc bien facile d'égarer les meilleurs Rois, & de dire sous leur nom ce que leur cœur défend !

Le nouveau Législateur de la *Toscane* a affranchi ses Etats de ce joug honteux. Il n'a pas ôté la chasse aux Seigneurs ; mais il l'a permise aux rôturiers : or , rendre commun un droit de cette espèce , c'est le détruire.

Cette opération bien simple répond à une des plus fortes raisons employées par les partisans de la rigueur des peines contre le braconage : il rend , dit-on , le payfan oisif & voleur : une pièce de gibier tuée sans peine lui vaut plus qu'une journée pénible : il s'accoutume à cette subsistance aisée ; & quand elle vient à lui manquer , il n'est plus qu'un fainéant dangereux.

Voilà ce que dit un Robin, Seigneur de paroisse , pour tâcher d'étouffer le scrupule qui s'élève dans son ame , quand , pour venger ses lièvres , il envoie un payfan-chasseur aux galères.

On ne songe pas que c'est précisément l'abondance du gibier qui lui donne cette tentation funeste. Rongé par le lièvre qui vient à sa porte ravager ses choux , par la perdrix qui gratte & dévore ses semences , il a , en les tuant , le double plaisir de se venger , & de s'indemniser : mais c'est la défense de les tuer qui les multiplie ; une fois supprimés où se formera-t-il des braconiers ?

La table des *Apicius* en fera moins honnêtement garnie : les *Capitaineries* feront moins lucratives ; je l'avoue : mais aussi il y aura aux galères moins de bancs surchargés d'innocens ; la

société aura moins de larmes à verser sur les méprises déplorables de la législation.

Il restera aux riches voluptueux la ressource de leurs parcs : ils auront, comme les *Romains*, des ménageries : ils élèveront des perdrix comme des poulets : ils ne perdront que le plaisir d'assaffiner, & les victimes de la gloutonnerie cesseront au moins de profaner les apparences de la liberté par une indépendance servile qui ruine la campagne, flétrit le cultivateur, & ne les sauve pas elles-mêmes du massacre.

L'exemple de la *Toscane* prouve que cette réforme est possible.

Un objet où elle mérite également de nous servir de modèle, c'est cette peine plus légère, & presque toujours appliquée à des délits bien plus graves, connue parmi nous sous le nom de *Bannissement*. Si la sévérité contre la chasse illícite nous a été transmise par nos ancêtres, l'exil employé comme châtiment juridique est une imitation des *Romains*, & c'est encore de notre part une méprise.

Dans l'origine de la République, & plus encore dans ses beaux jours, la qualité de citoyen étant une association à la Souveraineté, priver par l'exil un homme du pouvoir de l'exercer, c'étoit le dégrader, le détrôner, & par conséquent le soumettre à une peine terrible : il n'est donc pas étonnant qu'elle ait paru suffisante aux Législateurs *Romains*, même contre de grands crimes.

La défense d'ôter la vie à un citoyen que l'on pouvoit ainsi priver de la couronne, étoit peut-être une marque d'indifférence plutôt que de respect ; on le croyoit plus maltraité par la perte de ses prérogatives politiques, qu'il ne l'auroit été par celle de la vie.

Sous les Empereurs, quand les noms de *Rome*, de *Cité*, ne furent plus que de vains titres, on conserva les usages de la République, comme les formes extérieures du Gouvernement : mais on aggrava les peines. Jusques-là l'exil n'avoit été qu'une expulsion hors de la Capitale, ou de l'*Italie*. On abandonnoit au coupable, ou du moins à celui qu'on traitoit comme tel, le choix de sa retraite.

Les despotes héritiers des *Césars* ne lui laissèrent plus cette consolation. On lui marqua le lieu où il falloit qu'il se rendit : on assigna même des isles spécialement flétries par cette destination odieuse : on en fit des *prisons* d'Etat. Ce fut sur-tout aux victimes des caprices, des intrigues de la Cour qu'elles furent appropriées. La *Bastille* & la *Sibérie* datent de loin.

Il ne fut plus question de ces formalités & de ces ressources, quand la chute de l'Empire eut couvert l'*Europe* de ses décombres. Parmi ce tas de ruines s'élevèrent tous les sauvagesons sur lesquels les tiges politiques qui subsistent aujourd'hui, ont été greffées. Mais il étoit difficile de songer à établir une Jurisprudence criminelle entre des hommes chez qui l'épée étoit regardée comme une procédure, dont la Loi, pour savoir

si un homme étoit innocent , lui ordonnoit de se battre contre l'accusateur.

Le hasard ayant fait retrouver la compilation de *Justinien* , & les hommes , las de la folie du duel , ayant cru les extravagances du *Digeste* préférables , peut-être parce qu'elles étoient nouvelles pour eux , on les étudia , on y chercha des règles de conduite , des axiômes de Jurisprudence.

On y trouva les mots d'*interdiction du feu & de l'eau* , de *déportation* , &c. ils donnèrent l'idée d'une exclusion , d'une expulsion que l'on crut devoir adopter ; mais on oublia que chez les *Romains* même , elle s'étoit pervertie , dénaturée ; qu'après avoir été d'abord la plus grande rigueur possible contre des Souverains , elle étoit devenue une privation arbitraire prononcée contre des particuliers , souvent innocens à l'égard de la société , & victime des soupçons du despotisme. On en fit une peine juridique , applicable à des délits moins sérieux que ceux qui paroissent mériter la mort , une espèce d'intermédiaire entre le dernier supplice & l'impunité. Les Jurisconsultes se crurent de grands hommes , & au moins les successeurs des *Romains* , en suggérant aux Juges de chasser par arrêt , de leur territoire , l'homme qu'ils n'osoient envoyer au gibet : c'est ce qu'on appella le *Bannissement*.

On y joignit , toujours d'après les constitutions *Romaines* , ridiculement contrefaites , le badinage indécent & scandaleux de la *Fustigation* ,

avec la flétrissure affreuse de la *Marque* ; rigueur que les *Romains* n'exerçoient que contre les esclaves , c'est-à-dire , contre des êtres dépouillés des droits de l'homme , & que nous employons sans scrupule contre la classe malheureuse , à qui nous osons dire que nous les avons rendus ; rigueur insoutenable dans tous les cas ; inutile quand elle est juste ; criminelle quand elle ne l'est pas ; & il arrive très-souvent qu'elle ne l'est pas ; rigueur enfin qui n'est vraiment qu'un piège tendu aux Administrateurs de la Justice.

L'adoucissement apparent de la peine est une sorte de piège , dont la vertu paresseuse , ou sévère , ne se défie pas assez dans les Tribunaux ; un Juge honnête , mais inappliqué , ou dur , balance moins quand il s'agit de flétrir un homme , que s'il étoit question de l'envoyer à la roue : & parce qu'il ne l'égorge pas , il s' imagine presque lui faire grace.

La Jurisprudence qui , dans les matières criminelles sert plus à endurcir les Juges qu'à les éclairer , a même imaginé des *semi-preuves* , qui justifient , suivant elle , ce demi-supplice. Un homme est accusé d'un délit , qui , suivant les loix , mérite la mort : il y a contre lui de forts indices , mais point de démonstration : on le *marque* , on l'envoie aux galères , pour se tirer d'embarras.

On ne songe pas que quand il s'agit de l'honneur ou de la vie , il n'y a pas de milieu entre l'évidence , ou la nullité. Une preuve est complète , ou elle n'existe pas.

Les exemples des erreurs , ou de la légèreté en ce genre , feroient innombrables , & ceux des réparations font très-rares. La trop célèbre catastrophe de ce malheureux *Langlade* , n'est-elle pas le fruit de cette précipitation criminelle ? S'il étoit convaincu , il falloit le livrer au bourreau : s'il ne l'étoit pas , il falloit l'absoudre.

Je raconterai bientôt , avec des détails , une autre méprise bien plus effrayante encore par elle-même & par ses circonstances , commise par les Parlemens de *Dijon* & *Douay* , contre un Abbé *Debrosses* , condamné , comme *Empoisonneur* , & livré seulement à *la marque* ; l'infortuné vient de mourir sans avoir pu , en trente ans de sollicitations infatigables , non pas constater son innocence , trop clairement démontrée , mais la faire reconnoître.

Le Parlement de *Paris* vient , il est vrai , de réhabiliter *Remi Baronnet* , habitant d'un village de *Champagne* , fouetté , marqué , détenu aux galères pendant cinq ans ; mais cette Justice tardive prouve une horrible iniquité antérieure. L'Arrêt qui le déclare innocent , couvre-t-il l'ignominie creusée avec le feu sur son épaule ?

Quelques Jurisconsultes disent que la *Marque* est utile , en ce qu'en cas de récidive , la Justice n'a pas besoin d'apporter tant d'égards à l'examen du procès & à la condamnation du coupable ; mais ils oublient une chose importante. C'est de donner à cette Justice le secret de l'infailibilité : car si la première condamnation a été légère , la seconde devient un véritable assassinat.

Les mêmes hommes prétendent que l'application de la *Marque* ne doit jamais donner de remords aux Juges , parce que , disent-ils , l'expérience a prouvé que ces demi-pendus revenoient toujours au gibet , & que tôt ou tard ils fournissent matière à l'office complet du bourreau. Ainsi , en ordonnant cette opération , les Juges font comme les pêcheurs , qui , ayant pris du petit poisson , le lâchent , pour lui donner le tems de grossir , & de valoir la peine d'être repris.

Et est-il bien étonnant que le succès confirme presque toujours leur horrible spéculation ? Que veut-on que deviennent ces victimes dérobées au glaive de la Justice , quoiqu'à jamais dégradées par le sceau même de son indulgence ? La législation ne paroît-elle pas plutôt par cette manœuvre les dévouer spécialement au crime , que les punir d'en avoir contracté le goût ? Cette cérémonie n'est-elle pas une espèce d'initiation publique à la scélératesse , dont elle imprime le caractère ineffaçable ?

L'homme ainsi dégradé , portant sans cesse sur sa personne la preuve d'une condamnation , & dans son cœur la honte , le desir de la vengeance plutôt que le remords , se croit exclus du retour même à la vertu. Ce retour exigeroit une vie laborieuse , dont l'habitude & l'opprobre gravé sur son corps , l'éloignent également. Il fait qu'il ne peut mériter aucune confiance ; & que s'il l'obtient un moment en se cachant , il la perdra aussi-tôt qu'il sera découvert. Il ne voit plus de moyen pour gagner sa vie , que de continuer le brigandage dont les fuites la

lui rendent si amère. Lui ouvrir les portes de sa prison , c'est déchaîner un tigre furieux & incorrigible. Le pousser au-delà des frontières de l'Etat où la Justice croit lui avoir fait grace , c'est faire aux Etats voisins un bien funeste présent , & leur jeter , en quelque sorte , le crime tout armé , prêt à les ravager.

Voilà ce qu'opère le *Bannissement* ou les *Galerres* à terme , &c. Cette police est d'autant plus absurde , que chaque Juge ne bannissant que de son territoire , chaque Tribunal ne pouvant étendre la peine au-delà de son district ; & un grand Royaume tel que la *France* étant divisé en une infinité de portions judiciaires , le bannissement n'est pas même un moyen de le purger aux dépens de l'Etranger : ce n'est qu'une circulation de pourriture d'un ressort à l'autre , un échange de malfaiteurs flétris , où chacun reçoit autant qu'il donne.

Si cette police est excusable dans un grand Etat , où les principes de l'administration , & plus encore ceux de la Jurisprudence , sont toujours confus , elle ne l'est pas dans les petites Souverainetés , sur-tout dans les Républiques resserrées , où la machine moins compliquée est plus facile à mouvoir , & où la liberté donne à la raison plus de ressources. Cependant elle y est également adoptée.

A *Geneve* , par exemple , République en miniature ; extrait , s'il est permis de le dire , d'un gouvernement ; atôme d'Etat , c'est le châtiment le plus en usage ; & par la petitesse du territoire , la sentence qui en exclut devient ridicule.

La *Toscane* vient de voir supprimer chez elle cette absurdité , ou ce danger. Les coupables déclarés assez convaincus pour justifier une punition qui ne soit pas la mort , seront retenus , & employés à des travaux utiles , où ils expieront , par le bien forcé qu'ils feront à la société , le mal volontaire qu'ils lui ont fait.

A N G L E T E R R E.

Londres. J'ai tâché de rendre compte , avec la plus parfaite impartialité , de ce qui reste soumis au ressort de la raison , dans la grande querelle que la *France* & l'*Angleterre* renvoient au jugement de la force. J'ai calculé ce qui est encore susceptible de l'analyse politique entre les deux nations , sans dissimuler cependant mon vif & tendre attachement pour la mienne , les intérêts , les dispositions , les ressources. J'ai prouvé en tout genre que la supériorité pouvoit , devoit rester à la *France* : mais j'ai observé aussi que la fortune dans cette rivalité , continuée depuis tant de siècles , sembloit s'être plu souvent à contredire la vraisemblance , & que le peuple le plus foible avoit presque toujours été le plus heureux , soit par les fautes de son antagoniste , soit par la fatalité qui trahit quelquefois la sagesse , soit par des raisons cachées & imperceptibles qui n'ont souvent que trop d'influence sur les plus grands évènements.

Je ne serois pas surpris que cette observation se vérifiât encore aujourd'hui ; & cela pourroit

arriver , fans que la nation *Françoise* méritât de reproches. Il n'est que trop vrai que jusqu'ici les avantages solides sont pour les *Anglois*. Nous avons pour nous les actions glorieuses , mais ils sont les prises utiles.

Rien de plus brillant que les combats de la *Belle-Poule* , & en dernier lieu de la *Junon*. D'individu à individu , de vaisseau à vaisseau , la victoire nous est assurée ; mais les armateurs *Anglois* couvrent les mers , & tout notre commerce est troublé , tandis que nous n'avons que des corsaires dispersés , & que les bâtimens marchands de la *Tamise* y arrivent presque comme en pleine paix.

Nos isles de l'*Amérique* sont affamées par le Général *Howe*. Un naufrage funeste vient de détruire tout ce qu'elles nous envoyoit de retours : notre grande armée navale est rentrée , troublée malheureusement par un démêlé qui peut nuire au service , autant que le dévouement héroïque qui en a été l'occasion , auroit pu être utile ; mais enfin , jusqu'ici , ce ne sont que des malheurs. La constance de la nation , la bravoure des particuliers , la sagesse du ministère , peuvent les réparer. Je crois toujours que les *Anglois* s'épuiseroient , même par une prospérité non interrompue. Les événemens nous apprendront s'ils n'ont pas à craindre d'autre infortune.

En attendant , ils se préparent à payer cher , comme peuple , les richesses que quelques-uns

de leurs citoyens moissonnent sur le vaste champ des mers. Le *Parlement* , indiqué pour le mois prochain , menace la nation d'un joug plus pesant encore que celui des années passées. Les dépenses seront plus fortes : il faudra bien que les contributions le soient aussi.

Qu'il me soit permis de revenir aux opérations de cette assemblée dans les séances précédentes , dont l'interruption de cet Ouvrage ne m'a pas permis de parler dans le temps.

Le vœu de la raison , de la justice , de la saine politique même , s'est enfin fait entendre dans cette enceinte , où la culture tant célébrée de la philosophie , n'empêche pas qu'on ne maintienne , qu'on ne révère même les préjugés les plus absurdes. La rigueur des loix contre les *Catholiques* , enfans de la même patrie , sujets du même Etat , étoit plus scandaleuse , plus inhumaine en *Angleterre* , qu'elle ne l'a jamais été dans aucun Etat Catholique contre les *Protestans* : elle vient d'être adoucie. On rend aux non-conformistes une partie des droits de la cité , ceux de la nature. On cesse de les proscrire ; mais ce n'est pas gratuitement qu'on les réhabilite ainsi.

On les a soumis à un serment qui mérite d'être connu & consigné à la postérité : en voici la formule. Elle n'est pas moins remarquable que le monument de la Chancellerie *Turque* que l'on a vu au commencement de ce N^o.

» Je prends à témoin *Dieu tout-puissant & Jésus-Christ son Fils unique* , que je serai fidèle & fin.

» cèremement obéissant au Roi *GEORGE III*, notre
 » très-gracieux Souverain : que je le défendrai
 » de tout mon pouvoir contre toutes les conju-
 » rations & attaques qui pourroient être formées
 » contre sa Personne, sa Couronne & sa Dignité :
 » que je ferai aussi tous mes efforts pour décou-
 » vrir & donner connoissance à Sa Majesté, ainsi
 » qu'à ses héritiers, de toutes les trahisons &
 » conspirations qui pourroient être tramées con-
 » tr'eux, tandis qu'en même-temps je m'engage
 » de maintenir fidèlement, de soutenir de toutes
 » mes forces, & de défendre la succession à la
 » Couronne en la famille du Roi, contre qui que
 » ce puisse être.

» A cette fin, je renonce & dénie toute obéif-
 » sance ou obligation à la personne qui, du vi-
 » vant de son Pere, avoit usurpé le rang & le
 » titre de Prince de Galles, & qui, dit-on, après
 » le décès de son pere, a pris le rang & le titre
 » de Roi de la Grande-Bretagne & d'Irlande, sous
 » le nom de *Charles III*. J'observerai aussi la même
 » chose contre toute autre personne qui pourroit
 » prétexter avoir quelque droit à la Couronne
 » de ces Royaumes.

» Je fais aussi serment d'abjurer & de rejeter,
 » comme perverse & impie, la croyance qui en-
 » seigne, qu'en toute justice, on peut tuer, ou assassiner
 » telle personne, ou personnes, à cause, ou sous prétexte
 » d'*Hérésie*, ainsi que la maxime détestable que
 » l'on n'est pas obligé de garder la foi promise
 » aux Hérétiques.

» Je confesse de plus, que ce n'est point un
 article

» article de ma croyance , qu'au contraire je re-
 » jette , abjure & abhorre l'opinion que les Sou-
 » verains excommuniés par le Pape , son Con-
 » seil , l'autorité du Siège de Rome , ou tel autre
 » pouvoir que ce soit , peuvent être déposés ,
 » même assassinés par leurs sujets , ou par aucun
 » d'eux : je promets de ne point nourrir , obser-
 » ver ou maintenir un tel principe , ni tout autre
 » contraire à la présente Déclaration.

» Enfin , je déclare ne pas croire que le Pape ,
 » ni tout autre Prince , Prélat , Puissance ou État
 » étranger , ait , ou soit fondé d'avoir en ce
 » Royaume , ni directement ni indirectement ,
 » quelque Jurisdiction temporelle ou civile ,
 » pouvoir , magistrature ou prééminence.

» Je confesse , déclare & atteste solennelle-
 » ment devant *Dieu & son Fils Jésus-Christ , mon*
 » *Sauveur* , que la présente Déclaration , en son
 » entier & en partie , est par moi faite dans le
 » sens entier & usité des paroles de ce serment ,
 » sans la moindre exception , équivoque ou ré-
 » serve quelconque , ainsi que sans aucune dis-
 » pense accordée au préalable par le Pape , par
 » quelqu'autre pouvoir du Siège de Rome , ou
 » autre que ce puisse être , & sans nourrir la
 » moindre pensée que devant Dieu ou les hom-
 » mes , je suis & peux être déchargé ou absous
 » de la présente Déclaration , quoique le Pape ,
 » quelqu'autre personne , ou personnes , ni toute
 » autre autorité quelconque , puissent l'annuller ,
 » en accorder dispense , ou la déclarer d'avance
 » nulle , d'aucune valeur & comme non avenue «.

Combien de réflexions à faire sur cette pièce !

1^o. Elle prouve évidemment ce que j'ai déjà observé tant de fois , combien tout ce qui s'appelle *Compagnie* est *Peuple* , & peuple ignorant , fanatique , outrant les défauts de son siècle , ou en méconnoissant les lumières.

N'est - ce pas une absurdité injurieuse pour celui-ci , révoltante pour les hommes sages & impartiaux , que de vendre aux Catholiques les droits de la nature , au prix d'une rénonciation solennelle , à une doctrine , chimérique aujourd'hui , que personne ne soutient plus , que tout le monde , & les Catholiques sur-tout , ont solennellement proscrire , & même , je vais plus loin , que jamais aucune Eglise en corps n'a adoptée.

Il n'y a point de société religieuse qui ait jamais enseigné que l'on pût égorger un hérétique en sûreté de conscience. Ce sont des laïques , ne nous lassons pas de le répéter , qui ont donné au monde l'exemple de ce fanatisme atroce. Ce sont les *Parlemens* de *Paris* , de *Toulouse* en *France* , qui ont ordonné , par ARRÊT , de massacrer les *Protestans* , sans forme de procès. C'est la législation en *Angleterre* qui a fait du *Papisme* , d'une croyance différente , un crime digne de mort.

L'*Inquisition* n'est point une institution ecclésiastique ; je l'ai prouvé autrefois. Les rescrits de quelques Papes , qui ont délié les sujets du serment de fidélité , les déclamations de quelques Docteurs , qui ont attribué ce droit au Siège de *Rome* , sont le fruit de l'ambition ou de la bassesse des particuliers : ils n'ont jamais été incorporés

à la croyance de l'Eglise : ils n'ont fait , dans aucun temps, partie du dogme, ni de la discipline.

On en a abusé dans les momens de troubles pour produire , pour légitimer des forfaits. Mais n'étoit-ce pas avec des passages de l'Ecriture & des textes sacrés, que les *Protestans* mettoient dans le même-temps les Villes en cendre , & justifioient leurs assassinats ?

Je le répète , il est affreux d'accuser l'Eglise d'un genre d'excès qu'elle a toujours désavoué. Supposer que les enfans qu'elle conserve dans une famille étrangère , ont besoin d'être purgés de ce levain abominable , qu'ils ne pourroient tenir que d'elle , c'est calomnier , & elle , & l'époque à laquelle on lui fait cette injure. De tous les Membres du Parlement d'*Angleterre* , y en a-t-il un seul qui pense que le chapeau de Cardinal , ou même une absolution , fût aujourd'hui le prix d'un assassinat , & sur-tout de celui d'un Roi ? Pourquoi donc avoir surchargé une opération sage & utile d'une formalité superflue & scandaleuse ?

2°. Il faut en dire autant de l'article qui regarde le droit de *déposer les Souverains* , en observant cependant qu'il renferme une étrange inconséquence de la part du Parlement d'*Angleterre*.

Cette Compagnie astreint les *Catholiques* à jurer , à croire que les Rois ne peuvent être déposés par leurs sujets , en vertu de l'autorité du Pape , ou de quelque autre pouvoir que ce soit. Sans

doute cette doctrine est saine : il n'y a point de *Catholique* qui ne s'empresse de la reconnoître ; mais est-ce à un Corps qui a tant de fois disposé du trône qu'il convient de l'établir ? Est-ce aux successeurs de ceux qui ont déposé *Jacques* second, & couronné son gendre , à la rappeler ? N'est-il pas étrange qu'on en fasse un cas de conscience pour maintenir l'exclusion des *Stuarts* , & assurer la prérogative de la Maison de Hanovre ?

3°. L'article qui oblige les Papistes à jurer qu'ils ne reconnoîtront dans le Pape , aucune *prééminence* CIVILE, est encore une inutilité puérile : elle ne sert qu'à alonger sans objet ce prononcé , déjà si rempli de choses déplacées. Si elle peut produire quelque effet , ce n'est que d'alarmer une conscience timorée , qui , n'y voyant aucun sens , peut craindre qu'elle n'en renferme un caché & dangereux. Comment un Catholique peut-il croire , en *Angleterre* , à la prééminence temporelle de l'Evêque de *Rome* ; & s'il ne peut pas y croire , pourquoi l'obliger de déclarer avec appareil qu'il n'y croit pas ?

4°. On le condamne à prendre Dieu & son Fils à témoin de sa sincérité : il faut qu'il jure qu'il n'est pas parjure. Y a-t-il rien de plus absurde ? Ou vous croyez à sa délicatesse , ou vous n'y croyez pas. Dans le premier cas , pourquoi lui montrer de la défiance ? Dans le second , vous flattez-vous de l'enchaîner par des paroles ? S'il ne reconnoît pas dans le souverain Pontife la puissance de l'absoudre d'une perfidie , ces mots que vous le contraignez de prononcer , sont un

outrage gratuit. S'il pense qu'un bref de *Rome* peut l'affranchir du premier serment , sera-t-il lié par un second ?

Cette inconséquence contradictoire est précisément celle que les Tribunaux ont commis en *France* envers les *Jésuites*. Robins , philosophes , colporteurs , commis , tout crioit contre eux , que leur conscience étoit un protégé subtil que rien ne pouvoit fixer. Avec une permission du Général , disoit-on , ils pouvoient mentir & communier : c'est même-là un des principaux prétextes de leur destruction , du moins dans les Arrêts , & dans les recueils aussi calomnieux que grossiers , publiés pour la justifier.

Et dans le même-temps on exigeoit d'eux des sermens : on vouloit qu'ils jurassent que leur Général ne pouvoit les autoriser à jurer fausement : on les condamnoit comme des hommes sans foi ; & l'on prenoit avec eux des précautions qui ne peuvent lier que des hommes honnêtes.

On s'indignoit même de leurs refus. Après les avoir puni , sous prétexte qu'ils ne se croyoient pas enchaînés par des sermens , on les punissoit encore de leur opiniâtreté à les regarder comme des liens sérieux.

5°. Enfin une dernière observation que je ferai sur celui qui vient d'être ajouté aux richesses de la nation *Angloise* en ce genre , c'est que ce qu'il a de religieux , est conçu dans des termes fort singuliers. C'est *Dieu & J. C. son Fils unique* dont il faut attester la garantie. Cette expression est répétée deux fois. Je ne fais si c'est

l'usage en *Angleterre* de restreindre ainsi la désignation des Personnes de la Divinité, quand on les nomme chacune par leur nom. Il semble que la coutume dans le Christianisme est ou de les spécifier toutes trois, ou d'employer le terme générique de *Trinité*.

Cette remarque pourra être de quelque prix aux yeux des Théologiens. Les autres seront, à ce que je crois, intéressantes pour les hommes de tout état & de tout pays.

F R A N C E.

Paris. Est-ce donc une nécessité que toutes les grandes secousses politiques soient précédées ou accompagnées de quelques désastres physiques qui les présagent, ou les aggravent ? Sont-ce des leçons que la nature donne aux hommes ? Quand elle les voit s'agiter avec tant de fureur, se livrer à de si vastes projets, veut-elle leur rappeler charitablement combien leur existence est fragile, combien il est ridicule, avec tant de foiblesse, de se donner de si grands mouvemens ? Les mortalités, les tremblemens de terre, les famines mémorables ont presque toujours eu la même époque que les guerres acharnées.

Sans remonter plus loin que ce siècle-ci, cinq cens mille hommes en armes ravageoient l'*Europe*, quand le trop fameux hiver de 1709 vint mettre le comble aux infortunes des peuples. La contagion désoloit *Marseille*, tandis que le sys-

tême & ses suites portoient aux mœurs, aux loix, aux ressources de la *France* une atteinte encore plus funeste. L'épidémie, qui dévaste encore nos états, a marché, s'il est permis de le dire, devant les armées qui ont tant versé de sang depuis 1742 jusqu'en 1748 : le *Tage* craignoit en 1756 de voir son lit comblé par les ruines de *Lisbonne*, quand la *France* & l'*Angleterre* commençoient à donner des convulsions aux quatre parties du monde. Enfin aujourd'hui que la trompette guerrière retentit de toutes parts, voilà *Smyrne* engloutie : *Constantinople* est en proie à la peste, & *Paris* a été presque aussi vivement alarmé d'un danger d'autant plus effrayant qu'il est presque également impossible de le prévoir, & d'y remédier.

Cette ville immense est devenue, sans qu'on sache trop pourquoi, la Capitale d'un grand Royaume ; peut-être est-elle beaucoup moins digne de cet honneur que bien d'autres emplacements, tels qu'*Orléans*, *Tours*, par exemple, villes infiniment mieux situées, & qui ayant été comblées des dons de la nature, auroient dû, même aux yeux de la politique, obtenir la préférence pour le séjour des Rois.

Les subsistances y sont plus faciles ; le climat plus doux ; la terre plus féconde. Elles seroient plus au centre du Royaume : elles y ont toujours été : mais les qualités estimables n'influent jamais sur les fortunes ; *Paris*, comme tant de ses bourgeois, est parvenu sans mérite.

Le terrain sur lequel on l'a bâti , en avoit au moins un ; c'étoit de recéler dans ses entrailles des matériaux abondans pour la construction.

On a d'abord tiré parti de cette facilité : & suivant l'usage , on en a bientôt abusé : à mesure que les édifices extérieurs se sont accumulés , les excavations intérieures se sont multipliées dans la même proportion ; le terrain accablé , pour ainsi dire , de sa propre substance , ainsi déplacée , est devenu d'autant moins propre à soutenir des charges pesants , qu'on l'a condamné à porter des fardeaux plus énormes. L'Architecture l'a traité comme la finance traite les peuples.

Il est arrivé ce qui devoit naturellement s'en suivre de cette imprudence : il s'est fait de temps en temps quelques éboulemens , peu funestes , à la vérité , mais propres à en faire craindre de plus fâcheux.

En vain la législation a promulgué des réglemens pour les éloigner : en vain elle a prescrit de laisser dans chaque carrière des supports capables de résister au poids de la surface suspendue en quelque sorte , & restée en l'air par la soustraction des pierres destinées par la nature à la soutenir. L'avidité les a facilement éludés : les taupes humaines qui exploitent ces abîmes se dérobent sans peine à l'inspection des surveillans ; les ouvriers ne trouvant plus rien à enlever dans des carrières épuisées , ont arraché jusqu'aux piliers que leurs prédécesseurs avoient laissés ; les voûtes ainsi abandonnées à elles-mê-

mes ont cédé : plusieurs particuliers ont été victimes de cet affaîssement. Sept personnes entre autres ont été englouties en Août dernier sur le chemin d'un village des environs de *Paris* ; d'autres gouffres ouverts en différens lieux ont rempli d'épouvante les *Sibarites* qui en peuplent l'enceinte.

Ils ont été quelque temps , au milieu de leurs plaisirs , comme ce Courtisan , qu'un tyran força de s'asseoir à une table superbement servie , avec une épée suspendue au-dessus de sa tête , par un cheveu.

N'ayant rien de plus cher que leur existence , ils ont crié vivement contre l'indiscrétion des ouvriers qui la compromettoit : on s'est armé contre ceux-ci : on en a décrété deux qui avoient contrevenu plus formellement que les autres aux réglemens provisoires.

Une circonstance particulière a contribué peut-être en cette occasion à rendre la justice plus active & plus inflexible. Le terrain où s'est faite la première ouverture étoit voisin du domaine d'un des Magistrats du Parlement les plus considérés , du Président *de Saint-Fargeau* , mort de la petite vérole , peu de jours après.

Ce Magistrat laisse au palais une réputation de fermeté , d'intégrité , d'autant plus précieuse , que les qualités qui la justifient y deviennent plus rares.

Il avoit commencé par être *Avocat - Général* , place fort singulière en tout sens ; place qui peut donner une très-grande influence dans les

affaires, tant publiques, que privées, qui semblerait par conséquent exiger dans celui qui la remplit, une maturité, avec une expérience consommée, & dont on a fait le noviciat de ce qu'on appelle parmi nous la jeunesse de la *Haute-robe*; place d'ailleurs dont le Ministère dans les discussions civiles ou criminelles, consistant à résumer ce que viennent de dire les Défenseurs des Parties, suppose bien peu de confiance dans l'attention des Juges.

Les jeunes gens qu'on y fait passer sont fort avides de trouver une occasion de *se montrer*, comme on dit, c'est-à-dire, de rencontrer une affaire éclatante, où ils puissent développer, devant un auditoire nombreux, leurs talens, ou du moins ceux de leurs Secrétaires. La bonne fortune de M. de Saint-Fargeau lui fit tomber le rapport des constitutions des *Jésuites*, en 1762.

Il parla sept heures de suite, ce qui étoit un effort de vigueur & de mémoire : mais les auditeurs impartiaux trouvèrent que son discours étoit la déclamation d'un ennemi, & non pas l'examen d'un Magistrat : & rien n'étoit moins étonnant. Il avoit été fourni par un vieil Avocat, Janséniste furieux, nommé *Lalourcey*. Le jeune Orateur n'étoit que le tuyau par lequel on faisoit passer les invectives d'un parti acharné.

Mais à ces invectives la circonstance y faisoit applaudir comme à des raisons : l'Avocat des *Jésuites* ayant voulu parler, fut hué avant que d'ouvrir la bouche : il ne l'ouvrit point. M. de Saint-Fargeau partagea avec l'Abbé Chauvelin l'honneur d'avoir porté le premier coup à la société prosrite.

Il passa bientôt du *Parquet* à la *Présidence*, distinguée chez nous par ce qu'on appelle le *Mortier* ; c'est un titre exclusivement attribué aux grands Chambres des Parlemens : elles ont toutes plusieurs chefs inférieurs au premier, mais égaux entre eux, subordonnés seulement par l'ordre de la réception, jouissant des privilèges honorifiques attachés à la Pairie, & ordinairement tirés des premières maisons de la robe. Leur habit de cérémonie est une fourrure d'hermine ajoutée à la robe rouge, qui est l'habit de caractère des simples Conseillers : ils ont de plus à la main une toque ronde de velours noir ornée de deux galons d'or : celle du Premier-Président en a trois. La parure des Pairs *Anglois* est encore plus bizarre.

Cette place d'ailleurs ne donne pas plus de prérogatives que celle de simple Conseiller.

M. de *Saint-Fargeau* s'y distingua par son assiduité, & sur-tout par un penchant à la rigueur qui ne le faisoit pas aimer ; mais que ses amis ont représenté comme un ardent amour de l'Ordre. Il y joignoit une apparence de hauteur, de morgue qu'il regardoit peut-être comme un des symptômes de son état ; il étoit facile de la prendre pour de l'orgueil, comme sa justice pour de la dureté.

Il étoit jaloux, dans les affaires particulières, de passer pour un Juge impartial ; &, comme je l'ai dit, il en avoit la réputation. Dans les affaires publiques sa manière de penser n'étoit pas douteuse. Quoiqu'il ne manquât pas d'ambition, il

nonçoit avec des inclinations si malfaisantes. En cela je n'ai fait que me défendre : je n'ai pas été l'agresseur ; & je supplie , pour la milliè^me fois , le Public de l'observer , je ne l'ai jamais été de ma vie. Voici cependant comme le *Mercur*e *Panckoucke* m'a répondu , le 5 Octobre 1778 , page 71.

*Le sieur LINGUET a inséré dans ses Annales , n^o. 26 , page 103 , un FACTUM contre le nouveau Mercur*e *de France* , écrit avec la politesse , la modération , la vérité & le bon goût qui caractérise tout ce qui sort de sa plume.

Les peres du *Mercur*e *Panckoucke* , ces hommes les plus distingués dans les Lettres , ces Ecrivains les plus distingués de la Nation , ont cru , dans cette phrase , employer une ironie fine & accablante. Je crains pour eux qu'on ne la prenne à la lettre , & que tout le Public ne dise qu'ils m'ont rendu justice pour la première fois.

*Le sieur Linguet affirme que la liste qu'on a imprimée des Gens de Lettres distingués qui coopèrent à la composition du nouveau Mercur*e , a nui à cet ouvrage. La vérité est que le Public , en y souscrivant en foule , a justifié , de la manière la moins équivoque , la confiance qu'il a dans les talens de ces coopérateurs. L'Imprimeur certifiera qu'on tire aujourd'hui le *Mercur*e à sept mille.

On tire , c'est-à-dire , en langage typographique , qu'on imprime à sept mille. Cela peut être ; mais vend-on les sept mille ? L'Abbé *Cotin* faisoit imprimer , dit-on , dix-huit mille de chacun de ses Sermons : l'espérance a pu rendre le Libraire imprudent , comme l'amour-propre rendoit le Prédicateur prodigue.

Et puis le *Mercur* *Panckoucke* n'est-il pas ici le *Gille* de la Foire ? Qui n'a pas entendu ces *Harpulas* enrroués du préau *Saint-Germain*, crier : » Entrez , Messieurs , entrez , dépêchez - vous ; » prenez vos places , il n'y a plus de billets « . Quelques passans se laissent séduire : ils croient trouver une assemblée nombreuse. Ils entrent : ils sont seuls.

Le sieur *Linguet* attaque aussi la réunion de plusieurs *Journaux* avec le *Mercur* , qui a été approuvée de tout le monde. Cette réunion n'a blessé en aucune manière les intérêts des *Souscripteurs* , puisque le *Libraire* propriétaire du *Mercur* a fait à ses frais le service de huit mois de cette année , son prédécesseur n'ayant laissé aucun fonds pour cet objet.

Moi je n'attaque rien du tout. Je trouve le *Libraire* Propriétaire bien généreux de s'être ainsi fait distributeur du *Mercur* à ses frais. Reste à savoir seulement s'il a rendu un service aux *Souscripteurs* anciens : ils n'auroient rien reçu , par la faillite de *Lacombe*. Mais ce qu'ils ont reçu de la magnificence de *Panckoucke* vaut-il quelque chose ?

Quant aux *Souscripteurs* du *Journal des Dames* , du *Journal des Spectacles* , du *Journal François* , on a rendu l'argent à tous ceux à qui cet arrangement n'a point convenu , ou qui étoient *Souscripteurs* de plusieurs *Journaux* à-la-fois. Cinq cens personnes qui ont été remboursées , peuvent rendre témoignage à la vérité.

Oui ; mais celles qui ne l'ont pas été , peuvent le déclarer , & rendre également témoignage à la vérité.

Tout ce qui résulte des aveux du *Libraire* *Panckoucke* , c'est que voilà déjà au moins 500 personnes de bon goût , qui ne veulent pas de la drogue.

Tous les autres faits avancés par le sieur Linguet sur le nombre des Souscripteurs qu'il a eu de son temps au Journal de Politique & de Littérature, & de la diminution qu'il a éprouvée du temps de M. de la Harpe, sont de toute fausseté.

On voit bien que le *Mercur* *Panckoucke* est fâché; mais il n'est pas poli. Le terme de *toute fausseté* n'est pas honnête, sur-tout quand on l'applique à des énonciations très-vraies.

Quant à cette distinction affectée entre le SIEUR *Linguet* & M. de la *Harpe*, elle n'est pas encore assez sensible; il falloit dire *Linguet* tout court, & sa *HAUTESSE* Monsieur de la *Harpe*.

On n'a jamais tiré le Journal de Politique & de Littérature à plus de six mille. Il n'y a donc pas eu, du tems du sieur Linguet, sept mille Souscriptions & plus, comme il l'affirme si positivement; & lorsqu'on le lui ôta au mois de Juillet 1776, il avoit perdu plus de cinq cens Souscripteurs.

Voilà un fait qui ne peut être vérifié que d'après les registres du Libraire *Panckoucke*; & il le fera quelque jour. Je suis constant & ferme; il en fait quelque chose. Or, il peut être bien sûr d'essuyer tôt ou tard de ma part une répétition juridique des droits qu'il a l'indiscrétion de me rappeler, & qu'on m'a en effet empêché de faire valoir en Juillet 1776. C'est alors qu'on verra à nud l'intérieur de sa conscience, & qu'il aura probablement à essuyer des *Factums*; car il sera question de faits, & JE PLAIDERAI MOI-MÊME.

Le défaut de place a obligé de rejeter au numéro prochain la discussion sur l'enregistrement des loix dans les Cours Souveraines.

ON se plaint des retards qui arrivent aux Numéros de cet Ouvrage depuis sa reprise ; je le fais : j'en suis affligé ; mais je ne puis répondre aux plaintes que par un mot bien court : ce que je puis , on peut être sûr que je le fais : ce que je ne fais pas , c'est que je ne puis pas le faire.

Les difficultés que j'éprouve sont inconcevables ; elles décourageroient peut-être , j'ose le dire , tout homme moins familiarisé que moi. avec les obstacles. En voici un exemple. Le N°. 27 étoit prêt & commencé d'imprimer dès le mois de Septembre : il n'a pu paroître qu'au commencement de Novembre. Il en a été de même du 26me. Il semble que tous les contre-temps imaginables , & les moins prévus , se multiplient pour me dégôûter , ou du moins pour me retarder.

Cette raison doit suffire à ceux de mes Souscripteurs qui m'estiment & qui m'aiment. Je ne dois pas supposer que j'en aie d'autres. C'est à ceux-là seuls que je dois , & que je fais des excuses. Mais ce qu'il y a d'étrange , c'est que ce n'est pas d'eux que viennent les reproches les plus vifs. L'impatience la plus exigeante , ce sont les *CONTREFACTEURS* & leurs complices qui la montrent. A entendre leurs cris , on croiroit que c'est moi qui les vole.

Il y a maintenant , de ma connoissance , que
TOME IV. N

torze de ces éditions , je ne dis pas *furtives* ; car elles sont publiquement soutenues & encouragées. C'est toujours la même bizarrerie dans tout ce qui me concerne. Les copies criminelles se fabriquent au grand jour : la clandestinité n'est que pour l'original honnête.

Je fais combien le Public s'inquiète peu de cette injustice. Les Ecrivains , sur-tout ceux qui ne sont pas prônés par une secte puissante & fanatique , ressemblent aux noyers plantés sur les grands chemins. Isolés , rien ne les défend : placés sur une route ouverte , tout le monde a droit de les insulter , de les mutiler. S'ils ne donnent pas de fruits , on se plaint de leur inutilité : s'ils en portent , on s'en empare , sans reconnaissance , souvent au préjudice de l'arbre , & sans songer à ce que deviendra la tige qui les a produits.

On ne se borne pas même à censurer le retard involontaire des Numéros ; on m'indique les objets dont on voudroit les voir remplis. On m'écrit de toutes parts , pour me presser de m'expliquer sur une infinité d'objets , à l'égard desquels on me fait l'honneur de m'assurer , que mon jugement peut être de quelque poids : on s'impatiente d'une lenteur que l'on semble regarder comme de la négligence. Par exemple , on me reproche de n'avoir encore rien dit des deux hommes célèbres que la Littérature vient de perdre dans le même moment. Sans doute j'en parlerai , & avec la franchise , l'impartialité dont je fais profession ; mais c'est l'exactitude avec laquelle je veux remplir ce devoir , qui m'oblige

à en reculer le moment. Pour être juste envers MM. de *Voltaire* & *Rousseau* ; pour les apprécier, il faut les relire , & même faire , en quelque sorte , un nouveau cours de Littérature & de Philosophie.

Distrait depuis quinze ans de ces spéculations, souvent oïseuses; rouillé peut-être par un séjour trop long encore, quoique passager, à ce que nous appellons le *Barreau*, c'est-à-dire, dans un pays où le bon goût ne se trouve pas plus fréquemment que la justice; fatigué de tracasseries, de persécutions, méprisables en elles-mêmes comme leurs auteurs, mais sérieuses par leurs suites; dépourvu, il faut le répéter, au moins jusqu'ici, de livres, de secours de toute espèce en Littérature; réduit à ce que ma mémoire peut retrouver des amas de ma première jeunesse, j'ai cru qu'il y auroit de l'indiscrétion, non-seulement à me hâter, mais même à ne pas différer.

Peut-être d'ailleurs les esprits ne sont-ils pas assez calmes sur l'article de ces deux hommes qui les ont si vivement échauffés de leur vivant, pour goûter un examen sans passion. L'enthousiasme bilieux de l'un, l'enjouement caustique de l'autre, joints à de très-grands talens, leur ont donné des partisans fanatiques. Tous deux ont acquis, tous deux méritent un grand nom. Tous deux ont rendu de grands services aux arts, à l'éloquence, à la langue *Françoise*, & même à l'esprit humain; mais tous deux en ont prouvé la faiblesse, & le danger de l'abus de ces talens qui ont fait leur renommée.

Ennemis d'ailleurs , & même avec scandale , opposés dans le caractère , dans le style , dans les opinions , dans le genre de vie , dans la fortune , ils ne se sont ressemblés qu'en un point : c'est qu'ils ont chacun contribué aux progrès d'une secte ennemie de l'autorité dans tous les genres : sous prétexte de briser les liens de l'esprit humain, ils ont donné l'exemple de confondre la liberté avec les écarts de la licence : leur Philosophie a sur-tout eu pour but de rendre méprisables des objets consacrés d'abord par la Religion , & ensuite incorporés à la politique : & en cela certainement ils ont fait plus de mal que les lumières , dont ils ont été les canaux , ne feront jamais de bien.

Quel est , après tout , le fruit de ces déclamations toujours contradictoires de l'un , de ces plaisanteries , souvent monotones , de l'autre ; de ces discussions tant multipliées depuis vingt ans sur des matières , qu'il faudroit s'interdire même d'examiner ? De scandaliser les simples , d'irriter les puissans , d'enflammer la tête trop susceptible de quelques jeunes gens , d'occasionner de la part de ceux-ci des excès faciles à transformer en attentats , & de celle des autres des méprises terribles que les circonstances n'excusent pas , mais qu'elles rendent irrémediables.

Ce sont ces malheureuses productions d'un fanatisme , plus dangereux que celui qu'elles attaquent , qui ont conduit sur l'échaffaud ce sale polisson de Chevalier de *la Barre*. On a tâché de le faire passer pour un grand homme naissant , sacrifié par

une barbarie religieuse , pour un martyr de la Philosophie ; il ne l'a été que d'une perversité très-profane , armée de sa propre indiscretion.

Personne ne connoît mieux que moi cette déplorable affaire. J'en ai encore toutes les pièces , & toute la procédure. C'est moi qui l'ai suivie dans toute son étendue : j'ai arraché à l'ignominie , & au supplice , trois enfans enveloppés dans le procès de ce fou scandaleux : or je puis certifier qu'il vivroit encore avec honneur , s'il n'avoit jamais lu la *Pucelle* , le *Dictionnaire de la Raison* , l'*Emile* , &c. si le scandale universel résultant de ces manifestes contre les dogmes reçus , n'avoit fait paroître impardonnables des scandales particuliers infiniment moins criminels.

Il n'étoit pas coupable de la mutilation du Christ d'*Abbeville* : il n'a pas même été puni comme tel. Sa condamnation , comme je le ferai voir dans le détail de cet horrible procès , qui fait partie de mes Œuvres , fut le résultat d'une pique entre deux hommes de robe , de quelques ressentimens particuliers qui dirigèrent les premiers Juges , & de l'art avec lequel on fit valoir , pour décider les seconds , l'alarme générale inspirée aux partisans de la Religion par les atteintes redoublées qu'il lui voyoient porter , par l'espèce de conjuration formée pour la détruire ; mais on ne peut pas dire non plus qu'il fût tout-à-fait innocent , & j'en ai averti dans le temps M. de *Voltaire* lui-même par une lettre expresse.

L'usage habituel de ces fruits du délire philo-

sophique lui avoit tourné la tête : il y avoit puisé la fureur de l'irréligion : il faisoit journellement en ce genre des extravagances qu'il fût aisé de faire passer pour des crimes.

La prévarication d'une partie de ses Juges , la sévérité des autres , furent presque également atroces. Ils n'avoient pas besoin sans doute d'employer le fer & le feu , pour expier les écarts d'un esprit aliéné. Mais enfin , sans cette aliénation , la fureur ou l'inadvertence qui le traînèrent au supplice , auroient manqué de prétextes.

Sa jeunesse méritoit des égards : elle en auroit obtenu , si les ames honnêtes même n'avoient été malheureusement endurcies par l'idée de la nécessité de faire un exemple , qu'on eût l'art de leur présenter comme indispensable. Cette opinion rendit les accusateurs plus pressans , & les Juges plus impitoyables. Les vrais machinateurs de sa perte , ceux qui ont réellement préparé son bûcher , sont donc ces prédicateurs indiscrets , qui avoient commencé par embrâser son cerveau. On a crié que les Juges étoient des barbares : ne falloit-il pas ajouter que les Philosophes sont des incendiaires ?

Voilà quelques-unes des réflexions qu'amèneront nécessairement les articles des deux plus fameux Patriarches de l'*Antichristianisme* dans ce siècle-ci ; & , je le répète , l'émotion qu'ils ont causée est-elle assez refroidie pour que mes remarques puissent être vraiment utiles , ou du moins reçues sans occasionner des cris de rage ?

Qu'on ne blâme donc pas ma lenteur : & qu'on daigne me savoir quelque gré de ma circonspection.

Un autre reproche auquel il ne me fera pas aussi facile de répondre , porte sur mon départ d'*Angleterre*. Je suis tout étonné de voir combien il a peu trouvé d'approbateurs , même parmi les meilleurs patriotes , & les personnes dont les lumières , comme l'honnêteté me sont le moins suspectes. J'ai suivi , en cette occasion , comme dans le reste de ma vie , l'impulsion de mon cœur , & non les calculs de la politique : j'ai cru devoir à ma patrie plus qu'à ma fortune. Est-ce donc moi qui me ferois trompé quand j'ai jugé cette démarche indispensable ? J'aime à croire que non.

Au reste , voici peut-être qui me la fera pardonner. Quelque chose qui arrive , les vingt-quatre Numéros , que j'ai promis pour l'année , seront complets , d'ici à la fin du mois d'Avril prochain : j'en contracte l'engagement , sans crainte d'y manquer. C'est à force d'éprouver les obstacles qu'on apprend à les vaincre : rien ne me coûtera pour être exact. Je ne suis pas à *Londres* ; mais je n'en suis pas loin.



EXPLICATION du principe avancé dans le Numéro 26 de ces Annales , sur les effets de la FORCE, en Politique.

VOICI ce qui m'oblige à discuter d'avance cet objet qui est traité à fonds dans la nouvelle édition de ma *Théorie des Loix*.

Un de ceux de mes Souscripteurs que je respecte le plus , m'a écrit en dernier lieu ces propres mots :

.....

» J'ai beaucoup souffert pour vous , en lisant
 » votre Numéro 26. Pourquoi hasarder ainsi des
 » maximes nouvelles qui vous font des enne-
 » mis , & qui ne peuvent être que mal prises ,
 » parce qu'elles ne peuvent faire que du mal ?
 » Où allez-vous chercher , ou du moins dire que
 » *la force* est un droit légitime ? Ne voyez-vous
 » pas , qu'en parlant ainsi , vous réunissez tout
 » le monde contre vous ?

» Vous effrayez les petits ; vous alarmez , & vous
 » scandalisez tout-à-la-fois les grands ; d'abord ,
 » parce qu'ils craignent qu'on ne fasse usage du
 » principe contre eux , s'ils ne se trouvoient pas
 » les plus forts ; & ensuite parce qu'ils ne veulent
 » pas qu'on publie leur secret. Soyez-en sûr : ils
 » aiment tous à faire ce qui leur plaît ; ils ne sont
 » même pas fâchés , s'ils ont par hasard commis
 » une injustice , que les archers ou les régimens
 » qui l'appuyent , soient regardés comme des rai-
 » sons : mais il ne faut pas le dire : ils ressembtent
 » aux femmes qui se conduisent mal , & qui par-
 » lent toujours de vertu. Vous n'avez pas de
 » contradicteurs plus violens que ceux qui vous
 » applaudiroient plus volontiers , s'ils étoient
 » plus conséquens , ou moins politiques. Retracer-
 » tez-vous donc au plus vite : car sous tous les
 » points de vue vous avez tort «.....

R É P O N S E .

MONSIEUR ,

.....

Venons à mon malheureux principe.
 D'abord si j'ai en effet scandalisé quelqu'un ,

& si ce scandale est venu par ma faute, j'en suis vivement affligé : il n'y a rien que je ne fasse pour en détruire l'impression. Je vous le jure dans la droiture de mon cœur : ce que j'ai dit, je l'ai cru vrai : j'ai pu me tromper ; mais je n'ai voulu tromper personne.

En accordant à *la force* une influence aussi efficace, j'étois même bien éloigné de croire que je disois une chose nouvelle : s'il y a un principe confirmé par l'expérience, c'est assurément celui-là ; & s'il y en a un sur lequel les Ecrivains les plus pacifiques, les Docteurs les plus purs, les plus suivis en morale, aient moins hésité, c'est encore celui-là.

Je ne citerai que *La Fontaine*, devenu depuis peu l'idole, sur-tout des Philosophes ennemis du *despotisme*, proposé au culte de la Nation comme le moraliste le plus distingué qu'elle ait produit : eh bien, ce *La Fontaine* n'est-il pas l'Auteur du vers devenu proverbe,

La raison du plus fort est toujours la meilleure ?

N'est-ce pas lui qui, de quatre parts, en fait prendre trois au *Lion*, parce qu'il se nomme *Lion*, parce qu'il est le plus fort, &c. en menaçant d'étrangler celui de ses associés qui touchera à la quatrième.

N'est-ce pas lui qui a dit dans la Fable du *Berger & des Poissons*, en s'adressant directement aux *Rois* :

*O vous, pasteurs d'humains, & non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits*

*D'une multitude étrangère,
Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout :*

Il y faut une autre manière.

Servez-vous de vos rets : LA PUISSANCE FAIT TOUT.

Cet avis qu'il leur donne n'est pas un propos placé dans la bouche d'un des interlocuteurs de son Apologue : il en est la moralité précise, & la conséquence ; & , comme on voit , ce n'est pas seulement un aveu de l'influence de la force , c'est encore un conseil d'en user.

Dans celui de l'*Ane & du Vieillard* , il va bien plus loin : il fait dire au quadrupède :

*Notre ennemi , c'est notre maître ,
Je vous le dis en bon françois.*

Il est vrai que c'est par un Baudet qu'il fait prononcer cet adage : mais enfin chez lui les plus augustes vérités n'ont pas des canaux plus nobles.

On me dira peut-être que dans ces morceaux , c'est un fait qu'il énonce , & non un principe qu'il pose. Il parle de ce qui existe , & non pas de ce qui est juste.

Je le veux croire ; mais, Monseigneur , il me semble que par-tout on dit aux Rois , *qu'ils ne tiennent leur Couronne que de Dieu & DE LEUR ÉPÉE* , les Gens d'Eglise & les Gens de Robe , rarement d'accord dans tout le reste , peut-être parce que leurs fonctions se ressemblent trop , se sont réunis pour consacrer cette formule : par-tout on la prend à la lettre. Si la mention qu'on y fait de *Dieu* peut adoucir l'idée terrible qu'elle présente , celle de l'*épée* lui rend assurément toute son énergie. C'est un rude commentaire des vers de *La Fontaine*.

Peu importe , après tout , qu'il soit question dans tout cela du fait ou du droit : car enfin , Monseigneur , *en politique* , observez , je vous supplie , ce mot *EN POLITIQUE* , c'est le fait qui décide ; le fait équivaut à la justice. C'est même une nécessité indispensable que' cela soit ainsi. Le principe contraire seroit la source des plus horribles abus , & de la confusion la plus déplorable en tout genre. L'administration alors ne seroit qu'une suite de crimes plus atroces les uns que les autres.

Par exemple , Monseigneur , vous êtes l'un des appuis d'un Etat formé de portions rassemblées , jointes presque toutes par la force , ou par une adresse , qui , entre particuliers , & dans le cours ordinaire de la vie , s'appelleroit d'un nom moins honnête. Que deviendrait-il , que deviendriez-vous , tous tant que vous êtes , qui concourez à y maintenir l'ordre , si chacun des peuples qui en habitent les Provinces , s'avisait , en lisant l'histoire , de ne se pas trouver bien acquis au maître actuel ?

Ils vous diroient , » si la force n'est pas un droit , » elle n'en sauroit produire. Nous pouvons donc » dans tous les temps réclamer contre celle qui » nous a subjugués ». Ils agiroient en conséquence dès qu'ils se croiroient en état de le faire impunément.

Comment leur répondriez-vous ? Avec du canon , & des bourreaux , si vous étiez le plus fort. Vous appelleriez *conspiration* , les assem-

blées où cette opinion seroit adoptée & suivie , & *révolte* les efforts de ses partisans pour la faire prévaloir. Vous vous croiriez autorisé, en conscience, à envoyer les chefs & leurs complices à l'échafaud ; & la raison décisive qui dissiperoit vos scrupules à cet égard , ne seroit-ce pas la légitimité des droits qui résultent de la force ?

Il n'y a pas de milieu , Monseigneur : si dans ce cas votre arrêt est juste , j'ai raison ; & si j'ai tort , Dieu me garde de vous donner le nom que vous mériteriez , vous & vos pareils.

Non , mon système n'est ni scandaleux ni nuisible : c'est l'opinion contraire qui est tout-à-la-fois honteuse & funeste. C'est en méconnoissant les effets de la force que l'on se met dans la nécessité de l'employer toujours. En avouant qu'il peut en naître des devoirs légitimes & sacrés , on assure , du moins pour l'avenir , le repos de la société qui l'a éprouvée une fois : mais en niant que ses effets s'épurent quand ils s'éloignent de la cause , on sème dans tous les Etats un germe de révolutions qui peut se développer à chaque minute.

Vous me direz que si cette théorie est la caution de la sécurité des particuliers , elle ne peut être que l'effroi des Souverains. Le sabre , une fois reconnu pour le pere universel & unique de tous les trônes , peut donc , à chaque instant , déployer sa terrible fécondité ; & si ces filiations sanglantes sont toutes également autorisées à se

choquer , à se dévorer les uns les autres ; si la plus robuste & la plus vorace doit seule être reconnue pour la plus légitime , c'est faire de ce monde une vallée , non-seulement de larmes , mais de carnage ; c'est livrer tous les Princes à la discrétion du premier audacieux qui aura des talens & du bonheur : voilà ce qu'on ne manquera pas de m'objecter.

Mais point du tout , Monseigneur ; c'est au contraire dans la théorie opposée à la mienne , qu'il est impossible d'échapper à cette effrayante conséquence. Si une couronne n'est pas légitime , par cela même qu'elle existe ; si quand elle est formée , il est encore permis d'examiner ses titres , il n'y a pas un propriétaire des anciennes qui ne doive trembler pour sa possession , & pas un particulier qui ne puisse nourrir l'espoir d'en créer de nouvelles.

Car enfin quel est le trône dont la Justice pût , sans l'ébranler , visiter les fondemens ? Et quel est le factieux à qui la séduction , l'intérêt , ou le seul amour de la nouveauté , ne donnât pas des partisans ? Si la force n'est pas un droit , de quel front le punirez-vous , vous qui n'en avez d'autre que d'avoir employé le premier celui-là ? Mais si en effet il en résulte des obligations ; si c'est un axiôme reçu & consacré , que les Puissances établies sont des Dieux dont il faut baiser les pieds , & ne jamais découvrir la tête , quiconque s'élève contre ce principe , est un coupable qu'il faut réprimer : il n'y a pas de rigueur que son attentat ne justifie.

A la vérité , si le succès le favorise , & que , pour châtier des prévarications , ou par des desseins inconnus à notre foiblesse , la Providence permette à la fortune de le seconder , il deviendra l'égal du Prince , à l'Empire de qui il s'est soustrait : il s'asseroira au rang des maîtres du monde : mais ces brillantes apothéoses seront toujours rares ; dans cette carrière glissante , il y a plus de *Mandrins* renversés , étouffés de bonne heure , que de *Cromwels* ou de *Kouli-kan* qui la parcourent jusqu'au bout.

Voilà , je crois , Monseigneur , ce qu'il est possible de dire de plus court , de plus clair & de plus certain sur cette matière délicate. Mais il me reste encore une objection à discuter & à détruire.

Si votre principe , me dira-t-on , ne livre pas les peuples à l'anarchie , il les abandonne au despotisme. Il ne s'élèvera point de rebelles , mais le monde va fourmiller de tyrans. Dès que vous aurez persuadé à un Prince que la force légitime tout , avant que de faire un mouvement , de donner un ordre , il consultera , non pas son cœur , mais ses ressources. Il se livrera sans remords à tous les excès où il sera certain de n'être pas contrarié. Vous ôtez ainsi aux peuples leur dernier refuge contre les abus du pouvoir , la honte qui le contient , & le scrupule qui l'enchaîne. Je n'affoiblis pas , comme on voit , le raisonnement que l'on pourra m'opposer.

Mais , Monseigneur , il porte sur un sophisme ,

& une méprise. J'ai dit que tous les trônes étoient issus de la force ; je n'ai pas dit qu'il n'y eût aucuns devoirs pour les mortels fortunés , ou à plaindre , qui y sont assis. J'ai dit que la puissance prépondérante devenoit dès-lors nécessairement légitime : je n'ai pas dit qu'elle n'eût pas de bornes , ni que toutes les actions de celui qui l'exerce devinssent équitables , ou que tous ses attentats dussent rester impunis , par cela seul que le pouvoir dont il est armé ne peut pas éprouver de résistance.

Mais où se trouveront ces bornes ? Où ? Dans la nature des choses , qui veut que tout en ait , dans le moral , comme dans le physique. Qui les posera ? La nécessité. C'est ce qu'il faut développer , & pour le coup je vais dire des choses nouvelles , ou du moins achever d'éclaircir les nouveautés que j'ai déjà laissé entrevoir dans le Tome III. de ces *Annales* , pages 355 & suivantes. Je vous supplie, Monseigneur, de relire ce morceau avant que de revenir à celui-ci.

On voudroit en vain se le dissimuler ; dans notre *Europe* , les peuples souffrent , & les Gouvernemens ne sont pas contents : tout est de part & d'autre dans cette agitation , cette effervescence qui précède les crises en tout genre. Ces déclamations , prétendues philosophiques , qui se multiplient , ces cris de douleur , ou de rage qui s'élèvent de toutes parts , l'indisposition générale des sujets , leurs fatyres contre les administrations , prouvent assez que celles-ci ne donnent pas le bonheur.

pendent l'honneur & la prospérité des Empires. L'expérience même ne désabuse pas les esprits infatués de cette opinion : loin d'attribuer notre marasme actuel à l'usage de ce caustique destructeur, ils ne l'imputent au contraire qu'à la répugnance avec laquelle on s'y livre, à l'économie craintive avec laquelle on l'emploie.

De cette erreur sont nées les longues calamités de l'*Europe* depuis quinze siècles, & l'impossibilité presque absolue d'y remédier. C'est elle qui a corrompu la politique, & égaré la législation : c'est elle qui a fait de l'art de gouverner une petite routine de tracasseries, de fraudes, de dureté basse, & de hauteur timide ; qui a ôté la noblesse aux Rois, la confiance aux sujets ; qui n'a presque laissé de correspondance entre eux que celle des exactions d'une part, & des murmures de l'autre.

Elle a donné au préjugé, ennemi d'une réforme salutaire, une foule de partisans intéressés à le répandre, & à l'accréditer, dans ces corps qui se flattent d'en recueillir le fruit, dans ces compagnies à qui il importe que les Rois ne soient pas absolus, parce qu'alors elles ne seroient rien, & que les sujets ne soient pas libres, parce qu'il en résulteroit pour elles la même nullité.

C'est elle, par conséquent, qui empêchera toujours les Souverains de devenir assez indépendans pour n'avoir plus besoin que de faire le bien du peuple, & le peuple de s'éclairer assez

pour briser ces liens subalternes qui l'écrasent, pour dire hautement, » nous ne voulons, comme » l'univers, être soumis qu'à un seul pouvoir. La » Religion ne nous révèle qu'un Dieu : la politique ne doit nous donner qu'un Roi : qu'il n'y ait plus d'intermédiaires entre lui & nous. Nous voulons faire part d'une propriété, afin d'avoir part aux vrais avantages de la propriété «.

Tant que ce langage ne fera pas celui des nations, & qu'elles ne le réaliseront point dans la pratique, elles languiront dans le désordre, le désespoir, & l'ignominie. Elles trouveront le despotisme en voulant l'éviter. Ce sont des brebis à qui des loups persuaderoient de passer la nuit hors du parc, de peur de paroître trop s'humilier devant le berger.

Mais quelle est cette propriété salutaire à laquelle je veux que les hommes se soumettent ? Eh, je l'ai dit dans le passage cité ci-dessus de ces *Annales* : il n'y en a pas de deux espèces. C'est la propriété foncière, effective, consacrée par les loix ; celle qui donne à un bourgeois le domaine perpétuel & incommutable de sa métairie. Tout est perdu, si celle des Couronnes n'est pas précisément du même genre : au lieu qu'en supprimant entre elles toute distinction, toute différence, on assure le repos des Rois, & la sécurité des peuples. Non-seulement c'est le régime politique le plus raisonnable ; non-seulement c'est le moins sujet aux inconvéniens, mais c'est aussi le seul susceptible de l'application des remèdes, le seul où la force qui subjugué tout, soit elle-

même soumise à un frein, si elle s'emporte, & à des peines si elle le brise.

Que ce soit le plus raisonnable, il faudroit avoir perdu l'usage de la raison pour en douter. Il n'y en a pas d'autre au moins qui puisse justifier ce qui se passe dans le monde. Si vous le rejettez, tout ce qui s'appelle Gouvernement, la politique entière, dans son ensemble, & dans ses parties, n'est plus qu'un cahos d'absurdités, de contradictions & d'horreurs. Les Traités de paix & de guerre, les *Cessions* de Provinces faites par le vaincu, l'obéissance exigée par le vainqueur, les *sermens* prêtés & reçus ne sont plus que des amusetes frivoles, des joujous d'enfans, ou tout au plus des hommages de l'impuissance, & les rigueurs exercées contre les défections des assassins.

De même le droit *Héréditaire* des Couronnes, celui des *Régences* dans les minorités, sont également, dans ce cas, des chimères destituées de tout fondement. Si un Roi défunt n'a pas été propriétaire de son Empire, comme mon pere l'étoit de sa maison, de quel droit le transmet-il à son fils ? Il n'y auroit, je ne dis pas de juste, mais de praticable, que les *élections* : à chaque génération le trône seroit, non pas vacant, mais dissous.

En supposant même qu'il pût passer, d'après une constitution particulière à l'héritier majeur, déjà parvenu à l'âge, à la vigueur nécessaires pour l'occuper, au moins il s'évanouiroit pour le *mirreur*, condamné par la nature à attendre

le développement de ses facultés. Le propriétaire peut sans doute se donner des substituts pour régir ses possessions : mais à quel titre , celui qui ne l'est pas , peut il se faire remplacer ? Si le Prince vivant n'a qu'un *exercice* , s'il n'est que l'*usufruitier* métaphysique des droits de sa Couronne , cet exercice , cet usufruit s'anéantit au moment où lui-même est englouti par le tombeau. Si quelque chose lui survit , je le demande , qu'est-ce , sinon sa propriété : & si elle ne s'éteint pas avec lui , combien est-il plus évident qu'elle vivoit avec lui ?

Cependant le droit d'hérédité pour les Couronnes , & par conséquent celui de *Régence* , qui en est une suite indispensable , est devenu le droit universel de l'*Europe* : c'est même l'unique point de nos constitutions qui ne soit susceptible d'aucun embarras , qui n'admette ni ambiguïtés , ni commentaires. Le préjugé a été forcé de céder en ce point au cri de la raison , à l'impulsion impérieuse de l'expérience : il a rendu un demi-hommage à la vérité : & le bien qui en résulte doit aider à concevoir combien en produiroit son triomphe entier.

Ce qui le retarde le plus , c'est l'idée humiliante qu'il semble présenter. Imbus de nos préventions *Gothiques* , nous rougissons , & nous tremblons , à la seule pensée de ne composer qu'un troupeau livré à la discrétion du pasteur qui le gouverne. Quoi ! faire partie du bien d'un maître ! n'exister que sous son bon plaisir , & parce qu'il est intéressé à nous protéger ! Quelle dégradation !

Je sens combien cette ignominie doit répugner à un *Conseiller du Roi*, à un *Commis de Greffe*. Quand on a payé quarante mille francs pour être associé à la tutelle d'un Prince majeur, ou pour signer des Arrêts en son nom, je conçois qu'il est dur d'entendre dire qu'on n'est qu'un mouton de sa bergerie. On doit voir dans cette qualification de la bassesse & du danger.

Si j'osois cependant faire quelque remontrance à ces nobles partisans de l'*Aristocratie*, je leur observerois que leur délicatesse est bien inconsequente. Quant à l'opprobre, j'ignore si mon principe en entraîne plus que les leurs. Ils redoutent, disent-ils, le despotisme, & ils accablent celui à qui il est dangereux d'en donner le goût, de tous les titres qui peuvent l'inspirer. Ils lui disent à genoux qu'il ne tient sa Couronne que *du Ciel & de son épée*; qu'ils sont prêts à sacrifier leurs biens & leur vie pour lui; ils l'engagent à se bien persuader qu'il est la loi vivante, l'image de la divinité sur la terre, ce qui, si les mots signifient quelque chose, établit entr'eux & lui bien une autre distinction. De peur d'appartenir à un maître, ils en font un Dieu. Du côté de l'honneur, je ne fais ce que nous y gagnons.

Mais voici bien une autre inconséquence. Après avoir fait naître l'orgueil dans le cœur des Rois par des titres pompeux & des génuflexions sans fin, on les chicane sur toutes leurs démarches. On ne cesse de travailler à enchaîner, de toutes manières, ce pouvoir dont on ne cesse d'exalter l'indépendance. On métamorphose en satyres sar-

A la vérité , si le succès le favorise , & que , pour châtier des prévarications , ou par des desseins inconnus à notre foiblesse , la Providence permette à la fortune de le seconder , il deviendra l'égal du Prince , à l'Empire de qui il s'est soustrait : il s'asseroira au rang des maîtres du monde : mais ces brillantes apothéoses seront toujours rares ; dans cette carrière glissante , il y a plus de *Mandrins* renversés , étouffés de bonne heure , que de *Cromwels* ou de *Kouli-kan* qui la parcourent jusqu'au bout.

Voilà , je crois , Monseigneur , ce qu'il est possible de dire de plus court , de plus clair & de plus certain sur cette matière délicate. Mais il me reste encore une objection à discuter & à détruire.

Si votre principe , me dira-t-on , ne livre pas les peuples à l'anarchie , il les abandonne au despotisme. Il ne s'élèvera point de rebelles , mais le monde va fourmiller de tyrans. Dès que vous aurez persuadé à un Prince que la force légitime tout , avant que de faire un mouvement , de donner un ordre , il consultera , non pas son cœur , mais ses ressources. Il se livrera sans remords à tous les excès où il sera certain de n'être pas contrarié. Vous ôtez ainsi aux peuples leur dernier refuge contre les abus du pouvoir , la honte qui le contient , & le scrupule qui l'enchaîne. Je n'affoiblis pas , comme on voit , le raisonnement que l'on pourra m'opposer.

Mais , Monseigneur , il porte sur un sophisme ,

& une méprise. J'ai dit que tous les trônes étoient issus de la force ; je n'ai pas dit qu'il n'y eût aucuns devoirs pour les mortels fortunés , ou à plaindre , qui y sont assis. J'ai dit que la puissance prépondérante devenoit dès-lors nécessairement légitime : je n'ai pas dit qu'elle n'eût pas de bornes , ni que toutes les actions de celui qui l'exerce devinssent équitables , ou que tous ses attentats dussent rester impunis , par cela seul que le pouvoir dont il est armé ne peut pas éprouver de résistance.

Mais où se trouveront ces bornes ? Où ? Dans la nature des choses , qui veut que tout en ait , dans le moral , comme dans le physique. Qui les posera ? La nécessité. C'est ce qu'il faut développer , & pour le coup je vais dire des choses nouvelles , ou du moins achever d'éclaircir les nouveautés que j'ai déjà laissé entrevoir dans le Tome III. de ces *Annales* , pages 355 & suivantes. Je vous supplie, Monseigneur, de relire ce morceau avant que de revenir à celui-ci.

On voudroit en vain se le dissimuler ; dans notre *Europe* , les peuples souffrent , & les Gouvernemens ne sont pas contents : tout est de part & d'autre dans cette agitation , cette effervescence qui précède les crises en tout genre. Ces déclamations , prétendues philosophiques , qui se multiplient , ces cris de douleur , ou de rage qui s'élèvent de toutes parts , l'indisposition générale des sujets , leurs satyres contre les administrations , prouvent assez que celles-ci ne donnent pas le bonheur.

A la vérité , si le succès le favorise , & que , pour châtier des prévarications , ou par des desseins inconnus à notre foiblesse , la Providence permette à la fortune de le seconder , il deviendra l'égal du Prince , à l'Empire de qui il s'est soustrait : il s'assoira au rang des maîtres du monde : mais ces brillantes apothéoses seront toujours rares ; dans cette carrière glissante , il y a plus de *Mandrins* renversés , étouffés de bonne heure , que de *Cromwels* ou de *Kouli-kan* qui la parcouraient jusqu'au bout.

Voilà , je crois , Monseigneur , ce qu'il est possible de dire de plus court , de plus clair & de plus certain sur cette matière délicate. Mais il me reste encore une objection à discuter & à détruire.

Si votre principe , me dira-t-on , ne livre pas les peuples à l'anarchie , il les abandonne au despotisme. Il ne s'élèvera point de rebelles , mais le monde va fourmiller de tyrans. Dès que

v
l
n
p
f
d
p
v
f
k

Mais c'est nous qui souffrirons de son inconduite ! Nous sommes innocens de ses désordres, & nous en porterons la peine ! Eh ! oui sans doute. Connoissez-vous quelque constitution qui garantisse les sujets d'être les victimes des folies des grands. ? Il y a long-temps qu'*Horace* vous a dit :

Quidquid delirant Reges , &c.

La postérité d'un pere crapuleux est-elle coupable des travers de son auteur ? Et n'en est-elle pas punie ?

Vous dites que la définition la plus consolante de la royauté , c'est de la comparer à une famille , & j'en conviens volontiers. Comme elle est associée à l'éclat des vertus de son chef , il faut bien qu'elle participe à la honte de sa dépravation.

Mais cette parité , dont vous ne retirez que l'idée d'une association plus souvent malheureuse que fortunée pour les peuples , moi j'en vois naître le remède secourable qui les affranchit. Hommes honnêtes qui m'honorez de votre attention , écoutez-moi , défendez- moi. Mon cœur est pur ; mes principes le sont. Maudit soit à jamais celui qui oseroit calomnier mes intentions , ou empoisonner mes paroles.

La propriété en elle-même , la propriété foncière , telle que la société l'a instituée , est indéfinie par sa nature ; mais elle est bornée par son objet. Sa nature est d'être utile : dès qu'elle

devient nuisible , elle peut , d'après les loix de la raison & de la justice , être modifiée , restreinte , & même détruite.

Ainsi , quoique le domaine du prodigue dont je viens de parler , soit sacré comme tous les autres , les Tribunaux sont cependant autorisés à l'en priver , quand il en intervertit l'usage. La loi vient alors au secours de la famille éplorée : elle brise dans la main de ce furieux le levier avec lequel il ébranloit sa maison ; elle le met , par un effort violent , dans l'impuissance de consommer sa ruine & celle de sa race.

Mais prenez y garde , ce n'est qu'à l'extrémité qu'elle en vient à cette extrémité. Ce n'est que pour sauver la propriété elle-même , compromise par des profusions extravagantes. On n'interdit pas un homme pour des caprices , pour des humeurs. Il peut impunément être dans son ménage dur , hautain , avare , inconstant : tous ces défauts le rendent odieux à la société qui l'évite , & à charge à sa famille qui ne peut le fuir. On la plaint , on la console ; mais la Justice n'a pas de secours à lui donner. Elle ne s'arme en sa faveur qu'au moment où le chef aliéné ose porter la main sur le Dieu qui préside à ses foyers , & détruire lui-même l'autel sacré de la propriété : alors son attentat est puni par l'extinction des droits qu'il a violés le premier.

Voilà la peinture naïve de ce qui doit arriver dans les grandes familles que l'on appelle des *Royaumes*. Quand elles seront régies par les mêmes règles , elles auront les mêmes ressources.

Mais où est le Tribunal qui légitimera leurs plaintes , & ratifiera l'interdiction terrible qu'elles seront autorisées à requérir ?

Où ! je vous l'ai dit , dans celui qui est l'origine , la base de tous les autres , dans ce principe , dont l'influence ne peut être ni contredite , ni bornée , & devient toujours sensible au moment où elle devient nécessaire , dans ce que le Président de *Montesquieu* appelle une *Insurrection* ; dans ce que les Polonois nommoient une *Confédération* ; dans ce que la véritable politique & la saine Philosophie appellent le résultat de la nature des choses , dans l'usage d'une force correctrice supérieure à celle dont il faut réformer les abus.

Mais cette force qui n'est que la réunion de plusieurs contre un , dans quel cas peut elle avoir lieu ? Dans quel cas aura-t-elle lieu en effet ? Est-ce ici comme dans les *Robinocraties* où les factions ont toujours des organes prêts à transmettre leurs murmures , bien plus aux peuples qu'on se propose d'échauffer & de séduire , qu'au Prince qu'on feint de vouloir éclairer ? Est-ce comme dans les Monarchies , soi-disant *mixtes* , & vraiment nulles , où le Prince n'est qu'un fantôme , & la royauté une formule ; où la nation s'est donnée , sous le titre de *Représentans* , cinq cens Rois , dont chacun peut six fois par semaine donner le signal de la révolte , & commander l'incendie ?

Il s'en faut bien. La propriété générale , étant le lien de l'Etat , la sauvegarde du repos , du bon-

heur de tous les particuliers , le seul danger de ce gage précieux fera capable de les émouvoir , & ils ne se méprendront jamais sur cet intérêt essentiel.

Si un Prince est ambitieux & guerrier, ils s'armeront, ils mourront pour lui. S'il est fier, impérieux, ils lui baisent les pieds ; s'il a du goût pour la volupté, ils le laisseront voler de maître en maître : il n'y aucun d'eux qui ne calcule en lui-même les avantages que peut, dans tous ces cas, lui procurer sa dépendance, & qui ne sente qu'ils en surpassent les désagréments : ils souffrent, ils tolèrent, ils dissimulent : mais à l'instant où les propriétés sont en danger, ou sur le siège de la Justice, on ne voit plus qu'un simulacre capricieux qui méconnoît les règles, & confond arbitrairement les possessions ; alors, sans concert, sans complot, tout se soulève, tout s'arme : ce n'est pas en vertu d'une loi : ce n'est pas en réclamant un pacte antérieur & rédigé en cérémonie : c'est d'après la constitution même de la société, d'après sa nature fondamentale, d'après le principe qui fait qu'elle ne peut pas être autrement qu'elle n'est.

Il n'y a jamais d'émeute, tant que les *Loix Civiles* sont respectées. Il y en a toujours, quand elles sont enfreintes, parce que dans le premier cas, les vexations, & la crainte qu'elles inspirent, ont des bornes ; dans le second elles n'en ont pas.

» *Cromwel* étoit un usurpateur, comme je l'ai

» dit autrefois. Il avoit forcé la religion d'être sa
 » complice. Il avoit volé la couronne ; & , n'osant
 » la mettre sur sa tête , il se faisoit obéir en la
 » portant à la main. Mais il respectoit les droits
 » des particuliers : il faisoit rendre la justice avec
 » une impartialité sévère. Il étoit le seul tyran
 » des trois Royaumes. Il mourut paisible dans son
 » lit : des larmes non suspectes honorèrent son
 » convoi : son nom , loin d'être flétri , ne se pro-
 » nonce encore en *Angleterre* , & même par-tout
 » qu'avec une espèce de vénération.

» Comparez la conduite & les maximes de cet
 » heureux coupable dans la manutention de l'or-
 » dre civil , avec celles de l'infortuné *Charles pre-*
 » *mier* ; & vous n'aurez pas de peine à démêler
 » d'où est venue la différence de leur sort.

» Peut-être ne tint-il pas à la Duchesse de *Mont-*
 » *pensier* que *Paris* , un demi-siècle plutôt , n'eût
 » donné à *Londres* l'exemple de cette terrible ven-
 » geance des peuples : mais malgré ses cabales ,
 » malgré les pistoles de l'*Espagne* , malgré les ser-
 » mons des Moines & les intrigues de *Rome* , ja-
 » mais le Duc de *Guise* n'auroit trouvé tant de
 » partisans , si les prodigalités de *Henri III* ne
 » l'avoient mis dans la nécessité d'être injuste.
 » Pour donner cent mille écus à l'un de ses favo-
 » ris , il falloit appauvrir une foule de sujets ; &
 » le nombre de ceux qu'il dépouilloit surpassant
 » de beaucoup celui de ceux qu'il enrichissoit , la
 » révolution s'ensuivit bientôt.

» On fait honneur à la mort de deux femmes

» de l'expulsion des *Tarquins* & de celle des *Dé-*
 » *cemvirs* : certainement on se trompe. Les atten-
 » tats du jeune libertin & du grave Magistrat furent
 » le prétexte , l'époque du soulèvement , mais
 » non pas la cause. Quand la chaste *Lucrèce* auroit
 » laissé dans l'ombre du silence l'affront qu'elle
 » avoit reçu pendant l'obscurité de la nuit ; quand
 » la belle *Virginie* auroit été livrée sans contra-
 » diction au vil affranchi qui ne s'en disoit le
 » maître que pour la prostituer , le trône & le *Dé-*
 » *cemvirat* n'en auroient pas moins été renversés
 » tôt ou tard.

» *Tarquin* par ses prodigieux bâtimens fouloit
 » le peuple. Il enrichissoit les soldats pendant la
 » guerre , & ruinoit les citoyens pendant la paix.
 » *Appius* , en arrachant une fille des bras de son
 » pere , attaquoit une propriété sacrée. Ce fut
 » bien moins l'outrage fait à la pudeur , qui ré-
 » volta les *Romains* , que l'atteinte donnée à la
 » puissance paternelle. Voilà ce qui les fit éclater
 » dans les deux cas. Sans cette considération la
 » populace auroit pu jeter quelques cris ; mais
 » les licteurs l'auroient bientôt dissipée. L'émeute
 » auroit fini par des vaudevilles ; & ce qui en fit
 » une révolution sérieuse & durable , ce fut le
 » danger que couroient les propriétés.

» Enfin *Tibère* , *Louis XI* , *Ferdinand le Catholi-*
 » *que* , &c. étoient certainement des Princes dé-
 » testables. Ils se jouoient , au moins les deux
 » premiers , de la vie des hommes , & tous les
 » trois de la sainteté des sermens. Ils sacrifioient
 » tout à l'augmentation de leur pouvoir. Cepen-

» dant on trouve , dans les Annales de la Poli-
 » tique, peu de regnes aussi fortunés. Pourquoi ?
 » c'est que leur cruauté, ou leur perfidie, étoit *jus-*
 » *ticière*, s'il est permis de le dire ; c'est que les
 » propriétés leur étoient sacrées. Au milieu des
 » ordres sanguinaires qu'ils donnoient, ils respec-
 » toient les possessions des peuples, & les for-
 » çoient par conséquent de respecter la leur. Ils
 » affermissoient les droits privés du citoyen, &
 » rendoient solides leurs droits universels, dans la
 » même proportion ».

Voilà ce qu'il faut dire aux Souverains appela-
 lés au trône par leur naissance : voilà les princi-
 pes préservateurs qu'il faut leur inculquer.

Il n'y en a pas un qui adopte l'iniquité par sys-
 tème, par goût, par envie de violer la loi. L'in-
 justice dans un Monarque absolu, qui n'est pas
 contredit, est une extravagance. Celui qui la
 commettrait de sang-froid, feroit un fou qu'il
 faudroit enfermer, plutôt que punir. Comme un
 dérangement absolu d'organes est rare, ce n'est
 pas là le malheur que les sujets ont le plus à crain-
 dre : ce qui est commun & journalier, ce sont les
 surprises des *Courtisans*, des *Maitresses* : c'est l'avi-
 dité des *Favoris*, des subalternes de toute espèce :
 or, pour armer le Prince contre tant de séduc-
 tions, il n'y a d'autres ressources qu'un grand
intérêt personnel.

Le plaisir lui fera bientôt perdre de vue les
 préceptes que vous lui aurez débités au nom de
 la *Religion* : la foiblesse lui fera illusion sur les

conseils de la *Morale* & de l'*Humanité*. Mais quand vous lui direz que s'il n'est pas éternellement sur ses gardes, il peut à chaque instant être compromis lui-même ; foyez sûr qu'il vous écoutera. Sa suprématie ainsi modifiée, lui inspirera bien plus de réserve que d'orgueil.

Cessez donc de lui parler d'une généalogie *divine*, ou d'un contrat avec ses sujets. Cessez de lui répéter que *son pouvoir vient de DIEU*. Sans doute il en vient, mais comme sa vie, comme ses talens, comme tout ce qui existe dans le monde. L'influence de la Divinité n'est pas & ne peut pas être plus sensible dans la distribution des trônes, que dans celle des millions de fortunes qui leur sont subordonnées. L'idée contraire n'est propre qu'à faire des oppresseurs sans remords, & des tyrans impunis.

Mais ne tombez pas dans l'autre extrémité : ne dites pas non plus aux peuples que c'est *sur leur consentement* que le droit de les régir est fondé. Ne les bercez pas de ces chimères flatteuses qui appellent la révolte & fomentent les divisions, sous prétexte d'invoquer la justice. Si la première de ces assertions est une imprudence redoutable, la seconde est une fausseté scandaleuse.

Brûlez donc vos histoires, si vous voulez nous persuader qu'il y ait jamais eu un *Paëte* entre les sujets & leur Souverain (1). Dites aux Couronnes

(1) *Excepté en Danemarck, où il existe en effet, mais conformément aux principes que je pose ici. C'est de*

de cacher leurs titres , puisqu'ils font tous écrits avec du sang.

Non , cet *accord* n'a jamais eu lieu , ni dans la *Démocratie* , parce que la Souveraineté y est répartie entre tous les Membres de l'*Etat* , & qu'on ne fait pas de conditions avec soi-même , ni dans la *Monarchie* , parce que sa nature exclut toute idée de contrat ; & s'il est vrai qu'il existe dans l'*Aristocratie* , dans la *Monarchie mixte* , il en a fait aussi le Gouvernement le plus imparfait , le plus dur , le plus corrompu , & par conséquent le moins durable qu'il soit possible d'imaginer.

Cette espèce de traité suppose nécessairement

un contrat d'abandon , & non pas de résistance. Voyez où la méthode contraire a conduit la Pologne. Après cinq siècles d'Anarchie , elle lui a attiré la dégradation la plus humiliante , & le démembrement le plus scandaleux dont l'histoire conservera le souvenir.

Cependant , si ce partage célèbre est une honte pour la nation , ce sera un bien pour les sujets : ils sauront enfin à qui obéir. La couronne rétrécie , en deviendra plus ferme sur la tête à qui tôt ou tard sera transféré le droit héréditaire de la porter ; & si dans ce moment les Polonois avoient le courage heureux dont les Danois s'applaudissent ; s'ils étoient assez éclairés , en se donnant un véritable Roi , pour lui conférer une autorité absolue , pour anéantir les débris de la féodalité qui déchirent & énervent encore toutes les autres constitutions de l'Europe , ils étonneroient peut-être avant peu , par leur prospérité , les nations qui triomphent aujourd'hui de leur avilissement , ou en gémissent.

des témoins impartiaux & sans intérêt , appelés pour le certifier ; un dépositaire indépendant pour le conserver ; une puissance supérieure pour veiller à le faire exécuter. Et tout cet appareil est-il compatible avec un Gouvernement , quel qu'il soit ?

Quel fera l'arbitre devant lequel on portera les plaintes contre l'infraacteur ? Si cet arbitre est assez fort pour faire exécuter sa sentence , ne le fera-t-il pas assez aussi pour subjuguier les deux plaideurs ? Et s'il ne peut pas la faire prévaloir , à quoi servira-t-elle ?

Au défaut de ce contrat chimérique , on a imaginé , comme je l'ai observé , je ne fais quels corps *intermédiaires* , établis dans la nation même , pour leur confier , a-t-on dit , un prétendu *dépôt de LOIX*. Qu'en est-il arrivé ? Des trahisons ou des combats. Ce ne sont pas les droits du peuple que cet établissement a garantis ; c'est leur oppression qu'il a facilitée. Pour séduire ces vautours affamés des dépouilles du reste de la nation , les aigles couronnés n'ont qu'à consentir au partage , & leurs rapines ne trouvent plus d'obstacles.

Les débats même , quand il s'en élève sur l'exécution des clauses du prétendu pacte , tournent toujours au désavantage du *peuple*. Après l'avoir ruiné par la prévarication de la cupidité , on le ruine encore plus par l'audace de la résistance : il est l'arme avec laquelle les deux autorités rivales se battent , quand l'une devient trop exigeante , & l'autre trop avare.

C'est donc s'abuser volontairement & dangereusement que d'imaginer un pacte, une convention entre la partie d'un Empire qui doit obéir, & celle qui doit commander. Cette illusion, partout où elle a été rédigée en principe, & consultée dans la pratique, a été le signal des plus horribles calamités.

Il n'y en a pas d'autre que la nécessité d'observer les règles de la justice, de peur d'être soi-même la victime de leur infraction; & cette nécessité, encore une fois, résulte moins du raisonnement que de la nature même des choses : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qu'on te fit.* Cette loi vraiment *fondamentale* de la société, est le fond de la *Politique*, plus encore que de la *Morale*.

Au lieu d'outrager un Prince par des satyres, de le corrompre par des adulations, de le fatiguer par des remontrances, de le tromper par de fausses définitions de ses droits, & de ceux du peuple, il faudroit qu'une voix majestueuse lui dit souvent : » Tu n'as pas de châiment *légal* à » craindre : ta tête est sacrée : mais prens y garde, » la foudre frappe le frontispice des temples, » comme le seuil des plus humbles masures. *Dieu* » t'a couronné, sans doute : mais si tu opprimes » ce peuple qu'il t'a soumis, l'effort avec lequel » il brisera sa chaîne viendra de *Dieu* également : » le ciel, arbitre unique entre le maître & les » sujets soulevés, ne s'explique que par des vic- » toires ; ne les réduis pas à la nécessité d'im- » plorer ces redoutables oracles «.

Voilà l'abrégé de toute la *Politique*. Voilà à quoi se réduisent toutes les questions de *Droit public*, si verbeusement, si ridiculement traitées, par l'espèce d'Ecrivains qu'on veut bien appeller les *Publicistes*. Ces maximes fixent à la fois les droits des Princes & ceux des peuples.

Elles ne sont pas sujettes aux inconvéniens du prétendu *pacte social*, & du contrat juridique supposé entre les Rois & les Sujets; contrat qui ne défend pas plus les uns que les autres; contrat aussi propre à justifier des vexations que des révoltes, & dont il faut toujours finir, comme ici, par remettre le jugement à *la force*, avec cette différence, qu'il produit une infinité de maux, avant la décision sanglante & définitive qui le confirme ou l'anéantit: parce qu'il suppose, comme je l'ai observé, des garans ou des dépositaires chargés d'en révéndiquer l'observation, & que ceux-ci ne songent à punir l'infraacteur, que quand il est assez mal-à-droit, ou assez imprudent pour ne pas les associer à l'infraction.

Je dis qu'il ne défend pas plus les Rois que les Sujets, & cela est évident, puisque leur sort dépend de l'explication qu'on y donne, & de la subtilité des interprètes. Avec quelque soin qu'il soit rédigé, un Prince despotique & un Sujet ambitieux, y trouvent toujours de quoi autoriser leurs entreprises, l'un par le texte, qui ordonne l'obéissance, l'autre par l'esprit qui y met des conditions; & ce qu'il y a de plus triste, c'est que l'incertitude apparente du droit, fournissant des raisons de chaque côté, elle écarte les scrupules &

les remords ; elle justifie l'acharnement par des syllogismes , & multiplie les fureurs en tranquilisant les consciences.

C'est ce qui ne peut pas avoir lieu ici. Le Prince dans mon système a pour défenseurs tous les citoyens propriétaires : ils lui sont attachés ; non par le lien fragile d'un parchemin que l'ambition élude & déchire à son gré ; mais par la chaîne éternelle & immuable de l'intérêt. Faisant partie de lui , tous les coups qu'on lui porte , ils les ressentent , & s'arment sans délai pour l'en préserver.

Mais ces engagements sont réciproques : ce qu'ils lui doivent , il le leur doit , par le même principe. Ils lui conservent sa propriété , pour ne pas voir troubler les leurs : dès le moment où il porte lui-même atteinte à celles-ci , la sienne s'évanouit , & ce moment , encore une fois , on ne peut jamais s'y tromper. Ce sont des faits , & non pas des raisonnemens qui l'indiquent.

Cette morale est donc aussi salutaire aux *Couronnes* qu'aux *Peuples* , qui en dépendent. Elle ne met pas les Princes à la discrétion des Sujets ; mais cependant elle n'assure pas l'impunité à leurs travers. Elle les constitue eux-mêmes les maîtres de leur sort : elle ne leur interdit que ce qu'ils ne peuvent se permettre sans extravagance : elle leur garantit un regne fortuné , dès qu'ils ne jetteront pas eux-mêmes la pomme de discorde , qui pourroit le troubler : elle produit tous les biens , & ne peut autoriser aucun mal. Je le répète , il n'y a

que le danger des *propriétés* qui fera sonner l'alarme, & il est si facile aux Princes de prévenir ce terrible tocsin, que les soumettre à cette unique sujétion, c'est presque ne leur en laisser aucune.

C'est ici la première fois que ces vérités sont présentées sans voile : mais elles vivent dans tous les cœurs. De tous ceux qui me liront, il n'y en a pas un qui ne s'avoue à lui-même qu'un sentiment intérieur les lui a souvent fait entrevoir : mais l'habitude & le préjugé les étouffent, & ces préjugés ne sont ceux ni de la Religion, ni même de l'autorité.

La Religion est loin de condamner mes principes. C'est trop peu dire : elle les approuve formellement : tout ce qui précède, n'est que le commentaire du passage de S. PAUL dans l'*Epître aux ROMAINS* : *Que tout être soit soumis aux Puissances prépondérantes ; car IL N'Y A POINT DE PUISSANCE QUI NE VIENNE DE DIEU. Omnis anima Potestatibus SUBLIMIORIBUS subdita sit : NON ENIM est potestas , nisi à Deo.* Il n'admet point d'exception dans la généalogie des pouvoirs ; mais c'est pour les plus élevés, *sublimeribus*, c'est-à-dire les plus forts, qu'il exige l'obéissance.

Jésus-Christ de même a prescrit de *rendre à CÉSAR ce qui est à CÉSAR* ; mais à qui les Césars doivent-ils leur titre ? Quel est l'instant où la métamorphose d'un simple citoyen en Empereur devient légitime ? C'est ce qu'il n'a pas dit : c'est un problème dont Dieu abandonne la solution aux deux grands mobiles secondaires, par qui il laisse

gouverner ce monde, la *force* qui établit les Gouvernemens, & la *force* qui les change. Voilà, après lui, les maîtres de l'univers; il n'y en a pas d'autres.

La seconde, n'étant que le remède aux abus de la première, la *Religion* combat tant qu'elle peut les abus qui la nécessitent: elle soutient la Justice, sa sœur, & son image. Elle avertit le Prince; elle contient les sujets: mere tendre, elle s'efforce de maintenir la paix entre ses enfans. Au moment où la mesure est comblée, où l'intervention des Loix, c'est-à-dire des propriétés, rend une secousse indispensable, elle voile ses yeux, pour dérober à sa vue les attentats dont les corrections même sont accompagnées; & quand le calme, ou son apparence, viennent consoler l'humanité éplorée, elle reprend son office de médiatrice compatissante: elle ne désapprouve point le passé: elle ne s'occupe que des moyens de repousser dans l'avenir l'obligation de le renouveler.

Quant à l'autorité, les spéculations que je viens d'exposer ne sont du genre, ni de celles qu'elle doit éluder, ni de celles qu'il lui est permis de proscrire; il y a sans doute, en *politique*, des questions oiseuses, dont l'examen même doit être interdit, comme dans les matières qui ressortissent au Tribunal de la *Pénitence*, il y en a sur lesquelles on ne peut pas donner de règle. Les *Casuiques* & les *Jurisconsultes* sont également coupables, ou ridicules, quand ils lèvent le voile qui couvre de certaines difficultés scandaleuses, dont

l'exposition est plus nuisible ; que la solution n'en peut être utile.

Des *Moines* de tous les Ordres ont examiné , par exemple , ce que devoit faire un sujet dont *la vie est attaquée par son Souverain* : ils ont demandé s'il lui étoit permis de se défendre , & de tuer son agresseur : ils ont répondu affirmativement , & l'on a crié qu'ils autorisoient le *régicide*.

Un Ecrivain *seculier* a discuté la même proposition. Il étoit *Janséniste* & *Homme de Robe* ; il n'a eu garde de penser comme des *Jésuites* & des *Jacobins* : il a prononcé que dans ce cas la résistance n'étoit pas permise (1).

Il falloit flétrir & punir également ces mineurs indiscrets qui vont , sans besoin , fouiller des mines empoisonnées , & infecter l'athmosphère de leurs exhalaisons. Les exemples de cet étrange cas de conscience étant nécessairement très-rares , & même presque impossibles , c'est une absurdité , c'est un crime de les discuter avec appareil.

Il n'en est pas de même des grands principes

(1) Voyez la Science du Gouvernement , par M. de Réal. Il n'est peut-être pas hors de propos d'observer , que ce sont des *ECCLÉSIASTIQUES* regardés comme les esclaves de l'autorité , qui donnent la décision capable de l'effrayer , tandis que l'*HOMME DE ROBE* affecte d'en diviniser même les caprices. De quel côté est-il permis de soupçonner plus de politique , & d'hypocrisie ?

de l'administration sociale ; de ceux qui crient aux Princes, *sois juste*, parce que la justice est le plus solide appui des trônes, qui font dépendre sa sûreté de celle des objets qui lui sont subordonnés. C'est la loi de la nature & de la raison : il n'y a pas un seul Souverain, quelque dépravé qu'il soit, qui puisse se croire intéressé à la méconnoître.

Il y en a peu sans doute qui fussent assez magnanimes pour dire à leur Connétable, comme *Trajan*, en lui remettant l'épée de l'Etat : *C'est pour t'en servir contre moi, si je manque aux règles de l'équité* : mais cependant il n'y en a pas un qui osât, dans son cœur, se dire à lui-même : » Je veux avoir, s'il me plaît, le droit d'être injuste » impunément «.

Il n'y en a pas un, je le répète, qui croie, en autorisant des vexations, donner en effet des ordres d'opprimer. Les *Flatteurs* qui le trompent, les *Courtisans* qui le pillent, lui déguisent toujours ces violences, dont ils ont le profit. Jamais un Ministre n'a été assez impudent pour dire à son maître : » Voilà un homme innocent, mais qui me choque la vue ; prêtez-moi une lettre de cachet pour m'en débarrasser, « & lui présenter l'idée de l'impunité, pour l'enhardir à signer. Les actes de tyrannie les plus scandaleux sont toujours insinués au Prince infortuné qui les ordonne, ou les tolère, comme des traits de sévérité nécessaire, ou des précautions indispensables.

Leur cœur réclame sans cesse contre ces for-

mules de la barbarie *Gothique* qui souillent nos ordonnances , & que le prétendu despotisme même de l'*Asie* ne connoît pas ; *car tel est notre plaisir*. Tous avouent que ce n'est pas leur plaisir qui doit les guider , mais la justice : tous conviennent qu'ils ne doivent pas tout se permettre , & qu'il est des choses illicites , même au diadème.

Aucun , en consultant son cœur , ne sera donc alarmé d'entendre un vrai Philosophe lui dire , que pour affermir les trônes , la justice vaut mieux que la force , parce que celle-ci est un instrument aveugle , qui sert indifféremment à l'attaque , comme à la défense , au lieu que l'équité est un rempart inébranlable : la nature entière périroit plutôt qu'un trône dont elle est le fondement , parce que l'intérêt universel est de le soutenir.

J'acheverai de développer un jour tous ces objets dans le Livre de la *Théorie des Loix* , où je traite en détail de la *Souveraineté* , & de son étendue , comme de ses limites. Ce que j'en ai dit ici , m'a paru indispensable pour commencer à familiariser mes Lecteurs avec mes principes ; sur les *ENREGISTREMENTS des Loix dans les Tribunaux* , matière que j'ai promis de traiter , matière bien importante , à peine effleurée encore , malgré les orages qu'ont causés parmi nous les différentes manières de l'envisager ; & qui ne peut manquer d'en causer sans cesse , si elle n'est pas enfin éclaircie.

* *
*



A L'AUTEUR DES ANNALES,

PAR UN CHAMPENOIS,

TÉMOIN OCULAIRE.

S É A N C E

De la Société libre d'Emulation en Juin 1778.

RÉPARATION, mon cher Compatriote; je vous la dois, & je vous la fais. J'avois regardé comme une plaisanterie votre tableau de la première Séance de la *Société LIBRE d'Emulation*, &c. Sachant que ces gens-là ne vous aimoient pas, & que vous n'aviez pas sujet de les aimer, j'ai cru de bonne-foi, je l'avoue, que vous vous étiez un peu égayé à leurs dépens: il me paroïssoit impossible qu'un établissement de cette espèce fut accompagné de détails aussi ridicules. Instruit que cette Compagnie donnoit aujourd'hui une représentation,

J'ai voulu voir: j'ai vu.

Je vous écris en sortant du *Parterre*, tout étourdi encore des scènes dont j'ai été témoin. Comptez sur mon récit: publiez-le même, si vous le voulez: il aidera ceux qui auroient pu partager mon incrédulité sur le vôtre, à se convaincre non-seulement que vous n'avez pas chargé les traits de cette étrange caricature, mais que vous les avez adoucis.

La salle du Concert de l'*Hôtel de Soubise* étoit le sanctuaire choisi pour chanter les Vêpres de cette confrérie. Elle est grande : on l'avoit séparée en trois : la partie supérieure étoit réservée pour le Clergé , c'est-à-dire , pour les vénérables associés. Le bas étoit abandonné à nous autres vulgaire : & , sans vanité , l'assemblée n'y étoit pas trop bien composée. L'espace , entre deux , représentoit assez bien le chœur d'une église ; il étoit consacré , comme de raison , aux femmes qui honorent l'institut de leur protection , de leur affiliation , &c. Mais quoiqu'il n'y eût que des femmes , on ne peut pas dire que ce fût du *beau sexe* : on n'accusera en vérité pas le desservant de cette chapelle de chercher à flatter les yeux : je crois qu'il avoit rassemblé tout ce qu'il y a de vieilles & de laides dans Paris : je n'ai pas vu une figure supportable. Dans ces Agapes philosophiques les distractions sensuelles ne sont pas à craindre. Voilà peut-être la première secte qui ait cette maladresse , ou ce désintéressement.

Au milieu de ce cercle de Sibylles s'élevoit l'autel , chargé de toutes les reliques destinées à satisfaire , & à échauffer la dévotion du public. On appercevoit , par exemple , une *soi-disant serrure* , une espèce d'*alembic* , pour distiller , je crois , des *carottes* , un *mouton* à pilotter , une *rame* , un *fusil* , dont le chien ne peut s'abatre que par une machine , qui se meut par une autre machine , le tout pour simplifier les mouvemens , & bien d'autres choses.

Je dis qu'on les *appercevoit* : car n'entroît pas qui vouloit dans ce *saint des saints* : un petit bedeau pâle , maigre , noir , manchot , que l'on m'a dit

être un M. *Ader*, une espèce d'Avocat je crois, veilloit à la barrière, & n'en permettoit l'entrée qu'aux régénérés, aux croyans marqués, comme vous l'avez dit autrefois, *du signe de la bête*.

Quant à M. l'Abbé *Beaudeau*, il étoit par-tout : c'étoit à coup sûr la plus curieuse de ses machines : rengorgé, pincé, adonisé, tendant la main à l'un, donnant un coup d'œil à l'autre, fouriant gracieusement aux femmes, s'inclinant avec une dignité qui ne dérangeoit ni les marons de sa frisure, ni les plis de son manteau, ni sa croix pectorale ; c'étoit une image sensible du mouvement perpétuel : sa figure disoit, c'est moi qui suis le saint de la fête : vous allez être témoin de mon triomphe.

Après m'être amusé de son manège, je commençois à m'en ennuyer, quand un grand tapage, qui s'est fait vers la porte, a annoncé quelque incident intéressant. Tous les yeux se sont tournés de ce côté-là. Les freres ont couru : le sénat féminin s'est levé. L'Abbé *Beaudeau* a volé par-dessus les chaises ; j'ai apperçu des Suisses, des révérences, des complimens, & puis une procession a introduit deux hommes que l'on a placés en cérémonie, avec l'admiration & la satisfaction universelle : c'étoient les Députés de l'*Amérique*.

Enfin tout étant calme, & l'auditoire attentif, un autre petit homme, noir, pâle, & maigre aussi, en longs cheveux, entonna la première antienne : il marmotta trois mots qui signifioient :
 » La Société profite : nous vous sommes bien
 » obligez d'y concourir ; mais il nous faut de

» l'argent : « jamais Ministre des Finances, ou si vous voulez, quêteur Capucin, n'a eu sur ce sujet un laconisme plus énergique. Et puis il ajouta, d'un air malin, *la Société vivra, en dépit de la critique, aussi légère que la conduite de son auteur.* On applaudit pendant trois minutes. Un brave homme qui étoit près de moi, cria en battant des mains : *Linguet en tient.*

Ce n'étoit encore rien. L'Abbé *Beaudeau* monta en chaire, c'est-à-dire, s'exhaussa de son mieux sur son fauteuil ; & il ouvrit la bouche.

Ah ! Monsieur, quel ton ! Vous avez décrit le fausset, & le diapason flûté du Secrétaire perpétuel de l'*Académie Française* : l'Abbé *Beaudeau* est perpétuel aussi ; car ses oraisons ne finissent pas : il est flûté aussi ; car Dieu qui distribue ses dons comme il lui plaît, l'a gratifié d'une haute-contre très-glapiissante. Mais parlez-moi de ses poumons : il a une poitrine de fer, avec une voix d'eunuque : à l'éclat avec lequel il est parti, j'ai cru qu'il n'iroit pas à deux minutes, & sa chanterelle sembloit se monter à chaque seconde. Défunt *Stentor*, de bruyante mémoire, pouvoit avoir une basse plus harmonieuse : mais certainement il n'avoit pas des tenues aussi robustes.

Vous donner le plan de son homélie, c'est ce que ni moi, ni peut-être lui, ne pourrions faire. Il me paroît seulement qu'il a fait l'histoire, & sur-tout l'éloge de la *Société LIBRE*. Il a raconté ses progrès, ses pertes, ses espérances : il a prouvé, clair comme le jour, que rien n'étoit si

utile, si nécessaire qu'une *Société LIBRE* ; il a assuré que déjà son influence devenoit sensible parmi nous, que la *France* n'étoit plus reconnoissable depuis cette heureuse institution : une *Société LIBRE* anime les travaux : une *Société LIBRE* soutient la foiblesse ; une *Société LIBRE* nourrit la force ; elle enhardit la timidité ; elle encourage la poltronnerie ; elle est le flambeau qui va éclairer le monde. L'humanité entière applaudit à une invention si admirable , & l'univers reconnoissant fera tout-à-l'heure tributaire du pays fortuné, qui en a été le berceau.

Ce cher Abbé est vigoureux : mais il n'est pas infatigable : à force de bramer, il s'enrouoit quelquefois ; & alors il falloit faire une pause , ou créver ; il s'arrêtoit : & pour remplir le vuide, on applaudissoit avec fureur , comme à l'Opéra vous entendez l'*Orquestre* qui ronfle avec fracas dans de certains silences du chanteur.

Il falloit voir sa physionomie dans ces intervalles , au milieu de cette mélodie enchanteresse : rappelez-vous ces *Chinois* de porcelaine , dont la tête suspendue sur un fil d'archal , prend au moindre choc un mouvement d'oscillation qui la promène lentement d'une épaule à l'autre , & fait repasser chaque fois sous les yeux du spectateur , qui l'a mise en branle , une physionomie riante, mais toujours la même : c'étoit exactement celle de l'Abbé.

Ses muscles distendus ne permettoient plus aux nuances de se peindre sur son visage ; partagé

entre la nécessité de reprendre haleine, l'envie de recommencer, & celle de marquer sa reconnaissance au public, il tournoit sur toute l'assemblée des yeux languissans, qui sembloient dire, » je vous remerciérois si j'étois moins essouffé«.

Graces à ces repos, il a fourni sa carrière sans accident, à ma grande satisfaction : car je tremblois à chaque moment qu'il ne se cassât un vaisseau ; & qu'éloquent comme *Vert-vert*, élevé comme ce beau perroquet, accablé comme lui de douceurs, de friandises, il n'expirât comme lui sur le théâtre de sa gloire & de son bonheur.

La tension violente que celle de ses muscles donnoit à mon esprit, m'a fait perdre la plus grande partie de son oraison : je me rappelle cependant qu'il a déploré, un malheur commun, à toutes les sectes, & dont sa perfection même n'a pu défendre la *Société LIBRE* ; celui d'essuyer des apostasies : il a avoué, en gémissant, que l'ordre n'étoit pas à l'épreuve des désertions, que de faux frères, des esprits pusillanimes avoient quelquefois la lâcheté d'en abandonner la bannière ; mais pour consoler l'assemblée, il a observé de suite que les places ne restoient pas long-temps vacantes, & que des novices plus fervens se hâtoient de les remplir.

Il a instruit l'auditoire qu'il se formoit déjà des colonies, d'après lesquelles on ne pouvoit pas tarder à voir se provigner le culte de la vraie foi : mais une chose à laquelle je ne m'attendois pas, c'est qu'il m'a appris que notre bonne ville de
Rheims

Rheims étoit le premier de ces œilletons fortis de la tige de *Paris*, la première de ces filles en *économie*, engendrées dans les Provinces. Ainsi voilà l'Abbé *Beaudeau*, chef d'une filiation qui peut s'étendre à l'infini. La Métropole a envoyé à nos bons *Champenois* un code, des règles, & sans doute des Magistrats : mais gare l'*insurrection*.

Quelque Philosophe, quelque sublime que l'on soit, quelque élevé que l'on veuille paroître au-dessus des besoins de l'humanité, il faut pourtant toujours en revenir à *de l'argent*, quand on veut être fondateur : le vénérable Président avoit débuté par-là : l'Abbé *Beaudeau* a fini de même.

Il a rendu compte des finances de l'Ordre. Il a déclaré que la sacristie avoit neuf mille francs en caisse destinés déjà aux prix proposés, & douze autres mille livres pour les prix futurs : ce n'est pas le trésor de *Crésus* : mais en se dispensant d'adjuger les prix, en se contentant de distribuer de petits encouragemens, avec économie, on affoiblira peu la masse. L'adroit Abbé a même insinué qu'on pourroit la faire valoir, & par conséquent l'augmenter de son propre fonds ; ce qui joint aux libéralités annuelles, ne peut manquer de composer une masse intéressante.

Alors on étendra les bienfaits : on pensionnera les ouyriers : on établira des métiers, on formera des manufactures, on se mêlera de tout ; car c'est là qu'on en veut venir, & peut-être un jour rattrapera-t-on ce bienheureux ministère, ce timon de l'Etat, dont on a si peu profité, quand on le tenoit, & qu'on ne se consolera jamais d'avoir laissé échapper.

Après ces détails de l'administration pécuniaire, l'Orateur a proclamé les sujets proposés pour les prix : c'étoit une seconde annonce , parce qu'aucun n'a été gagné , comme je viens de l'observer.

La chaise percée n'a pas réparé : vous les corrigez ; mais la serrure , qui doit aller toute seule , les Aiguilles , &c. se sont remontrées , dégagées cependant de tout le fatras que vous leur aviez reproché. L'Abbé a renforcé sa voix d'au moins un octave pour cette lecture. On sentoît qu'il vous en vouloit , quoiqu'il n'osât vous nommer. Il n'a pas observé , comme le Président , que *la critique n'empêchoit pas les choses d'aller leur train* : mais sa figure exprimoit ce que ne disoit pas sa bouche. Il avoit dans ce moment l'air d'un écolier qui fait une niche à son maître.

On alloit ensuite lire des mémoires , & je me suis sauvé , comme dit la chanson ,

Pour n'y revenir jamais.

Je ne fais pas si ces gens-ci dureront plus longtemps , ou iront plus loin que les baladins de S. Médard : mais je ne puis croire que les Convulsionnaires de S. Paris aient été seulement moitié aussi ridicules , ou moitié aussi enthousiastes.

Maintenant qu'on me pardonne une réflexion. D'après ce spectacle je ne suis plus étonné que le fanatisme produise une fièvre si violente , quand il a pour objet la Religion , ou même l'amour de la patrie , c'est-à-dire , un de ces grands motifs qui peuvent & doivent ébranler le cœur , puisqu'ici , où il ne s'agit que des sottises indifférentes , ou

Tout au plus d'arts agréables, d'inventions pacifiques, tout ce qui s'en mêle prend le ton, le geste, l'emportement des énergumènes.

Ce que je ne puis concevoir, c'est qu'avec de semblables symptômes ils séduisent des âmes honnêtes, & des esprits vraiment éclairés; car il y en a, & beaucoup, parmi leurs partisans. Que la canaille se laisse subjuguée par le bruit des grelots, & suive avec emportement quiconque prend une marotte pour étendard, rien de si simple. Le cœur des hommes grossiers est, pour ainsi dire, dans leurs yeux, & dans leurs oreilles: ce qui ébranle violemment les fibres dépositaires de ces deux sens, entraîne de toute nécessité les âmes à qui la réflexion n'a pas appris à en éviter les surprises. Voilà pourquoi les dévanciers de l'Abbé *Beaudran*, les frères *Menot*, & autres *Saltimbanques* oratoires produisoient dans leur temps des impressions si vives, avec une éloquence si extravagante, sur-tout parlant de *Dieu* & d'*Enfer*, de *salut* & de *dampnation*. Ce n'est pas de l'art qu'il faut avec le peuple: c'est du mouvement, & du bruit.

Mais dans un siècle, dans un monde cultivé, mais pour des *serrures* & des *aiguilles*, qu'on s'échauffe, qu'on intrigue, qu'on déclame, qu'on bourfille même; qu'on prodigue au stérile honneur de pouvoir se dire intéressé dans ces billevesées. l'or qu'on accorderoit à peine au cri du besoin, aux gémissemens de la douleur indigente; que le tronc de ces quêteurs *Economistes* se remplisse; qu'on les autorise à solliciter ouvertement la charité publique, tandis qu'on mine de tous côtés

des établissemens religieux à qui l'on ne peut faire d'autre reproche, que d'avoir cette charité pour fondement, & pour nourriture, c'est ce qui me passe. De toutes les bizarreries de l'esprit humain, celle-là me semble la plus étrange, sur-tout quand j'examine sur qui elle prend, l'époque à laquelle elle se montre, & quels en sont les objets.

OBSERVATIONS SUR CE RÉCIT.

QUELQUE confiance que mérite un témoin oculaire, je ne puis cependant m'empêcher de soupçonner ici mon Compatriote d'avoir mal vu dans un point, & par malheur c'est le plus essentiel de tous, celui des Dames, acolythes du Frère *Beaudeau*, protectrices de la *bonne œuvre Economique*.

Jamais on ne me persuadera qu'un Ordre aussi respectable, aussi éclairé, ait pu ignorer, ou négliger un article de cette importance. Il n'y a pas d'Opérateur de village, ni de Danseur de corde qui ne sache, que pour attirer les hommes autour de soi, il faut avoir de son côté les femmes, & sur-tout les jolies. Je croirai encore moins que la *Société LIBRE*, ayant battu le tambour pour faire de ces agréables recrues, ait été assez mal-adroite, ou assez malheureuse, pour ne racoler que des figures disgraciées ou décrépites.

Il est vrai qu'il est ici question d'un système *Platonique*, dont par conséquent tous les âges de femmes ne peuvent pas s'accommo-

der. On dit qu'en général la fureur de dominer sur le moral s'empare d'elles, sur-tout quand le physique commence à leur être moins avantageux : elles cherchent à gouverner des amis, quand elles ne peuvent plus se flatter de subjuguier des amans : ce qui écarteroit en effet les jeunes du timon de la *Société Economique*, attendu qu'elles ont bien d'autre chose à faire. Dans ce cas, il faudroit considérer cette belle institution, comme les invalides du sexe, & l'asyle des *vieux Corps*. Ce seroit une addition à faire par le Secrétaire à la liste de ses propriétés.

Mais je pense qu'il y a dans tout cela plus ou moins de méprise. A Dieu ne plaise que je soupçonne nos jeunes & belles Dames, d'être incapables d'embrasser deux objets à-la-fois, & de ne pouvoir concilier les graces tendres qui commandent aux cœurs, avec les spéculations sublimes qui élèvent l'esprit.

Ce qu'on me mande d'ailleurs, fortifie encore la bonne opinion que tout homme honnête doit avoir de leurs facultés à cet égard. Suivant ce qu'on me marque de *Paris*, la société civile est inondée, de houxards en cheveux, en dentelles, en robes d'or & de soie, qui, sous les figures les plus mignones, harcellent sans quartier tous les adversaires de la *Société LIBRE*. Quiconque ne fait pas le catéchisme de l'*Émulation*, & ne croit pas à son formulaire, est assuré de trouver des ennemies armées de blanc, de rouge, de diamans, qui les poursuivent de maison en maison, de cercle en cercle, de spectacle en spectacle. Or, des troupes auxiliaires qui servent si bien dans le

particulier , fans doute on ne les laifferoit pas fans ufage un jour d'action : d'où je conclus que mon homme a mal vu , quand , parmi tant de *Minerves* il a cru qu'il n'y avoit pas de *Vénus*.

Tout ce que je puis imaginer pour l'excuser , c'est que , d'après l'exemple de *Minerve* même , la grande application aux grandes idées de M. l'Abbé *Beaudeau* , a pu altérer un peu les traits de fon charmant auditoire. On fait que la Déesse d'*Athènes* & des Arts , ayant une fois voulu jouer de la flûte , elle s'en dégoûta bien vite , parce que cet exercice lui faisoit gonfler & rougir les joues outre mesure. Je ne fais si nos jolies précheuses de la *Société LIBRE* feroient à fes progrès le sacrifice de leur beauté ; mais il se peut que le jour dont il s'agit , l'excessive contention d'esprit ait influé sur leurs attraits , comme la flûte sur ceux de leur patronne , & que mon Observateur ait vu des figures laides , où il n'y avoit que des figures appliquées.

Au reste , je vois un moyen pour réparer cette injustice , autant qu'il est en moi ; c'est de faire tenir , à la première Séance , une note exacte de toutes les Sœurs qui l'honoreront de leur présence. Le Public jugera à quel âge M. l'Abbé *Beaudeau* choisit ses protectrices , & si ce sont des gouvernantes *Canoniques* qu'il veut donner à l'univers.

Reste seulement à savoir s'il y aura encore une séance de la *Société LIBRE*. A la vérité elle fait des préparatifs qui supposent l'espoir d'une longue durée : elle a des *Règlemens* imprimés , des *Officiers* , une *Administration* , des *Bureaux* ; enfin elle vient de louer un hôtel particulier : voilà un chef-lieu de

rest d'où partiront à l'avenir les ordres destinés à régir, à éclairer l'univers (1). Mais malgré cet appareil, il n'est cependant pas probable qu'un *Don Quichotisme* aussi ridicule, s'étende bien loin.

Son absurdité même doit nécessairement nuire à ses progrès, & à sa durée : il n'est pas possible que cet engouement frivole ne se dissipe avec le temps : il sera détruit chez les femmes, ou chez tant d'hommes qui leur ressemblent, par quelque autre frivolité que ces têtes légères embrasseront aussi chaudement, mais avec aussi peu de tenue ; & chez les hommes graves, par la réflexion, par l'expérience.

A moins cependant que les fondateurs ne réussissent à réaliser le projet qu'ils ont, dit-on, formé ; à surprendre au Gouvernement des lettres-patentes, qui en assurant à leur institut une forme légale, lui donneroient une véritable existence. Alors, je l'avoue, il feroit un corps solide, & capable de résister aux révolutions du temps : mais il n'en feroit ni moins inutile, ni moins ridicule ; il n'en deviendroît qu'un peu plus dangereux.

Il en feroit, comme de toutes les *Académies*, de la *Françoise*, par exemple ; établissement puérile en lui-même, malgré l'éclat dont on en a couvert le berceau ; badinage du despotisme ; qui ne peut pas même remplir l'unique emploi auquel il semble propre, celui de fixer la Langue, puisqu'elle étoit fixée, avant que l'*Académie* eut

(1) Voyez à la fin de cet article, page 252, l'Extrait des Constitutions.

rien prononcé ; puisque son Dictionnaire n'est , & ne peut être que le recueil des décisions portées par l'usage , & que cet usage variant sans cesse dans une Langue vivante , c'est une folie de créer , à grands frais , une Cour pour enchaîner ce *Protée* insaisissable ; il ne faut qu'un Greffe pour constater ses métamorphoses : aussi l'*Académie Française* n'a-t-elle rendu , & ne peut elle rendre aucune espèce de service ; mais par une suite de la nature des corps animés , même des plus inutiles , les facultés qu'elle a reçues pour se mouvoir , elle les emploie à défendre son existence , à détruire ce qui la blesse : une *Académie Economique* en feroit bientôt autant ; elle iroit même peut-être plus loin , s'il est possible.

L'esprit qui l'anime aujourd'hui , ne semble être qu'un esprit d'union , de générosité : il en deviendrait un d'ambition & de despotisme. Les corps physiques se contentent d'exister , & d'éloigner d'eux ce qui les incommode. Les corps moraux veulent s'étendre , s'approprier , conquérir , régner. Toutes les Sectes ont pour devise , ou du moins pour maxime , ces mots célèbres : *Qui non est mecum , contra me est*. Toutes les prennent pour règle de conduite , quand parvenues à surmonter les obstacles , elles ont acquis une forme régulière , & cet à-plomb qui résulte d'une agrégation consacrée par la loi : toutes en conséquence cherchent à écraser , non-seulement les ennemies qui les combattent , mais les indifférens même qui les négligent ; & jusqu'à la vérité qui les alarme.

Celle-ci , prêtant plus au ridicule qu'une autre , seroit plus inquiète , plus vindicative , plus im-

pitoyable : elle s'occuperoit beaucoup moins à faire le bien , qu'à empêcher qu'on ne la convainquit de ne le pas faire : elle donneroit enfin bientôt les scènes de désordre , de scandale , de tyrannie , qu'ont toujours données , que donneront toujours , en politique, en littérature, en philosophie, toutes les sectes, toutes les Académies, toutes les Compagnies présentes ou à venir.

Il ne faut cependant pas dissimuler au Public un fait assez remarquable. Parmi les affiliés rassemblés sous le cordon de M. l'Abbé *Beaudeau* , il y en a plus d'un qui sentent déjà combien son enthousiasme est à charge , & sa pétulance incommode. On assure que la grande partie d'entr'eux cherchent à s'en défaire : il est très-probable que le Discours dont nous venons de voir l'extrait , fera le chant du cygne ; & la dernière explosion pulmonaire de cet orageux Economiste.

Le grand embarras est de le remplacer. Un *Secrétaire* , ou du moins l'Officier qui porte ce titre dans nos *Parlemens Philosophiques* ou *Littéraires* , est une pièce indispensable. C'est le *Parleur* de la Chambre des *Communes* de *Londres* , que nous appelons assez improprement l'*Orateur* , car ce mot en *François* ne rend ni l'idée , ni la chose ; c'est le *Pensionnaire* des Municipalités de *Flandres* , de *Hollande* ; c'est l'*Avoyer* des *Aristocraties* de la *Suisse* ; c'est le *Doge* , le *Gonfalon* de celles d'*Italie* , enfin c'est un homme essentiel , l'ame du Corps , son Président , son Chef , sous un titre modeste & subordonné.

Mais si cet emploi est brillant, il entraîne autant de fatigues qu'il donne de splendeur. Toutes les démarches, il faut que le *Secrétaire* les fasse : toutes les intrigues, il faut qu'il les dirige : tous les discours d'appareil, il faut qu'il les prononce. On ne peut guère se dévouer à cette vie agitée, sans un intérêt pécuniaire qui dédommage, ou une activité passionnée qui y supplée.

Or, jusqu'ici la *Société LIBRE* n'y a pas encore attaché d'émolumens. Ce titre n'a été pour l'Abbé *Beaudeau*, comme les directions religieuses de ses confrères, qu'une source de puissance spirituelle, une espèce de protectorat, dont la gloire de l'exercer a été l'unique salaire, & le commercage, le tatlillonage tracassier auquel il autorise, le seul revenant-bon. En faire un objet de lucre, c'est risquer de l'avilir, & de plus porter une atteinte à la caisse. Le déferer à un homme qui s'y consacrerait, comme le Titulaire actuel, par la seule ardeur du tempérament, & l'envie de jouer un rôle, c'est perpétuer les inconvéniens dont on se plaint, & s'exposer à remplacer une cervelle bouillante par une tête non moins échauffée.

Il faudroit, pour exercer sans danger ce sublime Office, un homme doué de bien des qualités opposées ; qui n'exigeât point d'argent, mais qui ne se prévalût pas de son désintéressement ; qui n'eût ni l'indifférence d'un gagiste, ni la susceptibilité d'un volontaire ; qui conciliât l'empressement avec la réflexion, & ne fût ni trop vif, de peur de l'inflammation, ni trop lent, crainte de la léthargie ; c'est ce qui n'est pas aisé.

On penche cependant à préférer le premier parti. On imagine qu'il est plus aisé d'échauffer un mercenaire, que de réprimer un enthousiaste. On croit qu'avant peu on se décidera à ériger en titre l'Office de *SECRÉTAIRE PERPÉTUEL de la Société libre d'Émulation*, avec cent louis de gages. Ce fera peut-être le premier pas à une érection solennelle de la Compagnie elle-même en Académie.

Si cela est, le pauvre Abbé *Beaudeau* retournera dans l'obscurité : de Prieur il deviendra simple Religieux, dans l'Ordre même fondé par ses travaux. Mais l'histoire lui fournira de quoi se consoler de cette espèce de dégradation anticipée.

Sans aller plus loin que l'Ordre des *Frères Mineurs*, le grand *S. François*, chaud comme lui, instituteur comme lui d'une milice mendicante, dont la Règle sympathise, comme celle des *F. F. Économistes*, avec tous les états, toutes les professions, tous les sexes, &c. *S. François* s'est aussi démis du généralat dès son vivant. Une autre main a tenu, avant sa mort, le sceptre de ce Royaume encapuchonné.

Lycurgue en avoit fait autant, comme on fait. Après avoir établi ses loix, il fit jurer aux *Spartiates* de les observer jusqu'à son retour, & puis il partit de *Sparte* pour n'y jamais rentrer.

M. l'Abbé *Beaudeau*, après sa destitution, aura à choisir de l'exil généreux du Législateur, ou de la soumission édifiante du Fondateur d'Ordre.

EXTRAIT des Constitutions de la Société libre d'Émulation, imprimées en 1778, chez BOUBERS, Imprimeur, rue de la Magdeleine, à BRUXELLES.

Ces Constitutions sont divisées en dix-huit sections. La première traite *du but que la Société se propose.*

La deuxième, *du nombre des Officiers & Commissaires ; de la durée de leurs services respectifs.* On y lit que les Officiers feront au nombre de dix, & les Commissaires au nombre de quarante. Les Officiers feront quatre *Directeurs*, un *Secrétaire*, un *Contrôleur*, un *Trésorier*, trois *Adjoints*, &c.

La troisième section est le protocole *des Directeurs* : ils sont constitués *Présidens* ; ils ont tous les honneurs, comme de raison ; ils recueillent les suffrages ; ils signent les ordres de paiemens ; & dans les assemblées, ils sont obligés de présenter les objets de délibérations de *la manière la plus claire* ; ce qui suppose que Dieu leur donnera le talent rare de la précision ; mais enfin on peut présumer que pour un aussi bel établissement il y aura des miracles.

La septième section traite des *Comités*. Il y en a trois, formés des quarante Commissaires désignés ci-dessus, dont quatorze à l'*Inspection*, huit à la *Correspondance*, & dix-huit à l'*Encouragement* & aux prix. Ces Comités feront comme ces insectes qui naissent, avec la faculté d'engendrer sur le champ. Ils pourront se diviser en d'autres *Còmiticules* qui auront aussi une existence distinguée.

Il y a cinq sections pour la police des assemblées ; savoir, celle des assemblées en *général*,

& puis des assemblées ordinaires , & puis des assemblées extraordinaires , & puis des assemblées d'élection , &c. C'est dans les assemblées ordinaires , que l'on discutera les avis , & après la discussion , le Président prendra les voix. De peur qu'on ne se trompe sur son intention , quand il ira recueillir les suffrages , il lui est enjoint de prononcer ces mots sacramentaux : *Messieurs , il s'agit de décider , &c.*

Enfin il y a une infinité d'articles aussi puériles , ou aussi fastueux ; mais dans la dix-septième section , intitulée *des Encouragemens & des Prix* , il s'en trouve un , le XVIIe , qui peut donner lieu à de profondes réflexions.

» Tous les Associés se feront un devoir d'em-
 » ployer tous leurs bons offices pour accréditer
 » dans le Public les Auteurs dont les travaux au-
 » ront mérité l'approbation de la Société «.

Qu'auroit-on dit , si l'on avoit trouvé dans les Constitutions des *Jésuites* un semblable passage ? N'y auroit-on pas vu une intention sensible d'enchaîner à la Société tous les artistes , & leurs amis , & leurs protecteurs ? Et n'auroit-on pas regardé cet artifice comme un des degrés préparés par ces prétendus despotes , pour s'élever à la Monarchie universelle ?



CONQUÊTE de la Dominique, par la France.

AU milieu des gémissemens du commerce , & des inquiétudes du Ministère François , une nou-

velle un peu consolante est venue causer quelque distraction. On a appris à *Versailles* que le Marquis de Bouillé, Gouverneur de la *Martinique*, s'étoit emparé de la *Dominique*, l'une des *Antilles*, cédée à l'*Angleterre* par le dernier Traité, en 1763.

Cette île par elle-même n'est pas fort importante : dans ces contrées, où les hommes ne sont comptés pour rien, la terre ne peut pas l'être pour beaucoup, sur-tout, quand ne produisant que des alimens sains, & une subsistance abondante, elle ne fournit pas à ce qu'on appelle le commerce, les superfluités qui le font fleurir, ou ne reçoit pas de lui les choses nécessaires : telle est la position de la *Dominique*.

Des prairies vastes & fertiles, des vallées excellentes, des montagnes couvertes de forêts, avec des rivières très-poissonneuses, en composent le territoire. C'est tout ce qu'il faut pour faire une peuplade heureuse, mais non pas une colonie riche.

Aussi a-t-elle été long-temps abandonnée aux *Caribes* : c'est celle des *Antilles*, où se sont soutenus, en plus grand nombre, ces sauvages aveugles, assez bornés pour ne se soucier d'avoir ni des carosles, ni des dentelles, ni des cuisiniers, ni des brevets, ni tout ce qui fait la gloire & la félicité des nations policées. La sagesse *Européenne* la dédaignoit : elle ne fervoit au plus que de relâche aux vaisseaux pour s'y pourvoir d'eau, ou de bois. Elle est restée long-temps sans habitans. Elle appartenoit aux *François*.

Elle a fait partie des cessions nombreuses dont le Traité de 1763 est devenu le prix. Sa position la rendoit utile aux *Anglois*. Située entre la *Mar*

inique & la *Guadeloupe*, à environ treize lieues de chacune, elle pouvoit avoir le double usage d'assurer le commerce de la *Grande-Bretagne*, & de troubler celui de la *France*. Aussi les négocians de *Londres* ont-ils observé que depuis cette époque leurs exportations s'étoient prodigieusement multipliées, ainsi que leurs retours. Cette même raison en rend la conquête précieuse pour nous. On y a trouvé d'ailleurs beaucoup de canons & de munitions de guerre : les *Anglois* en avoient fait un entrepôt : mais ce n'étoit pas pour nous qu'ils comptoient accumuler ces amas.

C'est une chose assez singulière, que la première expédition sérieuse, exécutée dans ces parages, le soit dans une partie à laquelle on pensoit aussi peu, & qui sembloit offrir le moins d'occasions ; tandis que la grande flotte, aux ordres du Comte *d'Estaing*, toujours contrariée par les vents, ou par d'autres causes, n'a encore, malgré l'assistance des *Américains*, rien opéré de ce que l'on en attendoit : c'est ainsi que la Providence se joue de la sagesse humaine.

Observons encore que cette guerre-ci débute, précisément comme celle de 1756, par une bataille navale, par la conquête d'une île, par des prodiges de valeur de la part de nos troupes : on a vu reparoître à l'attaque d'une des batteries de la *Dominique*, cet enthousiasme d'audace qui auroit étonné les soldats d'*Alexandre*, & peut-être *Alexandre* lui-même ; mais duquel on songe à peine à faire honneur aux armées *Françoises*, sans doute parce que les exemples en sont trop communs.

Cette batterie foudroyoit le rivage, & étoit

défendue par un retranchement. Un Officier, suivi de trente hommes, y court; & ne voyant point d'autre chemin pour y pénétrer, il se précipite avec sa troupe par les embrâsures, au moment où le recul de la pièce y laisse un passage; mais un passage inaccessible à tout autre qu'un esprit, ou un soldat *François*. Cet homme intrépide s'appelle *Delachaise*, Capitaine en second des Chasseurs du régiment d'*Auxerrois*.

On avoit déjà vu la même chose à *Cony*, & presque à *Mahon*, & bien ailleurs. Mais ce sont de ces imitations qui ont toujours le mérite de l'originalité.

Il faut espérer pourtant que la ressemblance entre les deux guerres n'ira pas plus loin, & que des commencemens si brillans ne seront pas suivis de regrets. Les *Anglois* ne paroissent pas avoir envie de renouveler aux yeux de l'*Europe* le spectacle d'une leçon donnée à leurs Amiraux, à coups de mousquet dans la tête. Tâchons de ne pas fournir encore celui d'une Puissance supérieure, humiliée, dégradée, épuisée, un peu de sa faute, par une rivale hors d'état de lui résister long-temps.

La conquête de la *Dominique* est d'autant plus flatteuse qu'elle n'a pas coûté de sang aux vainqueurs: quand cette heureuse économie se concilie avec les preuves du courage, & qu'un Général, commandant de braves gens, qui font usage de leur valeur, réussit sans en perdre un seul, il doit être bien satisfait de sa fortune, & l'Etat doit bien l'être de lui.



F R A N C E.

ARRET DU CONSEIL D'ETAT,

Du 18 Octobre 1778.

Portant Etablissement d'un nouvel ordre pour toutes les Caisses de Dépense.

QUE diroit-on d'un Pere de famille, qui jouissant d'un grand nombre de domaines, mais étant accablé de dettes, & obligé à des dépenses journalières indispensables, autoriseroit les Receveurs particuliers de chacune de ses terres à refuser de correspondre avec son Intendant; à conserver l'argent de leurs recettes, sans lui en donner de connoissance; à regarder cet argent comme leur patrimoine; à se livrer en conséquence à une multitude de spéculations étrangères à son service, & à le laisser souvent lui-même dans une disette réelle, tandis que ses revenus seroient pour eux une source d'abondance intarissable? On le regarderoit sans doute comme un fou, comme un administrateur inepte, & voilà cependant comment, de temps immémorial, les finances publiques étoient régies en *France*.

Cette malheureuse & extravagante idée, qu'il faut tout diviser, pour que tout aille ensemble, corrompu toutes les parties du Gouvernement, celles même où il n'y a pas seulement de prétexte pour se soustraire à la subordination, à l'uniformité, telles que la *Finance*, par exemple. On en

a fait un département particulier , qui a son chef exprès , & dans l'origine ce chef étoit un véritable Roi , sous le nom de *Surintendant*.

A ce titre étoit attachée , on ne fait pourquoi , ni comment , la dispense de rendre des comptes , prérogative absurde , directement opposée à l'esprit de la *Monarchie* , & qui n'a pu être tolérée quelque temps , que dans un pays où tous les extrêmes se réunissent , & où tout est , pour ainsi dire , sans conséquence.

Louis XIV , éclairé sur cet abus par le procès du célèbre *Fouquet* , le supprima , par la suppression de la charge même : il l'éteignit , comme celle de *Connétable* , de *Colonel-Général* de l'infanterie , &c. Il rendit au trône le service de le débarrasser de ces rivaux altiers , dont les soumissions même avoient quelque chose de menaçant ; & qui croyant le travail au-dessous d'eux , n'estimant de leur place que la morgue , les prétentions & le faste , n'étoient qu'une surcharge de plus pour les peuples. Il réduisit le Ministre de ses Finances au titre modeste de *Contrôleur-Général* , qui n'avoit désigné jusques-là qu'un Commis du *Surintendant*.

Cette réforme auroit été bien plus utile encore , si dans le moment de la secousse , il avoit complété la révolution ; si en confiant à un Ministre comptable la clef d'un de ses coffres , il lui avoit remis tout-à-la-fois celles de tous les autres ; si , en le chargeant de veiller à la recette , il l'avoit en même-temps créé Inspecteur des dépenses : c'est

malheureusement ce qu'il ne voulut, ou peut-être ce qu'il ne put pas faire : les Rois les plus absolus, en apparence, sont souvent ceux dont les véritables intentions sont le moins exécutées.

Il laissa subsister entre les mains qu'il associoit à l'exercice de son autorité, la division des départemens, & les limites qui les séparoiént. Il eut des *Secrétaires d'Etat*, pour la *Marine*, pour la *Guerre*, &c. & il souffrit qu'ils rangeassent au nombre des privilèges de leurs places, celui de ne rendre compte qu'à lui de l'emploi des deniers jettés dans leur district.

Louvois hautain, impérieux, comme il l'étoit, accoutumé à prodiguer, pour réussir, l'argent & les hommes, n'auroit pas consenti aisément à soumettre l'état de ses dépenses à l'inspection d'un Collègue; peut-être même *Colbert* ne fit-il pas, pour introduire l'ordre entier dans cette administration, tout ce qu'il auroit pu, & dû faire : il étoit Ministre de la *Marine*, en même-temps que des *Finances*. Peut-être craignit-il de nuire à l'éclat d'un de ses deux emplois, en donnant trop de prépondérance à l'autre.

Il avoit un fils qu'il destinoit à le remplacer dans le gouvernement des affaires maritimes, & qui en effet lui succéda en cette partie : peut-être un instinct aveugle le rendit-il alors moins pressant sur la nécessité de donner au *Contrôleur-Général* la révision des dépenses en détail, comme celle des recettes : sans s'en appercevoir, il en devint plus foible contre les efforts que fit sans doute son concurrent dans l'estime & la confiance du Roi, pour empêcher que l'empire du *Contrô-*

leur-Général n'acquiesce autant d'étendue que le bon sens, & le bon ordre l'exigeoient.

Cet abus ayant échappé aux mains toutes puissantes de *Louis XIV*, étoit devenu une espèce de loi de l'Etat sous les deux administrations qui ont suivi la sienne. La *Régence*, & le regne de *Louis XV* furent le temps des révolutions, mais non pas des réformes.

Ce qui rendoit ce désordre vraiment préjudiciable, c'est que par l'effet d'un autre désordre, qui lui-même tenoit encore à d'autres, chaque département étoit peuplé d'une multitude innombrable d'Officiers, créés pour être, sous le nom de *Trésoriers*, les dépositaires des deniers abandonnés à sa consommation. Il semble au premier coup-d'œil que ce n'est pas une chose bien embarrassante qu'un trésor à garder & à distribuer. Une caisse & deux registres, l'un pour l'entrée, l'autre pour la sortie, suffisoient avec de l'exactitude. Rien ne se recevant sans quittance, rien ne se délivrant sans ordre; & le Trésorier n'ayant pas l'embarras des recouvrements particuliers, on croiroit d'une part qu'un seul Officier peut vaquer à une régie de cette espèce très-étendue, & de l'autre, qu'on doit toujours savoir, à un denier près, à quoi il en est.

Cela seroit très-vrai dans l'administration privée d'un bourgeois, d'un négociant, d'un banquier: mais chez les Rois, & sur-tout chez les Rois de *France*, il n'en est pas ainsi: il semble qu'on fasse consister une partie de leur grandeur à avoir

des Officiers oisifs : en conséquence on établit dans les Trésoreries, comme dans les Tribunaux, &c. une gradation, une hiérarchie sans fin : on fit des bataillons de Caissiers, dans tous les départemens : à chaque endroit par où il pouvoit s'échapper un écu, on plaça un *Trésorier*.

Cette multiplication, il est vrai, ne fut pas tout-à-fait désintéressée : on fit vendre par le Roi, pour de l'argent, le droit de toucher son argent : on donna des provisions à des hommes qui auroient pu être remplacés par des cofres : il fallut des gages, des intérêts, &c. & sacrifier une partie du trésor pour soudoyer les mains postées à la garde.

Ce n'est pas tout ; ces dépositaires en titre crurent bientôt, non sans une apparence de raison, que ce n'étoit pas pour les réduire à des fonctions purement passives qu'on les avoit fait payer si cher ; & que le Roi, en commençant par prendre de leur argent, avant que de leur confier le sien, avoit sous-entendu qu'ils pourroient librement se servir de celui-ci, quand ils en auroient besoin.

Le goût de ce siècle-ci s'étant sur-tout tourné vers l'agiotage ; les esprits s'étant livrés à ce genre de spéculations qui consiste dans le virement des papiers changés en espèces, & des espèces fondus en papiers, sorte de tripotage qui exige tout-à-la-fois des fonds & du crédit, les Trésoriers munis d'une caisse royale, communément riches par eux-mêmes, tenant par leurs liaisons

& leurs affaires à d'autres capitalistes , n'ont pas manqué d'embrasser ce moyen aisé d'augmenter leurs fortunes , en faisant , comme on dit , *travailler leur argent* , c'est-à-dire , celui du Roi , confondu avec le leur.

Il n'est pas difficile de concevoir combien il a dû résulter d'inconvéniens de cet usage. Le principal étoit , quand la fortune trahissoit ces spéculateurs inconsiderés , ou qu'un besoin de l'État trop subit venoit à déconcerter l'ordre établi par le titulaire dans ses rentrées , d'occasionner des faillites terribles , d'autant plus onéreuses au public , qu'un autre abus encore ayant fait passer en loi le principe , que les créances du trône sont les plus sacrées de toutes , tandis que ses dettes sont les moins exigibles ; quiconque avoit eu le malheur de contracter , avec un homme honoré d'une caisse royale , mal-adroit , ou malheureux , voyoit les gens du fisc s'emparer , à grands frais , des débris d'une banqueroute , où souvent périffoit tout son patrimoine.

Il est aisé de concevoir encore que le grand bénéfice de ces hommes à argent , étant de le garder long-temps , & une de leurs grandes craintes devant être de se voir obligés de s'en défaire , ils avoient un intérêt toujours pressant à éluder la nécessité de rendre des comptes , qui auroient pu donner des idées justes sur l'état de leurs dépôts. Ils devoient donc nourrir la jalousie des autres Ministres contre l'Administration des Finances ; leur persuader qu'une de leurs plus belles prérogatives , c'étoit d'empêcher qu'un

autre ne vînt porter la faux dans leur moisson ; c'est-à-dire, jeter la vue sur ce qui se passoit dans leurs départemens ; que ce seroit s'avilir eux-mêmes que de souffrir que leurs subordonnés reçussent des ordres qui ne viendroient pas d'eux ; que les fonctions d'un *Contrôleur-Général* devoient être de faire venir de l'argent, & les leurs de le dépenser.

Ce n'est pas tout : quand la dépense d'un département excédoit les fonds qui y étoient destinés , quand un Ministre éprouvoit des besoins , ou croyoit devoir faire des efforts imprévus , il trouvoit dans ces caisses une ressource prompte , il est vrai , mais ruineuse. Les Caissiers lui prêtoient ce qu'ils appelloient *leur crédit* , c'est-à-dire , qu'ils lui vendoient à prix d'or , celui que leur donnoit l'argent du Roi. Ils lui livroient des billets signés d'eux , qu'il falloit ensuite rembourser en espèces , avec un gros intérêt. Cette manœuvre est précisément celle des jeunes gens dissipateurs qui sacrifient le fonds de leur patrimoine à la jouissance précipitée du moment ; & l'article dont je parle n'est pas le seul où cette étrange politique soit le modèle du régime des finances *Françoises*.

De-là naissoient encore des injustices, & même des violences sans nombre. Ces billets entroient souvent avec perte dans la circulation , ou bien ils ne tarديوient pas à s'y décrier. Il falloit que le déchet tombât sur le Gouvernement qui s'en aidait , ou sur les Particuliers à qui il les passoit : car les Financiers qui les avoient fournis , s'ar-

rangeoient de manière à n'en pas souffrir, & les Particuliers étant les plus foibles, c'étoit presque toujours à eux à supporter la réduction.

Nous avons vu, sous le dernier règne, le Gouvernement payer ses dettes avec ces effets décrédités; forcer ses malheureux créanciers à les recevoir sur le pied de leur valeur primitive, quoiqu'ils en conservassent à peine le tiers dans le commerce; & des pères de famille, honnêtes gens, des fournisseurs de bonne foi, des ouvriers de toute espèce, réduits, pour se rembourser de leurs avances ou de leurs salaires, à se contenter de cette monnoie idéale qu'ils ne pouvoient ni garder, ni réaliser, sans se ruiner.

Le seul remède à tant d'abus, auroit été de lever le voile qui les déroboit à l'œil de l'Inspecteur chargé de la régie des revenus; de l'autoriser à juger, à gouverner non-seulement tous les filtres imperceptibles par où ils passent pour se former, mais aussi les vastes & innombrables canaux par où ils s'échappent; & c'est, d'après les raisons que j'ai déjà laissé entrevoir, ce qui ne se faisoit pas.

On arrêtoit dans le Conseil la somme totale qui seroit employée dans un département: on donnoit ordre au *Contrôleur-Général* de la délivrer: mais une fois sortie de ses mains, l'emploi qu'on en pouvoit faire, ne le regardoit plus: ce Ministre étoit une espèce d'éponge que ses confrères pressoient tout-à-tour, & à qui ils ne laissoient guère d'autre fonction vitale que de se remplir & de se vider.

De-là résultoit , pour le Gouvernement , une ignorance presque insurmontable de sa situation , des sommes dont il pouvoit disposer , de celles qui avoient été employées , ou qui restoit en arrière , & par conséquent un obstacle infiniment dangereux à toutes les entreprises , où l'argent , ce sang de l'administration politique , est nécessaire.

L'Abbé *Terray* , froid , judicieux , & voulant le bien , s'il avoit pu le faire , avoit senti cet abus , & s'étoit occupé des moyens d'y remédier : mais il avoit bientôt senti aussi que cette réforme demandoit d'autres temps & d'autres mœurs.

La gloire en étoit réservée au règne actuel , à la fermeté du jeune Roi , au courage du *Directeur-Général*. Le Conseil d'Etat vient de rendre un Arrêt qui mérite d'être conservé en entier. Le préambule en est clair , simple , noble & court , comme doivent être les préambules des Loix. Il faut sur-tout bien se garder , ainsi que j'ai pris la liberté de le dire autrefois , d'en faire des catéchismes ou des homélies.

„ Le Roi desirant d'entretenir le plus grand
 „ ordre dans ses finances, au milieu de la guerre,
 „ Sa Majesté a fait une sérieuse attention aux
 „ représentations qui lui ont été faites , & sur
 „ l'utilité dont il feroit pour son service, de di-
 „ minuer le nombre & les frais des Caisse: de
 „ dépense ; & sur la nécessité absolue d'établir
 „ des rapports efficaces entr'elles & l'Admini-
 „ stration des finances.

„ Sa Majesté est informée que ces diverses
„ Caisses , instituées pour rendre la comptabilité
„ plus distincte , & qu'on ne peut considérer que
„ comme des émanations du Trésor royal , ne se
„ trouvent plus soumises à l'inspection de l'Ad-
„ ministration des finances. Il en résulte que l'in-
„ térêt particulier que cette Administration doit
„ prendre à l'économie , devient inutile au ser-
„ vice du Roi , dans une manutention de la plus
„ grande importance. Il en résulte encore que le
„ département des finances , ignorant ainsi la
„ somme des débets & des fonds libres qui exis-
„ tent dans ces diverses Caisses , ne peut pas les
„ faire concourir à la facilité du service général ;
„ en sorte qu'on n'est pas moins obligé de garder
„ dans le Trésor royal , le capital oisif qu'une
„ sage précaution engage à conserver : il arrive
„ enfin que par l'effet de cette séparation établie
„ entre les opérations des Trésoriers & la surveil-
„ lance de l'Administration des finances , ce dé-
„ partement ne peut pas appliquer constamment
„ les revenus perçus dans les provinces , à l'ac-
„ quittement des dépenses nécessaires dans ces
„ mêmes lieux , & faire cadrer ainsi les paiemens
„ & les recettes dans toutes les parties du Roy-
„ aume ; ce qui doit souvent occasionner &
„ des doubles frais de transport à la charge du
„ Roi , & un défaut d'harmonie dans la circula-
„ tion. Mais Sa Majesté a sur-tout reconnu
„ de quelle importance il étoit pour l'ordre &
„ le maintien du crédit , qu'aucun Trésorier
„ ne pût faire des avances , & négocier des
„ billets à l'insu de l'Administration des
„ finances , & sans sa participation.

„ Enfin Sa Majesté a pensé que c'étoit seule-
 „ ment d'après la connoissance exacte que cette
 „ Administration pourroit prendre des bénéfices
 „ des divers Trésoriers, des détails de leurs fonc-
 „ tions, & du rapport qu'elles ont ensemble,
 „ qu'on feroit en état de proposer à Sa Majesté,
 „ avec certitude, les moyens de parvenir à l'or-
 „ dre le plus simple & le plus économe. A quoi
 „ voulant pourvoir, &c.

„ ART. I^{er}. Tous les Trésoriers, Payeurs,
 „ Caissiers & Argentiers, chargés de payer au-
 „ cune espèce de dépense pour le compte de
 „ Sa Majesté, seront tenus de faire connoître à
 „ l'Administration des finances, toutes les fois
 „ qu'elle le requerra, l'état de leur Caisse, ainsi
 „ que de lui fournir tous les renseignemens
 „ qu'elle pourroit demander, & de tenir tels
 „ registres & livres de compte qu'elle croira né-
 „ cessaires pour le plus grand ordre & la plus
 „ parfaite exécution.

„ II. Sa Majesté, par les dispositions de l'ar-
 „ ticle précédent, n'entend pas dispenser les
 „ divers Trésoriers, de se conformer, pour la
 „ distribution des fonds, aux ordres qui leur se-
 „ ront donnés par les divers Ordonnateurs, au
 „ département desquels ils seront attachés; & ces
 „ fonds leur seront versés du Trésor royal,
 „ d'après le règlement qui en sera fixé au com-
 „ mencement de chaque année, ou d'après de
 „ nouveaux ordres particuliers de Sa Majesté,
 „ en cas de besoins extraordinaires, dans le
 „ cours de ladite année.

„ III. Sa Majesté enjoint particulièrement à
„ tous lesdits Payeurs & Trésoriers, de te
„ jour par jour, le compte exact de leurs re-
„ cettes & de leurs dépenses; lequel compte,
„ signé d'eux & affirmé véritable, sera remis au
„ greffe de la Chambre des Comptes à la fin
„ de chaque année, pour servir, en tant que de
„ besoin, de contrôle & de compte au vrai de
„ leur maniement.

„ IV. Le même compte certifié véritable, sera
„ remis tous les mois, & par cahier, à l'Admi-
„ nistrateur-Général des finances. Veut égale-
„ ment Sa Majesté que tous les Trésoriers de
„ province, ou autres personnes, qui font des
„ paiemens sur les ordres des Trésoriers-Généraux
„ de Paris, soient tenus de faire passer chaque
„ mois, au département des finances, le compte
„ de leurs recettes & de leurs dépenses pendant
„ ledit mois, au bas duquel ils certifieront l'ar-
„ gent qu'ils ont en Caïsse.

„ V. Sa Majesté défend à tous les Trésoriers
„ des divers départemens, ainsi qu'à chacun
„ d'eux en particulier, de faire pour le service
„ de ces départemens, ni avance ni billets à
„ terme, qu'autant qu'ils y feroient autorisés
„ par l'Administration des finances, d'après les
„ ordres de Sa Majesté.

„ VI. Toutes les taxations, tous les droits
„ d'exercice fixes, & tous les autres émolumens
„ de toute nature dont jouissent lesdits Trésoriers-
„ Généraux & Payeurs, ne pourront, à compter

„ de l'exercice de l'année 1779, être payés aux-
 „ dits Trésoriers, que par une ordonnance sur le
 „ Trésor royal, expédiée en finance, & d'après
 „ le nouveau Règlement qui sera déterminé par
 „ sa Majesté, sur le rapport qui lui en sera fait
 „ par l'Administrateur-Général de ses finances.

„ VII. Si quelque Trésorier ne se trouvoit pas
 „ satisfait de ce nouveau Règlement, il sera au-
 „ torisé à demander le remboursement de sa
 „ charge, lequel lui sera fait en argent comp-
 „ tant; aussi-tôt la reddition & apurement de
 „ son compte; & en attendant, l'intérêt de la
 „ finance lui en sera payé sur le pied de cinq
 „ pour cent par an,

„ VIII. Sa Majesté néanmoins excepte des
 „ dispositions de l'article VI, le paiement des
 „ gages de l'office, lesquels gages pourront être
 „ retenus comme ci-devant, par les Trésoriers,
 „ sur les deniers de leur Caisse.

„ IX. Sa Majesté, considérant toutes les
 „ Caisses comme une émanation du Trésor royal,
 „ veut que la nomination aux charges de Tré-
 „ soriers, vacantes, ainsi que les réunions ou
 „ suppressions qui pourroient être jugées con-
 „ venables au service du Roi, soient proposées à
 „ Sa Majesté par le département des finances; &
 „ seront sur le présent Arrêt toutes Lettres né-
 „ cessaires expédiées, &c.“

Si cette Loi s'exécute, elle amenera sans
 doute d'autres corrections, & par conséquent

d'autres biens. Si elle ne s'exécute pas , ce sera pour la postérité une preuve de plus de la difficulté de faire réussir chez nous des vues simples & vraiment utiles.



SATYRE DES SATYRES.

TEL est le titre d'une brochure nouvelle de 48 pages, dont 14 en grands vers à rimes croisées , & le reste en notes. Le titre n'est qu'une répétition : on lit dans les Anecdotes du temps que *Boursault* fit autrefois une Satyre contre *Boileau* , ainsi intitulée ; mais on ne la connoît que par-là.

Je me suis fait une loi générale de ne point parler de ces petites superfétations dont notre Littérature n'abonde que trop : elles flattent l'Auteur qui jouit, à peu de frais, du plaisir de se voir imprimé. Elles n'incommodent pas le public qui les connoît rarement : elles éclosent sans bruit , & s'éteignent de même, comme ces insectes éphémères, dont un seul jour voit la naissance & la mort. Il seroit presque également cruel d'en troubler la courte existence par la critique, ou de la prolonger par des louanges : mais celle-ci mérite une distinction ; elle paroît être un ouvrage de parti , & une vengeance *philosophique* : elle donnera lieu d'ailleurs à des réflexions utiles.

L'Auteur se dit un vieillard de quatre-vingt ans : sa prose & ses vers décèlent une tête bien

jeune, enflammée du *philosophisme*, pleine des écrits, des tournures des *Novateurs* du siècle; c'est un de ces dogues enfans qu'ils élèvent avec soin pour aboyer, & même pour mordre les passans qui osent refuser de fléchir le genou devant leur idole.

On voit qu'il a sur-tout tâché d'attraper la manière de M. de *Voltaire*; &, qu'il soit permis de le dire, dans ce genre ce n'est assurément pas la meilleure, du moins aux yeux des honnêtes gens. Cet Ecrivain, tant vanté par la *bonne compagnie*, a trop souvent pris dans ses brochures polémiques le ton de la mauvaïse. Ses imitateurs croient donner des preuves de génie, en s'abandonnant, d'après lui, à cette grossièreté licencieuse; quand ils peuvent terminer un couplet de vers, ou un alinea de prose par une injure, ils s'imaginent avoir fait une Epigramme. Ils se croient des *Alexandres*, parce qu'ils vont le cou panché.

Ce ton est, en prose & en vers, celui des quarante-huit pages de la *Satyre des Satyres*: les Epithètes de *Caffards*, de *Midas*, d'*Aliboron*, de *Pédants*, d'*Aretins*, y sont prodigués à chaque page aux adversaires, non pas de la *Philosophie*, mais de la secte qui en usurpe le nom. On y appelle leurs demeures des *greniers*. Cela n'est ni gai, ni honnête, ni vrai, ni sur-tout adroit.

On fait bien que nos Philosophes sont riches: ils ne se font Philosophes que pour cela. Les *Sénèques* du dix-huitième siècle, comme ceux du premier, écrivent l'éloge de la médiocrité sur des

tables de bois de cèdre : c'est dans des appartemens dorés qu'ils prêchent la modération, l'économie. Ils font bonne chère, aux dépens d'autrui, à la vérité, & ils ont cela de commun avec les bouffons, les parasites de tous les temps : ils partagent avec les chiens, les chevaux, & tout ce qui sert aux plaisirs des Grands, les avantages de l'opulence. Mais ne manquent-ils pas un peu de politique en se targuant si haut de cet éclat ? En jouissant avec tant d'orgueil de leurs pensions, ne font-ils pas songer à la bassesse avec laquelle ils les sollicitent ? C'est en mendiant des aumônes qu'ils donnent des leçons à l'univers. Un spectateur impartial est tout surpris de leur voir la marche des reptiles avec la fierté des aigles.

Il est vrai que leurs adversaires n'ont pas l'art de concilier ces deux allures : mais il n'en résulte pas qu'ils soient des *pédans*, ni qu'ils logent dans des *greniers* ; & quand en effet ils feroient réduits à cette indigence, ils n'en feroient que plus estimables : car enfin il n'y a pas un d'eux à qui il n'eût été facile de s'en tirer.

La Philosophie, dès qu'un homme s'annonce avec du talent, l'investit : elle le transporte sur la montagne, d'où l'on voit les *Pensions*, les *Secrétariats*, les *Prix d'Académies*, les *Fauteuils* même, & elle lui dit : *Je te donnerai tout cela, si, te prosternant, tu veux m'adorer*. Ceux qui chassent la tentatrice, & préfèrent une gêne honorable à un servage utile, mais honteux, n'auroient pas à rougir, même de leurs *greniers*.

Mais

Mais encore une fois , cette hyperbole dédaigneuse n'est ni placée , ni prudente. *M. de Voltaire* , enflé de ses revenus , de ses châteaux , de ses correspondances , est le premier qui l'ait mise à la mode ; & ce ne fera pas un des moindres reproches qu'aura à lui faire la postérité.

La libéralité avec laquelle ces Messieurs , à son imitation encore , prodiguent l'épithète de *pédans* , n'est pas moins singulière. On fait le conte de cette femme qui , dans les disputes avec ses voisines , se dépêchoit toujours de les appeller *catins* , de peur , disoit-elle , d'être prévenue. N'en seroit-il pas de même de nos Philosophes ?

Ils sont polis , mignards , galans même , bien venus des femmes , donnant le ton dans le monde : mais tout cela exclut-il le *pédantisme* ?

Scudery étoit aussi très-répandu. Il vivoit avec ce qu'il appelloit les *bonnêtes gens*. Il a grand soin de dire toujours qu'il parle , qu'il écrit en *cavalier*. Le bon *Corneille* n'étoit rien de tout cela ; & quel étoit le pédant de *Scudery* ou de *Corneille* ?

Les Marquis de *Mascarille* , les *Trissotin* , les *Vadius* de l'autre siècle , étoient également les oracles de la bonne compagnie , les dieux des Caillettes ,

Qui se pâmoient à leur douce faconde.

Ils régnoient à l'hôtel de *Rambouillet*. En étoient-ils moins des *pédans* ?

Qu'est-ce donc , après tout , qu'un *pédant* ? N'est-ce pas un homme tranchant , impérieux , qui fait avec affectation parade de son savoir , qui n'emploie qu'un langage recherché , précieux , entortillé ; qui ne souffre point de contradictoire ; qui ramène éternellement la conversation sur les seuls objets qui lui sont familiers ; ou qui tâche , en parlant de ceux qu'il ignore , de déguiser son insuffisance sous des termes pompeux , & sous un air imposant. C'est-là , je crois , le vrai portrait du *pédant* ; & n'est-ce pas celui des chefs de notre Littérature Enphilosophiée ?

Jetez donc les yeux sur la liste de nos beaux-esprits ; suivez-les dans le monde , où ils déploient leurs graces , dans leurs écrits , où ils développent leurs talens : où trouvera-t-on plus de tyrannie , plus d'affectation , plus de pédantisme , en tout sens ?

Tirez-les de leurs vers , de leur prose ou de leurs éloges ; essayez de parler avec eux d'autre chose que de philosophie , d'humanité , de tolérance , que deviendront-ils ? Supprimez de leurs écrits les grands mots qui ne signifient rien ; mais qui étant empruntés des arts , semblent supposer des connoissances étendues ; rayez les *masses* , les *ombres* , le *concert* , le *calcul* , les *ebocs* , les *accords* , l'*harmonie* , il ne vous restera que des squelettes.

Les *Marottes* , les *Catbos* de *Molière* , sont souvent beaucoup plus simples , plus humaines qu'eux. Si elles avoient eu à peindre un chœur d'Opéra ;

auront-elles pu imaginer rien de plus ridicule, de plus pédantesque, que la phrase de l'Abbé *Arnaud*, qui en vante la *fraîcheur virginale*? *Fo-delet* lui-même auroit-il pu faire, d'une manière plus burlesque, plus extravagante, le parallèle de trois grands Poètes, qu'en disant avec M. *d'Alembert*, que dans l'un on conclut & on sent le travail; que dans l'autre on le conclut sans le sentir; que dans le troisième il ne peut ni se sentir ni se conclure (1). Qu'est-ce que c'est que ce galimathias géométrique, présenté comme une décision littéraire? N'est-ce donc pas-là le véritable pédantisme?

En vérité, Messieurs, vous abusez; vous; & vos protecteurs, & vos ouailles, de la complaisance qu'on a eue jusqu'ici de ne pas vous démasquer. Vos adversaires, éblouis de vos airs courtois, de vos sociétés courtoises, de votre ton hautain & flûté, ont eu la sottise de vous croire, non pas de grands personnages, mais au moins des hommes du bon ton: ils se sont laissés dédaigner par vous, comme si, du côté des grâces, de la légèreté, de ce qui caractérise l'esprit du monde, il n'y avoit pas de comparaison à faire entr'eux & vous: ils sont bien fots!

Ils ne prennent pas garde à la révolution qui

(1) Voyez à la fin de cet article le parallèle de Despréaux, & de Racine, avec M. de Voltaire, lu en présence de ce dernier, en pleine Académie.

s'est faite dans nos mœurs. Autrefois la Cour étoit en effet le modèle de l'élégance : les gens de Lettres qui y avoient des liaisons, en rapportoient une politesse, une aisance, que ne donnoient pas les sociétés plus bourgeoises ; & d'après cette tradition, on souffre que vous, qui desservez les tables de tous les hôtels, qui affectez de prendre avec les hommes du rang le plus distingué, un air ou bourru, ou familier, aussi scandaleux l'un que l'autre, vous traitiez comme des savans grossiers, les hommes sages qui cultivent les Lettres dans une retraite paisible, & qui passent leur vie dans une modération aussi éloignée de la bassesse que de l'orgueil !

Mais dans le temps où réellement le commerce des courtisans donnoit aux écrivains un ton supérieur, ces deux classes d'hommes n'étoient pas confondues : elles n'avoient entr'elles que des communications coupées par des intervalles.

Les gens qualifiés, polis nécessairement par les égards qui naissent de la contrainte, de l'envie de plaire à un maître, & même à des rivaux, de l'obligation éternelle de dissimuler ; mais privés, par la dissipation de leur vie, du temps nécessaire pour s'instruire, recevoient, pour ainsi dire, dans la conversation des gens de Lettres, une éducation rapide dont ils profitoient ; & ceux-ci, en récompense du fruit de leurs études, auquel ils associoient ces élèves aimables, en tiroient des leçons d'agrémens extérieurs, de goût même dans les choses de l'esprit.

Tous gagnoient à cet échange mutuel & in-

perceptible : il guérissoit l'homme de Lettres du pédantisme ; il en préservoit l'homme de Cour. Les deux ordres se transmettoient chacun ce qu'ils avoient de bon ; mais les limites restoient marquées entr'eux. Le *grand Condé*, le Duc de *Montausier*, le Maréchal de *Vivonne*, le Maréchal de *Grammont*, le Duc de *la Feuillade*, & les autres, étoient les conseillers, les juges, les protecteurs de la Littérature, & non ses camarades ou ses tyrans.

Si des Ducs à petits vers, à fades sonnets, étoient assez lâches pour cabaler avec des femmelettes en faveur de la médiocrité contre le génie, pour protéger les *Harpulas* du temps, au préjudice des *Racines*, non-seulement la voix publique accabloit ces tracassiers indignes de leur rang ; mais s'ils montroient l'envie de se prévaloir de leur qualité pour se venger physiquement d'une vengeance littéraire, après l'avoir provoquée, les premiers personnages de l'Etat accouroient au secours du véritable homme de Lettres menacé ; le *grand Condé* apparoissoit aux côtés de l'Auteur de *Phèdre*, & faisoit rentrer dans le néant le pédant titré, protecteur du pédant littéraire.

Aujourd'hui ce n'est plus cela. La barrière entre le monde & la Littérature est détruite ; tout est mêlé : le parterre est monté sur le théâtre ; le théâtre est descendu dans le parterre ; & comme dans tous les désordres la canaille est toujours ce qu'il y a de plus actif, de plus empressé à changer de place, tandis que les honnêtes gens de part & d'autre, fidèles encore aux vieux

usages, se tiennent à l'écart, & attendent, pour se rapprocher, qu'ils puissent le faire avec sûreté, la populace jouit de la confusion. Les grandes maisons sont inondées de gens de Lettres: les établissemens littéraires le sont de gens titrés. Ces déserteurs de leurs castes, au lieu de se réformer réciproquement comme autrefois, ne se transmettent plus les uns aux autres, que ce que leur espèce a de mauvais. Les Littérateurs sont devenus bas, faux, hypocrites, ambitieux, ardens à suppléer par l'intrigue au talent, ennemis de l'étude & du travail: les gens du monde ont pris les prétentions, la susceptibilité, l'envie de dominer sur les esprits, le ton impérieux dont leur commerce guérissoit autrefois les hommes d'étude; enfin les vices de la Cour ont passé dans la Littérature, & le pédantisme littéraire dans la bonne compagnie.

Voilà ce que les Observateurs équitables & sensés remarquent avec douleur; mais ce que personne n'ose dire, parce que les *Vadius*, Princes, Ducs ou Marquis, sont, comme de raison, cause commune avec les *Cotins*, leurs confrères. On écrase sur-le-champ l'indiscret qui s'avise de soupçonner que l'hermine & les brevets ne sont pas des preuves de génie; & vous voyez que quand il s'agit de proclamer aujourd'hui un homme de Lettres, on n'examine pas s'il a du talent, mais s'il est répandu, s'il va dans les maisons, s'il a des Grands pour amis.

Aussi ne sort-il de ces tripots, malgré les écussions qui en sont les enseignes, que des

Bélisaires, des *Yncas*, des *Barmécides*, des *Eloges* contournés, boursofflés, ou remplis d'une finesse alembiquée, épigrammatique, d'autant plus pédantesque, qu'on y affecte davantage le ton *cavalier*, le ton de la bonne compagnie. Il sied bien à ces pédans-là de rejeter sur les défenseurs du bon goût, des faines maximales en tout genre, l'opprobre d'un nom qu'eux seuls méritent & justifient !

Mais ce n'est pas encore-là ce qu'offre de plus révoltant ce pamphlet, sorti des forges philosophiques, & fabriqué par une main douée de bonne volonté plus que de prudence. Non-seulement le ton en est indiscret & grossier, mais on y trouve des aveux très-criminels, & des éloges aussi dangereux pour ceux qui ont le malheur d'en être l'objet, que les imputations contre leurs ennemis sont faciles à repousser.

Par exemple, on y rend au mérite poétique de M. *Dorat* une demi-justice ; mais on lui fait un crime de n'être pas du parti des *Philosophes*, & l'on ajoute immédiatement : DORAT, en qualité d'Ecrivain, fait honneur à la Nation : & IL NE FAUT PAS IMPUTER A LA MEDIOCRITE' DE SES TALENS, S'IL N'EST JAMAIS DE L'ACADEMIE ; & à quelle cause donc faut-il l'imputer ?

Quoi ! un Ecrivain qui honore la Langue, qui a des talens reconnus, dont les mœurs d'ailleurs sont douces & l'ame honnête, est condamné par le *Sanhédrin Encyclopédique*, à n'entrer jamais dans un Corps, institué, dit-on, pour veiller à

la conservation de la Langue , & pour servir de récompense aux talens ! Il est flétri d'avance d'un ostracisme exclusif par une secte tyrannique : elle pousse l'audace , au point d'oser faire prophétiser ses arrêts , de se vanter aux yeux du public d'une proscription ainsi anticipée !

Et c

e qu'il y a encore de plus incroyable , c'est qu'en signalant ainsi ses vengeances & son pouvoir , elle ne rougit pas de se plaindre de l'*oppression* ! On lit dans les notes du Libelle que j'examine , à la page 27 , *qu'il est aujourd'hui de mode de persécuter les Philosophes* ; & à la page 44 , *qu'il est de mode aujourd'hui de déchirer le Secrétaire justement célèbre de l'Académie Française* ; car ces grands génies ne se fatiguent pas beaucoup pour varier leurs phrases.

Quand cette affirmation monotone seroit fondée , ce ne seroit , après tout , qu'une justice faite. Il a été long-temps , & trop long-temps *de mode* de servir les Philosophes dans les persécutions qu'ils dirigeoient , d'enfumer d'encens le Secrétaire intrigant qui subjugué l'*Académie Française* : quand en effet cette mode auroit changé , comme celle des boucles & des chapeaux , il n'y auroit pas grand mal. Il seroit fort difficile que les critiques de M. d'*Alembert* eussent moins de raison que ses Panégyristes : dans trente ans on fera bien plus surpris encore de sa célébrité , que nous ne le sommes aujourd'hui de celle de *Chapelain*,

On pourroit presque en dire autant des *persécutions* , si réellement il y avoit quelque pou-

voir armé contre les *Philosophes*; avec cette différence cependant, que c'est pour soutenir des tracasseries particulières, pour leurs intérêts personnels, pour procurer des places & des richesses à leurs créatures; & assurer le succès de leurs manœuvres, qu'ils ont écrasé sans pitié, ce qui leur faisoit obstacle; au lieu que si la chance tournoit un jour, si jamais l'on appésantissoit sur eux l'autorité justement indignée, ce seroit pour étouffer des opinions dangereuses, pour réprimer des cabales criminelles, pour ramener dans les mœurs, dans la politique, dans la littérature, les saines maximes, & l'équité qu'ils ont également fait perdre de vue dans toutes ces parties. Cette différence de motifs établiroit quelque distinction sans doute, entre les mauvais traitemens dont ils pourroient se plaindre, & les injustices qu'ils ont commises.

Mais il s'en faut bien que ce retour équitable ait même encore lieu. A la vérité, ces hommes audacieux ne sont plus aussi facilement qu'autrefois des dupes & des victimes: il est vrai qu'ils n'ont plus la propriété exclusive de mettre les rieurs de leur côté. Ce n'est plus un crime d'Etat que de dire que l'*Académie* s'est déshonorée par ses derniers choix, & que par l'admission du rebut de la Littérature, sa caducité ressemble à son enfance. Mais le pouvoir de punir ce délit énorme, est tout ce que la séquelle philosophique a perdu: c'est l'impuissance de nuire qu'elle appelle une oppression. On peut bien lui dire comme à *Agrippine*:

Si vous ne regnez pas, vous vous plaignez toujours,

Elle conserve encore une très-grande influence à la *Cour*, dans le *monde*, dans les sociétés *savantes*, ou faites pour l'être, dans la *Magistrature* même, & jusques dans l'*église*. Ces prétendus opprimés disposent encore du plus grand nombre des Puissances révérees dans l'Etat; & celles qu'ils n'ont pu, ni subjuguier, ni détruire, ils les bravent impunément.

Le tableau seul de ce qui s'est passé lors & depuis la mort de M. de *Voltaire*, est une anecdote peut-être unique dans l'histoire: c'est d'autant plus ici le lieu d'en parler, que les notes de la *Satyre des Satyres* contiennent une déclamation incendiaire contre le refus de la sépulture ecclésiastique, essuyé par les mânes de cet homme fameux.

Je ne suis pas intolérant: je crois avoir fait mes preuves à cet égard: j'ai osé le premier au *Barreau* réclamer, en faveur des *Protestans*, une faculté que la nature leur donne, & que la politique leur a injustement ôtée, celle de se créer des héritiers légitimes. J'ai osé le premier élever la voix pour démontrer qu'il falloit accorder, non pas un état civil aux peres, mais un sort certain à leurs enfans; ce qui est bien différent, & ce qu'on ne sent peut-être pas assez, aujourd'hui, que l'on s'occupe, dit-on, d'une réforme sur ce sujet. Il faut que les enfans ne soient pas bâtards, & non que les peres forment un corps.*

* Voyez à ce sujet ce que j'ai dit sur la Tolérance Civile, tom. II. de ces Annales, p. 111 & suiv.

D'un autre côté, je ne suis ni *Casiste*, ni *Théologien* : ce n'est pas comme *Prédicateur*, ou *Missionnaire* que je me suis permis de prendre la défense du culte attaqué de toutes parts aujourd'hui, sur-tout par des plaisanteries, plus souvent mauvaises que bonnes. Je me suis toujours, sur cet article, renfermé dans les bornes qui conviennent à un laïque, à un vrai Philosophe, qui n'a pour parler de la religion, d'autre caractère que celui d'homme raisonnable, & raisonnant. Je ne l'ai jamais envisagée que du côté politique ; & je persiste à dire, comme à croire, que le plus grand danger d'un Etat, c'est quand ce ressort précieux perd son élasticité. Les trônes sont à la veille de leur ruine, quand les autels sont outragés impunément.

C'est ce qu'ont pensé tous les peuples, sans exception, quoiqu'en ait dit M. de *Voltaire* lui-même dans son *Traité*, très-peu exact, de la *Tolérance* : par-tout une loi sévère a réprimé l'audace des ennemis du dogme, comme les complots des conspirateurs : par-tout la manie de s'élever contre la religion reçue, a été mise au rang des plus grands crimes, contre l'ordre civil.

A *Athènes* l'histoire nous montre un *Diagoras*, condamné à mort, pour avoir simplement mis en doute l'existence des Dieux. Un *Anaxagoras* soupçonné du même scepticisme, périt dans les fers ; le voluptueux *Alcibiade* expia par l'exil, une insulte faite dans l'ivresse aux statues d'un Dieu d'ailleurs peu estimé.

A *Rome* un rescrit du Sénat condamnoit à la

mort quiconque introduiroit dans l'Etat des Dieux étrangers, ou blasphémeroit ceux dont la liturgie avoit reçu la sanction publique.

S'il y a une police universelle, c'est celle-là; il n'y a pas de nation au monde, il n'y en a jamais eu, il n'y en aura jamais, du moins de celles qui veulent se conserver, qui laisse impunément outrager ou ses Rois ou ses Dieux.

Parmi nous, les réglemens politiques contre le blasphême & l'impiété sont rigoureux, trop rigoureux peut-être, parce qu'il en résulte une sorte d'impossibilité d'en poursuivre l'exécution; mais l'*Eglise*, qui, quoiqu'on ose affirmer le contraire, n'a jamais fait, ni provoqué des loix de sang, pour sa sûreté, ou sa vengeance; l'Eglise s'est presque restreinte à confondre les enfans rebelles qui la renient, avec les rejettons des familles étrangères qui la méconnoissent; ce n'est guère qu'à l'instant qui suit la mort qu'elle s'arme contre eux d'une inflexibilité justifiée par le mépris qu'ils ont fait de sa tendresse,

Tant qu'il leur reste un souffle de vie, elle ne désespère ni de leur docilité, ni de leur salut: elle leur offre, elle est sans cesse prête à leur prodiguer les consolations & les ressources spirituelles dont elle est dépositaire. Mais au moment où l'exécution de l'arrêt irrévocable de la nature ne laisse plus lieu à son ministère, où le lit funèbre, arrosé de ses pleurs, n'est plus chargé que d'une masse insensible, à qui ses secours sont inutiles; si ses instances ont été rejetées, & qu'une opi-

niâtreté invincible , succédant à des écarts antérieurs , ait causé un scandale dangereux , elle s'allume alors d'une colère, que la politique même doit approuver. Elle prononce un anathême , moins fâcheux pour les restes glacés qu'elle flétrit , qu'utile pour réprimer la contagion d'un exemple redoutable. Elle refuse, & ses prières à l'individu qui a dédaigné ses larmes , & une place à ses cendres , dans le terrain consacré par elle pour réunir , sous ses yeux , les ossemens de ceux de ses enfants qui l'ont consolée par une fin plus édifiante : enfin elle frappe le mort pour l'instruction des vivans.

C'est assurément la plus douce de toutes les punitions , & si l'on veut la regarder comme une vengeance , ce sera encore la moins cruelle. Or *M. de Voltaire* étoit-il dans le cas de l'éprouver ? Ce ne seroit pas sérieusement que l'on pourroit agiter cette question.

Un homme dont l'enfance même a été célèbre par des éclats irréligieux ; un homme dont l'âge mûr a été sacrifié presque entier à la propagation des préceptes irréligieux ; un homme dont la vieillesse n'a paru échauffée , nourrie que par un fanatisme irréligieux , qui , à mesure qu'il approchoit du tombeau , sembloit s'emporter plus violemment contre l'antagoniste qu'il falloit cependant s'attendre à y retrouver ; un tel homme pouvoit-il compter sur l'indulgence , même apparente , d'une puissance si ouvertement , si furieusement , si obstinément outragée ?

Les Ministres de l'Eglise ne se feroient-ils pas

compromis également, s'ils lui avoient accordé les honneurs funèbres, sans exiger les conditions qui en sont les préalables, ou s'ils avoient supposé, pour motiver leur mollesse, une résipiscence imaginaire, dont personne ne pouvoit être dupe ?

Leur conduite en cette occasion a été aussi juste que prudente, & plus sage encore que rigoureuse ; mais celle des Philosophes a réuni tout ce que l'inconséquence, l'audace, la fureur, ont de plus révoltant.

S'ils tenoient en effet à leurs principes ; s'il y avoit dans leurs idées quelque chose d'arrêté ; s'ils étoient susceptibles de pudeur, ou d'égards, ou de raison, non-seulement ils n'auroient pas exposé les reliques de leur Patriarche à l'ignominie d'un refus ; non-seulement ils n'auroient pas réclamé contre la résolution prise par les Pasteurs Ecclésiastiques, de les rejeter de l'enceinte consacrée par l'Eglise ; mais ils auroient applaudi à une exclusion qui couronnoit, en quelque sorte, l'indépendance, & compléttoit l'apothéose philosophique du défunt.

Ils l'auroient déposé à *Ferney*, où sa tombe seroit devenue, sans que l'Eglise s'y opposât, l'objet de la curiosité, comme celle de *J. J. Rousseau* le deviendra, comme l'est déjà celle de *Virgile* & des autres hommes bornés à une gloire profane. *M. de Voltaire* ne laissant point d'héritier de son nom, il n'en résultoit point d'inconvénient pour sa famille, & d'ailleurs ses lauriers

littéraires auroient bientôt couvert cet opprobre momentané. L'Eglise auroit été satisfaite, & l'ordre civil n'auroit pas été blessé.

Cette marche simple & conséquente a déplu au Secrétaire jovial de l'*Académie Française*, à ce Philosophe bouffon, qui se console de tout, pourvu qu'il soit sûr d'avoir à rire aux dépens de quelqu'un. Dans ce siècle, où tout est persifflage, il a paru plaisant à M. d'*Alembert* & Compagnie, de forcer le Clergé à rendre les derniers devoirs aux mânes d'un homme qui a consacré sa vie à tâcher de rendre le Clergé ridicule ou odieux, & de contraindre des Prêtres à chanter des *libera* pour le repos d'une ame qui a si long-temps troublé le leur.

D'ailleurs, c'étoit un moment précieux pour l'essai de leurs forces : ils se flattoient qu'à l'abri du nom du défunt, d'après l'éclat bruyant qui venoit d'accompagner son apparition, avec l'appui des enthousiastes de tous les rangs, de tous les âges, qui étoient venus adorer sa caducité, la philosophie arracheroit du Clergé une condescendance silencieuse, ou réussiroit à vaincre ses oppositions. M. de *Voltaire* vivant n'avoit été, à leurs yeux, qu'une ressource pour soutenir leur crédit : son cadavre devenoit dans leurs mains une arme avec laquelle ils comptoient battre l'Eglise.

S'ils avoient réussi, de quelque façon que ce fût, à loger, malgré elle, dans son sein, l'épithaphe d'un de ses plus grands adversaires, non-

seulement ils se ménageoient à eux-mêmes l'espérance d'un pareil triomphe , mais ils décrioient presque sans ressource , & les anathêmes & les cérémonies : ils réduisoient les uns à ne plus paroître qu'une politique subordonnée aux circonstances , & les autres que des formalités civiles , dont le refus auroit pu devenir , par la fuite , un affront & un délit.

Déchus de ce côté-là , ils ont essayé une autre tentative. L'usage & les statuts *Académiques* veulent que la mémoire de chaque Académicien soit honorée d'un service régulier , auquel la Compagnie assiste avec pompe. C'est , en quelque sorte , son dernier adieu au confrère qu'elle a perdu. C'est ordinairement dans l'église , & par le ministère des *Cordeliers* , que ce devoir s'accomplit.

Le Secrétaire de l'*Académie* n'a pas manqué de se présenter au couvent pour réclamer ce pieux office ; & malgré le ridicule de cette scène ; malgré l'ironie injurieuse que contenoit nécessairement cette invitation , elle n'en a pas moins été faite. C'auroit été une autre matière à s'égarer , dans les banquets philosophiques , qu'une Messe chantée pour de l'argent , par des Moines , à la réquisition de M. d' *Alembert* , pour le repos de l'ame de M. de *Voltaire*.

Ce plan de scandale a encore échoué ; mais l'infatigable Secrétaire , sûr , comme *Antée* , d'être invincible sur son terrain , s'est retranché à l'*Académie* , & là il est venu à bout de faire passer
deux

deux projets liés l'un à l'autre, & dont il est bien inconcevable que le Gouvernement souffre jusqu'ici l'exécution.

L'un, c'est que l'*Académie* a arrêté en Corps, par délibération, qu'à l'avenir il ne sera plus dit de Service pour aucun de ses Membres, jusqu'à ce que M. de *Voltaire* ait reçu cet honneur; & il y a en effet là de quoi *rire aux dépens de quelqu'un*.

L'*Académie* étant en partie composée de *Magistrats*, d'*Ecclésiastiques*, de *Prélats* même, dont plusieurs prétendent à la gloire du rigorisme comme à celle de l'éloquence, cet arrêté, auquel ils sont censés avoir concouru, puisqu'ils ne l'ont pas désapprouvé, forme réellement un contraste assez plaisant avec leur caractère, & les principes qu'on doit leur supposer.

L'autre succès de M. d'*Alembert* & de ses associés, c'est d'être parvenus à faire proposer pour sujet du prix de Poésie de l'année prochaine, l'*Eloge de M. de Voltaire*.

Comme ces Messieurs sont de grands maîtres dans l'art de rehausser une action, & de donner de l'éclat à ce qui en auroit le moins par soi-même, M. d'*Alembert*, dans une séance publique, a appris aux spectateurs qu'il avoit fait présent à l'*Académie* du buste du grand homme qu'elle regrettoit, & qu'une main inconnue avoit doublé, de ses deniers, la somme destinée à servir de récompense au meilleur Panégyriste du premier.

Cette somme par-là se trouve monter à environ 1200 l. de France; bientôt les papiers publics ont dit & redit à tout l'univers que M. d' *Alembert* étoit le grand homme vivant, qui vouloit bien sacrifier 25 louis, pour échauffer l'encensoir consacré au grand homme défunt.

Si l'on réfléchit que cette générosité n'est qu'une répétition, une singerie des sacrifices faits depuis plusieurs années par des hommes moins opulens que le très-pensionné Secrétaire de l' *Académie*; que l'année dernière, entre autres, une offre double a été consignée dans ces *Annales*, & chez un Notaire, pour l'éclaircissement de la question la plus intéressante qui ait jamais été proposée à l'éloquence & à l'humanité; que le Clergé n'a pas pu empêcher les Philosophes de publier leur Programme, de l'aveu, ou du moins sans l'improbation du Gouvernement, tandis que les Philosophes ont eu le crédit d'empêcher le Clergé de se constituer Juge de celui du véritable ami des indigens; qu'enfin pour ses 25 louis, M. d' *Alembert* a été fêté, claqué, loué, admiré, non-seulement en personne à l' *Académie*; mais dans toutes les feuilles périodiques de tous les pays; & qu'il n'y en a pas une seule, pas une, sans exception, qui ait osé, ou daigné parler des 50 louis du pauvre bienfaiteur des pauvres: on trouvera sans doute fort étonnant, qu'il paroisse un ouvrage où l'on ose imprimer qu'il est aujourd'hui de mode de persécuter les Philosophes, & de mode aujourd'hui de déchirer le Secrétaire de l' *Académie Française*.

Je le répète, l'arrêté *Académique*, touchant les

services, est une révolte, le choix du sujet pour son prix un scandale, & l'exclusion prononcée, publiée d'avance contre des Auteurs estimables, tels que *M. Dorat*, & d'autres, un véritable délit. Mais j'ose moi consigner ici une prédiction toute opposée: c'est que si *M. Dorat*, & les compagnons de sa prétendue infortune ne perdent pas courage; s'ils continuent à ne pas dédaigner une couronne, si honteusement dégradée depuis quelque temps; s'ils veulent bien surmonter le dégoût & le danger de devenir les confrères d'un *Harpula*, comme *Boileau*, *Racine*, & *Cornille* l'ont été d'un *Cotin*, d'un *Chapelain*, &c. ils y réussiront infailliblement.

Il y a plus: voici ce qui paroîtra sans doute plaisant, sur-tout à *M. d'Alembert*. Moi-même je ne perds pas l'espoir de contribuer un jour à purifier ce sanctuaire, maintenant si souillé, pourvu seulement que l'*Académie* & moi nous vivions encore vingt ans, ce qui est peut-être aussi douteux d'un côté que de l'autre: notre siècle a déjà vu des choses plus extraordinaires, & moins vraisemblables.

Si parva licet componere magnis; à peine *Louis XIV* eut les yeux fermés, que son fils fut déclaré ennemi de la *France*: les premières armes de *Louis XV* portèrent la mort sur les domaines que son oncle n'avoit acquis qu'au prix du sang des *François*.

Nous avons vu dans la même campagne les *Prussiens* & les *Russes*, se détruire avec acharne-

ment , & marcher pour se secourir. Nous avons vu dans l'espace d'un très-petit nombre d'années, les *Jésuites* triomphans & écrasés; les *Parlemens* d'abord punis, puis dissous, puis réintégrés; nous avons entendu , dans la même salle , à la même place, à la suite des mêmes cérémonies , un Archevêque assurer publiquement qu'il n'y avoit rien de si admirable que la réforme ; & l'année d'après un autre Archevêque faire l'éloge de la restauration; enfin nous avons porté des boucles à ne pouvoir passer le doigt; & celles dont nous nous enharnachons , sont maintenant plus grandes que le pied qu'on y attache.

Il ne seroit pas impossible que notre Sénat *Littéraire* éprouvât les mêmes révolutions. Je ne serois pas étonné de me voir appelé dans une *Académie* destinée à expier, à faire perdre la mémoire des travers de celle-ci. Je n'en doute même pas: j'en suis si persuadé , que j'ai déjà préparé mon discours de réception. Comme je n'ai que 42 ans, tandis que M. d'Alembert en a plus de 60, c'est à lui que mon pressentiment me dit que je dois succéder: & comme cette singularité rendroit l'anecdote plus piquante, c'est sur ce plan que mon discours est composé.

Le reste de la *Satyre des Satyres* n'est qu'un tissu d'injures , dans le genre de celles dont M. Harpula a rempli, dans tous les temps , les feuilles où on l'a admis à travailler , & qu'il fait déborder, depuis quelque temps, dans les Gazettes étrangères. L'*Année Littéraire*, & le jeune homme qui en est l'héritier, y sont, entre autres, indignement maltraités.

Représenter aux Philosophes que ce Journal est la ressource d'une famille honnête, & peu fortunée; qu'à ce titre seul, si l'humanité, dont ils parlent tant, étoit en effet la règle de leur conduite, ils devroient le ménager; que quels qu'aient été les torts du pere envers leur coryphée, & ses faillies contre M. *de Voltaire*, ses enfans en sont innocens; qu'une des vertus les plus recommandées par la vraie Philosophie, même chez les Payens, c'est le pardon des injures; que si M. *Freron* fils, pour expier le malheur de porter son nom, ne s'est pas fait l'adulateur des Patriens de l'*Encyclopédie*, ce n'est qu'avec des raisons qu'il les a combattus, & que si cet usage qu'il fait de ses talens, n'en est pas une pour eux de les vanter, ce n'en est pas une non plus de chercher à les déprimer, de tâcher à couvrir sa jeunesse d'un opprobre capable de la décourager, de la priver même des ressources nécessaires pour se soutenir; leur prêcher cette morale, ce seroit me rendre ridicule à leurs yeux.

Mais pour être équitable, autant qu'ils sont injustes & furieux, j'oserai dire que ce Journal, décrié par eux avec tant d'acharnement, est non-seulement le mieux écrit de toutes nos feuilles périodiques actuelles, sans exception; mais que très-peu de Livres du jour peuvent lui être comparés; que c'est le seul asyle qui reste au bon goût, & peut-être aux vrais principes dans plus d'un genre; que l'associé du jeune titulaire, appelé par le Libelle *un bon pédant stupidement orthodoxe*, est un homme d'un vrai mérite, d'une érudition rare, très-supérieur à ce que la tourbe

philosophesque compte aujourd'hui de génies parmi ses chefs (1) ; que sans les entraves dont on l'accable , il donneroit à ses talens un essor encore plus élevé , plus redoutable à la secte qui prodigue les grands & les petits moyens pour l'enchaîner : voilà ce qu'il faut apprendre au public. Les Philosophes font ce qu'ils peuvent pour anéantir ce Journal , & en tout sens assurément ce seroit une perte , & une perte irréparable.

Le jeune Satyrique fait un crime au jeune Journaliste d'avoir la protection du *Clergé* : il seroit plaisant qu'on pût se glorifier du patronage de je ne fais quels Sectaires , qu'on pût s'enorgueillir d'être porté par les rédacteurs , compilateurs , colporteurs de l'*Encyclopédie* , & qu'on eût à rougir d'avoir mérité l'appui du premier Corps de l'Etat ; mais ce qui est plus plaisant encore , c'est de trouver , dans la même Brochure , que le *Clergé* ne protège personne. Suivant la *Satyres des Satyres* , M. Freron est

Un Boileau de vingt ans QUE LE CLERGE' PROTEGE.

(1) Le Déclamateur satyrique l'appelle Grosier : cela n'est pas juste. M. l'Abbé Grosier a en effet travaillé quelque temps à l'Année Littéraire ; mais depuis long-temps il s'en est retiré : c'est aujourd'hui M. l'Abbé Royou qui le remplace. Celui-ci est Professeur de l'Université , comme l'ont été MM. Lebatteux , Thomas , Delille , tous Académiciens ; il n'est pas plus pédant qu'eux , pas moins orthodoxe , & certainement aussi peu stupide.

Et un autre habitant de *grenier* , se trouve

Cher peut-être au Clergé QUI NE SAIT QUE PRO-
SCRIRE.

C'est ainsi que ces perroquets *Académiques* , en répétant les airs qu'on leur a sifflés , les appliquent , sans choix , sans réflexion , & qu'ils donnent , à chaque instant , la preuve que leurs phrases ne sont que des réminiscences.

Celui-ci n'est pas même instruit de ce que ne devroit pas ignorer un homme qui se porte pour juge , non-seulement de la Littérature , mais même de tous les évènements relatifs aux Littérateurs. Il rappelle , avec l'emphase coutumière , l'orage élevé l'année dernière contre l'Auteur de la *Philosophie de la Nature* , & les Censeurs qui en avoient autorisé l'impression. Il dit ces propres mots : *On ne connoît qu'imparfaitement cette étrange persécution , parce que personne n'a eu le courage d'en écrire l'histoire* ,

On la connoît très-parfaitement ; l'histoire en a été écrite , très. en détail , & même avant le jugement définitif qui l'a terminée : elle se trouve au Tome 1^{er} de ces *Annales* , p. 161. On a même cru , dans le temps , non sans raison , que ce tableau avoit contribué beaucoup à l'Arrêt qui a brisé les fers de M. *Delille* , & de ses innocens complices.

Il est un peu étonnant qu'un homme qui parle des *Annales* , qui en déchire l'Auteur , qui paroît

ami , & même ami fanatique de M. *Delille*, ignore , ou feigne d'ignorer ce fait.

Quelque chose de plus étonnant encore peut-être , c'est que d'après les procédés de M. *Delille* lui-même ; il seroit permis de soupçonner qu'il n'en a pas été plus instruit , ou plus touché. Il est vrai qu'en démontrant son innocence légale, je n'ai pas trouvé que son Livre fût un chef-d'œuvre.

En total ; disons de ce petit Ouvrage, que c'est une vengeance ; mais elle n'est ni heureuse , ni honnête.

P A R A L L È L E

E N T R E

DES PRÉAUX, RACINE,
ET *M. DE VOLTAIRE,*

Cité ci-dessus , page 275.

QUAND M. d'*Alembert* veut bien communiquer au public , avec sa voix éclatante , les productions de sa muse géomètre ou géométrique , comme il voudra , il aposte dans le parterre de l'*Académie* des claqueurs robustes qui ne permettent pas de les entendre. Quand on vient à les lire & à s'en moquer , il aposte , comme on vient de voir , des brochuriers hardis qui disent que *c'est le déchirer*. Puisque l'occasion s'en pré-

sente naturellement, examinons-en au moins une, & voyons qui a plus de tort des gagistes sans pudeur qui y applaudissent, ou des critiques éclairés qui les trouvent ridicules.

Ce morceau étoit un hommage rendu publiquement à la personne d'un homme de goût, dont on devoit croire l'amour-propre délicat, sur-tout sur des louanges données & reçues en face, en présence d'une nombreuse assemblée. On doit donc croire que M. d'Alembert y a réuni tous ses talens: le lieu, le sujet, les circonstances, la briéveté de l'Ouvrage lui faisoient une loi de déployer toutes ses ressources, & il est à croire qu'il l'a fait.

C'est ce que j'ai déjà observé, en parlant de son insipide cailletage, intitulé de *la Destruction des Jésuites*, ramassis dégoûtant des plus plats bons mots, des plus méprisables calembours dont on ait, depuis trente ans, insulté le public & la raison.

C'est un jour de revue ou de bataille, qu'on peut apprécier un cheval, sans craindre de se tromper. Si cette règle est certaine au manège, elle ne l'est pas moins en littérature. Voyons l'allure de M. d'Alembert un jour de parade *Académique*.

DESPREAUX disoit, comme l'on sait, en parlant de Racine, je lui ai appris à faire des vers difficilement. Il avoit mieux fait encore, & plus qu'il ne croyoit peut-être: il lui avoit appris à faire difficilement des vers faciles: car cette facilité délicieuse pour

l'esprit & pour l'oreille, est un des principaux charmes que la lecture de Racine fait éprouver.

Il faut avouer que voilà une correction, une addition, une interprétation bien heureuse. Ainsi M. d'Alembert fait mieux que Despréaux, ce que Despréaux a fait; & voulu faire. Pour avoir occasion de placer un pitoyable jeu de mots, il suppose froidement que dans ces leçons, données par un de nos plus grands Poètes, à un génie non moins supérieur, le maître parloit au hasard, & le disciple se trouvoit instruit sans s'en douter.

Certainement cette pénétration a déjà quelque chose de plaisant: mais ce qui l'est bien davantage encore, c'est qu'elle porte sur une méprise, & n'annonce qu'une envie de faire un calembour, à quelque prix que ce fût. Ici M. d'Alembert, en faisant le prophète du passé, n'est qu'un faux prophète.

Il n'est pas vrai que Despréaux ait appris à Racine à faire des vers faciles; c'est la nature, c'est son génie qui le lui avoient appris. Tout ce que l'illustre instituteur put enseigner à son illustre élève, ce fut au contraire l'art de réprimer cette excessive facilité qui donnoit à ses premiers vers l'apparence de la mollesse, plus encore que de l'aisance.

Ce qui distingue, en poésie sur-tout & en éloquence, mais généralement dans tous les arts, l'homme de talent de l'homme borné, incapable, c'est que le premier exécute par lui-même des opérations pénibles, dont l'autre n'a pas seulement l'idée;

& quand sa vigueur est aidée, contenue par l'exercice & de bonnes leçons, il parvient à mettre même de la justesse, de la grace dans les mouvemens qui en semblent le moins susceptibles. Voilà le secret que *Racine* reçut de *Despréaux* : secret que *Dupré* auroit révélé dans son genre à *Vestris* ; secret que les *la Harpe* & les *Pradons* n'auroient jamais compris, parce que, pour le saisir, il faut non-seulement avoir des oreilles comme ces Messieurs, mais une organisation que la nature leur a refusée.

Despréaux s'étoit donc exprimé avec beaucoup de justesse, en caractérisant le service par lui rendu à *Racine* ; & son amplificateur, en voulant dire mieux que lui, n'a prouvé qu'une chose, c'est qu'il n'entendoit rien au sujet dont il parloit.

Je n'observe ni le CAR, qui est aussi ridicule que celui de l'intimé, puisque ce qui le suit n'est pas la conséquence de ce qui le précède ; ni ces charmes que la lecture de *Racine* fait éprouver. Il ne devrait cependant pas être permis à un des Aristocrates de la langue, de faire de ces sortes de barbarismes de phrase, pour emprunter une expression de M. de *Voltaire*. On dit éprouver de l'ennui, de la crainte, de la joie, parce que ces sentimens sont le résultat d'un principe qui affecte l'ame ; mais on ne peut pas dire éprouver des charmes, parce que les charmes sont ce principe même. Il falloit dire que cette facilité est un des principaux charmes que l'on trouve dans la lecture de *Racine*. C'est trop, même pour un Académicien, que d'insulter à-la-fois, dans une seule phrase, la langue & le bon sens.

Cependant il est dans la poésie un autre mérite qui n'a pas moins de prix , que la sévère & correcte facilité du disciple de Despréaux ; c'est cet beureux abandon qui semble faire naître les vers librement , & , pour ainsi dire , d'eux-mêmes sous la plume du poète , comme une belle suite d'accords sous la main d'un musicien qui prélude de génie.

C'est bien-là le cas de dire *ne sutor ultra crepidam*. Que signifie tout ce galimathias ? Il y a quarante ans que M. d'Alembert s'érige en juge despotique de tout ce qui a rapport aux arts agréables : il y a quarante ans qu'on admire le goût, la justesse, l'élégance avec laquelle il en raisonne, & il en parle comme un homme non-seulement qui n'en a pas la moindre notion, mais qui ne se soucie pas même de dire des choses intelligibles !

On sent qu'il a voulu faire un compliment au Nestor poétique ; il a voulu faire entendre que l'abondance rapide de M. de Voltaire valoit autant que *la sévère & correcte facilité du disciple de Despréaux* : mais est-ce-là ce que dit l'*beureux abandon qui semble faire naître les vers librement , & , pour ainsi dire , d'eux-mêmes sous la plume* ? Je demande à tout Lecteur impartial , quelle idée lui donne cette phrase précieuse , entortillée ?

Qu'est-ce qu'un abandon qui fait naître des vers ? Qu'est-ce que des vers qui , étant nés d'un abandon , naissent ensuite d'eux-mêmes ? Mais voici quelque chose de bien plus curieux.

Ces pauvres vers, ces vers bâtards, puisqu'on ne fait à quel pere ils appartiennent , ils naissent

comme une *belle suite d'accords sous la main d'un musicien qui prélude de génie. . . .* Mais un prélude n'est pas un air : des accords ne sont pas un air ; ce sont des sons de caprice qui ne signifient rien, qui n'ont d'autre objet que de flatter l'oreille un moment, ou de développer la légèreté de la main. Quels étranges vers que ceux à l'égard desquels la comparaison seroit juste ! Quelle étrange comparaison, qui renferme nécessairement une ineptie, ou une insulte ! Et c'est en présence de *M. de Voltaire*, que *M. d'Alembert* se permet un langage aussi absurde ; & voilà les parfums qu'il brûle sur l'autel de son idole ! Mais poursuivons.

Ne seroit-il pas facile, D'APRES CES PRINCIPES, de comparer ensemble nos trois plus grands maîtres en poésie, Despréaux, Racine, & M. de Voltaire ? Je nomme ce dernier, quoique vivant ; car pourquoi se refuser au plaisir de voir d'avance un grand homme à la place que la postérité lui destine ? Ne pourroit-on pas dire pour exprimer les différences qui les caractérisent, que Despréaux FRAPPE ET FABRIQUE très-beureusement ses vers ?

Voilà *Despréaux* bien caractérisé, sa poésie bien définie, son genre bien fixé ; il frappe & fabrique !

Que Racine jette les siens dans une espèce de moule parfait, qui décèle la main de l'artiste, sans en conserver l'empreinte ?

Despréaux fait donc ses vers au balancier, & *Racine* au moule : voilà des images bien nobles, bien caractéristiques !

Et le moule parfait de ce dernier, pourquoi donc ne conserve-t-il pas l'empreinte de l'artiste, ou de la main de l'artiste, ou du moule lui-même ? Car le profond Orateur n'a pas spécifié laquelle des trois s'évanouissoit ? Qu'importe à la perfection d'un moule que l'ouvrier y mette ou non son cachet ? Qu'importe à la perfection de l'ouvrage que le moule soit ainsi marqué ou ne le soit pas ? Enfin que signifie un moule à vers, qui décèle une main, sans conserver d'empreinte ?

Cela veut-il dire que les vers de *Racine* n'ont pas un caractère qui leur soit propre ? C'est une sottise. Cela veut-il dire, qu'après être sortis du moule, ils n'ont pas l'air d'avoir été faits dans un moule ? Pourquoi donc l'Orateur géométrisant, nous révèle-t-il ce secret ?

J'insiste sur le ridicule de ce jargon, parce que le plus grand mérite de l'art d'écrire, étant la justesse des mots, & celle des images, & *M. d'Alembert* ayant usurpé, à force de manège, la réputation d'un bon écrivain, on ne peut trop appuyer sur les détails dont il résulte, que quand il veut sur-tout parler *FINEMENT*, il ne dit pas un mot qui ne soit une platitude, & qu'il n'a pas la moindre connoissance même des arts les plus vulgaires, dont il emprunte les métaphores.

Et que M. de Voltaire, produisant, comme par inspiration, des vers qui coulent de source, semble parler, sans art & sans étude, sa langue naturelle.

Assurément l'amour-propre du héros de cet éloge étoit bien facile à satisfaire, s'il a été flatté

de cette suite d'amphigouris inintelligibles ! Des vers qui coulent de source ne sont pas inspirés : & s'ils sont inspirés, le canal qui les transmet n'a aucun mérite.

Voilà en vérité notre Parnasse bien meublé ! Les trois Dieux de notre Littérature sont, au microscope géométrique de M. d'Alembert, l'un un forgeron, l'autre un fondeur, le troisième une pit-thie. Quelle triste chose que de vouloir faire un métier pour lequel on n'est pas né, sur-tout celui de juge des Ouvrages d'esprit ! Mais nous ne sommes pas au bout.

Ne pourroit-on pas observer, qu'en lisant Despréaux, on CONCLUD & on sent le travail ; que dans Racine on le CONCLUD sans le sentir, parce que si d'un côté la facilité continue en écarte l'apparence, de l'autre la perfection continue, en rappelle encore l'idée au lecteur ; qu'enfin dans M. de Voltaire le travail ne peut ni se sentir, ni se CONCLURE, parce que les vers moins soignés, qu'il laisse échapper par intervalles, font croire que les beaux vers, qui précèdent & qui suivent, n'ont pas coûté davantage au Poète.

Certainement, comme je l'ai déjà observé ci-dessus, c'est-là le chef-d'œuvre du néologisme, du pédantisme ; j'ajouterai que c'est celui de l'absurdité, de la fausseté du jugement. Il n'est point du tout vrai que la perfection continue rappelle l'idée du travail : au contraire, plus une glace est polie, & moins on songe à ce qu'il en a coûté pour en réduire la surface à cette égalité parfaite : c'est en la voyant à demi-brute ; c'est en comparant ce qui n'est pas fini à ce qui l'est, qu'on sent

combien il a fallu de patience, d'efforts, de tours de roue, pour parvenir au premier de ces deux états.

Ainsi de l'exemple, ou du principe que pose M. d'Alembert à la gloire de M. de Voltaire, il en résulte précisément le contraire de ce qu'il veut dire. Ce sont ces vers durs, ces expressions louches, ou épiques, ces images, ou gigantesques, ou estropiées, trop fréquemment prodiguées, surtout dans ses Ouvrages de Théâtre, qui indiquent le travail auquel sont dus les vers mieux faits.

Le lecteur, s'il y réfléchissoit, supputerait, d'après la fatigue que les uns lui causent, combien il en a dû coûter à l'Auteur, pour produire les autres. Mais le fait est que personne, en lisant un Poète, ne songe à ces dissections métaphysiques & puériles: on ne va pas examiner, quand on lit le *Lutrin*, ou *Phèdre*, ou la *Henriade*, quel a été le plus laborieux, le plus facile faiseur des trois Poètes: on les apprécie d'après le plaisir que donne la lecture; & il est certain que ce n'est pas à M. de Voltaire qu'on adjuge en ce moment la supériorité poétique, celle de la fabrication des vers.

On lit *Phèdre*, on lit le *Lutrin* d'un bout à l'autre, sans lassitude, sans dégoût: on n'en peut faire de même de deux chants de la *Henriade*; d'où il faut conclure que si M. de Voltaire a moins pris de peine que ses deux rivaux pour travailler ses vers, il en faut prendre davantage pour les lire.

Observons

Observons enfin que tout cet échafaudage de *travail*, de *sentiment*, de *conclusion*, n'est qu'un enchaînement de barbarismes, non de phrases, mais de mots. *Conclure*, dans le sens que prête à ce mot M. d'Alembert, n'est pas *François*. On conclut un mariage, un traité, une alliance, ce qui signifie les arrêter; les décider, en contracter l'engagement. On conclut d'un événement quelconque, d'un raisonnement, d'un principe, ce qui veut dire en tirer les conséquences, mais on ne peut pas dire *conclure le travail* de la lecture d'un poëme, pour signifier que ce poëme a coûté beaucoup de peine à l'Auteur.

Conclure de ce qui précède, que M. d'Alembert raisonne très-mal, qu'il ne parle pas mieux *François*; que, sans s'expliquer sur son mérite mathématique, au moins dans la Littérature certainement sa renommée est une des plus révoltantes usurpations qui aient jamais eu lieu, c'est s'exprimer avec autant de pureté que de justesse: mais dire que dans ce fatras de louanges inconsequentes & ridicules on *conclut* & on sent la flatterie, l'adulation servile qui le portoit à lécher ainsi les pieds du vieillard octogénaire, ce seroit bleffer la langue, & présenter une image vraie, sous une forme que la règle proscriit.

Enfin ne pourroit-on pas ajouter, en cherchant dans les chef-d'œuvres des beaux-arts, un objet sensible de comparaison entre ces trois Ecrivains, que la manière de Despréaux, ferme, correcte & nerveuse, est assez bien représentée par la belle statue du Gladiateur; celle de Racine aussi correcte, mais plus moëlleuse.

tenue, & plus arrondie, par la Vénus de Médicis; & celle de M. de Voltaire aisée, svelte, & toujours noble, par l'Apollon du Belvedere.

On ne pouvoit terminer cette rapsodie d'incongruités mieux que par cette comparaison. Elle n'est ni juste par elle-même, ni placée, ni instructive.

Une comparaison étant destinée à rendre plus sensible l'objet que l'on en approche, doit toujours se tirer d'autres objets connus, familiers pour ceux à qui on la présente. Il ne faut pas que ce soit une énigme.

M. d'Alembert écrit pour des *François*: or je demande combien il y a de lecteurs en *France*, qui puissent se former une idée juste de ces trois statues révérees en *Italie*, & juger d'après leur genre respectif, à laquelle il est plus avantageux de ressembler. Premier défaut sensible.

Secondement, les accolades poétiques de ces différens mérites *décèlent* le peu de goût, le peu de justesse du Philosophe qui les *frappe & fabrique*.

L'*Apollon* du *Belvedere* vient de lancer un trait; il est dans l'attitude d'un homme qui, s'avance avec tranquillité au-devant d'un ennemi qu'il est sûr de vaincre. Certainement cet emblème seroit plutôt celui du satyrique estimé, & redoutable, qui a terrassé, comme *Apollon*, tous les *Pitbons* littéraires de son temps.

Le *Gladiateur*, expirant d'une large blessure, exprimant dans tous ses traits, la douleur, la dé-

faillance & la mort, conviendrait mieux à la muse tragique, dont un des plus grands mérites est d'avoir animé le théâtre par des tableaux de cette espèce.

Quant à la *Vénus de Médicis*, en faire le type de *Racine*, c'est imiter ce Professeur de Rhétorique, qui fit de ce Poète, une *petite colombe*, parce qu'il appelloit *Corneille* un aigle. C'est même faire quelque chose de plus ridicule, parce qu'enfin les gémissemens de la colombe peuvent paroître avoir quelque espèce de rapport avec le genre de la tragédie, sur-tout de celles de *Racine*; mais la nudité voluptueuse de la *Vénus* n'en a aucun.

Enfin, un troisième défaut de cette comparaison, c'est non-seulement de représenter les trois Poètes dans une conjonction qui ne leur convient pas, mais d'être accompagnée d'un détail fait pour la justifier, & qui ne sert qu'à prouver combien l'Auteur est dépourvu de toute espèce de goût, & même de connoissances, tant dans les arts, que dans la langue.

Il parle de *manières* : à toute force ce terme emprunté de la sculpture ou de la peinture peut s'appliquer à la Poésie; mais ce qui est intolérable, c'est d'adapter à cette manière des Poètes, les épithètes qui caractérisent des statues; de dire que celle de M. de *Voltaire* est *swelte*, celle de *Racine* *moëlleuse*, &c.

On dit un contour *moëlleux*, parce que le trait

qui forme la rondeur des chairs , supporte cette métaphore tirée d'une substance onctueuse & flexible. On dit une taille *fwelte*, parce que ce mot , dérivé probablement de *solutus*, signifie , dans l'idiôme *Italien*, où nous l'avons pris , peut-être assez mal-à-propos, la même chose que notre mot *déliée*.

Mais joindre ces deux termes à une expression qui désigne un objet métaphysique ; comme une *manière* ; dire une manière moëlleuse , une manière *fwelte*, c'est tout confondre, & abuser également des mots & des idées.

Ces sortes de transpositions , ces espèces de greffes , s'il est permis de parler ainsi , ne peuvent se pardonner qu'à la passion, & quand il en résulte plus d'énergie dans le discours. Or certainement ici M. d' *Alembert* n'est point passionné ; en parlant des nerfs du Gladiateur , il n'est rien moins que nerveux.

Ainsi d'un bout à l'autre , ce parallèle , tant claqué , tant admiré , n'est qu'une suite d'absurdités , de fautes contre les règles de la langue & du bon sens. Que penser donc des autres morceaux de M. d' *Alembert*, qu'il a travaillés avec moins de soin , où il n'a pas dû épuiser , comme dans celui-ci , toute la vigueur de son génie ?

Maintenant bien des gens , aux yeux de qui la réputation acquise est un titre qui en justifie l'acquisition , diront : „ Mais si M. d' *Alembert* étoit un si „ misérable écrivain , seroit-il devenu aussi célèbre

„ par ses écrits? Comment concevoir que la
 „ Littérature l'ait élevé presque à sa tête; qu'il
 „ soit devenu le coryphée dominant, non-seule-
 „ ment de la géométrie, où les renommées sont
 „ à l'abri de l'examen, mais des Lettres, où il y
 „ a autant de juges que de lecteurs ?“

Comment! le voici. C'est en se faisant louer :
 voilà tout son secret. Ces louanges mercénaires
 sont un fumier qui vaut de merveilleuses récoltes,
 quand on a la patience & l'espèce de courage
 de l'acheter & de l'employer pendant quarante
 ans.

Mais on ne loue pas des inepties comme celles
 que nous venons de voir! On ne les loue pas!
 Pardonnez-moi! On les assomme de louanges!
 Voici comme ce divin parallèle est annoncé au
Journal de Paris, du 26 Avril 1778, d'où je l'ai
 tiré.

„ Dans notre Feuille du 31 Mars, nous avons
 „ dit que M. de Voltaire étant arrivé le 30 à
 „ l'Académie Française M. d'Alembert avoit lu en
 „ sa présence l'Eloge de Despréaux. Cette lecture
 „ intéressa d'autant plus l'Assemblée, que l'Au-
 „ teur, dans un endroit de l'Eloge, faisoit le
 „ parallèle de M. de Voltaire avec Despréaux &
 „ Racine, & ce parallèle étoit d'autant moins sus-
 „ pect d'adulation, qu'il n'avoit pas été fait pour
 „ la circonstance; car M. d'Alembert l'avoit lu
 „ auparavant à la Séance publique de l'Académie,
 „ du 25 Août 1774(1). Comme ce morceau a eu le plus

(1) Ceci ne détruit pas ce que j'ai dit en som-

„ grand succès aux deux lectures qui en ont été faites,
 „ nous avons désiré d'en ENRICHIR notre Journal.
 „ L'Auteur , à la sollicitation d'un de ses amis , à
 „ bien voulu en communiquer une copie , & nous per-
 „ mettre de l'imprimer ; nous ne doutons pas que nos
 „ lecteurs ne partagent notre reconnaissance , & ne
 „ trouvent comme nous , dans ce parallèle , la JUS-
 „ TESSE D'IDÉES , L'E'LE'GANTE PRE'CISION , ET
 „ LA TOURNURE FERME ET PIQUANTE qui distingue
 „ les écrits de l'illustre Secrétaire de l'Académie
 „ Françoisse “.

Voilà certainement M. d'Alembert & son mor-
 ceau loués beaucoup plus fort que ses trois Hé-
 ros. Cependant d'un côté on vient de voir ce
 que c'est que ce morceau : de l'autre, les Auteurs
 du *Journal de Paris* sont des hommes d'esprit ,
 bons juges en Littérature , bons Littérateurs
 eux-mêmes : ils n'ont pas pu se tromper sur le
 vrai mérite de la pièce qu'ils annonçoient avec
 tant d'emphase.

Il faut donc de deux choses l'une , ou que la
 crainte d'offenser M. d'Alembert , l'envie de mé-
 riter ses bonnes grâces , les ait déterminés à
 entasser ainsi les dénominations flatteuses , au

mençant , de l'importance qu'a dû nécessairement atta-
 cher M. d'Alembert à ce Discours. S'il n'y avoit
 pas d'abord déployé tous ses talens , il falloit qu'il le
 réparât A NEUF , pour parler comme son compagnon
 M. Marmontel , puisqu'enfin il ne pouvoit être trop
 bien chaussé pour faire la révérence à M. de Voltaire ,
 sur-tout un jour de fête du Saint.

hasard d'induire le public en erreur ; ou que, forcés par la prépondérance des intrigues philosophiques de lui rendre cet hommage, & ne pouvant s'y refuser, ils aient pris le détour ingénieux de le charger tellement, que les lecteurs attentifs n'y pussent voir qu'une ironie ; qu'ils fussent obligés de conclure de l'excès de l'Eloge qu'il n'étoit pas mérité.

Il me semble même que cette intention est sensible dans leur préambule ; mais pour un lecteur qui la saisit, il y en a mille à qui elle échappe, & ces mille font la réputation.

Quand une fois le signal est donné au *Louvre* par des mains mercénaires ; quand des femmes, enthousiastes de M. d'Alembert,

On ne sait pas pourquoi,

y répondent de tous les cercles ; quand des confrères auteurs, pairs naturels de l'écrivain, semblent joindre leurs voix à tout ce tapage, comment pourroit-on entendre la réclamation désintéressée de quelques témoins impartiaux ? C'est à la jalousie qu'on impute le refus qu'ils font de prendre part à ce délire. Leurs protestations sont étouffées par les glapissemens des perroquets qui crient de toutes parts, *Psaphon est un Dieu : & Psaphon a des autels*, au moins pour un instant. Voilà le secret de la réputation de M. d'Alembert, & de bien d'autres.

Le public est juste, dit-on ! oui, mais c'est à l'aide

du tems : ses premiers arrêts sont trop souvent des méprises. Les réputations durables, consacrées par la postérité, sont presque toujours des rétractations de sa part ; du moins envers les hommes qui ne sont pas nés avec le talent de l'intrigue ; sur-tout dans les arts ; & c'est tout le contraire envers ceux que la nature a doués de l'heureuse faculté de cueillir, au moins de leur vivant, avec de faux talens, le rameau d'or destiné à couronner les véritables,

GUERRE D'AMÉRIQUE.

VIS *unita fortior*, dit-on, sur-tout en politique, & c'est sur-tout en politique que ce proverbe se trouve presque toujours faux. L'histoire nous apprend que presque jamais les Puissances ne se sont fortifiées par des alliances. L'exemple du *Roi de Prusse* dans ce siècle-ci, celui de *Louis XIV* dans le précédent, & en remontant plus haut, ceux de *François I^{er}*, de *Venise*, & de bien d'autres, prouvent que si les particuliers, en se mettant en troupes, acquièrent en effet une supériorité incontestable sur un ennemi isolé, il n'en est pas de même des Etats.

Ceux-ci semblent s'affoiblir, en proportion de ce que leurs adhérens se multiplient ; & peut-être ne seroit-il pas difficile de rendre raison de cette bizarrerie qui déconcerte souvent toutes les mesures, & confond tous les calculs de la prudence humaine,

La force des corps politiques dépendant souvent bien plus du moral que du physique, leur jonction produisant plus de variété dans les intérêts ou dans les plans, que de concert dans les mouvemens, il n'est pas étonnant qu'ils montrent, qu'ils aient même moins de vigueur après l'union, & que les liguees finissent, non par partager des dépouilles, mais par en fournir: c'est ce qui se peut remarquer dans la guerre d'*Amérique* actuelle.

Jusqu'au traité avec la *France*, les *Insurgens* n'ont eu que des victoires, & les *Anglois* que des désastres. Ceux-ci voyoient leurs côtes insultées de toutes parts, une de leurs armées prisonnière, le reste de leurs forces de terre à la veille d'éprouver le même sort, leur métropole épuisée, leurs flottes sans matelots, leurs caisses sans argent; enfin ils tomboient dans un discrédit & une espèce de désespoir universel.

Depuis que la *France* s'est déclarée, la chance a tourné de la manière la plus complète. Leurs flottes, leurs escadres, leurs armateurs, couvrent les mers: 80 millions pris sur les *François*, ont ranimé leur banque: huit mille matelots qui montoient ces prises, forcés de servir contre leur patrie, facilitent leurs armemens (1). Les *Améri-*

(1) Cette violence faite à des prisonniers de guerre est assurément contre le droit des gens; mais qu'est-ce que le droit des gens? S'il y avoit un lieu dans le monde où il fut respecté, pardonnera-t-on à un Fran-

cains semblent anéantis sur l'Océan : dans le continent il restent sur la défensive. La *Grande-Bretagne*, qui paroissoit écrasée, lève maintenant la tête avec audace, & reprend la fierté orgueilleuse dont on l'avoit crue guérie pour jamais.

Dans cette position, les cris, comme on doit bien le penser, s'élèvent de toutes parts. Les spéculateurs de nos ports, étonnés, effrayés d'un retour si peu prévu, & même si peu probable, s'en prennent, les uns à la temporisation de l'*Espagne*, qui est en effet un des évènements les plus inconcevables de ce siècle. On ne comprend rien à l'immobilité pacifique de ce Royaume, toujours occupé, depuis plusieurs années, des préparatifs de guerre les plus ruineux. Elle est si peu dans l'ordre naturel des choses, qu'ils vont jusqu'à y soupçonner des motifs plus na-

çois de le dire, c'est en France ? J'en citerai une preuve tirée d'une source non suspecte. Voici un article de *Craftsman*, *Gazette* estimée à Londres. J'y lis, numéro 1064, ce qui suit.

„ Un vaisseau Anglois, nommé le *Chaumont*, chargé au Bengale pour le compte des Anglois, est arrivé à l'Orient, avec une cargaison estimée 3 millions de livres ; & il a d'abord été saisi. Mais d'après la considération qu'il étoit parti du Bengale avant que d'avoir pu être instruit de la rupture entre la France & l'Angleterre, la main-levée de la saisie a été accordée peu de jours après par ordre de la Cour^{te}. Je le demande aux Anglois eux-mêmes, leur Amirauté se seroit-elle désaisie de trois millions en pareil cas ?

turels peut-être, mais non moins extraordinaires.

On a prétendu qu'un moine accrédité auprès du trône, un *Récollet*, dit-on, s'étoit servi de son pouvoir sur la conscience du Souverain pour enchaîner la Nation, & que le Cabinet de *London* s'étoit assuré des intentions de celui de *Madrid*, en subjuguant un certain confessional par des guinées.

De pareils marchés sont possibles; mais ce qui ne l'est pas, c'est qu'ils soient connus, au moins si promptement. Il faut mettre ce bruit au rang des indiscrétions produites par l'oïiveté, par l'envie de tout expliquer.

Il est fort douteux que l'*Espagne*, en se déclarant, eût ajouté à la balance un poids assez redoutable pour l'emporter: peut-être n'auroit-elle fait que donner une nouvelle matière, non pas aux triomphes, mais aux captures des *Anglois*. Ce ne sont pas des lauriers que ceux-ci cherchent en ce moment-ci, mais des trésors; & il est sûr qu'ils en auroient plus trouvé sur les escadres *Espagnoles*, que celles-ci n'auroient pu leur disputer de couronnes.

D'autres politiques, sans aller chercher dans la timidité ou la défection d'un allié, la cause de nos disgrâces, en accusent directement le Ministère *François*: il a, dit-on, mal pris les mesures: il a refusé des convois: il a partagé les forces. Une de ses escadres est partie pour l'*Amérique*, d'un port d'où elle ne devoit pas partir: l'autre

est rentrée trop tôt dans celui dont il falloit la tenir éloignée.

C'est sur-tout dans nos places de commerce que ces murmures éclatent avec le plus d'amertume, & ils y acquièrent d'autant plus de poids, que les malheurs dont ils semblent le fruit, y sont plus sensibles.

Je ne suis point initié aux mystères du Gouvernement; je n'ai ni mission, ni caractère pour le justifier: mais, indépendamment de ma qualité d'historien, le devoir, & même l'intérêt de tout véritable patriote étant de s'opposer au discrédit des mains qui soulagent son Prince du poids de l'Administration, je crois devoir consigner ici un fait peu connu & intéressant: il prouvera peut-être que ce n'est ni la prévoyance, ni la sagesse qui ont manqué au Ministère de notre Marine; que les meilleures vues ne sont pas toujours celles que l'on adopte, & que souvent ce sont ceux mêmes qui les ont fait rejeter dans le principe, qui se plaignent ensuite avec le plus de vivacité, des maux produits par le changement.

A l'instant où la guerre a été, non pas déclarée, mais résolue & commencée, notre commerce étoit dans la situation la plus florissante peut-être où il se soit jamais trouvé: celui des *Anglois* au contraire touchoit à sa décadence. Il étoit donc facile de penser que dans ce jeu de brigandages, ennobli par les termes, que l'on appelle la *course*, nous ferions les plus grandes pertes, parce que nous avions plus à perdre. Il étoit clair encore

que pour nous sauver de ce danger , & retrancher à l'ennemi les ressources que son dénuement pouvoit trouver dans le pillage de nos richesses , il falloit d'une part nous interdire à nous-mêmes toute navigation marchande directe , & de l'autre la continuer sous des noms interposés , sans que nos antagonistes pussent , ou osassent l'interrompre.

Le moyen de remplir cet objet , c'étoit d'ouvrir nos ports & ceux de nos colonies aux Nations neutres : naviguant sous un pavillon respecté , elles auroient alimenté nos villes d'*Europe* & nos comptoirs des deux *Indes* : elles auroient participé au bénéfice de ce roulage , dont elles auroient fait-les frais , mais nous y aurions encore gagné immensément ; ne laissant paroître à la mer , sous le pavillon *François*, que des vaisseaux armés en guerre , en état d'en soutenir l'honneur , le lion *Britannique* , même sans combat , feroit bientôt tombé , faute de proie , dans un épuisement mortel. Pour prévenir une ruine absolue , il auroit été réduit à s'humilier devant les *Fleurs-de-Lys*, comme il venoit de le faire dans le *Congrès*.

Ce plan étoit le plus sage : le Gouvernement l'avoit fait & adopté ; il avoit même reçu , ce qui paroîtra assez bizarre , la sanction très-nécessaire de la Ferme-Générale.

Il faut savoir que les denrées des Colonies *Françoises* ne se vendent qu'en *France*, d'après les loix très-barbares , comme je l'ai déjà observé , qui font en cette matière le code de toute l'*Europe* : elles paient à leur arrivée un droit qu'on

appelle *le droit d'Occident*. En les autorisant à passer directement du sol qui les produit sur les navires étrangers, le droit d'Occident s'évanouissoit. Cette considération avoit paru d'abord un obstacle, mais on l'avoit vaincu; moyennant cinq millions d'indemnité, on avoit bien voulu permettre au Roi d'affurer la gloire de sa Couronne, & le repos de son Etat.

La convention étoit faite & arrêtée avec les Puissances étrangères, & notre commerce alloit prendre une forme qui le déroboit sans risque à toute la sagacité, ou à toute l'avidité des corsaires de la *Grande-Bretagne*.

Malheureusement les chambres de commerce de nos villes maritimes, composées de négocians dont les fortunes sont fondées sur ce droit exclusif d'entrepôt; que le nouvel arrangement écludoit, n'ont vu que la perte de leurs bénéfices; elles ont crié, elles ont intrigué: elles ont eu le malheur de réussir à faire avorter un plan qui valoit mieux que des flottes formidables.

Ensuite, quand l'exclusion des vaisseaux neutres a été prononcée, il a fallu faire venir, avec la livrée nationale, ces trésors que l'on ne vouloit plus confier à des voituriers étrangers. Le Ministère comptant sur les premières conventions, n'avoit pas cru devoir préparer des convois qu'elles rendoient en effet inutiles: il ne s'étoit arrangé que pour avoir des armemens capables de tenir les forces guerrières de la *Grande-Bretagne* en échec. Les capitalistes de *France* ne pouvant

plus s'intéresser aussi facilement , dans un commerce qui devoit se faire sans eux , il étoit naturel de croire qu'ils verseroient leurs fonds dans des entreprises destinées à troubler celui des *Anglois* ; qu'à défaut de navires marchands, ils armeraient des corsaires , & couvriroient les mers de vaisseaux actifs, dont il faudroit seulement protéger l'audace , & non de bâtimens timides , sans vigueur, incapables même de faire un pas sans abri.

Ces mesures étoient justes & sages : le changement survenu dans les résolutions , les a fait paroître imprudentes ; les fonds restés en nature dans les Colonies , sont partis au hasard par la route ordinaire , & n'ont pas manqué d'être interceptés. Nos négocians , intéressés dans ces pertes, se sont plaint avec aigreur de n'avoir point de convois : intimidés, épuisés même par ces malheurs, ils ont balancé à changer leurs spéculations pacifiques en des combinaisons guerrières.

Tandis qu'ils flottoient dans l'irrésolution, les flottes marchandes des *Anglois* rentroient impunément de toutes parts dans leurs ports , & le reste des nôtres continuoît d'être la proie de leurs corsaires , de sorte , qu'accablées de tant de malheurs , nos villes maritimes n'ont pas même la consolation ni l'indemnité d'en avoir causé de pareils à leur rivale.

Telle est actuellement notre position ; elle est triste , accablante, il est vrai ; mais elle n'est pas sans ressources. Seulement, pour les trouver , il faudroit peut-être plus agir que parler ; il faudroit

imiter l'exemple des *Anglois*, au lieu de le citer sans cesse pour humilier notre administration ; il faudroit armer comme eux ; il faudroit suivre un plan comme eux , subordonner comme eux les vues particulières au bien général.

Ils ont des convois , dit-on ; il font escorter leurs vaisseaux : oui sans doute : mais ils n'avoient pas pris d'abord un plan qui les en dispensât : leurs négocians ne se font pas hasardés , après avoir forcé le Gouvernement à une variation funeste , à suivre une routine qui exigeât d'autres mesures. Ils n'ont pas précipité , comme les nôtres , des départis indiscrets par eux-mêmes , & dont la circonstance ne permettoit d'attendre que des désastres.

Pour quiconque voudra réfléchir, ces désastres même sont la meilleure apologie du Ministère ; il n'a à se reprocher que cette malheureuse condescendance , qui dans tous les temps a énervé nos forces , & rendu notre supériorité inutile. Pourquoi faut-il que depuis tant de siècles notre devise soit, ou doive être

*Video meliora proboque,
Deteriora sequor.*





HISTOIRE

DE

L'ABBÉ DES BROSSES,

ANNONCÉ CI-DEVANT, PAGE 170.

ON ne peut rendre trop publiques les anecdotes qui peuvent contribuer à rendre les Juges circonspects, sur-tout dans les matières criminelles. Le pouvoir qui leur est confié est le plus terrible de tous ceux qui existent dans le monde, & celui dans l'exercice duquel les méprises sont le plus affreuses. Ce n'est pas seulement la fortune, la vie, dont ils disposent, c'est l'honneur.

Le combattant sacrifié aux caprices de l'ambition dans les jeux sanglans de la guerre, le passant qu'un brigand égorge pour sa sûreté avant que de le dépouiller, périssent du moins, l'un sans ignominie, l'autre même quelquefois avec éclat. Leurs tombes peuvent être décorées d'une épitaphe où l'on consigne leur catastrophe ou leur vertu. La postérité ne se rappelle leurs noms que pour les plaindre, ou les admirer.

Mais celui que la Justice frappe de son glaive, est flétri sans ressource: son nom ne se prononce plus qu'avec horreur: l'opprobre auquel il est

dévoué accable jusqu'à son innocente famille ; si sa mémoire survit à son supplice , ce n'est en quelque sorte que pour l'éterniser. L'infamie attachée à la punition s'étend aussi loin que le souvenir du crime.

Combien il seroit nécessaire qu'un Magistrat se pénétrât bien de ces idées , chaque fois qu'il monte sur le siège , où il va prononcer des décisions dont il résulte de si sérieux effets !

Une autre différence presque aussi essentielle entre ces deux espèces de meurtres , c'est que les premiers , celui qui les commet , en partage le risque : le soldat qui tue s'expose à être tué. En poignardant l'inconnu qui le menace , il diminue le nombre des mains armées pour lui faire subir le même sort.

Le voleur qui aborde un passant avec des pistolets , ne lui ôte pas le pouvoir de le prévenir : il ne le garotte pas pour se garantir de sa résistance ; c'est au péril de sa propre vie qu'il acquiert le droit cruel de disposer de celle de sa victime ; & même il n'en répandroit jamais le sang , s'il avoit un autre moyen de s'assurer de son silence.

Enfin le héros qui donne , ou reçoit la mort , pour acquérir de la gloire ; le *Cartouche* qui ne la brave que pour satisfaire sa cupidité , ont pour motif , ou du moins pour excuse , la chaleur de l'action ; l'infortuné qui tombe massacré par eux , ne peut presque s'en prendre qu'à la destinée qui l'a

conduit sur le champ de bataille où il n'a pas été le plus fort.

Mais le Juge , c'est sans danger ; c'est de sang froid ; c'est avec des formes qu'il tue ; c'est du sein de sa famille qu'il arrache l'homme soupçonné , sur la vie entière de qui il porte des regards curieux : c'est au nom des loix qu'il le fait traîner dans le cachot, sur la sellette, d'où il l'envoie à l'échafaud.

Jamais la nécessité de porter le coup fatal n'est pressante : ainsi jamais sa précipitation ne peut s'excuser. Quand il se méprend pour s'être trop hâté, il est toujours coupable : mais si malheureusement sa promptitude étoit le fruit de la passion ; si l'ordre donné par lui au bourreau de frapper ; étoit réfléchi , combiné par la vengeance , & non surpris par l'erreur , les termes manqueroient pour exprimer l'horreur qu'il doit inspirer.

Tranchons le mot ; un Juge négligent est un homme bien dangereux : mais un Juge prévaricateur est le plus odieux , le plus lâche , le plus abominable des assassins.

Ces idées aussi vraies que terribles devroient être le manuel de tous les Magistrats. On va voir si elles sont déplacées à la tête de l'histoire dont je consigne ici les détails.

L'Abbé *des Brosses* étoit né en *Bourgogne* d'une famille honnête : ils étoient deux freres qui suivirent tous deux le parti de l'église ; mais l'Abbé

dont il est ici question , ajouta aux engagements de cet état les rigueurs , & la dépendance du cloître : il choisit la Règle de S. *François* ; & dans le nombre d'années qu'il y fut soumis , il s'acquit l'estime , la confiance , non-seulement de ses supérieurs , mais d'une infinité de personnes de marque.

Des raisons particulières le déterminèrent à se faire séculariser ; sous ce nouvel uniforme il fut pourvu d'un bénéfice assez considérable dans le ressort du Parlement de *Grenoble* : il en jouit plusieurs années avec honneur.

Il comptoit au nombre de ses amis l'Abbé *Berrier*, oncle de l'ancien Lieutenant-Général de Police, mort Ministre de la Marine. Cet Abbé étoit pourvu du Prieuré régulier de *Perrecy en Bourgogne* , bénéfice important , puisqu'il produisoit dès-lors 30 à 40 mille livres de rente.

Le Cardinal de *Fleury* avoit formé le projet d'en réunir les deux manfes , l'une à l'Evêché d'*Autun*, l'autre au Séminaire de la même ville. Il demanda le consentement du titulaire ; & , après l'avoir sollicité en homme du monde , il laissa entrevoir qu'il l'exigeroit en Ministre.

L'Abbé *Berrier* étoit vieux , & obstiné ; mais il craignoit les tracasseries : il connoissoit à l'Abbé *des Brosses* du courage, des amis accrédités , du talent pour les affaires : il imagina de lui résigner son bénéfice , en l'instruisant de son intention , qui étoit de ne se pas prêter au projet d'union.

Le nouveau Prieur s'y conforma avec exactitude : on essaya de le gagner : on lui proposa des indemnités , des charges , les bonnes graces du Souverain mitré qui régissoit le Royaume : il fut inflexible.

Le Cardinal de *Richelieu* lui auroit fait faire son procès comme à un forcier , & l'auroit fait brûler vif. Le Cardinal *Mazarin* n'auroit pas pris garde à lui. Le Cardinal de *Fleury* le fit mettre à la *Bastille*. C'étoit alors la recette générale du Ministère : tout s'arrangeoit, sans bruit, avec de la douceur , & des lettres de cachet.

Après quelques mois de cette correction paternelle, on crut trouver le cœur du Prieur réfractaire plus assoupli : on se trompa. Sorti de prison , il ne fut pas plus docile ; mais il devint plus attentif pour sa liberté. La Princesse de *Conty*, qui le chérissoit, lui donna chez elle un asyle impénétrable aux recherches du Cardinal enfermeur.

Celui-ci mourut, laissant tout en désordre , hors le bail des fermes , & les registres des *Châteaux-forts*, ou *Prisons d'Etat*. L'Abbé des *Brosses* put sans danger reparoître au jour : il jouit de son bénéfice paisiblement, du moins en apparence , jusqu'en 1760. Je dis en apparence, parce que la régie temporelle & spirituelle de sa maison n'étoient pas sans orages.

L'Abbé *Berrier* y avoit voulu établir une réforme qui plaisoit peu aux Moines : son successeur

voulut la soutenir, par le principe qui l'attachoit au bénéfice même; & quoiqu'il donnât le premier l'exemple de la régularité, il n'en étoit pas plus aimé. Une licence scandaleuse auroit paru plus facile à partager, qu'une édification gênante.

D'ailleurs on ne lui pardonnoit ni à l'Evêché, ni au Séminaire d'avoir rendu sans effet la bonne volonté du Ministre.

Enfin, & c'est ce que sa position avoit de plus dangereux, quarante paroisses relevoient de son Prieuré. Ayant eu à se plaindre du Parlement de *Dijon*, il avoit obtenu l'évocation au *Grand-Conseil* de toutes les affaires de ses vassaux. Le Parlement avoit été blessé de cette atteinte portée à sa juridiction, comme on peut le croire; & les Compagnies, celles de robe sur-tout, n'oublient, ni ne pardonnent jamais,

Parmi les Moines, que son attachement pour la règle incommodoit, étoit un jeune homme que lui-même avoit admis, & comblé de faveurs; il l'avoit tiré des travaux de la campagne les plus vils, lui avoit donné l'habit, de l'éducation, & enfin un Prieuré dépendant du sien.

Le tempérament l'emporta sur la reconnoissance & le devoir chez le jeune profès. Il se livra à des écarts que l'Abbé *des Broses* ne crut pas devoir tolérer; après l'avoir averti en secret, il lui donna la mortification publique de lui refuser une obédience pour le Diaconat, & par-là il se fit de ce Moine incorrigible un ennemi implacable.

Celui-ci, connu dans le cloître sous le nom de frere *Hilarion*, se trouvoit de semaine, pour faire au réfectoire ce qu'on appelle dans les monastères la *lecture* pendant le repas: il ne pouvoit par conséquent manger qu'après les autres. Il entra un jour dans la cuisine, après avoir rempli son office. Sa portion étoit sur les fourneaux: le cuisinier l'y avoit laissée, & étoit parti.

Frere *Hilarion* se trouvoit seul: il s'écrie tout-d'un-coup qu'on a voulu l'empoisonner: on accourt: on trouve en effet une poudre blanche sur les plats.

Le Prieur étoit dans un jardin fort éloigné, où il avoit passé, pour se promener après le repas, avec son frere, devenu, par sa protection, Curé de *Perrecy*. Avant que le bruit fut venu jusqu'à lui, mais après que le scandale eut fait cependant assez de progrès, le frere se retire dans sa chambre, avec les portions dont il s'empare, & un chien dont il se fait accompagner: il y passe la nuit.

Le lendemain il reparoit avec plus de fracas que la veille: il présente le chien mort; il dit que cet animal n'a mangé que des portions suspectes; il crie qu'il n'y a plus lieu de douter; que la poudre blanche est du poison, & que le Prieur est l'empoisonneur: en conséquence il rend plainte contre celui-ci.

Le Juge du lieu commence à procéder: bientôt celui de *Charolles*, Siège royal voisin, s'empare de l'instruction, contre la loi générale du Royau-

me, & l'usage particulier de la Province; mais ce second Juge avoit des raisons pour vouloir rester le maître de l'affaire: sa conduite le prouve assez. Il se transporte, avec deux chirurgiens, dans la cellule du Moine, resté dépositaire de la poudre, & du chien mort.

Un des hommes de l'art décide *au tant* que c'est de l'*arsenic* ou du *sublimé*; incertitude qui détruisoit son Jugement; l'autre, plus prudent, plus instruit, déclare qu'il ne peut rien prononcer sur la nature de cette substance, qu'après en avoir *fait l'épreuve*. Le reclus accusateur étoit présent; il entend cette opinion: il fait signe au Juge, & à l'instant celui-ci jette lui-même par la fenêtre les portions & le cadavre du chien, qui disparaissent: ensuite il clôt son procès-verbal, en attestant que c'étoit du poison, & puis il instrumente pour découvrir l'auteur du délit, dont il vient de détruire la première preuve, la plus nécessaire.

Une accusation ainsi fondée, une procédure ainsi entamée, paroissent une absurdité, une folie inconcevable: la suite est bien autre chose.

Le Juge commence par décréter l'Abbé *des Bros-*ses de prise-de-corps: celui-ci s'absente prudemment, pour laisser du moins amortir une fureur qui s'annonçoit avec tant de violence; mais une nuée de témoins paroît, & dépose en sa faveur.

Il n'étoit plus question de vérifier la nature de la poudre, quelle qu'elle fût, puisqu'elle n'exis-

toit plus : mais on prouve qu'elle n'a pu être jetée par l'Abbé sur les plats, puisque depuis le moment où le frere cuisinier les avoit posés sur le feu, jusqu'à celui où le frere *Hilarion*, entré seul dans la cuisine, avoit jeté des cris, l'Abbé *des Broses* étoit resté au réfectoire, & qu'étant sorti par la porte opposée à la cuisine, il étoit allé au jardin où il se trouvoit avec le Curé son frere, à l'instant des hurlemens du Moine.

Le chien étoit mort à la vérité ; mais on prouve qu'il a passé le reste du jour, & la nuit entière au pouvoir du frere *Hilarion* : on prouve que celui-ci lui a donné à boire ; on prouve que l'animal a été, comme les portions même, jeté par la fenêtre, & détruit, sans ouverture, sans procès-verbal.

Enfin si tout ne démontre pas que l'affaire est une fable atroce, tissée par le ressentiment du Moine, on en découvre assez pour bien s'assurer, au moins, que l'Abbé *des Broses* est parfaitement innocent.

Que fait le Juge ? Il déclare que tous ces témoins sont subornés : en conséquence il les décrète : il décrète jusqu'à l'homme d'affaires du Prieur, qui attestoit l'avoir vu dans le jardin, jusqu'au frere Curé, qui disoit ne l'avoir pas quitté. Le frere *Hilarion* reste libre, partie civile ; le ministère public conclut AU FEU contre l'Abbé *des Broses*.

C'est précisément la même procédure dont le

Comte de *Morangiés* a été près de se voir la victime : le Bailli du PALAIS de *Paris*, & le Juge de *Charolles* ont suivi littéralement la même marche ; mais celui-ci devint à la fin susceptible d'un remords, ou d'une pudeur que l'autre a eu la fermeté de braver jusqu'au bout.

Après avoir rempli les prisons de témoins yér-ridiques ; après avoir fait autant d'attentats contre l'innocence, & d'efforts contre la lumière, que d'actes dans la procédure, enfin cependant il rend un demi-hommage à la justice. Il décharge l'Abbé *des Broses* de l'accusation.

Ce prononcé étoit d'autant plus frappant de sa part, que l'accusé étoit absent, qu'il ne s'étoit pas défendu : après les excès sans nombre auxquels le Juge s'étoit livré, son changement ne pouvoit venir que d'une conviction bien intime, & d'une évidence bien incontestable. Il ne prévarique au moins qu'en laissant le calomniateur impuni ; mais après en avoir été si long-temps complice, il ne pouvoit guère faire autrement.

Sur cette nouvelle l'Abbé reste paisible à *Paris*. Il juge par prudence devoir laisser le temps de se calmer aux esprits que tant de fracas avoit effarouchés dans sa maison : mais son décret étant anéanti par son absolution, il se croit libre ; il devoit l'être suivant la loi,

Il ne l'étoit pas suivant l'opinion du Parlement de *Dijon* : un matin on l'arrête par ordre de ce Tribunal : on le traduit dans les prisons de la

Capitale de la *Bourgogne* , & là on reprend son procès. Des mains plus puissantes se permettent des écarts plus violens.

Toute la procédure de *Charolles* étoit nulle ; il étoit impossible de la soutenir ; le Parlement l'anéantit par arrêt. Alors il falloit, pour retenir l'accusé prisonnier ; un nouveau décret : il falloit, pour instruire de nouveau, pour conserver les deux degrés de juridiction prescrits par les Ordonnances, à peine de nullité, renvoyer l'affaire devant un autre premier Juge.

Le Parlement ne décrète point : il ne renvoie point l'affaire : il l'instruit lui-même : il l'instruit contre un homme qu'il n'avoit pas plus de droit de retenir dans ses prisons, puisqu'il n'étoit pas décrété, que *Mandrin* n'en avoit sur les caisses royales qu'il dépouilloit : il l'instruit, en laissant *Hilarion* partie civile : il l'instruit sur la supposition d'un corps de délit qui n'existoit plus, dont aucun indice ne retraçoit ni l'existence, ni même la possibilité : il l'instruit, en continuant contre les témoins sincères & non suspects, les rigueurs, les vexations que le Juge de *Charolles* avoit au moins désavouées, & réparées par sa Sentence définitive ; & , après quatorze mois, le 7 Août 1764, intervient Arrêt qui condamne cinq de ces témoins à différentes amendes, un autre au bannissement, deux autres aux galères pour trois ans, le frere Curé de *Perrecy* aux galères pour trois ans, & celui dont l'innocence coûtoit si cher aux malheureux que leur conscience dévouoit à la défendre, l'Abbé des *Brosses*, à être

marqué & aux galères perpétuelles , avec 8000 liv. de dommages-intérêts envers le frere *Hilarion*.

Jusques-là il y a de quoi frémir, Voici qui doit faire trembler.

L'Abbé *des Broses* étoit innocent , ou du moins il n'étoit pas convaincu : cela étoit évident. Il avoit des amis à *Paris* , & à la Cour : on le savoit à *Dijon*. Il s'étoit pourvu en cassation : il avoit demandé un sursis : cela étoit public encore à *Dijon*, & personne ne doutoit qu'il n'obtînt l'une & l'autre.

Le Procureur-Général chargé de l'exécution des Arrêts dans les Cours Souveraines , ne se pressoit pas en conséquence de faire exécuter celui-ci qui le pénétoit d'horreur. Il se refusoit aux instances qu'on lui faisoit dans le Parlement pour vaincre sa vertueuse temporisation.

Que fit-on ? On dépêche de *Dijon* un courier avec ordre de veiller à la décision du Conseil ; & , si elle étoit favorable au prisonnier , de précéder celui qui lui en apporteroit la nouvelle.

Tout s'arrangea comme on l'avoit prévu. Le sursis fut accordé : le courier dépêché par l'amitié , fut devancé par celui qu'aiguillonnait la vengeance : on s'assemble, & , ici j'éprouve un saisissement qui se communiquera , j'en suis sûr , à mes lecteurs.

Des Magistrats en robe , des Pontifes de la

Justice, vêtus de l'habit sacré, qui est tout à-la-fois le symbole de leurs devoirs, & le signe de leur puissance, mandent le *Procureur-Général*: ils lui enjoignent de faire flétrir l'innocent qu'ils ont voué à l'opprobre, de consommer sur lui leur vengeance. L'organe du Roi rejette l'idée de cet attentat, de cette révolte contre les ordres du Prince, & contre les règles de l'équité. On lève le glaive de la Justice sur sa tête: on ne lui laisse de choix, qu'entre le danger d'être lui-même victime à l'instant d'une iniquité, ou de s'en rendre le complice & l'instrument.

Il eût été beau de braver cette honorable catastrophe: mais je l'ai déjà observé bien des fois: le courage & la vertu vont rarement ensemble: & le sort de presque tous les hommes qui ont eu le malheur de les unir, n'est pas propre à leur donner beaucoup d'imitateurs.

Le *Procureur-Général* céda en pleurant. Le bourreau fut mandé dans la prison; car afin que rien ne manquât à l'horreur de cette abomination, l'on y joignit la clandestinité. La seule espèce de pudeur que l'on montra dans cette horrible affaire, fut de n'oser souiller le grand jour par le spectacle de ce sacrifice offert au despotisme de la robe: mais ce ménagement même étoit une prévarication de plus.

On demandera sans doute des preuves d'un fait qui surpasse tout ce que l'histoire nous offre de plus scandaleux. En voici une, non suspecte: elle est inscrite dans les registres du *Parquet de Dijon*.

Le Procureur-Général, trop foible pour se dérober aux remords par une résolution vigoureuse; mais trop vertueux pour les étouffer, trop délicat pour ne pas desirer de les rendre publics, a consigné dans ces registres la déclaration que voici.

„ *Je soussigné Procureur-Général au Parlement de*
 „ *Bourgogne, certifie à tous qu'il appartiendra, QUE*
 „ *JE N'AI FAIT FLETRIR M. L'ABBE' DES BROS-*
 „ *SES, QUE PAR SOLLICITATIONS ET MENACES*
 „ *DE MESSIEURS, de rendre un Arrêt contre moi;*
 „ *sans quoi j'aurois ATTENDU LE SURSIS QUI*
 „ *DEVOIT LUI ETRE ENVOYE', ainsi que je l'ai*
 „ *fait pour le Notaire G. Fait à Dijon, le*
 „ *11 Janvier 1765.*

„ *Signé, QUARRE' DE QUENTIN.*

Le sursis n'ayant pu sauver ni un opprobre à l'Abbé *des Broses*, ni un crime à ses Juges, servit du moins à lui ménager la faculté de réclamer contre l'un & contre l'autre. Il poursuivit sa demande en *cassation*, ou du moins en *révision*; distinction assez étrange que nos loix établissent entre un arrêt injuste dans le fond, & un arrêt seulement irrégulier dans la forme. Celui-ci on le *casse*: l'autre on le *revoit*. Cette ambiguïté de la législation est un embarras, & un malheur pour les infortunés qu'elle a prétendu secourir. Sur la requête de l'Abbé *des Broses*, il n'y eut point de partage au Conseil: on ordonna la révision d'une voix unanime, & on nomma le Parlement de *Douay* pour y procéder.

C'est ici qu'il faut admirer l'imperfection de toutes ces machines, appelées en *Europe Gouvernemens*, à l'ombre desquelles cependant les hommes se flattent de trouver quelque sûreté. Le Royaume de *France* est composé, comme ses voisins, de pièces rapportées, de Provinces soudées les unes après les autres à ce grand Corps. Plusieurs d'entr'elles, au moment de l'union, ont stipulé soigneusement la conservation de leurs vieux usages, de leurs vieilles loix, c'est-à-dire, de leurs vieux abus, & le droit funeste de résister à des réformes utiles. En vertu de cette prérogative, le Parlement de *Douay* ne reconnoît pas la plupart des Ordonnances émanées de la législation *Françoise*: il se régit d'après la jurisprudence fixée en *Flandre*, en *Artois* par *Charles V*, & ses successeurs.

Or, suivant cette jurisprudence, quand l'arrêt d'un Tribunal est soumis à une nouvelle vérification, l'on prononce simplement s'il y a *erreur* ou non dans le premier Jugement: & cette erreur ne se dérivant que de la forme, & les formes étant toutes différentes d'un pays à l'autre, on sent combien le Tribunal *Flamand* étoit peu propre à rectifier la prévarication du Tribunal *Bourguignon*.

Mais il y avoit un autre obstacle bien plus terrible à la destruction de l'ouvrage de celui-ci; c'est que la Compagnie, se faisant, d'après l'esprit général des Corps, un point d'honneur de ne pas reculer, de ne pas avoir ce qu'on appelle le *démenti*, elle entretenoit à *Douay*, tout le temps qu'on feignit de s'y occuper du procès, un de

ses Membres , qui sollicitoit publiquement en faveur de l'arrêt. Pour qui connoît les hommes & les Compagnies, rien ne paroîtra plus naturel ; & voici qui ne le paroîtra pas moins.

Le Parlement de *Douay* est une des plus petites juridictions de ce nom qui existe dans le Royaume : les autres Parlemens lui accordent à peine les honneurs de la confraternité. C'étoit pour lui quelque chose de flattteur, que de se voir courtiſé par un de ces colosses, si fiers jusques-là. Si le Parlement de *Dijon* ne s'étoit pas humilié, l'Abbé *des Brosses* n'auroit trouvé peut-être dans celui de *Douay* que des protecteurs zélés : mais ses oppresseurs ayant flatté ses seconds Juges , il en résulta chez ceux-ci, non pas sans doute une envie décidée de lui nuire, puisqu'ils n'y avoient pas d'intérêt, mais un vif desir de ménager le Parlement de *Dijon*, dont un arrêt contraire auroit paru compromettre l'horreur.

Quoiqu'il en soit de ces motifs, le Parlement de *Douay*, sans procéder à une instruction nouvelle, sans vérifier les anciennes, sans s'expliquer autrement, prononça qu'il *n'y avoit erreur* dans l'arrêt qui avoit été renvoyé à sa décision.

C'étoit une injustice de plus : l'Abbé *des Brosses* pouvoit se pourvoir contre les deux Jugemens par la *cassation*. Il y a des exemples heureux de cette obstination de l'innocence, opposée à l'obstination de la perversité ; mais il faut des circonstances heureuses aussi pour l'entretenir & la justifier.

Communément

Communément la continuité du malheur fatigue , rebute les infortunés , & leurs protecteurs encore plus. Ceux-ci veulent recueillir le fruit de leurs soins : ils se refroidissent à la longue pour un homme opprimé , par cela seul qu'il ne réussit pas.

D'ailleurs , ce n'étoit , pour ainsi dire , plus une affaire de particuliers : elle devenoit la cause commune des Compagnies de robe. Il auroit fallu aller solliciter devant un troisième Parlement la condamnation des deux premiers , & c'étoit alors précisément le temps où ils formoient une confédération , où ils acquéroient une prépondérance également alarmantes pour la Couronne , & onéreuses pour les sujets.

C'est alors qu'on n'entendoit plus parler que des *classes* du Parlement de *France* : c'est alors que le feu Roi commençoit à sentir la nécessité de proscrire un système funeste , qui n'alloit pas moins qu'à ébranler des fondemens de l'Etat , à naturaliser en *France* les principes qui ont inondé plus d'une fois une île voisine du sang de ses habitans , & souillé le trône même de celui de ses Maîtres. Les Cours de Justice , après avoir essayé à différentes fois , pendant trente ans , leurs forces & celles du Gouvernement , laissoient enfin éclater sans voile leurs prétentions & leurs espérances.

La fameuse séance du 6 Mars 1766 y mit des bornes , & prépara les révolutions dont nous avons depuis été témoins ; mais cet effort même annonçoit la grandeur du mal. Un simple parti-

culier, accablé par la honte qui suit toujours, au moins dans les premiers momens, une condamnation, même injuste, abandonné de ses amis, dénué de toute ressource, pouvoit-il s'opiniâtrer à combattre une ligue, contre laquelle un grand Roi se croyoit obligé de précipiter l'emploi, même irrégulier, de la puissance souveraine ?

L'Abbé *des Broses* crut devoir céder : il ne sollicita plus de la pitié des témoins de sa misère, des anciens protecteurs de son innocence, qu'une commutation de peine. On lui épargna le séjour des galères, où il eût occupé, après tout, la place de *Langlade*, & de tant d'autres. Le Roi, qui n'avoit pu le faire absoudre, changea ce supplice en un *bannissement perpétuel*.

Il trouva dans l'asyle qu'il choisit, des ressources & des consolations honorables. Il auroit pu y vivre heureux, si le cœur d'un homme honnête, sacrifié par des Juges iniques, étoit aussi facile à tranquilliser que celui de ses persécuteurs; mais il conservoit toujours le desir & l'espoir d'une réhabilitation : c'est la dernière chimère de l'innocence écrasée avec des formes.

A l'instant de la révolution de 1771, il crut le moment arrivé : l'approche d'une réparation lui rend les forces de sa jeunesse : il réveille le zèle de ce qui lui restoit d'amis : il obtient des lettres de rappel : il renonce à la commutation de peine : il se constitue prisonnier : il demande à être jugé à la rigueur; offrant, s'il succombe, une troisième

fois, ou plutôt une première, de subir toute la rigueur des peines qui pourroient lui être infligées.

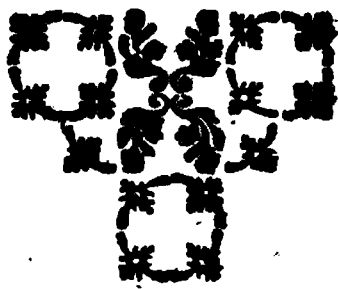
Il y a des hommes voués au malheur par leur naissance même. Une semblable requête, après tout ce qui précède, & dans de semblables conjonctures, ne pouvoit, en apparence, manquer d'être accueillie : point du tout. Il se trouve qu'à cette époque un des Présidens du Parlement de *Dijon*, un de ceux qui avoient le plus contribué à l'arrêt, est devenu Conseiller d'Etat ; qu'il a au Conseil la plus grande influence. Il prend le parti de ses anciens collègues.

Il n'ose soutenir à la vérité, dans le Tribunal réformateur, que l'arrêt attaqué est juste ; mais il prétend que celui qui l'attaque en a perdu le droit : il dit qu'un *accusé condamné qui a demandé & obtenu un adoucissement de peine*, N'EST PLUS RECEVABLE à se plaindre du Jugement antérieur, parce qu'il y a acquiescé ; parce qu'en sollicitant la modification comme une grace, il est censé en avoir reconnu l'équité.

Il appuie ce sophisme barbare de quelques passages de Jurisconsultes non moins cruels, non moins honteux pour la raison & la vraie humanité : on soutient le tout par des intrigues : on fait triompher cette opinion. L'innocent, reconnu innocent, est déclaré *non-recevable* à poursuivre la manifestation juridique de son innocence. La Justice refuse de l'absoudre, parce qu'il n'a pas pu se déterminer à souffrir, en entier, le supplice auquel l'iniquité l'a dévoué.

Ce terrible Magistrat est mort depuis. Le cœur de l'Abbé *des Broses*, flétri par l'âge, par le désespoir, s'est encore, dans ces derniers temps, rouvert à des projets de sollicitations. On sembloit se disposer à l'écouter; on paroissoit se préparer à venger enfin les loix si indignement violées en sa personne, à prouver que la Justice a du moins autant de ressources pour guérir que pour blesser.

Sa destinée n'étoit pas de réussir: au moment où il entrevoyoit la possibilité du succès, il est mort à soixante-dix-sept ans, emportant au tombeau la marque flétrissante qu'on n'avoit pas eu le temps d'effacer, & laissant à la postérité un exemple bien effrayant des excès auxquels les passions peuvent entraîner les Compagnies instituées pour les réprimer.



R U S S I E.

ENFIN l'hiver est arrivé, sans que rien ait encore éclaté entre cette Puissance & la Porte: ce sont au moins trois mois de gagnés pour négocier, pour s'éclaircir, pour se rapprocher, pour épargner aux Sujets des deux Empires bien des dangers, des larmes, & des calamités.

Il seroit bien étrange, qu'au lieu de se féliciter de ce bonheur, & de s'occuper des moyens de le rendre durable, la *Russie* se précipitât en *Europe* dans les orages qu'elle avoit à redouter sur les frontières de l'*Asie*, & que, sans même être sûre de la paix avec les *Turcs*, elle s'immisçât dans les troubles de l'*Allemagne*.

C'est cependant ce qui doit avoir lieu, à ce qu'il paroît. Du moins une pièce qui vient d'être publiée par cette Cour autorise à le penser. Cette pièce est curieuse en tout sens, & mérite d'être consignée dans un ouvrage, comme celui-ci, destiné à conserver à la postérité les traits qui caractérisent principalement notre siècle, & l'esprit des Gouvernemens qui y font la destinée des hommes. La voici. Elle s'adresse à la Cour de *Vienne*.

„ *L'Impératrice de toutes les Russies a montré dès le commencement les plus vives inquiétudes, des suites que pouvoit entraîner la fatale contestation sur la succession aux Etats de Bavière. Ses sentimens d'humanité d'une part, de l'autre ses connexions avec le*

plus grand nombre des Princes de l'Empire, son alliance avec le Roi de Prusse, l'estime & l'amitié sincères qu'Elle professe pour L. M. I. & R. A. lui ont fait une loi de ne rien omettre de ce qui a pu dépendre de ses soins & de ses bons offices pour prévenir un éclat dangereux, en amenant les deux Parties à un arrangement amiable. C'est dans cette vue qu'en recevant aussi affectueusement qu'il convient à une Puissance zélée pour la justice, & bien intentionnée pour la paix, les plaintes & sollicitations des différens Princes & Etats, lésés par l'occupation soudaine d'une partie considérable des Etats de Bavière à la mort du dernier Eleûteur, S. M. Imp. les a successivement fait passer sous les yeux de la Cour Impériale & Royale; les recommandant uniquement à son équité; n'employant que la voie de l'intercession, & ne se permettant pas la moindre discussion; ni sur la validité de ces réclamations, ni sur la réalité des droits que la Cour Impériale & Royale a exercés.

Avec combien de douleur S. M. Imp. ne doit-Elle pas voir aujourd'hui que toutes les tentatives pour une conciliation ont été infructueuses! que les négociations ouvertes à Berlin se sont rompues sans aucun effet; que la reprise de ces négociations, & la double mission du sieur de Thugut, n'ont également rien produit, quoique dans cette mission, S. M. l'Impératrice-Reine ait déployé des sentimens de générosité & de modération dignes des plus grands éloges; les conditions qui y étoient jointes, ne pouvant pas donner à cette nouvelle négociation un meilleur sort que n'avoit eu la précédente; enfin que des hostilités se commettent de part & d'autre, & que les armées en présence sont à la veille de vider la querelle par le sort des armes.

Une position si extrême influe nécessairement sur celle que la Cour de Russie auroit désiré de conserver ; & c'est pour être fidèle à la candeur qui règne dans toutes ses démarches , que S. M. Impériale ne veut point cacher à L. M. I. & R. A. , combien diffère pour Elle le point de vue sous lequel Elle devra envisager une guerre effective , de celui sous lequel Elle a considéré jusqu'à présent un simple différend, qu'Elle avoit toujours l'espérance de voir terminer à l'amiable.

L'Allemagne , par sa position comme par sa puissance , est le centre de toutes les affaires & de tous les intérêts de l'Europe. L'intégrité de sa forme de Gouvernement ou les altérations qui y seroient faites, la tranquillité dont elle jouit , ou la guerre qui la déchire , intéressent au plus haut degré tous les autres Etats, sur-tout ceux qui , comme l'Empire de Russie , joignent aux intérêts & aux connexions naturelles d'Etat à Etat, & à des liaisons d'amitié avec la plupart des Princes de l'Empire , les considérations d'une alliance étroite avec la Puissance , qui s'est armée pour s'opposer à des voies de fait de la Cour Impériale & Royale.

Il n'est donc pas au pouvoir de l'Impératrice de rester dans les termes de l'extrême ménagement a eu d'abord de se refuser à tout examen de la succession de Bavière. S. M. se voit obligée d'y entrer malgré Elle ; & , puisqu'elle a dit son sentiment , Elle le fait avec propre à son caractère. Sans discuter les droits de Germanique, & ne prenant d'autre règle naturelle & les principes de toutes les lois tout ce qui s'offre à S. M. Imp. d'après

question qui agite tout l'Empire , c'est „ que , de la
 „ part de la Cour de Vienne, d'anciennes prétentions,
 „ négligées pendant plusieurs siècles , & oubliées dans
 „ le Traité de Westphalie , sont aujourd'hui mises
 „ en avant contre ce même Traité, qui fait la base &
 „ le boulevard du Corps Germanique; c'est que la
 „ manière dont elles ont été exercées , est plus opposée
 „ encore à cette Paix sacrée , la plus solennelle qui
 „ ait jamais existé dans le monde Chrétien ; c'est
 „ enfin que la guerre, qui va soutenir ses premières dé-
 „ marches, met en un danger imminent toute la Consti-
 „ tution de l'Empire, & que de son renversement s'en-
 „ suivroit une secousse violente à tous les Etats qui
 „ l'avoisinent , un dérangement d'ordre & d'équilibre
 „ pour toute l'Europe , & de-là, FUT-CE DANS
 „ LES TEMPS LES PLUS ÉLOIGNÉS, UN DANGER
 „ POSSIBLE POUR L'EMPIRE DE RUSSIE, qu'il
 „ est d'un bon Souverain de prévoir , & sur lequel la
 „ Cour Impériale de Russie ne peut qu'adopter les
 „ propres principes & les maximes de la Cour Impé-
 „ riale & Royale en pareil cas “.

S. M. Impériale n'a pu peser des considérations
 aussi graves , sans se permettre de faire un nouvel
 effort auprès de L. M. I. & R. A. ; en invitant
 L. M. par tous les principes d'équité & les sentimens
 d'humanité qui leur sont si naturels , à faire cesser les
 troubles présens de l'Empire Germanique , en conve-
 nant définitivement avec S. M. le Roi de Prusse & les
 autres Parties intéressées , d'un arrangement légal &
 amiable de toute la succession de Bavière , confor-
 mément aux Loix & aux Constitutions.

C'est ainsi que S. M. Imp. ose encore exprimer ses

vœux pour le maintien de la paix : Elle se flatte que sa demande ne sera reçue que comme une nouvelle preuve de la confiance sans bornes qu'Elle met en la modération & l'humanité de la Cour Imp. & R., & dans les sentimens personnels pour Elle de S. M. l'Impératrice-Reine ; & Elle souhaite d'autant plus ardemment qu'elle produise un heureux effet , qu'il en coûte infiniment à son amitié pour S. M. I. & Royale, d'être obligée de déclarer „ qu'Elle ne sauroit voir in-
 „ différemment la guerre allumée en Allemagne, tant
 „ pour son objet que pour ses circonstances & ses effets
 „ possibles, & qu'Elle devra prendre en une juste &
 „ sérieuse considération ce qui convient aux intérêts de
 „ son Empire , à ceux des Princes ses Amis qui ont
 „ réclamé son appui, & sur-tout à ses obligations
 „ envers son Allié “,

Cette déclaration a été notifiée authentiquement à la Cour de Vienne, par le Ministre de celle de Pétersbourg. Les instances de celle-ci pour obtenir un arrangement *amiable & légal*, ne pourroient que lui faire honneur, & promettoient peut-être un plus heureux succès, si elle ne laissoit pas entrevoir que par cette phrase, elle entend un sacrifice absolu : en louant la mission du Baron de Tbugut, envoyé avec le plus vif empressement par la Cour de Vienne, à l'instant où il a reparu une lueur de possibilité pour la conciliation, on ajoute que les nouvelles conditions proposées par ce Ministre, ne pouvoient pas donner à sa négociation un meilleur sort qu'à la précédente. Est-ce bien-là le ton d'un médiateur impartial ?

Cette assertion n'est-elle même pas absolument

contraictoire avec ce qui précède? Que faut-il donc de plus pour faciliter le succès d'une négociation, que de la *générosité & de la modération*? Et si, de l'aveu de la *Russie*, c'est du côté de *Vienne* que l'on a montré ces sentimens, comment peut-on accuser cette dernière de la seconde rupture?

Les lecteurs vraiment humains ne seront pas moins étonnés de voir que dans cette médiation menaçante, une Puissance étrangère se prépare à intervenir dans une querelle de famille, en quelque sorte, à faire couler le sang des hommes, à sacrifier les trésors & la vie de ses sujets, *sans discuter* les droits défendus ou attaqués, uniquement pour épargner à son Empire *un danger possible*, FUT-CE DANS LES TEMPS LES PLUS ÉLOIGNÉS.

Il est bien vrai que M. de Montesquieu, dans ses étranges & très-souvent funestes rêveries sur les loix, a eu le malheur de mettre ce motif au rang des raisons capables de *nécessiter* une guerre. Il s'égaie aux dépens du pauvre *Louis XIII*, qui approuva l'esclavage des Nègres, quand on lui eut appris que c'étoit le plus sûr moyen de les convertir; & il déclare sérieusement qu'un peuple peut en égorger un autre, quand il craint que celui-ci ne devienne un jour assez fort pour le détruire lui-même (1). Si c'est-là de la philosophie, ce n'est pas celle de l'humanité.

(1) *Le droit de la défense naturelle entraîne quel-*

Quant aux liens du cœur que la *Russie* semble présenter comme une cause suffisante pour la déterminer à une rupture si l'on refuse de satisfaire les *Princes ses amis*, c'est également une nouveauté, au moins depuis les Romains du siècle passé. Ce n'est guère que dans les histoires du grand *Artamene*, du brave *Orondate*, que l'on voit l'inclination personnelle des Princes entrer pour quelque chose dans leurs démarches politiques, & un Souverain dévouer ses trésors & son épée au service d'un autre, par l'empressement délicat de remplir les devoirs de l'amitié.

Il est pourtant vrai que la *Russie* a déjà de nos jours donné une fois ce spectacle à l'*Europe*, en faveur précisément du même Roi de *Prusse*. Nous nous souvenons d'avoir vu, dans la dernière guerre, sa position changée en un clin d'œil, grâce à ce sentiment peu connu des têtes consacrées au diadème, & un *Czar* se préparer à conduire au secours de son camarade couronné, les mêmes bataillons qu'une autre main avoit armés pour l'écraser.

C'est une preuve sensible de la bonne fortune de *Frédéric-LE-GRAND*, que le changement des personnes n'en apporte pas à la tendresse qu'il inspire, & qu'il se retrouve l'ami de *Catherine II*, après l'avoir été si intimement de *Pierre III*.

Ce motif n'est pas de ceux que la politique

quelquefois la nécessité d'attaquer ; lorsqu'un peuple voit qu'une plus longue paix en mettroit un autre en état de le détruire. Esprit des Loix, Liv. X, Chap. 2.

peut peser & apprécier; mais les autres assertions consignées dans la pièce que l'on vient de lire, sont de son ressort. Je ne puis dissimuler ma surprise, d'entendre dire que *L'ALLEMAGNE est le centre de tous les affaires & de tous les intérêts de l'Europe; que sa tranquillité ou ses convulsions intéressent au plus haut degré tous les autres Etats; que la Paix de Westphalie est la plus sacrée qui ait jamais existé dans le Monde Chrétien; qu'enfin la guerre actuelle met en danger l'Empire, & tous les Etats qui l'avoisinent.* Il y auroit des volumes à faire sur ce peu de lignes. Je ne me permettrai que quelques courtes observations: je les crois utiles & même nécessaires dans la circonstance actuelle, où cinq cens mille hommes sont en armes pour favoriser ou empêcher un changement que l'intérêt commun de *l'Europe* seroit peut-être d'accélérer.

D'abord, je ne fais s'il y a des paix plus *sacrées* les unes que les autres, & si, de même que les Souverains ont de *grands* & de *petits* appartemens, de *grands* & de *petits* couverts, on peut distinguer aussi différens degrés de solennité dans les engagements qu'ils contractent, dans les paix qu'ils jurent.

Ensuite j'ignore également si, dans l'idiôme de la politique, *sacré* veut dire *respecté, non violé*. Si c'est cela que ce mot signifie, assurément il n'y a pas d'épithète qui convienne moins à la Paix de *Westphalie*: il n'y en a jamais eu peut-être aux stipulations de laquelle on ait plus hardiment dérogé. Pour s'en convaincre, il suffit

seulement de penser à qui appartiennent aujourd'hui la *Poméranie*, la *Silésie*, &c. Les Puissances qui les ont conquises sur celles à qui les Traités de *Munster* & d'*Osnabruck* les assuroient, ont-elles jugé ces Traités sacrés? Ou bien le sont-ils devenus depuis ces invasions couronnées par le succès?

Mais ensuite, quelle que soit la nature de ces fameuses Chartres, peut-être seroit-il permis de montrer quelque surprise d'entendre ici la *Russie* les réclamer. Je lis au commencement de la première ces mots bien remarquables : „ Et „ afin que l'amitié réciproque entre l'*Empereur* de „ le Roi *Très-Chrétien*, les *Electeurs*, les *Princes* & „ les *Etats* de l'*Empire*, se conserve d'autant plus „ ferme & plus sincère (sauf l'article d'assurance „ mis ci-dessous), l'un n'*assistera jamais les enne-* „ *mis présens ou à venir de l'autre*, sous quelque „ titre & prétexte que ce soit, ou pour raison „ d'*aucune dispute ou guerre contre un autre*, ni d'*armes* ou de soldats ni ne recevra, logera, „ ne laissera passer par ses terres aucunes troupes „ qui pourroient être conduites, *par qui que ce soit*, contre quelque une des Parties comprises „ dans cette pacification. “

Si la Paix de *Westphalie* est sacrée, & sur-tout exécutée, par qui les *Russes* peuvent-ils être appelés dans l'*Empire*? Au secours de qui peuvent-ils prétendre marcher? Par qui peuvent-ils se flatter d'être reçus? Et si elle ne l'est pas, comment les infractions qui la blessent peuvent-elles devenir pour eux une raison d'égorger des *Allemands*?

Peut-être donneroient-ils pour excuse l'exception que l'on vient de voir, & diroient-ils que d'après l'*assurance* donnée par les Parties contractantes, celle qui la viole doit être reprimée par une ligue de tous les intéressés. Cette exception se trouve en effet stipulée à la fin du Traité de *Munster*; mais, 1°. Ce ne sont pas les étrangers qu'elle appelle pour cautions, pour garans; ce n'est qu'à ceux *qui ont eu part à cette transaction*, qu'est confié le droit d'y veiller. 2°. Avant que de repousser l'injure ou l'injustice par la force, le Traité prescrit des formes; il exige des procédures. Ce n'est qu'après TROIS ANS de négociations ou de plaidoyeries pacifiques inutiles, qu'il permet d'en appeller au meurtre, d'employer ce terrible & dernier argument des Rois.

Or ici, les Princes *amis* de la *Russie*, ont-ils attendu *trois ans* pour donner le signal du carnage? Le cabinet de *Vienne* s'est-il refusé aux voies d'accommodement? A-t-il éludé le jugement de la Diète? Est-ce lui qui a le premier arboré l'étendard de la mort?

Il s'est mis en possession sur-le-champ des terrains auxquels il prétend avoir des droits! Mais n'avoit-il pas un titre? N'en est-ce pas un que ses conventions avec l'Electeur défunt, ratifiées par son successeur? Quelle que soit la validité de ce titre, n'importe, au moins jusqu'au jugement définitif: il existe; &, suivant l'axiôme reçu dans tous les Tribunaux, *la provision est due au titre*.

Qu'il ait été surpris, comme on le dit, par

l'adresse , ou arraché par la violence ; qu'il soit annulé , comme on le prétend , par des renonciations antérieures ; qu'il soit contraire à des droits futurs que la justice , comme on le publie , ne permet pas de laisser éteindre ; que les compensations exigées par la Cour de *Vienne* , pour y renoncer , soient injustes , insoutenables , réprouvées par les loix & les usages de l'*Empire* , comme on l'assure dans les manifestes *Prussiens* , c'est ce que les arbitres décideront.

Si , après une sentence , la Maison d'*Autriche* refusoit d'en exécuter les dispositions , alors , aux termes du Traité dont il s'agit , elle seroit avec raison réputée avoir enfreint la Paix : mais jusquelà , sans discuter ses droits , sans avoir besoin même de les examiner , il me semble qu'il est impossible de l'accuser d'avoir en rien contrevenu à la Paix de *Westphalie*. Cette Paix défend de persister à soutenir des prétentions prosrites , & non pas de les faire valoir avant le jugement.

Mais ici les *Autrichiens* se sont mis en possession avec des soldats ! Ils ont donc les premiers employé les voies de fait ! C'est donc par la force qu'ils ont obtenu l'exécution de leur contrat ! C'est , je l'avoue , ce que je ne vois pas. A la vérité , ce sont des régimens *Impériaux* qui ont occupé les postes que les régimens *Bavarois* abandonnoient ; mais il n'est pas dit que des hommes armés ne puissent faire de cessions paisibles , ou recevoir des soumissions volontaires. Ce n'est que dans le cas d'une résistance vaincue avec des bayonnettes , que l'on pourroit supposer de la violence ,

& ici il n'y en a pas eu ; tout s'est fait de concert. Les entrans & les sortans avoient également leurs ordres, tous dérivans d'une même cause, d'une convention pacifique entre leurs Maîtres ; & c'est assurément ce que la Paix de *Westphalie* n'a pas interdit aux Princes de l'*Empire*.

Si, dans la pièce dont il s'agit, la sainteté des articles, signés le 24 Octobre 1648 (1), est un peu exagérée, que faut-il penser de la prépondérance que l'on attribue à l'*Allemagne*, & de la terreur que doivent inspirer à un quart de ce

(1) *Peut-être n'est-il pas inutile d'observer ici pour le commun des lecteurs que ce qu'on appelle la Paix de Westphalie, consiste en deux Traités conclus & signés le même jour, l'un à Munster entre l'Empereur, la France, l'Empire, &c. l'autre à Osna-bruck, entre l'Empereur, l'Empire & la Suède.*

Il faut voir dans l'histoire estimée, avec raison, du P. Bougeant, Jésuite, pourquoi des Traités presque semblables, roulant sur les mêmes objets, contenant les mêmes stipulations, furent négociés dans deux villes différentes, & rédigés chacun séparément. Il est difficile d'imaginer la petitesse, le ridicule de tous les incidens qui troublèrent presque sans cesse cette double négociation, & souvent la compromirent.

L'Histoire des Romains & des Grecs ne nous offre pas de semblables anecdotes : il semble qu'ils per-toient dans cette partie de la politique plus de simplicité, plus de droiture, & sur-tout plus de noblesse.
globe ;

globe , les moindres mouvemens du Corps Germanique ?

Sans doute cette contrée est , à tous égards , un pays intéressant & respectable : peuplée d'hommes robustes , laborieux , braves , d'une noblesse fière , & aguerrie ; couverte de villes , où le commerce fleurit , avec l'apparence de la liberté ; pleine de ressources en tout genre , elle doit être comptée au rang des principaux États de l'Europe : mais n'est-ce pas outrer les choses , que de dire qu'elle est le centre des affaires & des intérêts de cette partie du monde ?

Elle peut l'être aux yeux des Russes , qui n'ont , pour ainsi dire , point d'autres voisins ; qui ont abandonné , en quelque sorte , le plus vaste Empire de l'univers , pour venir s'entasser sur les bords de la Baltique ; qui ont préféré d'usurper ou d'escamoter quelques Starosties , quelques Comtés , dont un revers peut les chasser , au plaisir , à la gloire folide de fertiliser , de rendre à la nature , aux arts , la moitié de l'Asie dont on ne leur conteste pas la possession. Ils sont excusables de regarder , comme le point où tout aboutit , celui où en effet ils semblent rapporter tous leurs desirs & toutes leurs combinaisons : mais pour les autres peuples , il s'en faut bien que l'Allemagne soit si essentielle.

Sans la malheureuse mort de l'Electeur de Bavière , il n'en seroit pas question , en ce moment , dans les troubles qui ensanglantent déjà les deux hémisphères. A Paris , à Londres , à Madrid , à

Constantinople, à *Philadelphie*, à *Pétersbourg* même, on ne songeroit pas aux *Allemands* : ils seroient assez heureux pour être profondément oubliés. Les troupes vendus en *Amérique* sous ce nom, ne sont pas la nation ; & la victoire ou la défaite de ces bataillons détachés dans le Nouveau-Monde, n'empêcheroient pas que ce que je dis ne soit exactement vrai.

En deux mots, l'*Allemagne* ne peut nous intéresser que quand elle nous menace. Si ce n'est pas sur nous qu'elle se prépare à tomber, tous ses mouvemens, toutes ses agitations, n'ont rien qui puisse troubler notre sécurité. Voilà un premier point incontestable.

Mais sa constitution, dira-t-on, changera, & c'est-là ce qui la rendra redoutable : c'est-là ce qui ne permet pas aux Souverains voisins de rester indifférens quand ils la voient en fermentation : c'est-là ce qui rend si sacrée la Paix de *Westphalie*, qui fixe cette constitution, & ce qui doit armer toutes les Puissances à l'instant où ce talisman respectable est attaqué.

Voilà le langage usité parmi tous les politiques. Depuis le Cardinal *de Richelieu* les hommes admis à la direction des cabinets, n'en ont pas tenu d'autre : il est devenu une espèce d'évangile, auquel il semble qu'on ne puisse renoncer sans blasphème.

J'ose cependant douter un peu de son infail-
libilité. Quand il seroit incontestable en effet

pour les Puissances telles que la *France*, la *Hollande*, l'*Italie*, qu'un voisinage immédiat & prolongé; un mélange presque perpétuel de possessions, de droits, de prétentions respectives; met à chaque instant en correspondance avec l'*Allemagne*, il pourroit ne pas l'être pour la *Russie*, qui ne la touche que parce qu'elle le veut, autant qu'elle le veut, & qui ne doit pas en craindre plus de dangers qu'elle ne peut lui en faire redouter.

Mais est-il vrai qu'une révolution entière dans l'*Empire*, un changement absolu dans sa constitution, fût un incident dangereux pour le reste de l'*Europe*? Le Roi de *France*, celui de *Suède*, celui d'*Angleterre*, &c. auroient-ils à trembler, quand les Archevêques de *Saltsbourg*, de *Trèves*, &c. ne seroient plus que les grands Aumôniers du successeur des *Césars*; & les *Margraves*, les *Land-Graves*, les *Burgraves*, &c. Grands-Maîtres de la garde-robe du Roi de *Prusse*, ou Gentilshommes de sa chambre?

Ces Maisons fortunées finiroient dans ce cas par dévorer avec le temps toutes les Souverainetés inférieures dont elles sont entourées: les *Electorats*, les *Archevêchés*, les *Abbayes*, les *Baronnies*, &c. de la *Germanie*, auroient le sort qu'ont eu en *France* les *Duchés*, les *Comtés*, les *Marquisats*; au lieu d'être tyrannisée pendant la paix, & dévastée pendant la guerre au nom de deux mille fantômes de Souverains, cette vaste contrée ne seroit plus pressée que par deux trônes intéressés à en maintenir la tranquillité: il n'y auroit rien à perdre pour elle; au contraire il y

auroit infiniment à gagner du côté du repos, qui est, après tout, le suprême bonheur, en politique, & la seule félicité réelle, à laquelle il soit permis aux peuples d'aspirer; & cette révolution, les *Allemands*, c'est-à-dire, les Communes, la Nation, ne peuvent pas trop la hâter.

Jusqu'à ce qu'elle soit complète, que les deux Couronnes prédestinées à la consommer, aient pris leur consistance entière, leur assiette fixe & immuable, ils n'ont à attendre que des désastres, des ravages, des calamités de toute espèce; ils feront dévoués à tous les maux inséparables de la féodalité, de la foiblesse des pouvoirs. Ils n'ont pas, dans leurs vastes forêts, un arbre qui ne puisse produire une guerre accablante; pas une ligne dans leurs compilations de droit public, dont il ne puisse sortir un incendie; pas un mariage, pas une alliance, pas même un pacte domestique, dont il ne puisse résulter des prétentions, des troubles, des dévastations déplorables, comme nous le voyons aujourd'hui.

Mais les voisins! & que leur importe? Perdront-ils ce que les autres gagneront? Ceux-ci même deviendront-ils réellement plus puissans & plus redoutables, en acquerrant plus tard un embonpoint dont leurs collègues jouissent depuis tant de siècles?

Quand l'Empire du Roi de *Prusse* embrasseroit toute la partie occidentale de la *Germanie*; quand la Maison d'*Autriche* engloutiroit l'autre moitié, mettroient-ils jamais sur pied chacun plus de trois

cens mille hommes , comme ils les ont maintenant ? L'exemple du premier ne prouve-t-il pas qu'il n'est pas nécessaire d'accumuler de vastes domaines pour lever d'effroyables armées ? Dès que de nos jours , comme je l'ai déjà observé en commençant ces *Annales* , avec de l'argent on a des soldats , & avec des soldats de l'argent , quiconque a un écu dans sa poche , & un titre pour se garantir d'être pendu au premier coup de tambour qu'il frappe , au premier stipendiaire qu'il enrôle , peut compter en un mois autour de lui , plus de bataillons que le plus grand terrain de l'univers.

Il n'a qu'à employer ses légions à des rapines , & prodiguer le fruit de ses rapines à enrégimenter de nouveaux ravisseurs , l'augmentation des unes & des autres n'aura de bornes que celles qu'il y voudra mettre. Dès-lors, que fait à la force réelle d'un ennemi , à l'effroi ou à la sécurité qu'il peut inspirer , le nombre de ses provinces ? N'est-il pas étrange qu'on veuille limiter aujourd'hui aux Princes l'étendue de leurs territoires , & qu'on ne songe pas à restreindre celle de leurs armées ?

D'ailleurs dans l'état actuel des choses , quelle est la sauve-garde universelle contre l'ambition , contre le desir de s'agrandir , qui tourmente surtout ceux de nos corps politiques , qui n'ont pas encore pris tout leur accroissement ? C'est la réunion de plusieurs associés , contre l'agresseur avide ; ce sont les négociations qui montrent sans cesse à l'usurpateur inquiet , un frein & des vengeurs. Eh bien , cette ressource manquera-

t-elle davantage après l'incorporation, qu'aujourd'hui ?

Les alliances au contraire ne seront-elles pas plus faciles à conclure, les vrais intérêts plus promptement éclaircis, les occasions de brouilleries, & les tentations de hasarder des rapines plus rares, entre deux ou trois corps robustes, chacun en état de se défendre avec vigueur, de réprimer par ses propres forces une insulte ou un larcin, contraints par conséquent de se ménager réciproquement, & n'ayant à démêler l'un avec l'autre que des intérêts palpables, sérieux, dignes de les émouvoir; qu'entre cet assemblage d'avortons rachitiques, toujours inquiets, toujours tremblans; jaloux de leurs protecteurs comme de leurs ennemis; pour qui les moindres chocs sont des épouvantails & des dangers; & qui, se sentant par leur foiblesse toujours près de la mort, n'entretiennent leur vie qu'en semant, en nourrissant avec soin les germes de la rivalité entre ces colosses qui les écraseroient sans peine, s'ils étoient d'accord (1).

Après tout, cette réforme ne feroit que le complément, la perfection de celle qui s'est réalisée imperceptiblement dans presque tout le reste de l'*Europe* depuis six siècles. S'il y a quelque chose de fâcheux, même pour nous, c'est qu'elle

(1) Voyez à ce sujet le mémoire sur un partage de la Pologne inséré dans ces *Annales*, Tome premier, page 104.

n'ait pas été universelle ; que la féodalité , & sa barbarie , sa confusion , la multiplicité des petits trônes qui en résultent , se soient maintenues en *Allemagne* & en *Italie* , tandis qu'elles s'anéantissoient par-tout ailleurs. Il est fâcheux que le *Pape* , ou un autre Souverain , n'ait pas dans le même-temps relevé par delà les *Alpes* le véritable Empire de *Rome* ; & qu'à *Vienne* , à *Berlin* , ou ailleurs , il ne soit pas né à cette époque des hommes assez hardis pour entreprendre de faire une seule couronne de tous ces diadèmes fantastiques , & assez adroits ou assez heureux pour y réussir.

Aujourd'hui la transposition d'un village , la démarcation d'une demi-lieue de frontières, coûte des fleuves de sang & d'or. Alors les plus considérables incorporations se consommoient , sans qu'on y songeât , par des mariages , des contrats , des legs. Le CATHOLIQUE *Ferdinand* unissoit l'*Aragon* à la *Castille* , ainsi que *Grenade* , *Cordoue* , *Naples* , &c. Le TRES-CHRETIEN *Louis XI* envahissoit une partie de l'héritage de la Maison de *Bourgogne* ; il se faisoit donner la *Provence* : son fils devenoit par un mariage Duc de *Bretagne* ; & sous leurs successeurs , cet équilibre d'acquisitions ou d'usurpations , s'entretenoit de manière à ne point rompre l'égalité.

Et l'on peut observer que ce n'étoit jamais pour les plus avantageuses qu'ils se battoient. On vit sans jalousie , sans allarmes , sans fureur , l'*Espagne* s'arrondir , & engloutir jusqu'au *Portugal* ; l'*Angleterre* s'approprier l'*Irlande* d'abord , &

ensuite l'*Ecosse* ; la *France* se dérober des mains des *Anglois* qui l'avoient presque détruite , & se récréer un trône solide , respectable , avec la plus étonnante rapidité , par la réunion de trente provinces.

Les guerres du seizième siècle eurent pour mobile des caprices extravagans , plus que des systèmes raisonnés. Il est impossible à quiconque lit l'histoire avec un peu de sang froid & de réflexion , de ne pas regarder les *Henri VIII* , les *Charles V* , les *Charles VIII* , les *Louis XII* , les *François I^{er}* , comme les plus grands foux , en matière d'administration du moins , qui aient jamais existé : on les voit toujours aux mains pour des chimères , des rêveries , soutenues ou attaquées d'une manière digne du motif. On ne découvre dans tout le tripotage politique de ce tems-là , que des héros sans conduite , des armées sans solde , des négociations sans bonne-foi , des batailles gagnées ou perdues sans effet , de l'éclat , du bruit , de la fumée , & rien de réel , en aucun sens , que le malheur des peuples.

Mais enfin ce malheur n'avoit qu'une source : au milieu de leur délire ces étranges pasteurs d'hommes avoient au moins le bon esprit de ne se pas mêler de ce que chacun d'eux faisoit chez soi & autour de soi. *Louis XII* , le pere du peuple , sacrifia cinq cens mille de ses enfans , pour succéder , en vertu de je ne fais quelle généalogie , à l'aide du bâtard d'un Pape , à un bâtard , meurtrier de l'arrière-petit-fils d'un autre bâtard , usurpateur du Duché de *Milan*. Il fut contrarié

dans l'exercice de ces droits sacrés par le Roi d'*Aragon* qui avoit des droits aussi respectables.

Mais il n'éprouva pas d'obstacles de la part de celui-ci, quand il conserva à la Couronne de *France* un de ses plus beaux fleurons, en épousant la veuve de son prédécesseur. De même le cabinet de *Paris* ne déclara pas la guerre à celui de *Madrid*, quand, par la destruction du dernier asyle des *Maures* au-delà des *Pyrénées*, l'*Espagne* devint une Puissance vraiment formidable.

On ne faisoit sonner alors la trompette meurtrière que pour s'aggrandir soi-même, & non pas pour en empêcher les autres. Les Etats comme les particuliers, avoient la faculté de profiter de leurs talens, des circonstances, des hasards favorables, pour l'augmentation de leur fortune.

Malheureusement cette politique, aussi naturelle que juste, a trouvé en *Italie*, & sur-tout en *Allemagne*, des obstacles que personne n'a eu l'art de surmonter. L'anarchie féodale du siècle de *Hugues-Capet*, de cette époque regardée avec raison comme la honte de l'esprit humain, s'y est perpétuée, &, par une autre fatalité, les Princes voisins se sont laissé persuader qu'ils avoient le plus grand intérêt à en empêcher la réforme. On leur a fait croire que pour régner en paix, il falloit non-seulement être absolus & puissans chez eux, mais empêcher les autres de le devenir, & interdire à leurs contemporains l'usage des procédés qui ont fait la gloire & la grandeur de leurs ancêtres.

Voilà ce qui a fait de l'*Allemagne*, non pas le centre de toutes les affaires, mais le tombeau de ses voisins, & de ses propres habitans. Des guerres sans fin l'ont désolée; ses campagnes ont englouti les plus brillantes armées, de *François*, d'*Espagnols*, de *Suédois*, d'*Allemands*; & ces guerres ont eu leur source dans les subdivisions sans fin, dans les petits partages qu'il faut recommencer, ou maintenir à chaque génération. Il n'y a pas un arpent dans ces tristes refuges de l'anarchie féodale dont la distribution ne puisse faire couler plus de sang, que celles des plus grandes provinces dans les Etats heureusement régénérés plutôt.

D'après ce que l'on vient de voir, il est aisé de deviner ce que j'aurois à dire de la paix de *Westphalie*, si j'entreprendois d'en discuter le vrai mérite. Loin de le regarder comme un monument sacré, comme le gage du repos de l'*Europe*, je n'y verrois, je l'avoue, qu'une compilation informe, compliquée, de conventions inconciliables; qu'une source de troubles, qu'un dépôt de titres, propres à autoriser autant de dévastations qu'il sera permis de les réclamer de fois.

Elle a rendu l'extinction des restes de la féodalité presque impossible: elle a donné une existence légale, des défenseurs, des droits, & des ressources, à une infinité d'insectes politiques qu'il étoit de l'intérêt général de laisser anéantir. Elle a fait à l'Empire une loi d'une immobilité intérieure absolue, sous peine d'être ravagé par des soldats, tandis que d'après les alliances, les traités, les morts; d'après ses propres stipulations, & la

Seule instabilité des choses humaines , il est impossible qu'il n'y arrive pas des changemens journaliers. Cette chartre fatale semble recommander l'union , & elle donne à chaque instant , par ses réglemens même, le signal de la discorde.

On va crier au PARADOXE : je ne puis qu'y faire.
Qu'on prouve que j'ai tort.

Il est difficile de supposer que la réforme de cette anarchie redoutable entraînat aucun péril pour les autres habitans de l'*Europe*. Mais, en supposant qu'en effet ceux-ci eussent droit de s'en allarmer, au moins n'est-ce pas aux *Russes* à partager leur frayeur : ce n'est pas aux Maîtres des marais de *Pétersbourg* & des forêts de *Moscow* , à s'épuiser de soldats & d'espèces pour empêcher quelques Bailliages *Allemands* de se fondre dans un écusson plutôt que dans un autre.

Sans leurs invasions depuis cinquante ans, sans leurs efforts presque continuels pour reculer leurs frontières de ce côté-là, ils seroient encore inaccessibles, comme ils l'ont été pendant dix siècles. Leurs succès les ont rapprochés du foyer des attaques , & sans doute ils ne sont plus invulnérables comme leurs prédécesseurs.

Mais même aujourd'hui , s'ils se bornoient à jouir ; si leur politique se contentoit d'exiger du respect pour leurs limites, & d'aspirer à l'admiration des étrangers , d'après l'axiôme célèbre *major è longinquo reverentia*, ils formeroient la Puissance la plus tranquille, la plus estimée , la plus courtisée peut-être de l'univers.

Assurés du côté de l'*Asie* par l'éloignement des voisins ; n'ayant rien à craindre des déserts qui les séparent des *Chinois* ; pouvant sans peine fraterniser avec les *Persans* & les *Turcs*, trop occupés ; trop foibles pour jouer de long-temps le rôle d'agresseurs ; défendus du côté de l'*Allemagne* par la rivalité de deux puissans antagonistes qui se servent maintenant de surveillans réciproques, & qui acheteroient, par de grands sacrifices, s'il le falloit, leur neutralité, ils pourroient, sans dépense, sans troupes, sans embarras, devenir les arbitres de cette partie du monde, & s'attribuer le titre de pacificateurs universels, bien supérieur à celui de conquérant.

La pièce que l'on vient de lire, prouve que ce n'est pas-là l'espèce de gloire dont la *Russie* est aujourd'hui curieuse.

La manie d'influer dans les affaires de l'Empire paroît être, depuis *Pierre premier*, la maladie de ce Gouvernement, comme celle de maîtriser la mer & le commerce est depuis un siècle celle du Gouvernement *Anglois* ; on conçoit celle-ci, parce qu'enfin jusqu'à présent les accès de cette fièvre ont valu aux riverains de la *Tamise* de la gloire & des trésors : mais l'autre est plus difficile à concilier avec les vrais intérêts, avec la politique naturelle de la Puissance qui l'éprouve.

Il est démontré aujourd'hui que toutes les guerres sont ruineuses ; mais c'est sur-tout à la Couronne obligée de déplacer ses troupes qu'elles

sont funestes : l'argent devenu plus précieux que les hommes , va trouver ces instrumens de destruction , & il reste après eux dans le pays qu'ils ont désolé : il aide à y réparer leurs ravages : on est tout étonné , après la paix , de voir que c'est à deux cens lieues du théâtre de la guerre , que l'on ressent l'épuisement qu'elle produit , tandis que l'opulence & la prospérité se manifestent déjà de toutes parts sur le terrain qu'elle a ensanglanté. Il ne seroit pas difficile de donner les raisons de ce principe : mais il est si évidemment confirmé par l'expérience , qu'il n'est pas besoin de le justifier par le raisonnement.

Cela posé , la *Russie* est de tous les Etats de l'*Europe* celui qui a le plus d'intérêt à ne s'engager dans aucune guerre , sur-tout du côté de l'*Allemagne*. Elle est , proportionnellement à son étendue , un des plus pauvres en hommes , & sur-tout en espèces. La distribution des forces entre les deux associés avec qui elle a formé le Triumvirat fatal à la *Pologne* , lui interdit l'espérance de toute conquête que ceux-ci ne partageroient pas : & ce qu'elle pouvoit prétendre de cette proie commune , elle le possède. En laissant la Maison d'*Autriche* remplir sa destinée , que craint-elle ? En la troublant , qu'espère-t-elle ?

Le Roi de *Prusse* , s'il est vaincu , ne lui devient-il pas un allié onéreux ? S'il est vainqueur , sera-t-il un ami libéral ? Sa politique , du moins jusqu'ici , n'a pas été de prendre pour les autres. Dans une occasion où il est armé , sur-tout pour combattre , ce qu'il appelle une usurpation , vou-

droit-il en commettre pour récompenser ses alliés ?

D'ailleurs les Princes de l'*Empire*, si en effet ils redoutent l'ambition de leur Chef, ne s'alarmèrent-ils pas encore davantage de voir la modération de son rival se procurer de semblables appuis ? N'ouvriront-ils pas les yeux ? N'aimeront-ils pas mieux encore voir la Maison d'*Autriche* gagner un million de revenu, auquel elle borne ses prétentions, que celle de *Brandebourg* s'approprier plusieurs de leurs héritages, après les avoir dévastés tous ? Ne se réuniront-ils pas enfin pour exclure les *Russes* de l'*Empire*, comme le firent assez sagement les *Italiens* pour se débarrasser des *François* ?

La chute de la Maison d'*Autriche* ne leur seroit-elle pas plus funeste encore que son élévation ? Cette Maison peut leur préparer des maîtres : mais si une fois elle est abattue, si elle l'est par l'intervention de la *Russie*, où trouveront-ils des défenseurs ?

La *France* leur doit sa protection : mais quel désastre pour eux, & pour l'*Europe* entière, s'il faut que la *France* entre dans cette effrayante querelle ? Combien nous devons trembler qu'elle ne se croie obligée de faire franchir le *Rhin* à ses bataillons ? Quels reproches n'auroient pas à faire les hommes, vraiment humains, à la puissance dont les démarches l'auroient forcée à cette manœuvre !

Combien il seroit à désirer que le Gouverne-

ment *Russe* , profitant de sa splendeur actuelle , de son influence sur les esprits , d'une renommée contre laquelle aucune voix ne s'élève encore , d'un calme que rien ne troublera , s'il s'en montre jaloux , s'appliquât à perfectionner sa noble entreprise d'une législation nouvelle , & donnât enfin au monde le modèle d'un Code raisonnable.

C'est avec bien du plaisir , qu'après avoir discuté ici , & même contredit les principes de sa politique , je m'empresserai de payer un tribut d'admiration à la Jurisprudence qu'il adopte ; je rendrai bientôt compte des Règlemens qu'il vient de publier ; c'est un essai intéressant , sous tous les points de vue : il seroit triste que ce monument d'une législation humaine , autant qu'éclairée , portât la même date qu'une déclaration de guerre cruelle & sans motif.

A N G L E T E R R E.

ENFIN le Sénat national de cette Isle a rouvert son Temple , le 26 Novembre dernier : le Parlement est rentré. Le mystère des négociations de l'été va être révélé à l'*Europe* par les indiscretions constitutionnelles de l'hiver. Nous saurons à quel point les tentatives des Commissaires , nommés pour traiter avec le Congrès , ont été heureuses , soit pour l'appaiser , soit pour le séduire.

On s'est déjà plaint , dans cet autre Sénat , que ces prétendus Ministres de paix n'avoient été que

dés agents de corruption, & que le rameau d'olive qu'ils présentoient aux nouveaux Peuples, cachoit des bourses destinées à en acheter les Chefs. C'est ce que nous saurons bientôt.

L'ouverture des séances s'est faite avec la pompe & les formalités ordinaires. J'en ai rendu compte ci-devant. Le Roy y a prononcé un Discours, devenu, comme le reste, une espèce de formule. Il n'y a de changement que ce qui concerne la *France*; & si la guerre dure, ce changement même n'en éprouvera plus. Il est aisé de se convaincre de cette monotonie, en comparant aux anciens Discours celui du 26 Novembre dernier que voici.

Mylords & Messieurs,

„ Je vous ai assemblés dans une conjoncture qui demande de votre part la plus sérieuse attention.

„ Dans un temps de paix profonde, sans prétexte, sans provocation, sans avoir le plus léger sujet de plainte, la Cour de *France* s'est permis de troubler la tranquillité publique: elle a violé la foi des Traités & les droits généraux des Souverains, d'abord en fournissant clandestinement des armes & d'autres secours à mes sujets révoltés de l'*Amérique Septentrionale*; ensuite en avouant ouvertement qu'elle leur accordoit son appui, & en entrant dans des engagements formels avec les Chefs de la rebellion; enfin en commettant des hostilités & des déprédations ouvertes contre mes fidèles Sujets, & en envahissant effectivement mes

mes Etats en *Amérique* & dans les *Indes Occidentales*.

„ Je me flatte qu'il est superflu de ma part de vous assurer que les mêmes soins , le même intérêt que je prends au bonheur de mon peuple , & qui m'ont porté à faire tout ce qu'il étoit possible pour prévenir les calamités de la guerre , me font desirer la paix , lorsqu'elle pourra être effectuée d'une manière honorable & sûre.

„ En attendant , je n'ai pas négligé de prendre les mesures convenables & nécessaires pour faire échouer les desseins envieux de nos ennemis , ainsi que pour user de représailles générales ; & quoique mes efforts n'aient pas été suivis de tout le succès que la justice de notre cause & le développement vigoureux de nos forces sembloient nous promettre , cependant le commerce étendu de mes Sujets a été protégé dans la majeure partie de ses branches , & d'amples représailles ont été faites sur les injustes agresseurs , par la vigilance de mes flottes , ainsi que par l'esprit actif & entreprenant de mon peuple.

„ Les grands armemens que font d'autres Puissances , quelque amicales & sincères que soient leurs professions , quelques justes & honorables que soient leurs vues , doivent nécessairement fixer notre attention.

„ C'eût été une grande satisfaction pour moi de vous informer que les mesures conciliatoires tracées par la sagesse & la modération du Parle-

ment, eussent produit l'effet désiré, & conduit à une conclusion heureuse les troubles de l'*Amérique-Septentrionale*.

„ Dans cette situation des affaires, l'honneur & la sécurité de la Nation demandent de nous, d'une manière si marquée, que nous développons toute notre activité, que je ne puis douter de votre empressement à me donner votre concurrence & votre appui. La vigueur de vos conseils, la conduite & l'intrépidité de mes Officiers & de mes forces de terre & de mer, secondées par la bénédiction de Dieu, me fourniront, j'espère, les moyens de venger & de maintenir l'honneur de ma Couronne, & les intérêts de mon peuple contre tous nos ennemis“.

Messieurs de la Chambre des Communes,

„ J'ordonnerai que l'on mette sous vos yeux l'aperçu des dépenses qu'exige le service de l'année prochaine. Lorsque vous considérerez quelle est l'importance des objets en contestation, je ne doute pas que vous ne m'accordiez des subsides proportionnés aux besoins présents“.

Mylords & Messieurs,

„ Conformément aux pouvoirs dont vous m'avez revêtu à cet effet, j'ai mis la milice sur un pied propre à contribuer à la défense intérieure de ce pays; & c'est avec la satisfaction la plus grande & la plus vraie, que j'ai moi-même été témoin de cet esprit patriotique, de cette ardeur soutenue,

de cet amour de leur pays qui animent & unifient tous les ordres de mes fidèles Sujets , & qui ne peuvent manquer, en affermissant notre sûreté au-dedans , de nous faire respecter au-dehors“.

• Ceux qui se rappellent la conduite de la *Grande-Bretagne* au commencement de la dernière guerre, & de quelle part sont venues les premières hostilités dans celle-ci; ceux qui reliront le traité entre la *France* & les *Etats-Unis* , ainsi que la notification qui en a été faite, il y a huit mois , au Ministère de *Londres* par le Marquis de *Nôailles* , seront peut-être surpris d'entendre le Chef d'une grande Nation s'exprimer comme on vient de le voir.

Mais il en est en général de tous ces discours d'appareil, comme des ornemens dont on se couvre pour les prononcer. . C'est une pompe étrangère, empruntée pour le moment, un signe que l'on joue un rôle, & qu'il ne faut rien prendre à la lettre de ce que l'on va dire. Les harangues de cérémonies, les discours d'Ambassadeurs, les oraisons funèbres, &c. & dans les pays où les Rois sont obligés de parler eux-mêmes, les complimens qu'ils font ou qu'ils reçoivent, sont sans conséquence. Pourvu que l'on ait dit quelque chose , on a toujours bien dit.

Ce qu'il y a de clair ici , c'est la demande *de beaucoup d'argent* : voilà le grand point , le nœud essentiel de l'affaire; car il faut en revenir toujours au préambule de *Me. Jacques*. Le grand mal, c'est que les peuples & les Rois ne font pas aussi

heureux qu'*Harpagon*. En donnant beaucoup d'argent, ils ne sont pas sûrs d'être *bien servis*.

En attendant, on se bat, ou plutôt on se dépouille: on exerce ce que l'on appelle des *représailles*, c'est-à-dire, qu'après avoir reçu un soufflet, on tâche de le rendre. Il vaudroit mieux n'en point donner, & n'en point recevoir.

La prise de la *Dominique* en est un, & un assez intéressant pour la *Grande-Bretagne*: elle s'en est vengée par la ruine de quelques habitations *Françoises* vers l'isle de *Terre-Neuve*. Le *Commodore EVANS* a été brûler des magasins de morues *Françoises*: tandis que le Marquis de *Bouillé* enlevait au commerce *Anglois* un entrepôt précieux.

S'il y a un évènement qui doive faire sentir & déplorer la fatalité de la guerre, c'est assurément celui-là. Le banc de *Terre-Neuve*, voisin de l'isle de ce nom, est une de ces stations assignées par la Providence à une espèce d'êtres particuliers; c'est pour les *morues*, ce qu'est le *Canada* pour les *castors*, ce que sont les côtes des environs de la *Manche* pour les *barengs*, ce qu'est la *Laponie* pour les *rennes*, &c.

L'homme enfreint les propriétés que lui-même a créés; loin de respecter ces concessions de la nature, il en profite pour son bénéfice particulier: il les ravage; & comme il arrose sans pitié les étangs du *Canada* du sang des amphibies industriels qui les peuplent, il couvre de même le gravier de *Terre-Neuve* des têtes & des entrailles des *morues* qu'il va y surprendre & y sécher.

Cette pêche devenue lucrative par la facilité de conserver ce poisson , qui en assure la consommation, & la vente, a été un objet de jalousie & de dispute entre les deux Nations séparées par le détroit de *Calais*. Les lignes ont été plus d'une fois foudroyées avec du gros canon ; & l'acharnement avec lequel on s'est battu pour la propriété de ce réservoir, auroit pu faire croire quelquefois aux *morues* qu'elles avoient enfin trouvé des vengeurs. Après différentes alternatives , où les *François*, toujours brillans , & toujours ruinés , avoient fait à l'ordinaire beaucoup d'exploits militaires, & de fautes politiques ; enfin par le dernier Traité, il n'avoit plus été permis aux derniers que de pêcher, d'éventrer leur poisson , de le décapiter sur le sable de *Terre-Neuve* : mais il leur étoit formellement défendu de s'y établir aucune espèce d'entrepôt, ni de demeure. C'étoit un privilège exclusivement réservé aux véritables *Anglois*, que de dormir à l'aise sur la terre infectée des débris de cette marée.

Nos pêcheurs industriels, ayant aussi besoin d'un point d'appui plus solide que des bateaux pour achever toutes les préparations qu'exige la *morue*, s'étoient fixés sur deux écueils peu éloignés, nommés, l'un l'isle de *Saint-Pierre*, & l'autre l'isle *Miquelon*. Ils s'y étoient construit des cabanes assez misérables : mais ils y prospéroient doucement à l'abri de la paix ; & quoique , suivant notre usage, on se fût hâté d'ériger ces rochers , presque imperceptibles , en postes militaires, d'y exiler quelques malheureux fusiliers avec le titre de garnison ; ce n'étoit ni une colonie ,

ni une forteresse , ni un port : c'étoient des roches.

Un Commodore *Anglois* a formé le projet de s'immortaliser par cette conquête : il s'est présenté fièrement à la vue de ces isles : il a fait sommer la garnison de se rendre. Cela n'étoit pas difficile. Elle étoit composée de 25 hommes : toute l'artillerie du pays consistoit en 175 fusils, & 108 ceinturons sans épées. Il n'y en a pas moins eu une capitulation en règle. Le Commandant a obtenu *les honneurs de la guerre* : on a stipulé la conservation des *Officiers civils & militaires*, des établissemens sacrés & profanes, &c.

Mais ce qu'il y a eu de sérieux, c'est l'exil des malheureux pêcheurs , l'incendie de leurs cabanes , & la destruction de leurs richesses. La récolte tirée par leur industrie du fond de la mer, existoit encore dans leurs magasins : le Commodore, vainqueur des propriétaires, l'a également été des *morues* séchées. En chassant les uns , il a brûlé les autres : la troupe infortunée est déjà à *la Rochelle*, dénuée de tout , pleurant son opulence évanouie , & ne concevant pas , comment la liberté acquise par les *Américains*, peut justifier le mal qu'on lui a fait.

F R A N C E.

ENFIN la Reine touche au moment hâté par les vœux de la Nation. On s'attend à la voir mere dans le courant de Décembre. L'empressement toujours vif en *France* dans ces sortes d'occasions, est ici proportionné à l'amour & au respect qu'inspirent les auteurs de la famille dont nous allons avoir les prémices.

Un évènement aussi intéressant que celui qui peut donner un héritier à la Couronne, ne peut être trop bien constaté. Le repos des peuples tient souvent à l'authenticité qui en écarte toute espèce de nuage. Aussi pour ces accouchemens, nationaux en quelque sorte, emploie-t-on des formalités, un appareil, des précautions dont les familles particulières sont dispensées. Les Princes du sang, les grands Officiers de la Couronne, les Ministres, quelques Gens de Robe, doivent être présens. L'obligation de se soumettre à l'embarras, au trouble, aux désagrémens de cette espèce de vérification, est pour une Reine un des appanages de son rang.

De tous ces témoins nécessaires, le plus essentiel parmi nous, est sur-tout le *Chancelier*. Il doit au moment décisif passer sous le rideau : c'est à lui, comme à l'homme de la Nation, comme au dépositaire des loix, qu'est remis d'abord l'être.

nouveau-né, qui doit en devenir un jour la source & le soutien.

Par la séparation qui existe aujourd'hui entre le titre de cette charge & ses fonctions , on ne savoit pas d'abord par qui celle-là seroit exercée ; mais on publie aujourd'hui que le titulaire éloigné , ayant réclamé du fond de sa retraite une prérogative devenu droit par un usage équivalant à une loi, a reçu un refus. On assure que la Cour lui a fait répondre de ne pas se déplacer ; & que celui qui le représentoit par-tout ailleurs, n'en seroit pas plus incapable dans cette occasion-ci que dans les autres.

Tandis que l'on attend avec impatience ce gage du repos public , la guerre se poursuit comme elle s'est commencée : nous faisons toujours les exploits brillans , & les *Anglois* les prises utiles. Nos guerriers se comportent en héros , & ceux de nos ennemis en hommes adroits.

Si l'on en croit les papiers publics, le Marquis de la *Fayette*, dont le séjour même en *Amérique* est une espèce de trait de roman, vient de faire un trait plus romanesque encore. Piqué d'une expression peu mesurée que les Commissaires *Anglois* ont employée dans une pièce publiée par eux , en parlant de la *France*, il a envoyé au Comte de *Carlisle*, le plus qualifié d'entre eux, un cartel direct pour lui demander satisfaction. La phrase qui le termine est d'une fierté, d'une élévation digne d'un autre siècle. Il laisse à l'*An-*

glois le choix du second qu'il voudra s'affocier. Tout m'est indifférent , pourvu qu'à la gloire d'être François , je puisse joindre celle de prouver à un Gentilhomme de votre pays que personne n'insulte impunément le mien. C'est-là la langue d'Henri IV.

La réponse est plus fine & moins héroïque. C'est bien le ton de ce siècle-ci , celui de la philosophie.

„ J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'a-
 „ vez envoyée par M. Gimot ; & j'avoue qu'il
 „ m'est difficile de faire une réponse sérieuse à
 „ son contenu : la seule & unique qu'on puisse
 „ attendre de moi , & que vous auriez dû savoir
 „ d'avance, c'est, *que je me regarde & me regarderai*
 „ *toujours comme responsable de ma conduite & de*
 „ *mon langage publics uniquement à ma patrie & à*
 „ *mon Roi, & non à aucun individu.* Quant à au-
 „ cune opinion ou expression contenue dans quel-
 „ que publication, qui a été rendue par la com-
 „ mission, & dans laquelle j'ai l'honneur d'être
 „ nommé, à moins qu'elles ne soient retractées
 „ publiquement, vous pouvez être assuré, que
 „ jamais, quel que soit le changement de ma si-
 „ tuation, je ne serai disposé à en rendre compte
 „ en particulier, beaucoup moins à les rétracter.
 „ Je dois au reste vous rappeler, que l'injure
 „ dans la correspondance des Commissaires du
 „ Roi avec le Congrès que vous avez en vue,
 „ n'est pas d'une nature privée; & je pense que
 „ tous différends nationaux se décideront mieux

„ par une rencontre entre l'Amiral *Byron* & le
„ Comte d'*Estaing* “.

Signé , CARLISLE.

A New-York, le 11 Octobre 1778.

Encore une fois c'est-là parler juste ; mais ce
n'est pas s'exprimer en héros.

Au reste , dans les combats sérieux , non-seu-
lement à égalité de forces l'avantage reste à la
marine *royale de France* ; mais même , avec une
infériorité décidée, elle fixe encore la victoire.
La rencontre du Comte de *Ligondez*, le 20 Octo-
bre dernier , en est un exemple.

Ce Capitaine de Vaisseau, commandant *le Tri-
ton*, de soixante-quatre canons, a seul combattu,
& réduit à fuir un vaisseau de ligne *Anglois*, au
moins de sa force, secondé d'une frégate de trente
canons. Blessé dangereusement avant la fin du
combat, il a été remplacé par M. de *Roquart*, son
Lieutenant, qui a suivi son exemple, & com-
plété la victoire.

C'est ramener les temps des *Jean Bart*, des
Dugué-Trouin : mais notre commerce continue de
se plaindre d'éprouver également les malheurs ,
la disette de ces temps fameux par de grandes
pertes , comme par des prodiges d'intrépidité.
Cependant on commence à faire effuyer aux
Anglois une partie des dommages qu'ils nous
causent. Le Comte d'*Estaing*, à ce qu'on assure ,

n'ayant pu réussir dans sa grande expédition sur les côtes de l'*Amérique*, s'indemnise en troublant le commerce des mers qui l'environnent. Les vaisseaux & frégates du Roi, dispersés en plusieurs petites escadres, sortent très-souvent de nos ports, & n'y rentrent point sans ramener des prises dont on pourra bientôt opposer la liste à celles de nos défaits en ce genre, que les *Anglois* ne cessent de publier.

Ce système a été adopté peut-être par l'envie de tenir toujours en haleine une partie de notre marine; peut-être par condescendance pour les Chefs de ces divisions, qui espèrent dans un commandement particulier se distinguer davantage que dans une grande flotte, où la subordination enchaîne la valeur, & où quelquefois les occasions ne se présentent pas au talent; peut-être aussi par l'inquiétude, l'embarras qu'a dû répandre dans tout le service la malheureuse querelle élevée sur l'escadre du Comte *d'Orvilliers*, querelle fâcheuse en tout sens, & dont on a parlé si diversement, qu'il est presque impossible de s'en former une idée juste.

Il seroit bien triste que la *France*, en cette occasion, eût manqué, par une méprise, le moment d'une victoire assurée: il ne le seroit pas moins qu'il en résultât pour elle une espèce d'impossibilité d'employer un Officier généralement considéré, & qui avoit la confiance comme l'estime de son Corps, & de la Nation.

Si quelque chose peut nous consoler, c'est de

voir dans les Conseils de nos ennemis la même turbulence, la même difficulté à s'accorder entre eux. Deux Amiraux *Anglois* sont aussi mécontents l'un de l'autre ; mais l'Amiral *Keppel* n'en reste pas moins à la tête de son escadre.

Quoi qu'il en soit, si cette nouvelle méthode peut avoir ses avantages, les spéculateurs chagrins prétendent qu'elle a aussi ses inconvéniens. Le premier, disent-ils, c'est de disperser nos forces, d'exposer notre marine à des dangers, qu'une restauration toute récente rend plus redoutables pour elle. Des vaisseaux de guerre, bien armés & bien équipés, sont une perte irréparable, quand l'ennemi les détruit, & plus nuisible encore quand il s'en empare. Or, quelle que soit la bravoure ou l'habileté des mains qui dirigent les nôtres, si, dans le temps où ils sont ainsi isolés sur la vaste surface des mers, ils tombent dans de fortes escadres ennemies, il faudra céder à l'excès de la disproportion. Notre marine, ainsi détruite en détail, s'évanouira avant que d'être entièrement formée.

Ce n'est pas tout, ajoutent-ils : laisser faire la course à des vaisseaux de ligne, à des frégates, c'est envoyer des grenadiers en parti, & exiger des vieux corps le service des troupes légères. Les vaisseaux de guerre ne sont point faits pour ces expéditions du moment, pour ces coups de main dont leur masse les rend encore plus incapables, que leurs forces ne peuvent en assurer le succès. Les laisser s'avilir à cet emploi, c'est anéantir soi-même l'émulation qui produit les Armateurs particuliers, dont cette espèce de proie doit être la nour-

riture. Que veut-on qu'ils fassent à la mer , si la marine royale y fait leur métier ? Aussi n'avons-nous point de corsaires tandis que les moindres ports de la *Grande-Bretagne* en vomissent des essaims.

Enfin , disent-ils toujours , il faut suivre dans la guerre de mer les mêmes principes absolument que dans celle de terre , quant à la division & à l'emploi des forces. Les vaisseaux de ligne représentent l'infanterie , dont la masse & la vigueur sont le fonds & la ressource d'une armée. Les frégates ressemblent à la cavalerie destinée à battre plus rapidement la campagne , à faciliter le succès des expéditions où il faut moins de vigueur que de célérité. Enfin les corsaires sont les hussards , les troupes légères qui doivent défoler au loin l'ennemi par des coups multipliés , que la petitesse & la légèreté de ces corps ne lui permettent ni de prévoir , ni de parer.

De tout cela , ils concluent que les gros vaisseaux doivent toujours être réunis en grandes flottes , & destinés à de grandes entreprises , à la ruine des forteresses , à l'attaque des escadres ennemies , à des descentes , &c. Ils servent d'épouvantails , lors même qu'ils ne sortent pas , & combattent ainsi , sans qu'il soit besoin de les faire agir. Les frégates doivent parcourir des stations déterminées , combiner leurs croisières , de manière tout-à-la-fois à occuper un grand espace , à se soutenir les unes les autres , à contenir , à écraser les corsaires ennemis , en protégeant ceux de leur parti , & tout au plus à atta-

quer quelquefois les flottes marchandes , que leur nombre ou la force des bâtimens rendroient inaccessibles aux chasseurs soudoyés par les particuliers.

A l'appui de ce système , on cite celui des *Anglois* ; car c'est toujours dans leur administration que nous voulons aller chercher des modèles , sur-tout quand il s'agit d'humilier la nôtre. Telle est à la vérité leur marche ; mais sans doute notre Ministère , qui ne l'ignore pas , qui a le plus grand desir de faire triompher notre pavillon , l'adopteroit , si les circonstances , nos mœurs , la constitution même de notre marine , n'apportoient peut-être des obstacles invincibles à l'admission de toute méthode étrangère , du moins quand elle peut être vraiment utile. En général nous ne prenons guère de nos voisins que des modes frivoles , que nous leur rendons bientôt perfectionnées , par la supériorité de notre génie ; & celles où nous mettons le plus d'appareil , ne sont pas toujours les moins ridicules.

Mais quand il s'agit d'une réforme sérieuse , d'une manœuvre vraiment utile , qui aille au bien du service & à la véritable gloire de la Nation , les difficultés s'élèvent en foule ; l'esprit de corps , l'intérêt des particuliers , les intrigues des femmes qui entrent toujours pour quelque chose dans nos opérations , barrent un Ministre , le fatiguent , le déconcertent. Il est bien rare qu'il ait assez de courage pour persister jusqu'au bout , ou qu'il reste en place assez long-temps pour développer tout son courage , & en recueillir le fruit.

L'administration des finances fait tous les jours des progrès, non pas peut-être du côté de l'économie, ce qui seroit difficile dans des circonstances pareilles à celles où nous nous trouvons, mais du côté de l'ordre, de la netteté, sur-tout dans la dépense.

Le premier Edit dont j'ai rendu compte ci-devant, n'imposoit aux Trésoriers des différens départemens, qu'une sujétion sage & fondée sur la nature des choses comme sur le bien du service. Un autre Edit qui a suivi de près, a complété la réforme par la suppression de plusieurs de ces Offices superflus. Huit d'entr'eux, dont les fonctions partagées sembloient ne l'avoir été que pour produire des bénéfices plus multipliés, sont remplacés par deux seuls dépositaires, avec des appointemens fixes.

Ceux qui aiment toujours à critiquer les opérations du Ministère, sont seulement fâchés de voir que l'on exige d'eux une finance pour obtenir la clef des coffres confiés à leur garde. Ils doivent y déposer chacun un million, dont le Roi leur payera l'intérêt. Ces censeurs prétendent que c'est conserver la racine des abus, en coupant la tige & les branches. Le million, disent-ils, n'est pas un cautionnement, puisqu'il n'a aucune proportion avec les sommes, de la garde desquelles il est le prix; & c'est un si petit soulagement pour l'Etat, qu'il vaudroit peut-être mieux laisser au Roi une indépendance absolue, sur le choix & l'amovibilité de ses caissiers, que de la lui faire sacrifier, moyennant une si foible indemnité; mais

on est bien embarrassé quand on a , comme dit *la Fontaine* ,

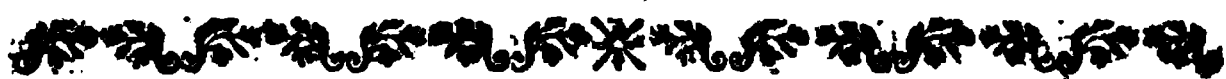
La Cour , le peuple à contenter.

Il faut espérer , pour le bonheur de la *France* , que ces critiques n'ôteront pas l'envie de faire le bien à celui qui en a heureusement la fermeté & le pouvoir.

BESANÇON. On se rappelle sans doute l'Arrêt du Parlement de *Besançon* du 3 Février de cette année , rapporté au Tome III. de ces *Annales* , page 389. Il prononçoit la proscription de quatre Brasseries établies dans cette ville sous la foi publique , & de l'aveu du Gouvernement. Cet Arrêt a été cassé par le Conseil le 19 Mai suivant.

Le desir de ménager un Corps puissant , l'espérance de voir ceux de ses Membres qui écoutent la raison & la justice , faire revenir ceux de leurs Collègues sur qui la passion & le préjugé pouvoient avoir pris plus d'empire , ont engagé les Brasseurs à suspendre la signification de l'Arrêt qui devoit opérer leur salut. Ils ne s'y sont déterminés que le 19 Novembre dernier , après avoir épuisé tous les moyens imaginables pour épargner au Parlement cette espèce de mortification.

Pour toute réponse , des Huissiers, des Archers sont venus rechercher , dans les ruines des Brasseries , ce qui pouvoit leur avoir échappé lors de la première démolition. Ces exécuteurs dociles n'y ont pas laissé pierre sur pierre.



PROBLEME

PROPOSÉ AUX PERSONNES JALOUSES

DE LA PURETÉ

DE LA LANGUE FRANCOISE,

PAR UN ETRANGER.

JE donne cette petite dissertation telle qu'elle m'a été envoyée. L'Auteur est évidemment un homme de goût, & plein de connoissances. L'honneur qu'il fait à notre Langue de la parler avec autant de délicatesse, & de l'étudier avec autant de réflexion, mérite bien qu'on travaille à éclaircir ses doutes.

Il a, par la lettre qui y étoit jointe, l'honnêteté de les soumettre à ma décision: mais d'abord, je suis partie: ensuite même avec un second comme l'ex-*Genevois*, je ne me croirois pas encore assez fort pour donner à des mots *françois* le droit de bourgeoisie en *France*. Lui par sa naissance, moi par mon séjour chez l'étranger, nous pourrions presque à peine, nous-mêmes y prétendre. C'est aux heureux enfans légitimes de notre Littérature, tels que les *Harpula*, les *d'Alembert*, les *Marmontel*, & la respectable *Quarantaine*, à prononcer despotiquement sur les mots. Pour nous autres, nous nous occupons un peu

plus des choses. Je me joins donc ici à l'étranger pour demander une solution aux *Amateurs*.

Sur le mot A M A T R I C E .

„ Une fort aimable Dame de L***, qui connoît parfaitement sa Langue, qui aime beaucoup la Lecture & les Sciences, m'a fait une querelle. En lisant le numéro XV des *Annales*, &c. elle m'a soutenu, que le mot *Amatrice* qui s'y trouve n'étoit pas *françois*. L'autorité des *Annales* me subjugoit, moi; & pour la fortifier aux yeux de ma charmante antagoniste, j'ai cité *l'Emile*, où le même mot se trouve, Tom. I, p. 133. C'est dommage que je ne l'aie pas encore découvert dans *Voltaire*, quoique quelques-uns de mes amis prétendent l'y avoir vu; l'affaire seroit alors décidée.

„ Au défaut de cet oracle on a consulté M. G....., maître de Langue, le plus fameux de L***, qui a décidé, que ce mot étoit UN VRAI BARBARISME.

„ Lisez, s'il vous plaît, sur cet objet-là les deux lettres ci-jointes.

M A D A M E ,

Je serois fâché que vous soutinssiez que Amatrice est françois: ce mot est un vrai barbarisme. Amatrice & Autrice ne valent pas mieux l'un que l'autre.

Quant à la règle que vous me demandez , elle est toute simple : la voici. Le mot ne fut jamais françois ; Et je doute qu'il obtienne jamais des lettres de naturalité.

Enfin on dit une femme amateur , comme on dit une femme auteur. J'ai l'honneur , &c.

Signé , G

M A D A M E ,

Je propose cent louis d'or contre dix , à ceux qui veulent que Amatrice soit françois. M. Linguet a sans doute beaucoup d'esprit ; personne ne le lui contestera ; mais je ne puis lui pardonner d'être néologiste. Si l'on s'obstine encore à vouloir que Amatrice soit françois , mettez sous les yeux des partisans du néologisme tous les Dictionnaires françois, depuis Joubert jusqu'à celui de l'Académie. Vous n'avez pas de meilleur moyen de les convaincre d'ignorance dans la Langue françoise. Non , Madame , non , le mot n'est pas françois. Linguet est le premier qui ait osé le bafarder , Et j'ose vous assurer qu'il ne fera pas fortune. J'ai l'honneur d'être , &c.

Signé , G

„ Ces décisions ne m'ont point convaincu. Mon avis est, que ce mot est françois, car il est analogue au génie de cette Langue, puisqu'on dit

<i>Auteur</i>	<i>Aëtrice.</i>
<i>Ambassadeur</i>	<i>Ambassadrice.</i>
<i>Bienfaiteur</i>	<i>Bienfaitrice.</i>
<i>Consolateur</i>	<i>Consolatrice.</i>
<i>Créateur</i>	<i>Créatrice.</i>

<i>Directeur</i>	<i>Directrice.</i>
<i>Électeur</i>	<i>Électrice.</i>
<i>Fondateur</i>	<i>Fondatrice.</i>
<i>Producteur</i>	<i>Productrice.</i>
<i>Protecteur</i>	<i>Protectrice.</i>
<i>Spéctateur</i>	<i>Spéctatrice.</i>
<i>Tuteur</i>	<i>Tutrice.</i>
<i>Usurpateur</i>	<i>Usurpatrice.</i>

„ Par conséquent, si l'on parle d'un homme , on dira bien , Monsieur est *Amateur* de la musique ; mais parlant d'une femme , il faudra , à ce que je crois , absolument mettre , Madame est *Amatrice* de la musique.

„ Il faut cependant convenir que j'ai lu ce mot dans MM. *Rousseau & Linguet*, sans régime.

„ L'on m'oppose , que ce mot ne se trouve dans aucun Dictionnaire , ni dans celui de *Richet*, ni dans celui de l'*Académie*. Je réponds , la *Langue françoise* est une *Langue vivante* qui peut se perfectionner & acquérir tous les jours ; mais les génies du premier ordre , seuls , ont le droit de créer de nouveaux mots.

„ Par exemple , il n'y a pas long-temps que M. de *Voltaire* a proposé *vagissement* , du latin *vagitus* , mot qui signifie le cri des enfans au berceau , conformément au mot *mugissement* , du latin *mutus*. L'*Académie* l'a reçu , & on le trouve à présent dans son Dictionnaire. Ainsi il faut espérer que l'*Académie* naturalisera le mot *Amatrice*.

„ L'on m'objecte : „ Nous ne croirons jamais

„ qu'un mot soit *françois* , lorsqu'on ne le trouve pas dans le Dictionnaire de l'*Académie* “.

„ Pardonnez-moi, Mesdames, si j'ose vous dire que ce n'est pas ici le cas. Cherchez, s'il vous plaît, si vous y trouvez *créatrice* ; ce mot est pourtant *françois* , mais l'*Académie* ne l'a pas inséré dans son Dictionnaire.

„ Enfin on le confondroit, dit-on, avec la *matrice* , mot de chirurgie, qui a beaucoup de ressemblance avec l'*amatrice* “ ; dernière ressource d'un ennemi prêt à s'avouer vaincu ! N'entend-on pas quand on parle de chirurgie, & quand on parle d'une femme qui est *Amatrice*, de la poésie, par exemple ?

„ L'usage d'ailleurs ne fait-il pas disparaître l'idée même de ces allusions, qui ne peuvent arrêter des esprits graves & honnêtes, les seuls à qui l'on doive des ménagemens. Combien de mots dans votre Langue, & dans toutes les Langues qui ont une origine ridicule & ignoble, qui cependant se placent sans difficulté dans le langage noble ! *Pétiller*, *reculer*, &c. ne pourroient-ils pas rappeler également une étymologie indécente ? Sont-ils cependant bannis, même de votre poésie la plus sérieuse ? *Racine* n'a-t-il pas dit :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté ?

Ne lit-on pas dans *Boileau* :

*C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent ?*

„ Où en feroient tous les idiômes , si , sous prétexte de les épurer , il falloit deviner tous les calembours auxquels ils peuvent donner lieu , & proscrire tous les mots dont un esprit polisson peut abuser ?

„ L'observation de M. G ne me paroît pas juste. L'on dit une femme *Auteur* , parce qu'une femme qui fait un livre , est une femme extraordinaire. Mais il est dans l'ordre qu'une femme *aime* les spectacles, la poésie, &c. comme il est dans l'ordre qu'elle soit spectatrice.

„ C'est toujours à la Capitale à donner à un mot SES LETTRES DE NATURALITE' ; & s'il est vrai que celui-là soit usité à *Paris*, il les a déjà obtenues. *Inconduite*, *fertilisation*, & cent autres, paroissent plus extraordinaires ; & l'on ne doit traiter de néologie que ce qui est absolument inutile. Ainsi , je crois avoir pour moi l'*usage*, l'*autorité* & l'*analogie* “.

R E P O N S E.

Je suis , Monsieur , aussi sensible que je dois l'être à la confiance dont vous m'honorez. Mais agréez que je me récuse dans le procès où vous voulez bien me choisir pour arbitre ; j'y suis trop intéressé personnellement.

Si même la jolie femme que nous avons le malheur d'avoir contre nous , parloit d'après sa

propre opinion , je vous assure que je n'aurois aucune répugnance à lui faire le sacrifice de la mienne. Je ne fais quel Philosophe céda sur un sujet pareil à un Empereur, & dit qu'il *n'y avoit rien à contester à un homme qui dispoit de trente légions* : pour moi qui n'ai pas le bonheur d'être Philosophe , je sens qu'en matière de foi je ferois très-peu de chose pour toutes les légions du monde, & presque tout pour une femme aimable.

Ce qui me rendroit peut-être plus tenace ici , c'est que je soupçonne notre charmante adversaire d'être un peu dirigée par un savant ; je crois entrevoir qu'elle n'exige notre obéissance que pour en faire hommage à l'érudition de son docteur. Or j'avoue que je ne plierois pas volontiers sous la ferule de celui-ci.

Savez-vous bien, Monsieur, que c'est un rude homme que votre M. G Comment ! la règle , c'est de faire ce qu'il veut. Dieu me garde d'être jamais son disciple.

Vous avez combattu son oracle avec autant de sagacité que de politesse : j'avois employé notre pauvre *Amatrice* , sans y réfléchir , sans me douter qu'elle pût jamais essuyer un affront , & s'entendre disputer son existence ; sans soupçonner même que ce fût une hardiesse , & que *J. Jacques* m'en eût donné l'exemple. Vous me fournissez , pour en légitimer l'usage , des ressources que je n'aurois sûrement pas trouvées , l'autorité de *J. Jacques* & vos raisons.

Le pere du *Julie* est certainement au nombre des génies qui ont le droit de créer des mots ; moi je n'en suis pas ; mais je crois que je me pardonnerois plus aisément cette licence , si j'étois sûr d'avoir toujours un second tel que vous.

Ce que vous répondez , sur-tout à l'exemple cité par le *Maître* , est de la plus grande justesse. Il est évident , d'après votre interprétation , que la *Femme-auteur* ne prouve rien contre nous.

Si j'osois ajouter quelque chose à ce que vous avez si bien développé , je dirois encore , que puisqu'il en appelle aux Dictionnaires & à l'*Académie* , la *Femme-amateur* est un vrai barbarisme dont il ne trouvera la justification nulle part ; l'usage a donné les deux sexes au mot *Auteur* : mais il n'a pas fait encore la même faveur à l'autre : si c'est blesser la Langue que de dire d'une Dame sensible à la beauté des arts , qu'elle est *Amatrice* , l'appeler *Femme-amateur* , c'est blesser à-la-fois la Langue & l'oreille. Jamais personne n'a encore eu cette hardiesse. Ce seroit bien là le cas de parier contre le terrible maître ; mais après tout , en pareille matière , je ne voudrois ni *parier* , ni *jurer*.

S'il m'étois permis de jouer avec un homme qui se met de si mauvaise humeur , quand on n'est pas de son avis , & qui veut que la *règle* soit de penser comme lui , je prendrois la liberté de lui remontrer qu'il n'a pas une idée juste de la signification des mots qu'il emploie. Par exemple , il me reproche du *néologisme*. Quand en effet

J. Jacques & moi nous aurions tort ici, le reproche seroit encore injuste, & l'épithète mal appliquée. Ce n'est pas l'usage hasardé en passant, même d'un mot nouveau, qui suffit pour fonder l'accusation de *néologisme*. CORNEILLE a pris souvent cette licence, à la vérité sans succès. Son *invaincu*, & bien d'autres mots qui manquent à notre Langue, & qui n'auroient pas pu avoir un pere plus illustre, ont été rejetés par les caprices de l'usage. Mais en ne les adoptant pas, on n'a pas fait à *Corneille* le reproche de parler un langage nouveau. Ce n'est pas en effet une expression isolée, quoique répréhensible, qui peut y exposer.

Le véritable néologue est l'écrivain maniéré, précieux, qui se tourmente pour ne pas parler comme les autres; qui cherche à mettre de l'esprit par-tout; qu'on ne peut jamais suivre sans effort, parce que sa marche n'est jamais naturelle, & qui, à force de vouloir être fin, parvient à un verbiage inintelligible.

C'est l'homme, par l'exemple, qui, en parlant de l'architecture, dit qu'elle *n'est que le masque embellie d'un de nos plus grands besoins* (1);

Qui, pour exprimer que l'imagination entre

(1) Voyez le Discours Préliminaire de l'Encyclopédie, dans les Mélanges de Littérature, par M. d'Alembert, tome I, page 63.

jusques dans les sciences exactes, dit: *J'en demande pardon aux beaux esprits détracteurs de la géométrie; ils ne se croyoient pas sans doute si près d'elle, & il n'y a peut-être que la métaphysique qui les en sépare* (1);

Qui, pour faire entendre que l'homme est l'intermédiaire entre l'esprit pur & la matière pure, dit que tout engage à placer l'homme sur le passage qui sépare Dieu & les esprits d'avec les corps (2);

Qui, pour caractériser le manège de ces gens attentifs à capter le suffrage des étrangers, dans l'espérance d'en devenir plus précieux à leur patrie, dit que c'est faire prendre le grand tour à la renommée (3);

(1) Ibid. page 86.

(2) Ibid. page 87, galimatias non-seulement ridicule, mais au moins aussi déraisonnable; dans ce que l'on en comprend. Ce que nous appelons un passage dans cette acception, rejoint les objets, au lieu de les isoler. Ne riroit-on pas au nez d'un homme, qui, pour désigner le Pont-Neuf, diroit que c'est le passage qui sépare le quartier du Louvre du fauxbourg Saint-Germain? Et c'est dans le Discours Préliminaire sur l'Encyclopédie, dans ce chef-d'œuvre de style, de raisonnement, que se trouvent de pareilles sottises! Et voilà ce qu'on nous fait admirer, ce qu'on adore depuis trente ans.

(3) Voyez l'Essai sur les Gens de Lettres, dans ces mêmes Mélanges de M. d'Alembert, tome I, page 361.

Qui donne comme un modèle de finesse & de vérité, le mot d'un homme de Lettres, FORCE', suivant lui, par des circonstances singulières, à passer ses jours auprès d'un Ministre, & qui disoit de son puissant commensal : *Il veut quelquefois se familiariser avec moi, mais je le repousse avec le respect* (1) ;

Qui, pour faire sentir combien des Philosophes sont déplacés dans les Cours, dit que s'il faut qu'il y en ait dans ce pays-là, c'est tout au plus comme il faut qu'il y ait dans la république des Lettres des Professeurs en Arabe (2).

(1) Ib. page 375. Ce mot pue le Fontenelle, & sa finesse ; & j'avoue que je ne l'entends pas plus qu'une infinité d'adages de ce patriarche ingénieux, mais fatigant, des faiseurs de Rébus, devenus aujourd'hui communs.

Au surplus, je lui dois cependant une justice, c'est que ce n'est guère que dans les mots qu'on lui attribue, qu'il est ainsi précieux à-la-fois & inintelligible. Dans ses ouvrages il est quelquefois précieux, mais au moins l'entend-on. Cette observation me feroit croire que beaucoup des calembours qu'on lui impute ne sont pas de lui. Ce sont des bâtards dont on tâche de faire la fortune, en les baptisant sous un nom célèbre.

(2) Ibid. page 374. C'est une chose curieuse à lire que cet Essai sur les Gens de Lettres ; rien de plus plaisant que ce que dit M. d'Alembert contre les intrigues des Philosophes ; contre ceux qui se font appuyer par les Grands ; qui achètent ou forcent des

Tous ces exemples sont tirés d'un seul écrivain , de deux de ses ouvrages seulement , & de deux ouvrages bien courts. Combien j'en trouverois , si j'avois le temps & la patience de parcourir les cinq gros & pesans tomes de *Mélanges*, & toutes les productions grandes & petites de la vénérable Confrairie.

Voilà , Monsieur , les vrais créateurs d'un idiôme inusité , les véritables novateurs , contre lesquels toutes les férules devroient s'armer de concert. Le plaisant , c'est qu'alors il faudroit laisser tranquilles J. Jaques & moi. C'est sur l'*Académie Française* que tomberoit la fustigation. Ces prétendus inspecteurs de la pureté des mots ont furieusement hâté , en plus d'un sens , la corruption des choses !

Puisque l'occasion s'en présente , il faut que je vous communique , Monsieur , quelques réflexions sur l'origine & l'emploi de ce Corps , toujours parfaitement inutile , autrefois assez considéré ; mais tombé , depuis quelque temps , dans un discrédit dont il ne se relevera plus , & qui amenera , peut-être avant peu , sa destruction : car on résiste aux persécutions : on végète sans danger dans l'oubli ; mais on succombe infailliblement sous le mépris , quand il est produit

suffrages ; qui persécutent , &c. En rapprochant cette théorie de sa pratique , on voit bien qu'il est comme les autres Prédicans , & qu'il ne se pique pas de faire ce qu'il enseigne.

par le ridicule : & telle est maintenant la situation de cette *Académie*, esclave d'une secte tyrannique, qui l'a prostituée; qui a fait de ses couronnes & de ses fauteuils le prix du fanatisme servile de la Philosophie de nos jours; qui, par ses excès a enfin défilé les yeux du plus grand nombre des honnêtes gens, & réduit les choses au point de faire mettre en balance, s'il n'est pas plus honorable aujourd'hui, du moins pour un homme de Lettres d'en être exclus que d'y être appelé; je dis pour un homme de Lettres: car jamais cette adoption n'a pu être une gloire pour les gens titrés: tout ce qu'elle prouve en leur faveur c'est tout au plus qu'ils savent lire & écrire, & encore la preuve ne seroit-elle pas convaincante.

Vous autres étrangers qui n'avez pas chez vous de ces sortes d'institutions, chez qui le mot d'*Académie* désigne des écoles publiques, & actives, des établissemens fondés à grands frais par les Villes ou par les Rois, consacrés à l'éducation, & qui les remplissez soigneusement des hommes les plus célèbres en chaque genre, les plus capables de remplir les fonctions de leur place; vous vous imaginez que nos fondations honorées du même nom, ont à-peu-près la même généalogie, & le même objet. Je suis convaincu que c'est cette méprise qui a long-temps fait attacher chez vous une idée de mérite, & de capacité au titre d'*Académicien* prodigué parmi nous. Pour fixer votre jugement, il est à propos, je crois, de vous donner une histoire rapide de la création de cette Compagnie, & un tableau fidèle de sa destination. Je ne parlerai aujourd'hui que de l'origine.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE L'ÉTABLISSEMENT

DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

UN Ministre despotique, & un valet bouffon font les peres de l'*Académie Françoise*. Le Cardinal de RICHELIEU, très-peu & très-mal connu peut-être, malgré la prodigieuse quantité d'ouvrages où il est apprécié, se piquoit d'esprit, & de connoissances. Il vouloit, comme tous les Grands, sur-tout qu'on l'amulât.

Il avoit à sa Cour un farceur ordurier, nommé *Bois-Robert*, bel-esprit, ivrogne, crapuleux, & Prêtre; de ces gens qu'on méprise, & qu'on est bien aise d'avoir; qu'on souffre d'abord dans une maison pour entendre leurs contes, & qui finissent par s'y rendre nécessaires; enfin un de ces Abbés dont le monde est rempli, qui n'estiment dans l'état dont ils portent l'uniforme que la facilité d'y faire une fortune rapide; qui ayant commencé par prostituer leur caractère & leur habit, ne connoissent comme les victimes d'une autre prostitution, ni de ministère trop vil, ni d'espérance trop haute; qui, quelquefois en effet parviennent à la richesse à force de s'avilir, & réussissent par l'opulence à déguiser leur infâmie, & celle de leurs protecteurs.

Un pareil homme ne pouvoit manquer de bien prendre dans une Cour corrompue, & auprès d'un Ministre, à qui la souplesse de l'esprit paroissoit tout autrement estimable que la pureté des mœurs, ou l'élévation du caractère. Il étoit devenu le favori, le confident du *Cardinal-Roi*. On peut juger de quelle considération il jouissoit.

Dix hommes de Lettres, dont le seul connu aujourd'hui, étoit le fameux *Chapelain*, s'avisèrent dans ce temps-là de s'assembler, pour raisonner Littérature. Ce goût commençoit à se répandre dans *Paris*. C'étoit celui du Ministre : c'étoit celui de la Reine regnante.

Les correspondances continuées, depuis plus d'un siècle, entre la *France*, l'*Espagne*, & l'*Italie*, avoient fait germer dans le premier de ces trois pays les semences déjà développées dans les deux autres. Ceux qui vouloient cultiver leur esprit, ou le faire briller, cherchoient des associés ou des auditeurs : peut-être y avoit-il alors dans *Paris* trente de ces assemblées. Celle de l'hôtel de *Rambouillet* existoit déjà : il y en avoit probablement bien d'autres. Le hasard donna au respectable *Bois-Robert* la connoissance de celle dont il est ici question.

Ce Pontife des plaisirs de son Maître, espion actif, & scrutateur ardent de toutes les nouveautés qui pouvoient lui plaire, imagina que celle-là ne lui seroit pas désagréable. Il lui en parla ; il lui suggéra l'idée d'en faire un Corps régulier, une Compagnie publique, & solennellement approuvée.

Quelle fut dans cette démarche l'intention du Cardinal & de son substitut, c'est ce qu'il est fort difficile de deviner. Un des meilleurs panégyriques du *Chancelier de l'Hôpital*, nous en a révélé une qui seroit très-profonde, mais qui seroit peut-être trop d'honneur à la sagacité, ou même au goût du Ministre.

L'Orateur suppose qu'il voulut par-là s'assurer à jamais à lui & à ses successeurs en *France*, la soumission des gens de Lettres; & que le brevet académique fut le collier avec lequel il se flatta d'affujétir ces dogues, par qui il craignoit d'être mordu.

En réfléchissant sur la vie politique & littéraire du *Cardinal de Richelieu*, je ne puis me persuader qu'il estimât assez la Littérature pour songer à en faire un ressort du Gouvernement, & les gens de Lettres pour les redouter. Il ne regardoit l'art lui-même que comme un amusement, & les artistes comme des baladins utiles à ses plaisirs, mais très-peu nécessaires à sa gloire ou à sa puissance. Il les traitoit comme les hommes de son rang ont toujours traité ceux qui se sont dévoués à leurs divertissemens; les Comédiens, par exemple: on jouit de leurs talens: on semble se passionner pour eux: on les admet à une familiarité intime, en apparence: on les comble de graces & de faveurs: & cependant on ne les regarde pas comme des personnages bien importants.

Il me semble que dans cette institution le *Cardinal de Richelieu* n'eut que des vues privées, personnelles.

démarche.
ut, c'est
des melle
épital, m
fonde, m
la sagaci.

ulut par
eurs en
s; & qu
lequel
il craign

que de
is me
our son
, & le
egarde
it, & e
ses pla
à la p
es de
it d'm
arons
e le p
niliar
races
de p

personnelles. Il avoit la manie de faire des vers, des pièces de théâtre, ou du moins d'en faire faire, qui passassent pour être de lui. Il imagina d'avoir toujours sous sa main des hommes affidés, dont l'emploi spécial fût de polir sa poésie. On a des valets-de-chambre *tapissiers, perruquiers, chirurgiens* : ce Ministre-poète voulut avoir des valets-de-chambre *beaux-esprits*.

Aussi la première liste ne fut composée que de sujets résidens à *Paris*. *Corneille & Rotrou*, quoique faisant d'ailleurs partie de ses fournisseurs, n'y furent point compris, parce qu'ils vivoient en province. Les vers ministériels qu'on leur commandoit, pouvoient bien venir à *Ruel de Dreux* ou de *Rouen*, comme de *Paris* : mais les Auteurs eux-mêmes n'auroient pas pu faire auprès du Cardinal rimeur le service spirituel auquel il destinoit les *Académiciens*.

On a depuis élevé un assez grand édifice sur ce fondement peu honnête ; mais dans les premières idées du tyran de *Louis XIII*, ce n'étoit qu'un établissement purement domestique. Les *Académiciens* étoient des hommes à ses gages ; ils appartenoient à *Monseigneur le Cardinal* leur maître ; expression honteuse qui se trouve malheureusement dans une lettre du grand *Corneille*, & qui lui est échappée, avant même qu'il portât cette avilissante livrée (1).

(1) Voyez le petit Ouvrage intitulé : Lettre apologétique, ou Réponse du sieur P. *Corneille* aux observations du sieur de *Scudery* sur le *Cid*.

Jamais *Richelieu* ne daigna assister à aucune de leurs assemblées. L'honnête *Bois-Robert*, un des premiers enrôlés, fut toujours son organe, son Chancelier auprès de la Compagnie, & le canal par lequel il lui fit passer ses ordres. Il en étoit le sous-protecteur.

Le premier dénombrement ne contenoit même aucune personne de marque, hors *Abel SERVIER*, négociateur de *Munster*, & *Pierre SÉGUIER*, depuis Chancelier; mais cette particularité, loin de contredire ce que j'avance, le confirme.

Ces deux hommes cherchoient, à quelque prix que ce fût, à lui faire leur cour : ils se flattoient de parvenir aux bonnes grâces du Ministre, en s'engageant dans l'espèce de troupe qu'il levoit. Il ne faut que lire l'histoire de la Paix de *Westphalie* pour apprécier *Servier*; & quand à *Pierre Séguier*, personne n'ignore, ou du moins ne devroit ignorer à quels moyens ce Magistrat dut sa fortune : son indulgence pour les désordres de sa femme, le courage d'en avoir été témoin oculaire & silencieux, lui valut une charge de Président. Ce premier pas fait, il n'y a pas d'honneurs, de dignités auxquelles un homme aussi patient ne fût en droit de prétendre.

Tant que le *Cardinal* vécut, le Collège académique n'eut jamais de lieu fixe pour s'assembler. Il ne les logeoit même pas chez lui : il n'estimoit pas assez le service intermittent qu'ils faisoient auprès de lui pour songer à le leur rendre commode. Il lui suffisoit de les avoir à

ses ordres ; il les faisoit venir quand il en avoit besoin ; & , ce qui n'est peut-être pas moins remarquable , pas moins décisif , lui qui employoit des *Capucins* , des *Cordeliers* , des Moines de tous les Ordres , & d'un mérite médiocre , aux négociations les plus délicates , n'en confia jamais aucune à , aucun des Membres de son *Académie* , quoique l'accueil qu'il sembloit leur faire , & surtout leur dépendance , eussent pu justifier ces emplois (1).

Il leur fit expédier des lettres-patentes ; mais ces lettres même qui existent , & que *Pélisson* nous a conservées tout au long , sont plutôt , en tout sens , un monument d'esclavage que d'illustration. C'est une preuve de la toute-puissance du Ministre , du degré de dépendance auquel étoit descendu le malheureux Roi qu'il avoit subjugué , & non un titre de gloire pour le Corps dont elles affermissent l'existence.

L'*Académie* y est gratifiée du nom d'*Académie Française* ; mais elle avoit commencé par s'honorer de celui d'*Académie Eminent*e (2). Le Car-

(1) *Abel Servien* dont on vient de parler , étoit déjà Secrétaire d'Etat quand il prit l'Epaulette Académique en 1634. Ce n'est pas à cette fade complaisance qu'il dut son avancement , mais à l'esprit servile dont elle étoit le fruit.

(2) *Pélisson* tâche de la justifier de cet avilissement ; mais ses efforts même pour détruire le fait , en sont la preuve.

dinal, par ce changement, signaloit encore mieux son empire. Peut-être mît-il de l'amour-propre à compter au nombre de ses gens, des hommes, devenus, en quelque sorte, les arbitres du langage de la Nation. Ce raffinement de faste & d'orgueil n'auroit rien qui dût étonner de la part d'un Prêtre né sujet, qui avoit des gardes à lui, & leur avoit donné un Maréchal de France pour Capitaine.

En créant ainsi les compagnons de son atelier poétique Officiers publics, Surintendans de la Langue, il eut soin de s'en faire instituer, par le Roi même, le *Chef*, le *Protecteur* (1).

C'étoit en publiant les qualités & les services de son Ministre, en avouant, avec les plus étranges détails, qu'il lui étoit redevable de tous les succès & de la splendeur de son règne, que le Souverain déclare qu'il se seroit cru représentable, s'il n'avoit pris ses avis sur ce qui restoit à faire pour la gloire & l'embellissement de la France, & s'il ne lui en avoit commis la disposition & la direction. C'est sous ces auspices, & avec cette flétrissure de la domesticité, que l'*Académie Française* parut dans le monde.

Créé pour la servitude, elle ne trompa point les espérances de son Auteur. Il faut lire en détail dans *Pélessin* le récit des jeux, des courbettes de son enfance. Ce tableau est d'autant plus curieux, que l'historien lui-même, flatteur adroit,

(1) Ce sont les propres termes des lettres-patentes.

né sous le joug, & parvenu depuis à une fortune à laquelle une ame noble ne l'auroit pas conduit, ne soupçonnoit pas même l'opprobre dont sa franchise devoit couvrir la Compagnie à laquelle il consacroit son travail. Il n'en a dissimulé aucune des premières bassesses; & c'est une des plus grandes singularités de ses annales, qu'elle ait reçu avec reconnoissance, récompensé même, par une adoption extraordinaire & anticipée, l'Auteur d'un monument qui ne peut éterniser que sa honte.

Sa première démarche fut d'écrire en Corps au Cardinal une lettre dont la substance étoit, suivant *Pélisson*, „ Que si Mgr. le Cardinal avoit „ publié ses écrits, il ne manqueroit rien à la „ perfection de la Langue, & qu'il auroit fait „ sans doute ce que l'*Académie* se proposoit de „ faire; mais que sa modestie l'empêchant de „ mettre au jour ses grands ouvrages, ne l'empêchoit pas néanmoins d'approuver qu'on recherchât les mêmes trésors qu'il tenoit cachés, „ & d'en autoriser la recherche: que c'étoit le „ plus solide fondement de l'*Académie*.... qu'elle „ ne vouloit recevoir l'ame que de Son Eminence “.....

Dans un discours joint à cette lettre, on contractoit, au nom de tous les *Académiciens*, un engagement, auquel ils ont bien dérogé depuis, celui d'*examiner, de corriger sévèrement leurs propres ouvrages, d'en examiner le sujet, le style, & chaque mot en particulier*; on ajoutoit qu'après de si exactes observations on braverait celle des autres;

qu'aussi-bien l'Académie ne desiroit plaire qu'au plus sage des hommes, (Mgr. le Cardinal) & non pas à des foux qui commençoient d'être éblouis de la gloire qu'elle recevoit d'un si grand protecteur.

Le Cardinal, vétéillard, plus pédant qu'un maître d'école, ou que nos Encyclopédistes, se fit remettre une copie de ce discours: il y fit faire des apostilles par un certain *Charpentier*, alors son Secrétaire, & enrégimenté bientôt après dans l'illustre congrégation; on arrêta en corps, que *Monseigneur* seroit très-humblement remercié de cette faveur, & qu'on corrigeroit, suivant son intention, les endroits qu'il avoit marqués. Et on ajouta qu'il seroit supplié de dire s'il vouloit absolument qu'on les changeât, parce que son apostille étoit conçue en termes douteux, & que les phrases sembloient assez nobles & assez françaises à toute la compagnie; de sorte que si *Monseigneur* avoit persisté dans son opinion, & soutenu, comme il étoit possible, les réformes imaginées par son Secrétaire, l'honorable Corps auroit cédé, contre sa propre conviction; institué en apparence, pour fixer la Langue, il n'auroit pas même osé en soutenir les principes, contre les caprices du valet d'un Ministre.

Pélisson trouve que c'étoit-là un trait de liberté assez louable, dans un temps où toute la Cour étoit idolâtre de ce Ministre, & où ç'eût été un crime que d'oser lui contredire. Quelle étrange idée donne ce peu de mots, & cette anecdote du Cardinal & de son siècle! Quel temps que celui où une semblable lâcheté passoit pour un trait de liberté remarquable & extraordinaire!

Enfin toutes ces infamies furent couronnées par l'article V des Statuts. Il portoit *que chacun des Académiciens promettoit de révéler la vertu, & la mémoire de Monseigneur leur protecteur*. Je ne fais si dans les archives de l'adulation il seroit possible de trouver un trait plus dégoûtant.

L'orgueil a quelquefois plus de pudeur que la flatterie. Tout accoutumé qu'étoit le Cardinal à l'encens le plus fade, il rougit de celui-là. Il ordonna de rayer : la Compagnie ne voulut rien perdre de sa honte ; elle arrêta qu'elle obéiroit ; mais qu'il seroit fait mention dans ses registres de l'offre & du refus.

Tel a été le berceau de l'*Académie Française*, telle la fange dont elle fut souillée dès sa naissance.

La mort du *Cardinal* ne fut pas encore l'époque de son affranchissement : elle se choisit un de ses Membres pour protecteur : elle déféra ce titre à ce même *Pierre Séguier*, dont j'ai déjà parlé, devenu alors Chancelier par la protection du *Cardinal*, & dont il est assez plaisant qu'elle n'ait pas encore osé proposer l'éloge pour sujet de ses prix, non plus que celui du *Cardinal de Richelieu* lui-même, quoique depuis un siècle & demi elle ne cesse, à chaque réception, de faire une double apothéose de ces deux étranges demi-dieux. Peut-être a-t-elle cru avoir épuisé sur ce sujet toutes les formules de la flatterie, & toutes les ressources de la déclamation.

Ce second protectorat n'eut guère de remar-

quable que l'exclusion donnée deux fois au grand *Corneille*, & la manière dont il évita la troisième.

La première fois ce fut un je ne sais quel M. *Salomon*, Avocat-Général au Grand-Conseil, qui l'emporta sur lui. Le seconde *Duryer* lui fut préféré: il n'auroit pas été plus heureux la troisième, quoiqu'il n'eût pour rival qu'un très-inconnu M. *Ballefdens*; mais ce dernier avoit, à des yeux Académiques, un mérite très-prépondérant, l'honneur, pour emprunter les propres termes de *Pélisson*, D'ETRE A M. LE CHANCELIER.

On députa vers le Magistrat pour savoir lequel des deux Sujets lui seroit plus agréable pour confrère, de l'Auteur de *Cinna*, ou de son domestique. Le protecteur eut la bêtise de faire une réponse ambiguë, qui ne décidoit rien. Le valet l'auroit certainement emporté, si, plus honnête que son maître & ses confrères, il n'eût renoncé lui-même à une concurrence accablante. Ce fut lui qui ouvrit à *Corneille* une porte que la bassesse de la Compagnie alloit encore lui fermer.

Sous *Louis XIV* tout prit dans le Royaume un ton de grandeur & d'élévation; la flatterie, même dans ses excès, eut quelque chose de noble. Il n'y eut guère que l'*Académie* dont la petitesse fut incorrigible, & le penchant à l'adulation mal-adroit. Dans l'empressement de se distinguer en ce genre, elle osa donner pour sujet d'un de ses prix, laquelle des vertus du Roi méritoit la préférence. A la vérité cet excès n'étoit ni aussi

bas , ni aussi honteux que le serment *de vénérer la vertu de Monseigneur le Cardinal de Richelieu* : mais c'étoit encore une bien rebutante fadeur. *Louis XIV* en eut honte : le programme fut changé ; mais comme ce refus-ci étoit plus honnête que l'autre , on ne le consigna point dans les registres.

Les flatteurs les plus vils sont ceux qui endurent le moins aisément la satire. La Compagnie avoit fait un arrêté secret , par lequel elle excluait quiconque auroit offensé, ou elle, ou quelqu'un de ses Membres. C'est cet ostracisme qui subsiste encore chez elle , & qui la dévoue à être éternellement subjuguée par un parti.

C'étoit un titre contre *Boileau* , qui avoit apprécié le mérite de tous les Membres de cet Aréopage. Le vrai Législateur de la Langue auroit été banni du prétendu Tribunal érigé pour en maintenir la pureté.

Louis XIV réprima cette inconséquence vindicative : il ouvrit le Temple de la Littérature à l'Auteur du *Lutrin* , de l'*Art Poétique* , à celui qui avoit donné tout-à-la-fois les règles , & l'exemple de la Poésie la plus noble , la plus riche , comme la plus exacte ; par là il fit plus d'honneur à l'*Académie* qu'il ne lui en avoit fait en s'en déclarant lui-même le protecteur immédiat.

C'est une chose remarquable que les *Scudery* , les *Cotins* , les *Boyers* , &c. noms devenus ridicules , n'aient pas éprouvé la moindre difficulté ,

ni le moindre retard à leur réception , tandis que *Corneille* a été rejeté deux fois ; que l'Abbé de *Cbaulieu* n'a jamais pu surmonter la cabale formée pour l'exclure ; que sans l'intervention de *Louis XIV* , *Boileau* auroit eu le même sort ; que *Regnard*, *le Sage*, *Dufresny*, *Piron*, & beaucoup d'autres Ecrivains , dont la Langue s'honorera toujours , illustrés de leur vivant par des succès mérités, n'ont pas mieux réussi ; qu'enfin M. de *Montesquieu* même , & M. de *Voltaire* , dont l'*Académie* est idolâtre aujourd'hui jusqu'à l'indécence, ont essuyé des rebuts , des tracasseries , & vu le moment où ils échoueroient dans leurs tentatives.

On dira peut-être , au moins relativement à ces trois derniers, que le respect pour les mœurs , le soupçon de l'irréligion a été dans le temps ce qui les a éloignés ; que des Evêques Ministres , l'un du Royaume , l'autre des bénéfices , & par conséquent maîtres, sinon de la conscience , au moins des démarches de tous les Prélats *Académiques* , & de leurs cotteries , balancèrent longtemps le scrutin favorable aux Auteurs de la *Henriade* & de l'*Esprit des Loix*, & firent proscrire absolument celui de la *Métromanie*.

Cela n'est pas tout-à-fait vrai à l'égard de *Piron*. Les mœurs furent le prétexte, l'Evêque distributeur l'instrument, & la vraie cause une vengeance secrète partie du sein même de l'*Académie*.

Le Prélat ne connoissoit pas l'Ode scandaleuse : ce fut un Membre laïque, & très-peu scrupuleux,

de la Compagnie qui la lui indiqua : il auroit été aisé de le ramener par l'exemple de *la Fontaine*, infiniment plus coupable que *Piron*. Ses Contes licencieux avoient été composés dans l'âge mûr, publiés à plusieurs reprises, & ouvertement avoués par lui, reproches que l'on ne pouvoit faire à *Piron* : son Ode, criminelle sans doute, étoit le fruit d'un écart de jeunesse, d'un instant d'oubli ; il ne l'avoit jamais avouée.

Cependant *la Fontaine* avoit été reçu par *Louis XIV* lui-même, sur la promesse d'être sage. *Louis XV* & l'Evêque de *Mirepoix* n'auroient pas été plus inflexibles, pour peu que la Compagnie se fût montrée ; je ne dis pas courageuse, mais juste, en cette occasion.

Quoiqu'il en soit, au reste tout ce que cela prouveroit, c'est que la destinée éternelle de l'*Académie* est d'être tyrannisée par des cabales ; qu'elle l'étoit alors par des Prêtres, comme elle l'est aujourd'hui par des anti-Prêtres : je ne trouve pas un de ces esclavages plus honorable que l'autre. Mais j'y vois deux très-grandes différences, qui, dans la nécessité d'un assujettissement, me feroient préférer le premier.

D'abord au moins c'est au nom des mœurs, de la religion, c'est par conséquent d'après des raisons imposantes & des noms respectables, que l'Evêque de *Mirepoix* & le Cardinal de *Fleury* repoussent les beaux-esprits suspects : mais aujourd'hui ce sont de petites tracasseries qui décident des choix ou des refus ; c'est le plus

ou le moins de dévotion à l'*Aspasie* du jour qui détermine les Electeurs à se servir de la boule blanche ou de la noire. Lequel est le plus fâcheux, & même le plus dangereux ? Pour moi il me semble qu'il est plus commode & plus sûr de dire le catéchisme de *Paris* que celui des Sybilles de l'*Encyclopédie*.

En second lieu, l'admission de MM. de *Montesquieu* & de *Voltaire*, prouve au moins qu'avec les dévots il y a des conciliations; qu'on peut les désabuser ou les attendrir; qu'ils ne se piquent ni d'un ressentiment implacable, ni d'une obstination inflexible. Mais qu'on me cite un homme contraire à la secte philosophique à qui elle ait pardonné, ou plutôt qu'elle n'ait pas perdu, à qui elle n'ait pas enlevé le repos, l'honneur & la fortune: quand il n'y auroit que l'exemple de l'Abbé de *Caveyrac*, celui-là ne seroit-il pas suffisant ?

Ils ont trouvé moyen de le faire regarder comme l'auteur d'une *Apologie de la S. Barthelemi*, quoiqu'il n'en soit pas plus coupable que M. de *Voltaire* lui-même. C'est en citant le livre qui détruit cette calomnie, qu'ils l'ont accréditée.

J'ai vu des hommes, des femmes de bonne-foi, point philosophes, point fanatiques, mais détestant le fanatisme, abhorrer l'Abbé de *Caveyrac* comme le promoteur de cet horrible ennemi du genre humain, ne se rendre à aucune preuve, & soutenir enfin, à l'aspect du livre où l'on assure qu'est son prétendu panégyrique,

qu'il falloit qu'il y en eût un autre , puisque l'apologie ne se trouvoit pas dans celui-là.

On parle des préjugés de la religion ! Ceux que la philosophie fabrique sont bien autrement durables , & bien autrement dangereux.

M. *de Voltaire* , au moins pour arracher sa grace , n'eut recours qu'aux moyens connus & usés. Il pria ; il pleura : il offrit de se rétracter , même de se repentir. M. *de Montesquieu* fit plus : il eut recours à une ruse vraiment nouvelle , & qui peint bien l'ame , l'esprit , les ressources des philosophes. C'est une anecdote qui n'est pas indigne d'occuper une place dans les annales du dix-huitième siècle.

Dans l'Eloge de ce Président par le Secrétaire perpétuel de l'*Académie Française* , l'Auteur n'a pu dissimuler les obstacles qu'avoit rencontrés la réception de son héros. Voici comment il en fait le récit.

„ Des délateurs, espèce d'hommes dangereuse
 „ & lâche , que , même dans un Gouvernement
 „ sage , on a quelquefois le malheur d'écouter ,
 „ alarmèrent , par un extrait infidèle , la piété
 „ du Ministre. M. *de Montesquieu* , par le con-
 „ seil de ses amis , soutenu par la voix publique,
 „ s'étant présenté pour la place de l'*Académie*
 „ *Françoise* , vacante par la mort de M. *de Sacy* ,
 „ le Ministre écrivit à cette Compagnie que Sa
 „ Majesté ne donneroit jamais son agrément à
 „ l'Auteur des *Lettres Persanes* ; qu'il n'avoit point

„ *lu ce Livre*, mais que des personnes en qui il avoit
 „ confiance, lui en avoit fait connoître le poison &
 „ le danger. *M. de Montesquieu*.... vit le Ministre;
 „ lui déclara que par des raisons particulières il
 „ n'avoit point les *Lettres Persanes*, mais qu'il
 „ étoit encore plus éloigné de désavouer un Ou-
 „ vrage dont il croyoit n'avoir point à rougir,
 „ & qu'il devoit être jugé d'après une lecture,
 „ & non sur une délation. Le Ministre prit enfin
 „ le parti par où il auroit dû commencer; il lut
 „ le livre, aima l'Auteur, & apprit à mieux pla-
 „ cer sa confiance. L'*Académie Française* ne fut
 „ point privée d'un de ses plus beaux ornemens;
 „ & la *France* eut le bonheur de conserver un
 „ sujet que la superstition ou la calomnie étoient
 „ prêtes à lui faire perdre: car *M. de Montesquieu*
 „ avoit déclaré au Gouvernement, qu'après l'es-
 „ pèce d'outrage qu'on alloit lui faire, il iroit
 „ chercher chez les étrangers qui lui fendoient
 „ les bras, la sûreté, le repos & peut-être les
 „ récompenses qu'il auroit dû espérer dans son
 „ pays. La Nation eût déploré cette perte, &
 „ la honte en fût pourtant retombée sur elle“.

N'est-ce pas-là un portrait éblouissant? *M. de Montesquieu* n'y réunit-il pas la conduite paisible d'un sage, avec l'assurance & la noble indignation d'un héros? N'est-ce pas au contraire un imbécille à interdire, ou du moins à siffler, que ce Ministre, qui, parlant au nom du Roi, & sévissant contre un ouvrage criminel, déclare en même-temps qu'il ne l'a pas lu? C'est presque le Jésuite des *Provinciales* que ce Ministre-là. Voici le fait.

Le Cardinal *de Fleury* n'étoit ni homme de Lettres, ni philosophe : il étoit trop occupé pour pouvoir lire. Qu'il l'avouât ou non, en écrivant à l'*Académie*, il étoit très-vrai qu'il n'avoit pas lu les *Lettres Persanes*.

Qu'imagine M. *de Montesquieu* ? Il fait faire à la hâte & dans l'obscurité, une édition de cet ouvrage, dont on retranche tous les endroits scandaleux ; on le relie magnifiquement aux armes du Cardinal-Ministre. Avec ce titre l'Auteur se rend hardiment à *Versailles* : il va baiser les pieds de l'Eminence, proteste que personne n'est plus soumis que lui à l'Eglise : il se récrie contre l'espèce *dangereuse & lâche* des calomniateurs ; enfin il dépose entre les mains du vieillard confiant la preuve sans réplique de son Christianisme, & de l'impudence de ses ennemis.

Le Cardinal s'étant fait indiquer les passages répréhensibles, & les pages où ils devoient se trouver, & ne les trouvant point, crut facilement qu'on lui en avoit imposé. Il révoqua la défense ; & comme tout étoit préparé, le philosophe menteur fut sacré Académicien, avant que l'imposture eût pu se découvrir.

Maintenant je le demande, si les philosophes déterroient dans la vie d'un Ecclésiastique, d'un de leurs adversaires, une semblable anecdote, avec quelle pompe, quelle joie, n'en instruiroient-ils pas le public ! A quels longs commentaires ne donneroit-elle pas lieu ! Ils y trouveroient de la lâcheté : il y en a toujours dans le

mensonge ; de l'hypocrisie , c'étoit déguiser ses sentimens , & feindre un respect religieux qui , assurément , n'existoit pas ; de la méchanceté , & de la plus atroce , c'étoit déferer ses accusateurs comme coupables d'imposture. Il n'est pas bien prouvé que leur délation fût répréhensible ; mais certainement l'artifice qui en faisoit une calomnie , étoit bien odieux. On pouvoit leur reprocher un zèle trop amer , mais ce n'étoient pas des menteurs. *Tartufe* auroit-il été plus adroit , plus hardi & plus perfide ?

Il ne faut pas dire que c'étoit une affaire sans conséquence , & qu'ici *M. de Montesquieu* s'épar-
gnoit un affront sans nuire à personne. C'est toujours nuire que de rendre suspecte la bonne-foi de celui que l'on dément. La seule délicatesse d'un homme du monde , la seule générosité d'un homme honnête qui se respecte , lui interdit de semblables ressources , même contre ses ennemis. D'ailleurs , c'est le cas de dire avec *SOLON* : *Si nous souffrons ces sortes de jeux dans les occasions peu importantes en apparence , ils se glisseront bientôt dans nos contrats , dans les affaires les plus sérieuses.*

Comparez ce tableau exact à celui du Secrétaire panégyriste ,

Puis fiez-vous à Messieurs les Savans.

Voilà, Monsieur, ce que je puis vous dire de plus certain sur l'établissement de l'*Académie Française*. Observez qu'il n'y a pas ici un mot , hors l'anecdote présidentielle , qui ne soit tiré de l'histoire

toire de *Pélisson* ; que par conséquent rien ne peut être mieux avéré.

Jusqu'à *Louis XIV*, elle n'avoit été qu'une association mesquine , assez peu connue, & flétrie encore de l'opprobre de sa naissance. Ce Monarque, en l'adoptant, en daignant lui faire le même honneur qu'il faisoit aux gardes d'un autre Cardinal ; en l'incorporant dans sa maison, la purifia en quelque sorte. Son attention, du moins dans les premiers temps, à ne pas souffrir que les petites cabales en écartassent les sujets propres à l'honorer, lui donna une espèce de consistance.

Depuis elle a languï ; soutenue par le préjugé public , par l'habitude, par l'admission, souvent forcée , de quelques hommes de mérite ; mais toujours se recrutant d'une foule d'hommes obscurs , volontairement appelés par la foule de leurs semblables ; déjà introduits avant eux , & devenus les maîtres.

Enfin depuis quelques années , elle ne s'est guère permis que de ces derniers choix. La postérité , aux yeux de qui les petites intrigues s'éclipsent ; que les recommandations des femmes ne peuvent séduire , ni les titres aveugler ; qui juge les hommes sur leur mérite réel , & non d'après leurs cotteries , sera toute étonnée , en rapprochant la liste de 1635 , époque des lettres-patentes , de celle de nos jours , de trouver au moins autant de noms voués à l'oubli, ou au mépris , dans l'une que dans l'autre.

R U S S I E.

*R È G L E M E N S**DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE**C A T H E R I N E I I ,**POUR L'ADMINISTRATION DES GOUVERNEMENS
DE L'EMPIRE DES RUSSIES.*

C'EST un essai de loi nationale , c'est la création d'une constitution nouvelle , produite exprès pour les peuples qu'elle doit régir , & sous ce point de vue , les *Moscovites* vont jouir d'un honneur, d'un avantage, qu'aucun peuple présent ou passé de l'*Europe* ne pourra leur disputer.

Une des inconféquences qui semble caractériser spécialement cette partie du monde , c'est d'avoir enfanté des hommes qui ont toujours voulu se gouverner d'après les idées d'autrui : elle n'a point encore eu de Nation qui ait osé se donner des loix , & sur cet article se confier à sa raison.

Quand les *Grecs* , ces fameux *Grecs* , nos maîtres , nos modèles , voulurent se polir , s'éclairer , adopter des réglemens qui les distinguassent des prétendus barbares qu'ils dédaignoient, c'est

à ces barbares même qu'ils allèrent demander un flambeau. Leurs législateurs coururent étudier sous les *Brachmanes*, sous les *Mages*, sous les adorateurs de l'*icbneumon* & du *crocodile*.

Quand les *Romains*, tourmentés du même besoin, cédèrent à la même envie, c'est par le même procédé qu'ils travaillèrent à le satisfaire. Des députés solennellement choisis, allèrent adorer chez les *Grecs*, & leur emprunter les lambeaux de jurisprudence, de philosophie politique, que ceux-ci avoient dérobés aux sages de l'*Inde* & de l'*Egypte*.

Quand après dix siècles d'abrutissement, honteux de notre ignorance, de nos usages, de nos folies, nous trouvâmes par hasard ce monument d'extravagance, de prévarication, d'absurdité, compilé au nom du plus méprisable des Princes, par le plus corrompu des hommes, ce *Digeste* publié dans l'idiôme de l'ancienne *Rome*, au moment où l'*Italie* & sa langue s'anéantissoient, pénétrés d'un respect profond pour cette masse informe, comme le sont les *Lapons* à la vue des roches, où ils supposent que la Divinité se cache, nous en fîmes l'objet de notre culte. Nous nous empressâmes de l'approfondir, de la développer; &, mêlant à l'œuvre de *Justinien*, déjà plein de contradictions par lui-même, les méprises de l'anarchie *Romaine*, le délire de la licence *gotbique*; greffant sur les rescrits des Jurisconsultes les plus pervers, des tyrans les plus odieux, les caprices des Intendants, des Cuisiniers de nos Barons sortis des glaces du Septentrion,

nous sommes parvenus à nous fabriquer la législation la plus folle, la jurisprudence la plus risible qui ait jamais déshonoré l'esprit humain ; & quoique rougissant à chaque instant de cette mascarade étrangère qui nous défigure & nous écrase , nous n'avons pas encore le courage de nous en débarrasser.

La *Russie*, par l'entremise d'une femme, nous donne l'exemple de cet effort honorable & nécessaire : ce n'est plus au cahos pressé par *Tribonien*, qu'elle a été puiser des lumières, & demander des oracles : c'est son cœur, c'est sa raison qu'elle a choisis pour guides. Elle s'est fait un système dont l'ordre, la paix, doivent être le fruit, & dont elle fait déjà l'essai sur un district de son vaste Empire, en attendant qu'elle ait pu le rendre commun à tout le reste. Voici le préambule de ce Code intéressant.

„ Quoique les Souverains & les Empires des âges passés, aussi-bien que ceux qui fleurissent le plus de nos jours, nous offrent dans l'histoire nombre de preuves de cette vérité, que l'élargissement des frontières d'un Empire, l'accroissement de sa population, & à sa suite une plus grande abondance de moyens de richesses, soit au-dedans, soit au-dehors, ont non-seulement changé la forme de son Gouvernement, mais même souvent exigé des additions aux loix devenues, par la suite, impropres & défectueuses, elles qui cependant, lors de la fondation du Gouvernement & dans son premier état, avoient été suffisantes : pour Nous, sans aller rechercher ni

les temps éloignés , ni les Royaumes étrangers , Nous en présenterons une aux fils zélés de la *Russie* , la plus convaincante de toutes , en l'empruntant de notre propre patrie , qui par sa situation antérieure , & ce qu'elle est aujourd'hui , fait un exemple si frappant. Car en comparant les temps & les années , & l'élévation successive de la *Russie* pendant leur cours , chacun verra avec le seul secours du bon sens , & de quelques réflexions tirées de l'histoire , combien la *Russie* , dans le présent siècle , si glorieux pour elle , s'est montrée à la fois brillante en majesté , en forces & en succès : qu'on mette en parallèle les circonstances passées , & celles d'aujourd'hui si différentes entre elles , les changemens , les constitutions , les établissemens , les besoins ou nécessités absolues , les forces de terre & de mer des temps passés , & celles d'à-présent , le commerce & l'industrie , de nombreuses colonies , là où il n'y avoit que des lignes , & au-delà de ces lignes des déserts , & ces déserts & des pays immenses au-delà peuplés & cultivés. Un tel tableau de la situation antérieure & présente de la *Russie* , fera aisément concevoir combien sont incontestables les effets de l'accroissement du nombre & des lumières de ses habitans , & aussi que ces effets , en exigeant plus de soin & d'ordre dans l'intérieur du pays , ont accru proportionnellement les embarras du Gouvernement.

„ Le présent siècle commença par une guerre avec la *Suède* , dont le succès ne fut pas heureux pendant plusieurs années ; mais qui , par la fermeté d'esprit de l'Empereur *Pierre-le-Grand* , par

l'introduction d'une meilleure discipline dans ses troupes de terre, & par la fondation d'une flotte, eut une fin heureuse, & accrut la *Russie* de trois Principautés.

„ Au milieu de ces victoires, & pendant les campagnes en *Turquie* & en *Perse*, ce Monarque, aussi sage qu'infatigable, sentit déjà alors les défauts du Gouvernement intérieur de son Empire; & desirant de le voir au plus haut degré de gloire & de bon ordre, il publia & établit, pour le bien de ses sujets, nombre de loix & de réglemens sur différentes matières; il travailla à accroître leurs lumières, prit soin du commerce de terre & de mer; & descendant dans tous les détails, il ne laissa aucune partie de l'administration sans de nouveaux réglemens ou modèles. Tandis qu'il augmentoit les richesses de la Couronne, il multiplioit pour ses sujets les moyens d'en acquérir. Pendant qu'il découvroit de nouvelles branches de commerce, d'industrie, de métiers & de manufactures, il donnoit l'origine à des villes marchandes & à des ports de mer; mais ses jours, abrégés trop prématurément, laissèrent plusieurs de ses fondations, réglemens & institutions encore dans leur première enfance. Plusieurs changemens survenus après la fin de sa vie glorieuse, des principes & des sentimens différens introduits, des guerres fréquentes, tout cela, quoique la majesté de l'Empire n'en ait été en rien diminuée, causa cependant des changemens aux plans de ce grand Monarque, soit en ôtant l'idée de continuer ce qu'il avoit commencé, soit en introduisant d'autres maximes, selon la différente

façon de penser sur les mêmes affaires , ou selon le changement des circonstances, effet du cours ordinaire des choses de ce monde.

„ C'est par ces raisons que , dès le premier jour de Notre élévation sur le Trône des *Russes* , Nous Nous sommes donné sans relâche toutes les peines possibles pour apprendre à connoître en général & en particulier toutes les parties de l'administration intérieure de l'Empire , qui, par le changement des circonstances , exigent des corrections ou la publication de nouvelles ordonnances ou de nouvelles loix.

„ Tout le monde fait que déjà, en 1766 , Nous rassemblâmes des Députés de tout l'Empire, pour connoître les besoins & les manquemens de chaque district, selon sa situation ; & déjà Nous avions à attendre des travaux de la Commission de Législation, des fruits qui répondissent à Nos soins pour le bien général & particulier , lorsque la déclaration de guerre de la part des *Turcs* , en 1768, & la continuation de cette guerre pendant six ans , jointe à des circonstances aussi difficiles que dangereuses , Nous ont ôté les gens nécessaires à l'ouvrage , & la possibilité même de continuer la confection d'un Code entier ; & augmentant par elle-même le faix des affaires , cette guerre a tourné tout Notre temps & toutes Nos pensées vers le soin, non moins important , de défendre la Religion & la Patrie contre des ennemis étrangers & domestiques.

„ Dieu cependant, qui bénit les bonnes inten-

tions & confond les machinations injustes & méchantes, Dieu, qui vient de nous donner, après six années remplies de victoires nombreuses & non interrompues sur terre & sur mer, une paix glorieuse, & de rétablir en même-temps la tranquillité & le repos dans toute la vaste étendue de l'Empire, Nous a accordé de nouveau le temps de Nous occuper du travail le plus agréable à Notre cœur; de pourvoir l'Empire de réglemens nécessaires & utiles à l'augmentation du bon ordre en tout genre & au cours non troublé de la Justice. Et pour cet effet Nous sommes descendus de nouveau, en mere continuellement occupée du bonheur de ses enfans, dans tous les détails de l'administration intérieure de l'Empire, où Nous avons trouvé en premier lieu; que quelques Gouvernemens, à raison de leur étendue, ne sont pas suffisamment pourvus ni de Tribunaux, ni de gens nécessaires pour l'administration: que dans une seule & même place où se trouve la Régence du Gouvernement, se traitent aussi les affaires & les comptes de finance, les affaires de Police, & outre cela encore les procès criminels & civils. Les Provinces & les Districts de ces mêmes Gouvernemens ne sont pas moins sujets à de semblables inconvéniens, puisque dans la seule Chancellerie du Voyevode tant d'affaires de toute espèce & de toute nature se trouvent réunies.

„ Le désordre qui en résulte n'est que trop palpable: d'un côté la lenteur, l'omission, les vexations, sont les suites naturelles d'une constitution si incongrue & si défectueuse, où une affaire

arrête l'autre, & où encore l'impossibilité de terminer tant d'affaires de différente nature dans la seule Chancellerie du Voyevode, peut servir quelquefois d'excuse à la lenteur, voiler la négligence des devoirs, & donner occasion à une expédition partielle. D'un autre côté cette lenteur dans l'expédition des affaires produit la licence & la chicane, avec beaucoup d'autres vices, parce que le châtiment ne fuit pas la transgression, & les vices avec autant de célérité qu'il en faudroit pour contenir & épouvanter les téméraires. Et en d'autres places le grand nombre d'appellations permises ne cause pas peu d'empêchement à la justice, comme par exemple : pour les affaires du commerce, des marchands & des bourgeois, si quelqu'un n'étoit pas content de la décision du jugement oral, il pouvoit plaider de nouveau devant le Magistrat de la ville, de-là il pouvoit appeller au Magistrat de la province, de celui-ci porter l'affaire devant le Magistrat du Gouvernement, du Magistrat du Gouvernement devant le Magistrat supérieur, & de celui-ci devant le Sénat.

„ Pour couper racine à tous ces inconvéniens, & à beaucoup d'autres dont le dénombrement feroit trop long, & principalement pour introduire un meilleur ordre, & donner un libre cours à la Justice, Nous avons trouvé bon de publier le présent Règlement pour l'administration des Gouvernemens, & de les en pourvoir comme étant les parties constituantes du vaste Empire des *Russies*, afin de préparer & faciliter par-là la meilleure & la plus exacte exécution des loix salutaires qui seront données par la suite.

„ Notre présente Ordonnance , comme chacun peut voir, sépare les Tribunaux d'avec la régence du Gouvernement , prescrit à chaque Tribunal ses devoirs & ses règles , & le met en état de remplir ce qui lui est prescrit ; par sa disposition, elle répond non-seulement à l'état présent de l'intérieur de notre Empire , mais encore elle affermit beaucoup mieux qu'auparavant la tranquillité & la sûreté générale, en ce qu'elle pourvoit de différens avantages , l'état & l'existence particulière & individuelle de tant d'habitans de race & d'origine différente qui vivent dans le sein de l'Empire. Et conséquemment dans son essence, elle est une nouvelle preuve à nos chers & fidèles sujets, combien Nous sommes pleine d'attention & d'humanité pour le peuple , & d'affection pour le bon ordre & le bien général.

„ En conséquence de quoi , Nous espérons que tout homme sensé , tout fils zélé de la Patrie , fera tous les efforts , en tant que ces nouveaux réglemens le regardent , pour répondre à Nos bonnes intentions , & par-là Nous témoignera la reconnoissance due à tant de bienfaits dont Nous venons de gratifier de nouveau tout Notre Peuple en général par cette seule Ordonnance. Nous prions & implorons Dieu , qu'il veuille bénir nos présentes institutions d'un heureux succès pendant longues années , pour le bonheur de Nos sujets , pour l'augmentation de l'équité & de la Justice, pour la réforme des mœurs & pour la propagation de toutes les vertus chrétiennes : qu'il remplisse les cœurs de tous ceux qui seront employés à cet ouvrage , de zèle pour

l'exécution exacte & non apparente de leurs devoirs, & d'aversion pour une vie oisive passée dans la débauche & d'autres vices destructifs des mœurs; qu'en eux la paresse, l'indolence, la négligence des affaires dont ils sont chargés, soient comptées pour la plus grande honte, & le manque à leurs devoirs & l'indifférence pour la partie du bien général qui leur est confiée, comme le plus grand opprobre: qu'il conduise enfin un chacun & *Nous-même* dans la voie qui lui est agréable. Au reste, Nous conservons pour tous Nos fidèles sujets Notre bienveillance Impériale accoutumée. Donné, &c. "

La suite au numéro prochain.

A C Q U I S I T I O N

DE LA BIBLIOTHEQUE

DE M. DE VOLTAIRE,

PAR L'IMPERATRICE DE RUSSIE.

CE siècle-ci a produit beaucoup de singularités absolument nouvelles & sans exemple: mais il nous en présente aussi qui ne sont que renouvelées des *Grecs*, telles que les banquets royaux & philosophiques du *Nord*. Nous avons vu, dans cette partie de l'*Europe*, des Princes appeler des sages à leur table, & rassembler à leurs soupers, comme les *Denys*, les *Pisistrates*, les *Périandres*, les *Hierons*, des *Platons*, des *Aristippes*, des *Si-*

monides, des *Pindares*. Il est vrai que quelquefois la bile royale s'est émue : il est arrivé aux courtisans-poètes d'être tantôt mis aux *carrières*, tantôt chassés. Mais après tout, ces variations n'étoient qu'une imitation plus fidèle de l'antiquité.

Ce qui se passe aujourd'hui relativement à la bibliothèque de M. de *Voltaire*, en est encore une copie, mais bien perfectionnée. *Lucien* nous a conservé le trait d'un Curieux qui acheta trois mille drachmes la lampe de terre d'*Epiète* : à *Petersbourg* on fait plus. La *Czarine* vient d'acheter à la nièce du Seigneur de *Ferney* la bibliothèque de son oncle, les manuscrits, celles de ses lettres qui ne pourront pas s'imprimer, enfin jusqu'au plan de son château. Elle va le faire exécuter dans un de ses parcs, avec la plus minutieuse exactitude, de sorte que si l'ombre de M. de *Voltaire* est jamais tentée de revoir ce globe, en poussant jusqu'à *Czarko-Zelo*, elle se trouvera chez elle, & logée précisément comme elle l'étoit au pied des *Alpes*.

On sent bien que cette réfection éclatante est une censure indirecte, & suggérée de *Paris*, de notre indifférence pour ces restes précieux, un châtiment philosophique des procédés qui ont accompagné le décès de l'homme à qui l'on fait tant d'honneur : mais à ce sujet il se présente une réflexion toute naturelle.

S'il est honorable à une étrangère de vouloir posséder tout ce qui reste de M. de *Voltaire*,

n'est-il pas un peu honteux à sa nièce de s'en détacher. Quoi ! la *Czarine* veut avoir un *Ferney* fictif, & Mad. *Denys* vend le vrai que le propriétaire lui avoit laissé ! Ses livres, ses papiers, la représentation vivante de sa demeure, existeront à *Pétersbourg*, & sa famille n'en conservera d'autre monument que le contrat qui en constate la cession !

Un Pere de l'Eglise a dit des hommes célèbres du Paganisme : *Ils sont loués où ils ne sont pas , & brûlés où ils sont*. Ne pourroit-on pas dire de M. de *Voltaire*, que si les étrangers semblent faire grand cas de lui, les siens paroissent en faire bien peu ?

Et ce n'est pas la détresse qui a fait conclure ce marché. M. de *Voltaire* a laissé à sa nièce plus de cent mille livres de rente, cent mille écus d'argent comptant. Elle tirera certainement beaucoup de l'édition complète des Œuvres du défunt, que le Libraire *Panckoucke* est déjà chargé d'agioter. Avec de pareilles ressources, il semble que le séjour de l'octogénaire, le lieu si longtemps animé de sa présence, les papiers dépositaires de ses pensées les plus secrètes, n'auroient pas dû sortir sitôt de sa famille.

Au reste, la *Czarine* donne de cette partie de son héritage cinquante mille écus, beaucoup de fourrures, & une très-belle lettre imprimée au *Mercur*, au *Journal de Paris*. Elle a déjà donné cinquante mille francs de la Bibliothèque de M. *Diderot*. *Alexandre* disoit : „ O Athéniens ! qu'il „ m'en coûte pour être loué par vous “. L'Im-

monides, des *Pindares*. Il est vrai que quelquefois la bile royale s'est émue : il est arrivé aux courtisans-poètes d'être tantôt mis aux *carrières*, tantôt chassés. Mais après tout, ces variations n'étoient qu'une imitation plus fidèle de l'antiquité.

Ce qui se passe aujourd'hui relativement à la bibliothèque de M. de *Voltaire*, en est encore une copie, mais bien perfectionnée. *Lucien* nous a conservé le trait d'un Curieux qui acheta trois mille drachmes la lampe de terre d'*Epiète* : à *Petersbourg* on fait plus. La *Czarine* vient d'acheter à la nièce du Seigneur de *Perney* la bibliothèque de son oncle, les manuscrits, celles de ses lettres qui ne pourront pas s'imprimer, enfin jusqu'au plan de son château. Elle va le faire exécuter dans un de ses parcs, avec la plus minutieuse exactitude, de sorte que si l'ombre de M. de *Voltaire* est jamais tentée de revoir ce globe, en poussant jusqu'à *Czarko-Zelo*, elle se trouvera chez elle, & logée précisément comme elle l'étoit au pied des *Alpes*.

On sent bien que cette réfection éclatante est une censure indirecte, & suggérée de *Paris*, de notre indifférence pour ces restes précieux, un châtiment philosophique des procédés qui ont accompagné le décès de l'homme à qui l'on fait tant d'honneur : mais à ce sujet il se présente une réflexion toute naturelle.

S'il est honorable à une étrangère de vouloir posséder tout ce qui reste de M. de *Voltaire*,

n'est-il pas un peu honteux à sa nièce de s'en détacher. Quoi ! la *Czarine* veut avoir un *Ferney* fictif, & Mad. *Denys* vend le vrai que le propriétaire lui avoit laissé ! Ses livres, ses papiers, la représentation vivante de sa demeure, existeront à *Pétersbourg*, & sa famille n'en conservera d'autre monument que le contrat qui en constate la cession !

Un Pere de l'Eglise a dit des hommes célèbres du Paganisme : *Ils sont loués où ils ne sont pas , & brûlés où ils sont*. Ne pourroit-on pas dire de M. de *Voltaire*, que si les étrangers semblent faire grand cas de lui, les siens paroissent en faire bien peu ?

Et ce n'est pas la détresse qui a fait conclure ce marché. M. de *Voltaire* a laissé à sa nièce plus de cent mille livres de rente, cent mille écus d'argent comptant. Elle tirera certainement beaucoup de l'édition complète des Œuvres du défunt, que le Libraire *Panckoucke* est déjà chargé d'agioter. Avec de pareilles ressources, il semble que le séjour de l'octogénaire, le lieu si longtemps animé de sa présence, les papiers depositaires de ses pensées les plus secrètes, n'auroient pas dû sortir sitôt de sa famille.

Au reste, la *Czarine* donne de cette partie de son héritage cinquante mille écus, beaucoup de fourrures, & une très-belle lettre imprimée au *Mercure* , au *Journal de Paris*. Elle a déjà donné cinquante mille francs de la Bibliothèque de M. *Diderot*. *Alexandre* disoit : „ O *Athéniens* ! qu'il „ m'en coûte pour être loué par vous “. L'Im-

pératrice de *Russie* ne pourroit-elle pas en dire autant aux Philosophes de *Paris*? Voilà déjà deux cens mille francs qu'elle met à leurs louanges!

A N G L E T E R R E.

LONDRES. J'ai déjà fait plusieurs fois une observation qui se vérifie tous les jours. Je ne fais pourquoi nous avons, nous autres *François*, la réputation exclusive de mêler la plaisanterie aux affaires les plus sérieuses; & de faire, sur-tout en politique, peu de démarches qui ne soient des inconféquences. Il me semble que les *Anglois*, malgré leur attention à éviter la ressemblance en tout le reste, se piquent sur ces deux articles d'une très-exacte rivalité.

Toute la différence, c'est qu'en général nous rions un peu de meilleure grâce; mais pour les inconféquences nous ne valons pas mieux. Seulement chez nous, c'est tout bas qu'on les reproche aux Ministres, au lieu qu'à *Londres* on leur en fait l'énumération en face: mais il n'en est ni plus; ni moins; à cet égard la loquacité *Brettonne* n'est pas plus fructueuse que la taciturnité *Françoise*.

C'est sur-tout dans le temps des séances *Parlementaires* qu'on rit & qu'on babille à *Londres*: une des meilleures productions de cette gaieté, est un pamphlet publié la veille de l'ouverture du *Parlement*. On y donnoit d'avance le discours du

quelque degré de puissance que parvint la Marine des deux Couronnes , celle de l'*Angleterre* seroit toujours supérieure ; il sembloit qu'il eût le secret de son compatriote *Astolphe* , & qu'il pût changer comme lui toutes les feuilles du parc de *Windsor* , où de *Richmond* , en navires.

Aujourd'hui que la *France* se montre seule , & que par-tout où il y a une escadre *Angloise* , on en trouve une *Françoise* , au moins de la même force , on rappelle au Lord maritime ses engagements : on le somme de produire ces ressources qui devoient assurer à l'*Angleterre* , non-seulement l'égalité , mais la supériorité. Il se justifie par un calcul démonstratif.

Ce ne sont pas les matelots qu'il compare : ce n'est pas le nombre des vaisseaux qu'il calcule ; c'est celui des canons : l'Amiral *Keppel* en avoit 170 de plus sur sa flotte que le Comte d'*Orvilliers* , d'où il conclut que l'*Angleterre* étoit supérieure à la *France* , en ce moment , & qu'elle le sera toujours. Il ne manque plus que de faire faire un acte du Parlement , pour déclarer que quiconque a un canon de plus que son adversaire , ne peut pas être battu.

Plût à Dieu au reste, que cette défastreuse querelle pût se terminer par une pesée générale de l'artillerie des deux Royaumes, dût-on permettre aux *Anglois* d'y faire entrer pour leur compte les canons pris sur nous à *Cberbourg* , qu'ils montrent avec tant de faste , & les boulets qu'ils ont reçus de nous à *Fontenoy* , qu'ils ne montrent pas.

l'introduction d'une meilleure discipline dans ses troupes de terre, & par la fondation d'une flotte, eut une fin heureuse, & accrut la *Russie* de trois Principautés.

„ Au milieu de ces victoires, & pendant les campagnes en *Turquie* & en *Perse*, ce Monarque, aussi sage qu'infatigable, sentit déjà alors les défauts du Gouvernement intérieur de son Empire; & desirant de le voir au plus haut degré de gloire & de bon ordre, il publia & établit, pour le bien de ses sujets, nombre de loix & de réglemens sur différentes matières; il travailla à accroître leurs lumières, prit soin du commerce de terre & de mer; & descendant dans tous les détails, il ne laissa aucune partie de l'administration sans de nouveaux réglemens ou modèles. Tandis qu'il augmentoit les richesses de la Couronne, il multiplioit pour ses sujets les moyens d'en acquérir. Pendant qu'il découvroit de nouvelles branches de commerce, d'industrie, de métiers & de manufactures, il donnoit l'origine à des villes marchandes & à des ports de mer; mais ses jours, abrégés trop prématurément, laissèrent plusieurs de ses fondations, réglemens & institutions encore dans leur première enfance. Plusieurs changemens survenus après la fin de sa vie glorieuse, des principes & des sentimens différens introduits, des guerres fréquentes, tout cela, quoique la majesté de l'Empire n'en ait été en rien diminuée, causa cependant des changemens aux plans de ce grand Monarque, soit en ôtant l'idée de continuer ce qu'il avoit commencé, soit en introduisant d'autres maximes, selon la différente

façon de penser sur les mêmes affaires , ou selon le changement des circonstances, effet du cours ordinaire des choses de ce monde.

„ C'est par ces raisons que , dès le premier jour de Notre élévation sur le Trône des *Russes* , Nous Nous sommes donné sans relâche toutes les peines possibles pour apprendre à connoître en général & en particulier toutes les parties de l'administration intérieure de l'Empire , qui, par le changement des circonstances , exigent des corrections ou la publication de nouvelles ordonnances ou de nouvelles loix.

„ Tout le monde fait que déjà, en 1766, Nous rassemblâmes des Députés de tout l'Empire, pour connoître les besoins & les manquemens de chaque district, selon sa situation ; & déjà Nous avions à attendre des travaux de la Commission de Législation, des fruits qui répondissent à Nos soins pour le bien général & particulier , lorsque la déclaration de guerre de la part des *Turcs* , en 1768, & la continuation de cette guerre pendant six ans , jointe à des circonstances aussi difficiles que dangereuses , Nous ont ôté les gens nécessaires à l'ouvrage , & la possibilité même de continuer la confection d'un Code entier ; & augmentant par elle-même le faix des affaires , cette guerre a tourné tout Notre temps & toutes Nos pensées vers le soin, non moins important , de défendre la Religion & la Patrie contre des ennemis étrangers & domestiques.

„ Dieu cependant, qui bénit les bonnes inten-

mensonge ; de l'hypocrisie , c'étoit déguiser ses sentimens , & feindre un respect religieux qui , assurément , n'existoit pas ; de la méchanceté , & de la plus atroce , c'étoit déferer ses accusateurs comme coupables d'imposture. Il n'est pas bien prouvé que leur délation fût répréhensible ; mais certainement l'artifice qui en faisoit une calomnie , étoit bien odieux. On pouvoit leur reprocher un zèle trop amer , mais ce n'étoient pas des menteurs. *Tartufe* auroit-il été plus adroit , plus hardi & plus perfide ?

Il ne faut pas dire que c'étoit une affaire sans conséquence , & qu'ici *M. de Montesquieu* s'épar-
gnoit un affront sans nuire à personne. C'est toujours nuire que de rendre suspecte la bonne-foi de celui que l'on dément. La seule délicatesse d'un homme du monde , la seule générosité d'un homme honnête qui se respecte , lui interdit de semblables ressources , même contre ses ennemis. D'ailleurs , c'est le cas de dire avec *SOLON* : *Si nous souffrons ces sortes de jeux dans les occasions peu importantes en apparence , ils se glisseront bientôt dans nos contrats , dans les affaires les plus sérieuses.*

Comparez ce tableau exact à celui du Secrétaire panégyriste ,

Puis fiez-vous à Messieurs les Savans.

Voilà, Monsieur, ce que je puis vous dire de plus certain sur l'établissement de l'*Académie Française*. Observez qu'il n'y a pas ici un mot , hors l'anecdote présidentielle , qui ne soit tiré de l'histoire

toire de *Pélisson* ; que par conséquent rien ne peut être mieux avéré.

Jusqu'à *Louis XIV*, elle n'avoit été qu'une association mesquine , assez peu connue, & flétrie encore de l'opprobre de sa naissance. Ce Monarque, en l'adoptant, en daignant lui faire le même honneur qu'il faisoit aux gardes d'un autre Cardinal ; en l'incorporant dans sa maison, la purifia en quelque sorte. Son attention, du moins dans les premiers temps, à ne pas souffrir que les petites cabales en écartassent les sujets propres à l'honorer, lui donna une espèce de consistance.

Depuis elle a languï ; soutenue par le préjugé public , par l'habitude, par l'admission, souvent forcée , de quelques hommes de mérite ; mais toujours se recrutant d'une foule d'hommes obscurs , volontairement appelés par la foule de leurs semblables ; déjà introduits avant eux , & devenus les maîtres.

Enfin depuis quelques années , elle ne s'est guère permis que de ces derniers choix. La postérité , aux yeux de qui les petites intrigues s'éclipsent ; que les recommandations des femmes ne peuvent séduire , ni les titres aveugler ; qui juge les hommes sur leur mérite réel , & non d'après leurs cotteries , sera toute étonnée , en rapprochant la liste de 1635 , époque des lettres-patentes , de celle de nos jours , de trouver au moins autant de noms voués à l'oubli, ou au mépris , dans l'une que dans l'autre.

monides, des *Pindares*. Il est vrai que quelquefois la bile royale s'est émue : il est arrivé aux courtisans-poètes d'être tantôt mis aux *carrières*, tantôt chassés. Mais après tout, ces variations n'étoient qu'une imitation plus fidèle de l'antiquité.

Ce qui se passe aujourd'hui relativement à la bibliothèque de M. de *Voltaire*, en est encore une copie, mais bien perfectionnée. *Lucien* nous a conservé le trait d'un Curieux qui acheta trois mille drachmes la lampe de terre d'*Epiète* : à *Petersbourg* on fait plus. La *Czarine* vient d'acheter à la nièce du Seigneur de *Ferney* la bibliothèque de son oncle, les manuscrits, celles de ses lettres qui ne pourront pas s'imprimer, enfin jusqu'au plan de son château. Elle va le faire exécuter dans un de ses parcs, avec la plus minutieuse exactitude, de sorte que si l'ombre de M. de *Voltaire* est jamais tentée de revoir ce globe, en poussant jusqu'à *Czarko-Zelo*, elle se trouvera chez elle, & logée précisément comme elle l'étoit au pied des *Alpes*.

On sent bien que cette réfection éclatante est une censure indirecte, & suggérée de *Paris*, de notre indifférence pour ces restes précieux, un châtiment philosophique des procédés qui ont accompagné le décès de l'homme à qui l'on fait tant d'honneur : mais à ce sujet il se présente une réflexion toute naturelle.

S'il est honorable à une étrangère de vouloir posséder tout ce qui reste de M. de *Voltaire*,

n'est-il pas un peu honteux à sa nièce de s'en détacher. Quoi ! la *Czarine* veut avoir un *Ferney* fictif, & Mad. *Denys* vend le vrai que le propriétaire lui avoit laissé ! Ses livres, ses papiers, la représentation vivante de sa demeure, existeront à *Pétersbourg*, & sa famille n'en conservera d'autre monument que le contrat qui en constate la cession !

Un Pere de l'Eglise a dit des hommes célèbres du Paganisme : *Ils sont loués où ils ne sont pas , & brûlés où ils sont.* Ne pourroit-on pas dire de M. de *Voltaire*, que si les étrangers semblent faire grand cas de lui, les siens paroissent en faire bien peu ?

Et ce n'est pas la détresse qui a fait conclure ce marché. M. de *Voltaire* a laissé à sa nièce plus de cent mille livres de rente, cent mille écus d'argent comptant. Elle tirera certainement beaucoup de l'édition complète des Œuvres du défunt, que le Libraire *Panckoucke* est déjà chargé d'agioter. Avec de pareilles ressources, il semble que le séjour de l'octogénaire, le lieu si longtemps animé de sa présence, les papiers dépositaires de ses pensées les plus secrètes, n'auroient pas dû sortir sitôt de sa famille.

Au reste, la *Czarine* donne de cette partie de son héritage cinquante mille écus, beaucoup de fourrures, & une très-belle lettre imprimée au *Mercure*, au *Journal de Paris*. Elle a déjà donné cinquante mille francs de la Bibliothèque de M. *Diderot*. *Alexandre* disoit : „ O *Athéniens* ! qu'il „ m'en coûte pour être loué par vous “. L'Im-

der un affranchissement absolu de toute espèce de taxe de la part du Parlement, & la jouissance perpétuelle, irrévocable, de tous les privilèges qui ne seront pas incompatibles avec l'union intime & universelle entr'eux & nous, à laquelle tiennent notre propriété, notre existence mutuelles, notre religion & notre liberté communes.

„ Nous soutenons que le *Congrès* n'avoit pas droit, d'après sa constitution même, de rejeter nos offres, avant qu'elles eussent été examinées & désapprouvées dans les Assemblées particulières des diverses Colonies que celle-là représente; nous soutenons qu'il n'étoit pas plus autorisé à alléguer de prétendus traités avec une Puissance étrangère; traités d'une part conclus en fraude des loix, & de l'autre encore dépourvus de la ratification des différens Membres de la confédération *Américaine*. Nous rappelons encore une fois aux Membres du *Congrès*, qu'ils répondront à leurs concitoyens, au monde entier, à Dieu, de la continuation de la guerre, & des calamités qui en sont inséparables,

„ Maintenant c'est à chaque Plantation, à chaque Colonie, à chaque Province en particulier, que nous parlons: nous leur réitérons les mêmes offres que le *Congrès* a repoussées; nous les pressons, nous les sommons de s'assembler expressément pour examiner si tout en ce moment ne doit pas les déterminer à saisir l'occasion de se réconcilier d'une manière libre & durable avec la *Grande-Bretagne*.

„ Nous n'avons jamais songé , nous ne songons pas encore à faciliter le succès de notre commission , en fomentant des divisions & des cabales. Cette conduite ne conviendrait ni à notre caractère , ni à la dignité du Roi , & de l'Etat au nom de qui nous parlons. Mais notre intention , comme notre devoir , est d'encourager les Particuliers & les Corps , à reprendre envers leur Souverain & leur Patrie les sentimens de soumission & d'amour qu'ils leur doivent.

„ Parlant donc à tout ce qu'il y a d'habitans dans cette contrée , autrefois si heureuse , nous observerons à ceux d'entr'eux qui sont maintenant enrôlés dans les armées , soit qu'ils soient dévoués par goût à cette profession , soit que la circonstance seule les y attache , que les motifs réels ou supposés du soulèvement sont détruits pour jamais ; & que ceux d'entr'eux qui préfèrent les occupations paisibles , sont aujourd'hui les maîtres d'y retourner , sans craindre d'en être distraits. Ceux au contraire qui aspirent aux honneurs militaires , peuvent les acquérir légitimement sous le drapeau de leur vrai Souverain , en combattant pour l'Empire *Britannique* réuni , contre son ennemi naturel qui vient de l'attaquer.

„ Ceux qui sont dévoués aux fonctions Ecclésiastiques , ne peuvent ignorer que la Puissance étrangère avec laquelle le *Congrès* s'efforce de les lier , a toujours été ennemie ouverte de la tolérance , & n'a cessé de proscrire le culte dont ils sont les ministres : au contraire la *Grande-Bretagne* , par ses principes , par sa constitution ,

est nécessairement le plus ferme rempart de la liberté religieuse. Son intérêt & son esprit sont de la protéger & de l'étendre.

„ Quant aux hommes capables d'apprécier les douceurs de la paix , son influence sur l'agriculture , les arts & le commerce , ceux qui sont en état de sentir le prix de la sécurité domestique , & d'en attacher un à l'éducation tranquille de leurs familles , il faut leur rappeler que les Chefs qu'ils se sont donnés , persistent à les exposer aux calamités de la guerre , sans qu'elle ait maintenant d'objet , sans qu'il soit possible d'en citer une cause que nous ne puissions éteindre à l'instant.

„ S'il se trouvoit parmi eux des hommes impartiaux , qui regardassent de bonne-foi comme un avantage pour les Colonies , d'être séparées de la *Grande-Bretagne* ; qui se promissent réellement de jouir d'une constitution plus douce , plus libre , plus assurée , que celle que nous avons le pouvoir de rétablir aujourd'hui , & de perfectionner , nous ne nous attacherions pas à combattre un principe dont l'expérience devroit déjà bien leur avoir démontré l'illusion ; mais nous croyons devoir les inviter à songer combien ce système peut à l'avenir influer sur la guerre en elle-même , & sur la manière de la faire , sur-tout depuis la prétendue alliance contractée avec la Cour de *France*.

„ La politique & la commisération réunies ont empêché jusqu'ici les armées Angloises d'adopter

des moyens extrêmes , qui auroient réduit à la dernière détresse un peuple que nous considérons toujours comme une partie de notre Empire : nous n'avons pas cherché à désoler sans ressource un pays qui pouvoit encore un jour nous procurer ou recevoir de nous des secours mutuels : mais une fois séparé sans retour , une fois dévoué sans réserve à nos ennemis , nous ne le considérerons plus sous le même point de vue. Il ne s'agit plus du côté de la *Grande Bretagne* que de déterminer quels seront les expédiens les plus efficaces pour détruire, ou du moins pour rendre inutile une confédération fatale pour elle , & propre à faciliter l'aggrandissement de la *France*. Elle n'a en cela à considérer , à suivre que ses propres intérêts. *S'il faut que ses Colonies passent au pouvoir de la France , elle est en droit de les traiter de manière qu'au moins cet accroissement ne fortifie son ennemi que le moins qu'il se pourra.*

„ Peut-être existe-t-il en *Amérique* des esprits persuadés que , malgré tout , la *Grande-Bretagne* finira par en reconnoître l'indépendance. Nous déclarons nettement que nous n'avons , que nous n'attendons point de pouvoir sur cet objet ; que s'il étoit possible que l'*Angleterre* se fût avilie au point d'embrasser un pareil moyen de conciliation , nous ne nous en serions pas rendus les organes , parce que nous le croyons funeste aux deux peuples , & de plus honteux pour celui qui l'auroit proposé. Nous nous croyons obligés de déclarer nettement que c'est d'après ce principe que nous avons toujours écrit d'ici en *Angleterre*.

„ Enfin nous engageons les Colonies à se rappeler le langage qu'elles tenoient au commencement de la guerre. Elles en appelloient à Dieu ; elles attestoient le Ciel que ce n'étoit pas pour obtenir justice qu'elles prenoient les armes, & que leur plus ardent desir étoit de rester unies avec la *Grande-Bretagne*. Quel sujet de plainte peut-il maintenant exister entr'elles & nous ? A quel grief , à quel tort les offres que nous avons faites , & que nous réitérons encore , ne remédient-elles pas , soit pour le présent , soit pour l'avenir ? Si elles sont encore rejetées , nous abjurons un ministère infructueux , & la *Grande-Bretagne* retractera des concessions que la justice & la politique ne lui permettent plus d'autoriser.

„ Ainsi, pour ne laisser aucun doute sur la pureté de nos intentions personnelles , sur les motifs de bonté , de générosité qui ont donné lieu à la commission dont nous sommes honorés, nous déclarons , qu'attendu l'acte passé dans la dix-huitième session du Parlement , &c. &c.

Suit l'énumération de toutes les graces , de tous les pardons compris dans l'amnistie , retracée dans le plus grand détail.

Les *Américains* sans doute ne feront pas embarrassés à répondre. Il paroît qu'ils l'ont déjà fait par le silence, s'il est vrai, comme on le dit, que les Commissaires aient devancé , pour leur départ , le terme fixé par eux-mêmes , & que , devant attendre jusqu'au 11 Novembre, comme

la Proclamation le porte , la résipiscence qui devoit en être le fruit , ils se soient embarqués dès les premiers jours de ce mois.

F R A N C E.

IL semble que l'allégresse & l'espérance renaissent dans nos ports. La vue des prises faites par la marine royale , a ranimé l'émulation presque éteinte des négocians , & le desir de la vengeance , joint avec la malheureuse certitude qu'enfin la guerre est décidée , & que ce cruel jeu sera durable , paroît les déterminer à s'y intéresser.

On parle de plusieurs armemens entrepris par des particuliers. S'ils sont heureux, ils exciteront sans doute une fermentation avantageuse dans nos villes maritimes. Les *Anglois* retrouveront sur l'*Océan* ces *Dunkerquois*, ces *Malouins*, ces *Bayonnais*, &c. autrefois si célèbres , dont ils n'ont jamais soutenu le choc, & dont l'activité se trouve aujourd'hui engourdie pour la première fois.

En parlant de *Dunkerque* , on ne peut s'empêcher de déplorer la désolation de cette ville , la terreur de la *Grande-Bretagne* , & l'objet éternel de sa jalousie. On est surpris, non sans raison , que le Gouvernement ne se détermine pas à ordonner la reconstruction facile de ce fameux bassin. On a chassé l'Inspecteur *Breton* qui continuoît d'en fouler orgueilleusement les ruines. Mais pourquoi , dit-on, ne le pas réparer ? Pour-

quoi laisser subsister un monument d'audace qui constate nos fautes plus encore que notre faiblesse ?

Il faut avouer que si à la fin de la guerre *Dunkerque* n'est pas rétabli , & *Gibraltar* évacué , les *Anglois* seront fondés , malgré tous leurs désastres , à compter sur leur fortune.

L'ADMINISTRATION des Finances , en continuant ses réformes , vient d'en opérer une qui a dû causer beaucoup d'alarmes dans un certain ordre de gens , accoutumés , par une longue possession , à se croire à l'abri , même de toute espèce d'examen , mais qui d'ailleurs n'a pu exciter que des applaudissemens ; des murmures ne sont pas des critiques. Celle-ci porte sur les pensions , non pas sur leur légitimité ou leur masse , mais sur la manière de les régir & de les payer.

La confusion , le désordre , naturalisés , s'il est permis de parler ainsi , parmi nous , dans la recette des revenus royaux , dans leur distribution , étoient encore plus sensibles dans les largesses obtenues par la faveur , surprises par les sollicitations , ou même justifiées par les services. Personne n'en avoit , & n'en pouvoit avoir d'état : c'étoient des espèces d'impôts perçus secrètement par chacun des titulaires fortunés sur le domaine qui lui avoit été assigné , & chaque partie des contributions publiques devenant , comme je l'ai observé ci-devant , étrangère aux

autres, dès qu'elle avoit été déposée dans un coffre différent, toutes se trouvoient ainsi épuisées, sans qu'on fût comment, par tant de succions particulières, qui en abforboient la substance.

Il y avoit dans cette méthode d'autant plus d'injustice & de danger, que les assignations les plus pressantes par leur nature, par le besoin de ceux qui les présentoient, & les moins onéreuses par leur valeur, étoient presque toujours les dernières remplies. Le même crédit qui procure une grosse pension, sert aussi à en forcer le paiement; & il est rare que le galant homme qui n'en a pu arracher par des services qu'une modique, soit plus accueilli dans les bureaux où on les acquitte, que dans les cabinets où elles s'accordent.

Un autre inconvénient qui naissoit de cette obscurité, c'est qu'elle favorisoit les doubles emplois. Un courtisan industrieux se glissoit dans plusieurs départemens: il s'y concilioit l'amitié du ministre ou des commis. En représentant à-la-fois son dénuement dans tous, il se faisoit assurer sur chacun un brevet lucratif, & multiplioit ses bénéfices, sans varier ses titres.

Cet abus tiroit aux plus grandes conséquences, dans un pays où le scrupule n'est pas fort en vigueur, & où ce mot de *revenus publics* désigne, non pas un fonds sacré qu'il ne faudroit employer qu'aux besoins de l'Etat, mais un fonds commun qu'il n'est pas honteux, qu'il est même honorable de s'approprier, par quelque moyen que ce soit.

Il vient de paroître une loi qui ordonne que toutes ces gratifications seront réunies sur une même liste ; qu'elles ne seront plus acquittées à l'avenir que par le *trésor royal*, & qui prescrit même par la suite de fixer une somme déterminée au-delà de laquelle elles ne seront point portées : ainsi le Prince , en jettant un coup-d'œil sur cet état de ses libéralités , sera toujours instruit , & de la manière dont elles se distribuent , & de la quotité des fonds qu'il y consacre.

UNE compagnie devenue célèbre , il y a quelques années par les circonstances , & ses métamorphoses , vient de faire un coup de vigueur , qui seroit plus intéressant s'il ne tomboit pas sur un particulier obscur , s'il n'avoit pas pour objet une vengeance personnelle , & si le délit qui le motive n'étoit pas plus digne de mépris que de châtiment.

On se rappelle l'étrange affaire de l'heureux *M. de Beaumarchais* , contre l'infortuné *M. de Goefman*. On n'a pas oublié comment les plaisanteries du premier ont écrasé le second. Celui-ci , membre d'une compagnie que les conjonctures ne faisoient pas aimer , n'eut plus de support , dès qu'il fut devenu personnellement ridicule. Ses propres collègues crurent se nettoyer en le facrifiant : ils auroient peut-être mieux fait de le soutenir ; puisqu'après tout la justice n'étoit pas l'essentiel de l'affaire , & que tout y tenoit à la politique , celle de la fermeté auroit probablement bien valu celle de la foiblesse : mais en général

Les compagnies ne savent que ramper, ou s'emporter. Le courage, également éloigné de la bassesse & de la fureur, est une qualité de particulier.

M. de Beaumarchais, au milieu de ses dangers, a trouvé des amis. Il en manque encore moins dans sa prospérité. Un petit auteur, prosateur, versificateur, amplificateur, nommé *Gudin*, s'est sur-tout distingué par son empressement à le flatter. Il l'a célébré en prose & en vers. Il a fait exprès pour l'exalter un fort mauvais ouvrage, intitulé, *Aux mânes de Louis XV*. C'est une espèce de cadre dont M. de Beaumarchais remplit seul le fonds : le reste du siècle est dans la bordure.

Il n'en a résulté ni bien, ni mal, ni pour l'un, ni pour l'autre.

M. *Gudin*, croyant peut-être la poésie plus fructueuse que la prose, a fait une Epître à l'honneur de son protecteur : il falloit bien y rappeler les aventures qui en ont commencé la célébrité. En parlant du *Grand-Conseil* déparlementé, il a dit :

D'un Sénat avili la balance vénale, &c.

Ce Sénat, pour prouver qu'il n'étoit pas avili, s'est fâché : il a décrété le rimeur indiscret de *prise-de-corps* : le protégé est en fuite, & le protecteur assez embarrassé.

Cet orage passera sans doute, comme bien d'autres : mais à ce sujet, je ferai une réflexion qui n'est pas déplacée, & qui tend toujours à dé-

montrer combien notre législation a besoin d'être revue.

Le Royaume est surchargé de Tribunaux qu'on appelle d'*attribution*; c'est-à-dire; à qui le Souverain confie une portion restreinte de pouvoir; une juridiction limitée, au-delà des bornes de laquelle il ne leur est pas permis de s'étendre. Telles sont les *Cours des Aides*, les *Chambre des Comptes*, la *Cour des Monnoies*, les *Bureaux des Trésoriers de France*, &c. & le *Grand-Conseil lui-même*.

Ces Tribunaux ne peuvent employer les rigueurs de la justice, & en manier le glaive que dans les matières de leur compétence: ils ne peuvent connoître d'aucun autre délit: & cela doit être.

Cependant un usage qui a force de loi, les autorise à se prévaloir de ces ressources pour satisfaire leurs propres ressentimens, & à traiter comme un crime les manques de respect qui leur semblent compromettre leur dignité. C'est assurément un abus, & un grand abus.

Un Tribunal, une Cour, quelle qu'elle soit, au moment où elle se dit insultée, devient partie de l'agresseur, bien ou mal fondé: elle ne peut donc pas être son juge. Elle n'a pas à cet égard plus de droits, elle ne doit pas avoir plus de privilège qu'un particulier; à moins qu'elle ne s'engageât à moins écouter les passions, à être plus susceptible de scrupule, de pudeur, de délicatesse; & c'est malheureusement ce qui n'est pas; ou du moins ce qu'on n'a pas encore vu.



OFFRANDE A L'HUMANITÉ,

o u

*TRAITE' sur les causes de la Misère en général ; &
de la Mendicité en particulier ; & sur les moyens
de tarir la première , & de détruire la seconde.*

*Ouvrage proposé par souscription , au profit des
Pauvres ; par J. B. BRIATTE.*

QUAND les ravages d'une épidémie se multiplient , il est naturel que plusieurs médecins s'empressent à en chercher le remède. La contagion de la *mendicité* devenant de jour en jour plus sensible , tous les cœurs humains doivent être , & sont portés à en faire le sujet de leurs réflexions.

J'ai vu ; par le nombre des lettres qui m'ont été écrites , depuis l'invitation que j'ai faite au Public , l'année dernière , combien d'hommes honnêtes & zélés s'en occupent.

Je ne la perds point de vue , il s'en faut bien. Les voyages , les tracasseries , les travaux , qui ont absorbé six mois de mon temps , & , s'il m'est permis de le dire , la foiblesse du Corps respec-

table à qui j'avois soumis mon projet, ne m'ont pas permis encore de l'exécuter; mais je ne tarderai pas à le reprendre & à le développer dans toute son étendue.

En attendant, je crois devoir au Public la connoissance d'un Prospectus publié sur la même matière, & avec les mêmes vues, par un homme que je n'ai point l'honneur de connoître, qui ne m'a rien communiqué de ses idées, mais que ce petit écrit me fait aimer & respecter. J'y ai trouvé bien des vues absolument conformes aux miennes. Je suis très-flatté qu'il me devance dans la carrière de bienfaisance que nous nous proposons de parcourir tous deux. Je me trouverois bien récompensé de mon travail, si son ouvrage me dispensoit de faire paroître le mien. Voici un extrait de son Prospectus, dont la totalité mérite d'être connue.

„ Le Public, prévenu contre la *mendicité*, qui réveille dans son esprit l'idée de la honte & l'idée du mépris, confond trop souvent tous les *mendiants* dans la classe des fainéans & des vicieux qui le sont par leur propre faute, & ne distingue pas assez le besoin de l'infamie. Il a donc fallu l'aider à juger plus équitablement la véritable détresse, en faisant une distinction nécessaire entre l'indigence malheureuse & le dénuement nécessité par la paresse ou l'inconduite.

„ L'excès de l'indigence, l'impuissance pour les malheureuses victimes de la prévenir ou d'y

remédier , font les *premiers* ; la fainéantise & le vice font les *seconds*.

„ La cause qui produit les mendiants oisifs & audacieux , tient à deux objets essentiels de la société civile ; aux vices ; ou plutôt au défaut d'éducation parmi le peuple ; à l'inexistence ou aux imperfections de la *police*.

„ Quelque nombreuse que soit cette classe d'êtres crapuleux & dégoûtans , que la paresse nourrit dans le mépris & l'humiliation ; que la bienfaisance du Public , arrachée par leurs importunités , entretient dans la bassesse & l'opprobre ; le nombre des infortunés , que des accidens involontaires , que des circonstances inévitables , précipitent dans la même carrière , est bien plus effrayante encore.

„ C'est sur-tout en faveur de cette multitude innombrable de personnes des deux sexes & de tous les âges , aussi précieuses que dédaignées , aussi malheureuses que dignes d'un meilleur sort , que je crois devoir élever la voix , en appréciant cet enchaînement d'*opérations* , cette foule d'*erreurs* & d'*abus* accrédités parmi les hommes , & dont le résultat est la destitution infaillible des classes actives & laborieuses , & l'indigence non moins certaine des classes moyennes , destinées à grossir bientôt la liste des pauvres.

„ Cette partie de mon travail intéresse donc tous les ordres de la société , les citoyens aisés , l'opulence même beaucoup plus peut-être que

les pauvres, dont il semble d'abord être uniquement destiné à plaider la cause.

„ A part quelques individus privilégiés, dont le *bien-être* est encore plus sûr que l'existence, quel est l'homme pour qui le défaut de *subsistances*, ou du moins le défaut de *proportion* entre leur prix & les rétributions, seul moyen de s'en procurer, ne soit pas un objet intéressant, & par conséquent à qui un ouvrage, dont le but est la multiplication des premières & l'entretien de la seconde, puisse être indifférent ?

„ Les trois quarts des hommes de tous les pays vivent & s'entretiennent d'un échange journalier du produit de leurs travaux & de leur industrie, contre les objets usuels, nécessaires à leur consommation. Le résultat de cet échange entre les individus, est leur bien-être, quand le premier est excédent en valeur aux seconds ; leur *simple nécessaire*, lorsqu'il n'est qu'équivalent ; leur *détresse*, quand il est inférieur. Dans le premier cas, ils ont l'*aisance* ou le *superflu* ; dans le second, ils ont encore l'*essentiel*, avec les *douceurs* de la médiocrité ; dans le troisième, il ne leur reste que les *besoins* & les *larmes*.

„ Tel est le sort de cette portion précieuse de la société, qui fait par-tout le plus grand nombre, le plus actif & le plus laborieux. La moitié des hommes qui existent aujourd'hui dans notre *continent*, a perdu, entre ses salaires & le prix d'une consommation légitime, le rapport indispensable au bonheur de la société : celle-ci est

composée de trois classes , dont deux touchent les deux extrêmes les plus opposés & les plus funestes. D'un côté , une partie des biens concentrés en un petit nombre de mains , offre , dans l'opulence fastueuse des riches , le coup-d'œil le plus imposant ; de l'autre , une multitude incroyable de familles affamées , couvertes de lambeaux hideux , présente le spectacle le plus navrant. Au milieu sont placés ces hommes sur qui roulent les travaux , les charges publiques , & à qui le cercle étroit d'une médiocrité , qui cesse tous les jours de mériter ce nom , ne laisse entrevoir que la perspective affreuse d'une destitution complète , qui menace de se réaliser bientôt , pour les confondre dans la classe des mendiants , ou du moins des pauvres.

„ Et , pour accélérer cette fatale opération , il ne faut pas que l'incendie , dont nous voyons briller les premières étincelles , porte par-tout ses flammes & ses ravages. L'influence du terrible fléau de la guerre est , sans doute , d'aggraver le mal , d'en rendre le principe plus actif. Mais la paix a-t-elle été plus favorable à la société ? C'est dans le sein de la première que les maux de la seconde se sont accrus , que les mendiants ont pullulé ; c'est dans une longue période , destinée en apparence à nous en faire recueillir tous les fruits , que s'est consommé , complété le triste ouvrage de la misère universelle du peuple : c'est avec des moissons abondantes qu'ont également concouru , & le renchérissement des denrées , & l'impuissance pour les classes inférieures de s'en procurer , & le défaut de travail pour les hommes laborieux , & la

modicité des salaires pour les ouvriers , & l'*accroissement* des impôts, & l'*augmentation* de la dépense, & la *diminution* des ressources , pour la *moitié* au moins des individus. Que pourroient faire de plus les *dévastations* , la cessation des *manufactures* & des *fabriques* , l'interruption du *commerce* , toutes les suites funestes des guerres les plus sanglantes ? Des maux plus sensibles & plus douloureux , sans doute , mais des maux plus guérissables ; par-là même que le calme , succédant à l'orage , offriroit les moyens de réparer ; au lieu que ceux dont gémit aujourd'hui la société , ceux qu'on lui a fait avec l'instrument destiné à les prévenir , sont , en quelque sorte , consolidés par la cause même qui les a produits.

„ Quel est donc le vice caché qui foment & perpétue en secret la misère *publique* , en empoisonnant jusqu'à la source même de la prospérité ? Il me semble l'entrevoir dans l'*accroissement* des troupes & la *permanence* des armées , qui , multipliant les consommateurs *onéreux* ou *inutiles* , diminuent , dans la même proportion , le nombre des créateurs des objets de consommation : dans l'*augmentation* du *numéraire* , que la société n'acquiert qu'au préjudice des objets de premiers besoins , & dont la masse détruit le rapport entre leur prix , & la valeur des espèces : dans l'influence du *lux*e , dont les *progrès* anéantissent l'équilibre des fortunes , en cimentant le superflu de quelques individus opulens , avec les privations douloureuses de la multitude affamée , dont les *excès* étouffent , dans le sein de la terre , le germe producteur des alimens de l'homme , pour

leur substituer des objets de vanité & de pur agrément, travestissent les subsistances nécessaires en décorations inutiles, métamorphosent en futilités méprisables la nourriture d'un peuple précieux : dans les *méprises* de la société qui détourne ses regards des opérations les plus essentielles, donne la préférence aux opérations accessoires, s'égare dans les spéculations funestes : dans ce *goût de sophisme moderne*, dont des hommes peu réfléchis osent féliciter notre siècle, quoique la misère du peuple ait suivi parmi nous la gradation des lumières purement spéculatives, qui n'ont d'influence sur le sort des nations qu'à titre d'agens destructeurs, parce qu'elles détournent les citoyens des occupations honnêtes des travaux utiles, pour les repaître d'objets, ou frivoles, ou nuisibles : dans les *écarts*, même de la science, d'ailleurs respectables, dont l'abus enfante des sophismes meurtriers, donne cours à des erreurs fatales qui assassinent le peuple qu'on semble vouloir défendre : enfin, dans une foule de *préjugés*, d'*erreurs locales*, qui, sans avoir des effets aussi pernicioeux, grossissent pourtant, dans son cours, le torrent funeste, dont les débordemens opèrent la ruine infaillible des malheureux sur lesquels ils étendent la malignité de leur influence.

„ Telle est la nature des objets qu'embrasse cette première partie de l'Ouvrage destinée à décrire les symptômes, à faire connoître les causes de la plus cruelle de toutes les maladies politiques, l'*affreuse misère du peuple*.

„ La seconde est consacrée à la recherche du remède qu'on pourroit y appliquer, pour en délivrer la société. Elle renferme la méthode de détruire sur-le-champ la *mendicité*, & les moyens d'éteindre doucement la *misère* qui la nécessite, en corrigeant les abus qui l'ont fait naître, en ôtant leur activité aux causes qui la perpétuent. Il me semble qu'un bien si desirable peut s'opérer avec les sacrifices les plus légers de la part des Gouvernemens, & des citoyens opulens. . . .

„ Je crois avoir trouvé le plan le plus simple, comme le plus sûr, pour occuper utilement les mendiants *valides* de l'un & de l'autre sexe, pour nourrir & entretenir tous les pauvres *invalides*. Le Public jugera de sa solidité; les administrations pourront en apprécier les avantages.

„ Quant à moi, il me paroît si *facile* dans l'exécution, si *infaillible* dans le succès, démontré si *solide* par des expériences, dont je rendrai compte dans l'ouvrage, que j'offre de réaliser quand on voudra, en *petit*, ce que je propose en *grand*; de choisir, pour opérer, les lieux les plus *pauvres*, les plus *dénués* de ressources, les plus affligés de la *mendicité*, les plus infectés de *mendiants* qu'il y ait peut-être au monde; & cela sans autre secours de la part du Gouvernement, que son *autorisation*, & son *intervention* pour écarter les obstacles, dont les entreprises les plus utiles ne sont pas toujours à l'abri; de la part du *Public*, que le concours, le zèle, & les lumières de MM. les *Pasteurs*, la bonne volonté des personnes honnêtes & bienfaisantes. La marche la plus simple

est toujours la plus sûre pour opérer le bien : il faut des méthodes tortueuses & compliquées pour faire du mal.

„ Le Public est, depuis long-temps prévenu, avec raison, contre les *prospectus*, qui ne sont le plus souvent que des pièges tendus à sa bonne-foi, & des amorces séduisantes pour le tromper. Le mien n'a rien qui puisse, ni le séduire, ni exciter sa défiance. Il seroit difficile de lui en imposer sur un objet de la nature de celui que j'annonce.

„ Je fais hommage de mon travail à l'humanité. Consacré à la recherche des causes d'une maladie cruelle qui énerve les corps politiques, qui mine sourdement l'édifice social jusques dans sa base, dont les progrès peuvent enfin en amener la ruine, j'en destine le fruit au soulagement des malheureux. L'amour de mes semblables me l'ayant dicté, aucune vue fardide n'en souillera la publication. Le produit de l'*Edition* que j'annonce sera distribué à de pauvres familles dans la plus triste indigence : je me crois obligé de faire cette légère offrande à des infortunés sans ressources : à la vérité son succès dépendra du concours pour la *souscription* : sans les souscripteurs, mon zèle sera impuissant.

„ Le Public ne seroit point équitable d'attribuer à l'ostentation le principe d'une action toute simple. Un Auteur n'a pas à rougir, sans doute, de s'approprier le fruit d'un travail honnête, destiné à l'utilité de ses semblables. Combien de produc-

tions *obscènes* ou *coupables* qui ont enrichi leurs ténébreux auteurs ! Mais , privé des faveurs de la fortune , & voulant joindre l'exemple au précepte , *je donne en aumône ce que je possède*. Puissé mon offrande inspirer , à ceux qui ont plus de moyens , le desir de faire plus de bien !

„ L'Ouvrage ne sera imprimé qu'autant que le concours des Souscripteurs offrira des secours abondans aux infortunés à qui je les destine. Ce ne seroit pas la peine de chercher à servir la société , si je ne pouvois me ménager les moyens d'en soulager quelques individus.

„ D'ailleurs , si mon Ouvrage , imprimé , avoit le bonheur d'être assez goûté pour faire quelque sensation , il deviendroît infailliblement la proie des *brigands* , dont la carrière *typographique* est remplie , qui ne rougiroient pas d'exercer leurs *pirateries* sur le patrimoine de l'indigence. Je pourrois , à la vérité , les dévouer d'avance à l'indignation publique ; mais ils égorgeroient plutôt tous les pauvres , que de cesser de se déshonorer ; & le plus court est d'ôter aux méchans le pouvoir de faire du mal.

„ Peut-être m'alarme-je sans sujet ; mais ces craintes sont possibles ; & quand la nature , & l'exécution de mon Ouvrage , n'y donneroient aucun fondement légitime , l'objet qui les motive seroit encore louable.

„ La Souscription sera ouverte jusqu'au premier Mars 1779. A cette époque , si elle n'étoit pas

remplie , les Souscripteurs pourroient reprendre leur *argent* , en produisant la *reconnoissance* qu'ils auront reçue en le donnant.

„ L'Ouvrage contiendra deux volumes , du même caractère , du même format , & du même papier que le *Prospectus*. La partie typographique sera bien soignée : si le fonds est sans mérite , on tâchera d'y suppléer par la forme. Il n'est pas rare qu'un ouvrage fasse fortune , en captivant les yeux , lors même qu'il n'a rien pour captiver l'esprit.

„ Le prix de la souscription est 12 liv. de France.

„ Ames honnêtes ! pour douze *francs* vous n'aurez que deux brochures ; mais imaginez que c'est une aumône que vous faites : vous concourrez par-là au plus digne ouvrage dont le cœur humain soit capable ; & quelle des productions , ou *frivoles* , ou *licencieuses* de notre siècle , ne vous a pas coûté le double ? Quel de vos plaisirs qui peut-être ne vous a laissé que les regrets ou le repentir , ne vous a pas coûté davantage ?

„ Citoyens opulens ! c'est votre cause que je plaide dans celle des pauvres même : les privations de l'indigence forment votre superflu , cimentent votre bonheur : cela seul doit vous rendre précieuses ses tristes victimes , & leur conserver sur vos cœurs des droits sacrés. Vos richesses sont les fruits des travaux des hommes laborieux , leur activité , & leur industrie préparent vos alimens , vos commodités , toutes vos jouissances.

A leur conservation est attachée la durée de votre félicité ; vous ne pourriez les laisser périr sans sécher la source de vos douceurs , & sans ouvrir à vos descendans celle de la misère que vous auriez dédaignée dans vos contemporains,

„ Si le concours des Souscripteurs me fournit les moyens d'éteindre , non pas la *misère* , mais la *mendicité* dans quelques *paroisses* affligées de cette lèpre hideuse , j'y dresserai , dans les cœurs des malheureux , un autel à la reconnaissance. Une liste *gravée* des noms & des qualités de toutes les personnes qui auront contribué à cette *bonne œuvre* , sera déposée dans les *Eglises* de ces *Paroisses* , avec cette inscription :

MONUMENT A LA BIENFAISANCE.

„ La postérité , en bénissant la mémoire des *coopérateurs* , daignera peut-être rendre justice à l'intention de l'Auteur “.

On souscrit à Namur , chez l'Auteur , & à la Société Militaire ; à Abbeyville , chez M. Dufour , à la Manufacture Royale ; à Amsterdam , chez Changuion , Libraire ; à Amiens , chez Mastin , Libraire , basse-rue Saint-Martin ; à Sedan , chez M. Henri Jacquemarc ; à Saint-Quentin , chez M. Couchy ; à Lausanne , chez Mad. la veuve Chambaud ; à Maëstricht , chez M. le Pasteur de Rouville ; à la Haye , chez M. de Rochefort , Clerc de la Généralité ; à Rotterdam , chez Mad. la veuve Valeton ; à Leyde , chez M. le Pasteur Pellissier ; à Liège , chez Bassompierre , Impr. - Libr. ; à Mons , chez Bottin , Impr. - Libr. &c.

H O L L A N D E.

AU milieu des cris de guerre qui retentissent de toutes parts en *Europe* , & des préparatifs de défense que multiplient les nations les moins exposées aux attaques, c'est un spectacle digne de la curiosité , & des réflexions d'un observateur que l'immobilité de la *Hollande*.

S'il y a une Puissance pour qui la séparation des Colonies *Angloises* de l'*Amérique* dût être une époque intéressante , c'est assurément celle des Etats-Généraux. Il y avoit entre eux & les *Américains* un rapport d'événemens , d'intérêts , de fortune , qui sembloit devoir en amener un de commerce bien intime. Redevables comme eux de leur existence à une défection justifiée par les armes ; poursuivis comme eux par des maîtres irrités & puissans ; soutenus comme eux par la jalousie des voisins de leurs anciens dominateurs ; mais pouvant espérer d'une relation suivie avec eux des avantages que l'enfance de la République *Hollandoise* n'offroit pas à ses alliés ; ayant pour les secourir , pour les protéger ouvertement , des raisons que n'avoit , au moment de l'expulsion des *Espagnols* , aucun des Etats de l'*Europe* pour se déclarer en faveur des *Provinces-Unies* ; la conformité de constitution , & la certitude de ne pas obliger des alliés foibles , divisés , les *Hollandois* se taisent cependant , ou du moins les foibles représentations qu'ils se permettent , ressemblent plutôt à des gémissemens , à des supplications

qu'aux efforts d'une Puissance déterminée à se faire respecter.

Les *Anglois* les insultent sans ménagement. On visite, on arrête, on saisit leurs vaisseaux. Si des plaintes réitérées ont arraché une restitution tardive, elle a été accompagnée de la part de la *Grande-Bretagne* d'une déclaration non moins injurieuse que la saisie même. „ Ce qui sera marchandise ordinaire, „ a dit le Ministre *Britannique*, „ que, sera rendu, sans difficulté : mais tout ce „ qui sera estimé munition de guerre, les *Anglois* „ le retiendront, sans autre formalité que d'en „ rembourser la valeur & le fret “.

La fierté, l'imprudence de cette résolution, sont, à la vérité, aussi inconcevables que la patience des *Hollandois* : mais ce n'est pas d'aujourd'hui que l'*Angleterre*, accoutumée aux alternatives des jeux politiques, & presque toujours favorisée par la fortune, met ainsi son existence au hasard. Il n'y a pas encore eu de peuple qui ait poussé plus loin l'audace, & qui ait eu, il est vrai, jusqu'ici moins à s'en repentir.

Quand on cherche la cause de ces deux excès de hardiesse d'une part, & de douceur de l'autre; on la trouve sans peine. Les *Anglois*, débiteurs sans scrupule, abusent de la confiance *Batavique*; ils maltraitent sans inquiétude des créanciers qui ne peuvent concourir à leur ruine, sans risquer de perdre les capitaux qu'ils leur ont prêtés.

Ceux-ci de leur côté, amollis par l'opulence,

Intimidés par l'appréhension d'une banqueroute où ils seroient en effet les plus intéressés , enchaînés peut-être d'ailleurs par la politique d'une maison puissante chez eux , qui estime l'alliance de l'*Angleterre* , & en chérit l'amitié , balancent entre l'humiliation d'un silence plus long-temps continué , & le danger d'un parti vigoureux.

Ils n'ont pas même osé s'approcher de cette source abondante , ouverte en *Amérique* à toutes les nations de l'*Europe*. Eux dont le commerce a été le lait , & fait encore la ressource ; eux navigateurs forcés , espèces d'amphibies , dont les vaisseaux semblent être un séjour plus solide , une demeure plus assurée , que la terre détrempée qu'ils disputent journellement à l'*Océan* ; eux , à qui la médiocrité de leurs possessions en *Amérique* , permet de regarder comme peu contagieux l'exemple des Colonies *Angloises* , ils se sont interdit le partage d'une proie dont la *France* jouit déjà , que l'*Espagne* cherchera bientôt à goûter , & qui ne tardera pas à devenir commune à toute l'*Europe* , en raison des moyens que chacun aura pour en attirer les fruits vers soi.

La *Hollande* ressemble aujourd'hui à un esclave gourmand qui passe auprès d'une table bien servie , mais qu'un fouet levé empêche même de la regarder.

A examiner sa docilité , d'après les principes de l'honneur , de la noblesse , il seroit difficile d'y applaudir. On pourroit demander si ce sont là les descendans des compagnons des *Maurices* ,

des *Guillaumes* ; des guerriers de *Leyde* , des fondateurs de *Batavia* , les successeurs des *de Witt* , des *Ruyter* , des *Tromps* , si redoutés des *Anglois* ; qui alloient brûler leurs vaisseaux jusques dans leurs ports , & jouissoient en effet sur les mers , au siècle dernier ; de l'empire que le pavillon *Britannique* a osé depuis ambitionner.

Mais à supposer même que l'émulation valeureuse dont ces hommes célèbres sentoient l'aiguillon , eût pu céder sans honte aux considérations intéressées qui la remplacent aujourd'hui , & que les fonds immenses versés par les *Hollandois* dans l'agiotage de la *Tamise* , soient plus essentiels pour eux que la gloire de châtier ce fleuve superbe , il resteroit encore à examiner si ce sacrifice mortifiant est conforme aux principes de la saine politique ; si une vengeance éclatante ne seroit pas véritablement plus utile qu'une tolérance honteuse ; & si , dans le cas d'une faillite *Anglicane* , le profit d'une rupture , dont il résulteroit pour les *Hollandois* un débouché que la dépendance leur interdit , ne les indemniserait pas , & au-delà , d'une perte à laquelle , après tout , ils doivent nécessairement s'attendre tôt ou tard.

Pour résoudre ce problème , il faut jeter un coup-d'œil sur leur situation actuelle , ainsi que sur celle des *Anglois* , & tâcher de fixer au juste , d'après cet examen , jusqu'à quel point les spéculateurs sages du *Texel* peuvent subordonner l'avenir au passé , dans leurs procédés envers les Rois détrônés de l'*Amérique-Septentrionale*.

Ees

Les *Hollandois* jouent aujourd'hui le rôle de ces négocians célèbres qui, ayant commencé leurs affaires avec très-peu de fonds, sont parvenus, à force d'économie, d'intelligence, d'activité, secondés par la fortune, à accumuler des trésors dont l'emploi fait tout-à-la-fois l'amusement & l'embarras de leur vieillesse. C'est sans contredit la nation de l'*Europe*, & peut-être du monde, la plus opulente en capitaux; mais c'est aussi de toutes celles qui ont paru avec quelque éclat sur le grand théâtre de l'histoire, la moins riche en possessions réelles.

Quelques comptoirs dans les *Indes-Orientales*, les îles à épiceries, où elle exerce contre le reste du genre humain un monopole dont il est étonnant que la tyrannie ne soit pas encore détruite; la correspondance lucrative, mais avilissante du *Japon*, & la colonie désolée, très-peu fructueuse de *Surinam*, voilà tout ce qui reste à la République des *Provinces-Unies* de ses anciens domaines, dans les trois autres parties du monde.

En *Europe*, elle est réduite à un commerce d'entrepôt, à l'agiotage de la banque, à un trafic de librairie qui diminue de jour en jour. L'immensité de ses fonds, & le bas prix de l'intérêt de l'argent, l'impossibilité de le faire valoir autrement, de l'employer à des jouissances plus solides, plus rapprochées du propriétaire, obligent les *Hollandois* de se borner à ces spéculations rétrécies.

Ils sont si embarrassés de leurs fonds, si surchar-

gés de leurs espèces, que dès qu'il s'ouvre un emprunt dans l'*Europe*, ils s'empressent d'y faire couler une portion de ce superflu qui les accable. Il n'y a pas de Puissance débitrice qui ne les compte au nombre de ses créanciers ; ils partagent avec les *Génois* l'honneur de posséder partout des rentes hors de chez eux, & le danger de les voir évanouir,, dès qu'il plaira à ces dissipateurs mutins de se déclarer quittes de leurs engagements.

D'un autre côté, de tous les peuples qu'une dépense portée au-delà de leurs moyens effectifs, a contraint d'employer la ressource ruineuse des emprunts, & que l'abus extravagant de cette ressource réduira à voler leurs créanciers pour libérer leurs enfans, les *Anglois* sont, sans contredit, celui qui a poussé le plus loin l'excès du palliatif, & qui est le plus près de l'usage du remède. Il est physiquement impossible que le siècle finisse sans une banqueroute nationale de la *Grande-Bretagne*. La docilité des filles reléguées en *Amérique*, à partager ce fardeau, auroit donné peut-être à la mere la faculté de le soutenir un peu plus long-temps : mais aujourd'hui, qu'elle s'est épuisée elle-meme, & qu'elle a consumé les forces de la partie réfractaire de sa famille par ses tentatives pour la soumettre, il est évident qu'avant peu elle en fera écrasée.

Or, comme les Corps politiques s'imaginent en général qu'ils n'ont point d'honneur à ménager ; comme en effet ce supplément des loix n'est pas plus capable de les arrêter que les loix elles-

mêmes; comme ils sont dispensés de répondre & à la justice & à l'opinion publique, & qu'ils seront très-réellement absous d'une banqueroute, en montrant des canons à leurs créanciers, on ne peut pas douter que le moment où la *Grande-Bretagne* emploiera cette liquidation facile ne soit très-proche.

Les Puissances qui ont participé à ses écarts, à ses prodigalités, ne pourront se dispenser de désirer la même régénération : elles seront, ou du moins se verront forcées de recourir au même spécifique. A cette époque de bouleversement général, les riches de la veille seront les pauvres du lendemain; & il n'y a personne à qui la révolution puisse être plus funeste qu'aux *Hollandois*; puisque, prêtant à tout le monde, & ne devant presque à personne, c'est contre eux seuls, en quelque sorte, que ce grand & terrible bilan sera dirigé.

Maintenant voyons quel sera leur sort après ce mémorable événement. Il deviendra pour toutes les autres nations une époque de vie & d'activité. Rajeunies, en quelque sorte, par ce bain violent, mais salutaire, elles se sentiront des forces qu'elles n'ont encore jamais eues. Le désordre de leurs finances ayant toujours été, jusqu'ici, proportionné à leurs accroissemens, les a retenues dans un état de faiblesse, d'inertie, que leurs efforts même pour en sortir ont augmenté. Il a été presque impossible d'exécuter aucune réforme utile, de réaliser en grand aucun projet vraiment avantageux, ni en *France*,

ni en *Angleterre*, & bien moins encore en *Espagne*, &c. parce que cette lèpre de la dette publique énerve les Gouvernemens, & en ronge tous les ressorts.

Mais au moment où ils en seront débarrassés, il ne faut qu'un homme éclairé, un génie vigoureux, placé par hasard à la tête d'un seul, pour les engager tous, par son exemple, à ne négliger aucune de leurs ressources; & cet homme se trouvera. Il est impossible que dans l'effervescence qui agite aujourd'hui l'*Europe*, ces Corps d'argile que nous appelons des *Royaumes*, ne rencontrent enfin le *Prométhée* destiné à leur donner la vie: le flambeau est déjà allumé. L'abâtardissement produit par l'anarchie fiscale, est peut-être le seul véritable obstacle qui retarde la communication de ce feu céleste.

Ils auront de l'argent, parce qu'ils ne devront plus rien: ils auront des forces, parce que dans les premiers momens du moins, ils pourront développer & développeront en effet toutes celles dont la servitude financière d'aujourd'hui leur ôte l'usage. Ayant du terrain, des propriétés, des possessions effectives, dont les fruits sont un aliment essentiel & nécessaire du commerce, s'ils éprouvent des besoins, ils se trouveront en état de solder, par des retours imprévus, par des échanges non moins desirés, l'empressement avec lequel d'autres accourront pour les satisfaire. Dans cette fermentation universelle, où chacun aura l'envie & le pouvoir de faire valoir son propre fonds, quel sera le personnage des *Hollandois*?

Privés par la grande banqueroute d'une partie de leurs capitaux , & des intérêts qui nourrissoient leur opulence ; n'ayant point de terrain personnellement , dont les productions puissent être recherchées , hors les isles à *épiceries* , qui , dans le cas dont je parle , ne leur resteroient pas long-temps ; devenus courtiers plus timides , & même moins employés , en raison de ce qu'ils seront moins riches , ils verront leur influence s'anéantir comme leur crédit. L'*Amérique* n'aura pas contracté à sa naissance l'habitude de les employer pour facteurs , comme l'a fait si long-temps ce continent-ci ; elle ne la prendra jamais , parce qu'elle n'en aura jamais besoin. Ils seront tout surpris de se sentir peu-à-peu resserrés , circonscrits , abandonnés , & enfin oubliés , sans même que leur extinction soit accompagnée de ces symptômes remarquables , de ces explosions intéressantes qui , ordinairement , honorent la fin des Empires un peu distingués.

Voilà infailliblement , à ce qu'il me semble , leur horoscope , d'après la situation des choses , & la marche naturelle des affaires , en les laissant continuer comme elles vont aujourd'hui. Or , y a-t-il un moyen de le changer ? Existe-t-il un spécifique capable de les garantir de cette apoplexie mortelle qui les menace , & semble près de les emporter avant le temps ?

J'ose croire qu'il en existe un ; & le voici : c'est de rompre leurs chaînes ; c'est de briser les liens fabriqués de leur propre argent , & des espérances avec lesquelles les *Anglois* les dominent ; c'est

d'abjurer la dépendance servile à laquelle ils se vouent; d'appeler hautement les Colonies *Américaines* dans leurs ports; &, reprenant la vigueur, l'élévation d'ame de leurs ancêtres, d'embrasser à la face de l'univers les associés, les frères de nom & d'armes que la nature leur donne, & que la politique leur enjoint de reconnoître.

Mais la banqueroute de *Londres*, mais la guerre, feront le fruit de cette démarche!

Quant à la banqueroute, elle est à-peu-près aussi infailible dans un cas que dans l'autre; & il semble que s'il faut en courir le risque, il vaut encore mieux prendre le parti d'un effort glorieux qui laisse l'espoir de quelque indemnité, que celui d'une mollesse efféminée qui ne permet d'en attendre aucune.

La guerre est une ressource terrible, je l'avoue; Dieu me garde de la conseiller à aucune Puissance, comme un simple préservatif, ainsi que l'a fait *M. de Montesquieu*, par le blasphème inhumain que j'ai cité il n'y a pas long-temps. Si l'*Angleterre* n'abusoit pas de sa supériorité du moment envers les *Etats-Généraux*; si elle observoit envers eux les conventions réglées, & qu'en respectant aujourd'hui leur neutralité actuelle, elle ne leur laissât entrevoir des dangers & des outrages que dans l'avenir, j'écarterois avec horreur l'idée d'une prévoyance sanguinaire.

Mais ce n'est pas ici le cas: les insultes ne sont que trop réelles. L'esclavage existe déjà; & puis-

que les maximes établies donnent aux Corps politiques le droit qu'ils ôtent aux particuliers dont ils sont composés , celui de repousser la force par la force , la déclaration de guerre de la part des *Hollandois* seroit aussi juste qu'une démarche de cette espèce peut l'être. Elle seroit nécessaire & provoquée.

Mais seroit-elle prudente ? La *Grande-Bretagne*, dira-t-on , tient , en quelque sorte , la clef des *Provinces-Unies*. Une escadre à l'entrée du *Texel*, peut bloquer *Amsterdam*. Le *Cap*, *Batavia*, tous les entrepôts de ce commerce , autrefois si florissant , sont sans fortifications & sans troupes : d'ailleurs , une longue paix a énervé la marine *Batavique*. L'habitude de n'avoir à combattre que la mer , ne lui a laissé de fermeté que contre les caprices de cet élément. Les *Etats-Généraux* n'ont même presque pas de navires dignes du nom de *vaisseaux de guerre*. Ce n'est plus que par tradition que l'on conserve dans leurs chantiers la mémoire de ces escadres victorieuses qui ont dans le siècle passé dompté les *Espagnols* , écrasé les *Portugais* , & humilié , effrayé l'*Angleterre*.

Si ce tableau est fidèle , c'est un malheur , & non pas une raison de rester dans l'inaction. La création d'une marine , quand on a des ports , des hommes , de l'argent & de la bonne volonté , est une entreprise non-seulement aisée , mais infail-
 lible. Je l'ai démontré autrefois par des exemples. C'est sur-tout en ce genre , quoiqu'on en dise , que le signe d'une Puissance qui veut sérieusement , est suivi sans délai de l'exécution

& il n'y a pas de pays en *Europe* où le succès en fût plus assuré qu'en *Hollande*, dès que le Gouvernement le voudra.

L'*Angleterre* est très-près des *Provinces-Unies*, je l'avoue; mais les *Provinces-Unies* ne sont pas moins voisines de l'*Angleterre*. Quand les brûlots sortis du *Zuyder-Zee* alloient, sous les ordres des freres de *Witt*, incendier les chantiers de la *Medway*, c'étoient les Négocians de *Londres*, & non pas ceux d'*Amsterdam*, à qui cette proximité inspiroit de l'effroi. Pour ramener la même distribution de la terreur ou de la sécurité, il ne faudroit que reprendre le même courage.

D'ailleurs, n'en feroit-il pas ici comme des divorces, dans la matière importante des mariages? J'ai déjà démontré aussi que le moyen le plus sûr de les supprimer, ce seroit de les permettre; & qu'en autorisant les époux à se quitter, on leur en feroit perdre l'envie. Ce seroit vraisemblablement la même chose ici. A peine le Lion des *Bataves* auroit arboré le pavillon menaçant, que le Léopard d'*Albion* perdrait sa férocité. La résolution de faire la guerre, seroit peut-être ce qui en dispenseroit les *Hollandois*; & il est probable que la paix générale entre les Puissances maritimes ne tarderoit pas à en être le fruit.

La *France* & le Congrès n'ambitionnent pas des conquêtes. La Cour de *Londres* deviendrait moins difficile sur les sacrifices. Un nouvel ennemi de plus la rendrait plus traitable.

Du moins si la jalousie nationale maintenoit la discorde entre elle & sa rivale, jusqu'à un épuisement réciproque absolu; si la fierté d'une part, le ressentiment des ravages encore récents de l'autre, ne permettoient pas tout d'abord au Parlement *Britannique* & au Congrès de se rapprocher, les *Provinces-Unies*, devenues pour les uns des alliés nécessaires, & pour les autres des ennemis embarrassans, jouiroient plutôt, même dans cette position, des avantages de la paix, qu'elles n'auroient à craindre les calamités de la guerre; elles participeroient au commerce libre, ouvert dans le *Nouveau-Monde*; leurs relations s'établiroient dans ce pays qui a besoin encore de secours, d'alliés, de facteurs & de leçons; elles survivroient probablement au besoin; &, quelque chose qui arrivât dans la suite, affranchie, redoutée des *Anglois*, chère aux *Insurgens*, ménagée des autres Puissances, la *Hollande* conserveroit son rang dans l'*Europe*.

On peut conjecturer que cette manière de penser est déjà celle de plusieurs de ses citoyens: elle se fait sentir dans une harangue remarquable adressée par une espèce de confédération entre les Négocians au *Stadbouder*. L'objet, le ton de cette pièce, & la conjoncture où elle se publie, concourent également à la rendre intéressante. La voici.

DISCOURS des principaux Négocians de la Hollande
à Mgr. le Prince d'Orange, &c. à l'occasion des
violences commises par les navires Anglois sur les

vaisseaux marchands de la République des Provinces-Unies.

„MONSEIGNEUR, quoiqu'il n'y ait pas long-tems que V.A.S. a bien voulu donner une audience favorable aux Députés du Corps des Négocians de la ville d'*Amsterdam*, & les assurer de son appui, ils se voient encore obligés, pour des nouvelles raisons, & conjointement avec les Négocians des principales villes commerçantes de *Hollande*, de recourir à V. A. S., & de recommander, d'une manière plus spéciale, leurs intérêts à sa bienveillance & à son attention.

„S'ils n'ont pu voir qu'avec consternation leurs vaisseaux, qui navigeoient sous le pavillon libre de la République, faisis & enlevés par des armateurs munis de lettres de commission, & par des navires de la marine royale *Angloise*: ils sont maintenant pénétrés de la plus vive douleur en voyant la conduite du Ministère *Anglois*, & la réplique qu'il a rendue aux justes représentations faites à ce sujet par le Comte de *Welderen*, Envoyé extraordinaire de L. H. P. Ils croient donc pouvoir hardiment réclamer de nouveau l'assistance de V.A.S., & implorer, de la manière la plus pressante, sa protection aussi puissante qu'efficace.

„Ils prennent la liberté de remarquer que la réponse de la Cour d'*Angleterre* est contraire à ces droits, à cette liberté de commerce stipulés dans les Traités conclus anciennement entre la République & la *Grande-Bretagne*; & que les *Anglois* ne se

font aucun scrupule d'opposer à ces Traités, jurés solennellement, un prétendu droit de convention, qui, étant purement arbitraire, rendroit nuls tous les Traités, & feroit dependre absolument notre bien-être des idées inconstantes d'un voisin capricieux.

„ Est-il étonnant qu'une injustice aussi criante arrache des plaintes à ceux qui en sont les victimes? Peut-on ne pas frémir à l'aspect des désastres auxquels les conséquences de ce prétendu droit, si absurde, ne manqueroient pas d'exposer notre commerce?

„ En effet l'existence de tout notre commerce, la sûreté de nos propriétés, ne reposent-elles pas sur la foi des Traités? Et si l'on pouvoit en violer le moindre article sur des prétextes arbitraires, nous serions à jamais condamnés à n'oser rien entreprendre qu'avec crainte & incertitude: ces Traités connus en tous lieux, sont d'ailleurs la base sur laquelle les autres Nations, en un mot l'univers entier, fonde la confiance avec laquelle il abandonne ses marchandises à la liberté de notre pavillon; si cette base est ébranlée, si cette confiance vient à se perdre, toute notre navigation tombe en décadence, & ne tarde pas à s'anéantir.

„ Nous avons d'autant plus lieu de redouter ces funestes conséquences, que nous avons appris que le Ministère *Anglois* use de plus d'égards & de condescendance pour d'autres Nations, qui n'ont pas, il est vrai, des Traités aussi formels à

lui objecter; mais qui savent, d'une manière efficace, faire valoir contre lui le droit de la nature & des gens. Et nous, *Hollandois*, avec plus de droits craindrions-nous de faire entendre un langage moins ferme? Non sans doute.

„ Ne pouvons-nous pas nous flatter qu'en réitérant ses représentations avec plus de fermeté, notre République aura le bonheur d'obtenir que les *Anglois* nous rendent tous nos bâtimens enlevés & retenus, tous leurs chargemens, avec indemnisation & dédommagement, sans délai frivole, sans exceptions injustes & arbitraires; & qu'ainsi la liberté du pavillon de notre République sera reconnue & assurée conformément au sens & à la lettre des Traités.

„ Nous conjurons donc V. A. S. de vouloir bien nous accorder son secours, & de concourir de sa puissante influence aux mesures que nous osons espérer que L. H. P. voudront bien prendre, d'après nos plaintes & notre requête, pour prévenir la ruine de notre commerce, & nous faire indemniser des pertes qu'il a essuyées. Nous croyons même avoir droit de demander, de la manière la plus expresse, qu'on procède avec toute la célérité possible à ces mesures efficaces; parce que d'après l'extrême lenteur que les *Anglois* ont mise à nous restituer quelques navires, il est clair qu'il ne cherchent qu'à nous amuser de belles paroles.

„ En attendant, nous nous adressons à V. A. S., comme à l'Amiral-Général des *Provinces-Unies*, & au protecteur de la liberté de la navigation.

Car nous sommes assurés que la prise injuste du plus mince bâtiment, voguant sous le pavillon de la République, n'échapperoit pas à l'attention de V. A. S. Elle regarderoit cette violence comme une insulte faite à sa dignité : cependant combien de vaisseaux chargés d'immenses richesses ont été enlevés aux Sujets de cette République, qui les croyoient en sûreté sous ce pavillon respectable ! les ports de l'*Angleterre* sont encore remplis de ces navires.

„ Quand même on consentiroit actuellement à les relâcher tous, comme les représentations fermes de la République nous le font espérer, la prudence ne paroît pas moins exiger qu'on se précautionne contre des insultes ultérieures. La circonstance actuelle n'est pas nouvelle pour nous : le souvenir des plaies faites à notre commerce en 1758 est encore gravé dans notre mémoire en caractères vivans ; nos pertes se montèrent à plusieurs millions, sans compter celles que la continuation de la guerre rendit bien plus considérables & plus importantes, & qu'on ne put alors évaluer. Ces considérations nous portent naturellement à desirer de nous affranchir pour toujours du danger de pareils désastres. Il nous faut pour cela des vaisseaux de guerre résolus de tout tenter, il nous faut des flottes. Déjà une partie des vaisseaux de guerre, commis à la disposition de V. A. S. comme Amiral-Général, sont entièrement équipés : ils n'attendent que les instructions nécessaires, fermes & adaptées aux circonstances, pour pouvoir, dans peu de jours, faire respecter notre pavillon, & porter la sûreté

dans les endroits où le besoin est le plus pressant.

„ Nous supplions donc V. A. S. que les convois accordés ne soient plus retardés : cela ne dépend , dans la conjoncture présente , que d'elle seule : elle seule peut aussi augmenter & doubler même les équipemens.

„ Aurions-nous donc le droit & la justice de notre côté sans pouvoir obtenir satisfaction des injures que nous avons essuyées ? Et verrions-nous d'un œil sec & tranquille nos vaisseaux attaqués & saisis de la manière la plus inique !

„ Non , Monseigneur , non ; & V. A. S. ne trouvera pas mauvais que nous attendions d'elle , que nous exigions même de sa part la défense de nos droits , & de nos privilèges attaqués & lésés.

„ En agissant ainsi , elle sauvera de la détresse & de la misère une multitude innombrable d'habitans de ce pays qui ne subsistent que par le négoce & par les occupations relatives au commerce , qui ne pourroit tomber en décadence sans les entraîner tous dans la même chute. Nous ne pouvons songer sans effroi aux malheurs déplorables qui accompagneroient la perte de la liberté de notre pavillon , aux pertes énormes que nous éprouverions , si un grand nombre de nos bâtimens étoient hors d'emploi , enfin aux revenus immenses , montant à plusieurs millions , qui seroient perdus annuellement , tant pour l'Etat que pour les particuliers.

„ Nous supplions donc encore une fois V.A.S. de se laisser émouvoir par le danger auquel est exposée la liberté de notre navigation. Elle fait aussi-bien que nous que cette liberté est le nerf de l'Etat , & la source principale de sa prospérité.

„ Nous ne dissimulons pas que c'est notre intérêt actuel qui nous fait prendre la liberté de nous adresser à V.A.S; nous pouvons néanmoins affurer qu'à notre intérêt est aussi lié celui de notre postérité. En parlant pour elle , nous remplissons un devoir bien cher à notre cœur. Si nous eussions gardé le silence, lorsque le besoin, le temps, les circonstances exigeoient que nous fissions entendre notre voix, nos descendans n'auroient-ils pas droit d'accuser notre mémoire , & de lui faire de justes reproches? Et ces reproches, peut-être, hélas! trop tardifs pour produire quelque fruit, ne feroient que fatiguer inutilement les oreilles des augustes rejettons de votre illustre famille.

„ Voici précisément l'époque où nous pouvons nous précautionner pour toujours contre les procédés impérieux & arbitraires de la nation *Angloise*, & rétablir sur une base inébranlable la prospérité de notre commerce.

„ Pussions-nous avoir à rendre grâces à V. A. S. d'un bienfait si grand & si glorieux! Puisse la reconnaissance exciter nos derniers neveux à conserver, avec un respect religieux, la mémoire de *Guillaume V*, & ne leur rappeler notre *Stad-bouder* héréditaire qu'avec l'idée du restaurateur de la liberté de notre pavillon sur les mers! Veuille

l'Etre suprême verser ses bénédictions sur V.A.S., sur la Princesse Royale, sa chère épouse, sur son auguste famille; & puissent, avec la Maison d'*Orange*, fleurir à jamais la liberté des *Provinces-Unies*, & la prospérité de notre patrie par le moyen d'une navigation libre, & d'un commerce affranchi de toute gêne“.

Voilà les plaintes du peuple, dans cette République, bien constatées, ainsi que le droit qu'il croit avoir conservé, non-seulement de faire des représentations, mais d'exiger qu'on les écoute, & qu'on y défère. Si elles n'ont pas de succès, il faut supposer que quelque obstacle invincible & secret les combat; & que dans ces marais, créés par l'industrie, comme sur les terrains plus fortunés, le bien public est subordonné aux considérations particulières.

A N G L E T E R R E.

AU milieu de cette monotonie déclamatoire qui caractérise, non pas peut-être l'éloquence *Angloise*, mais l'esprit & le goût de l'Assemblée où elle se développe avec le plus d'éclat, on voit de temps en temps briller des morceaux frappans, & qui causent aux Lecteurs deux sortes de surprises: on en admire la force & l'inutilité. De ce nombre sont ceux du Lord *George Gordon* contre le projet de complimenter le Roi sur son discours, le 26 Novembre, jour de la rentrée, & celui du Marquis de *Rockingham*, contre la proclamation

clamation des Commissaires que l'on a lue dans le N°. précédent de ces *Annales*. Le premier est d'une énergie qui cause aux Lecteurs une espèce de frémissement involontaire. Le flegme sombre & menaçant qui y règne, est plus terrible que les plus impétueux mouvemens de l'éloquence ne pourroient l'être. Le voici.

„ Il est triste pour moi de me trouver, dès le premier jour où le Parlement reprend ses séances, obligé de m'élever contre les projets de l'administration, & sur-tout dans le moment où il s'agit de complimenter le Roi regnant. Mais quels complimens peut attendre, de la part des amis de la liberté & de la patrie, un Prince sous le gouvernement de qui la *Grande-Bretagne* est avilie & ruinée ?

„ Foulé dans l'intérieur du Royaume, dépouillé au dehors, voilà l'état du peuple dont j'ai l'honneur d'être un des représentans. Me permet-il d'adresser, en cette qualité, des félicitations au Roi ? Cette bassesse ne seroit-elle pas une preuve de notre servitude, plutôt que du bonheur du Gouvernement ?

„ Et de quoi veut-on que les Communes félicitent Sa Majesté ? Est-ce du combat naval où nous nous sommes trouvés heureux de n'avoir pas été vaincus ? Est-ce de l'indépendance de l'*Amerique*, déjà consacrée par trois ans de durée ? Est-ce des graces dont elle a accablé, pendant l'été dernier, ses favoris, & sur-tout celui d'entre eux qui, tenant le premier rang par sa place,

rêts , je me flatte que vous vous souviendrez ici de la prépondérance qu'elle vous donne , comme des devoirs qu'elle vous impose , & que vous vous opposerez de toutes vos forces à la dangereuse Adresse dont il s'agit. Vous assurerez par-là votre honneur & celui de la Nation “.

On ne peut disconvenir qu'il n'y ait du nerf dans cette oraison ; mais c'est celui du Docteur *Bradshaw* , du Général *Ludlow* , & des autres assesseurs de *Cromwell*. Est-ce un bonheur pour la Nation ? Je n'en fais rien. Ce que je fais , c'est que la tranquillité d'un pays où il est permis de faire publiquement de semblables représentations , n'est pas merveilleusement affermie.

La harangue du Marquis de *Rockingham* n'est pas aussi effrayante. Ce n'est pas le Trône qu'elle menace ; mais l'humanité qu'elle défend. Ce Pair a comparé le projet inventé par les Commissaires de détruire l'*Amérique* pour sauver l'*Angleterre*, au massacre des *Innocens* ordonné par *Hérode* pour sa conservation personnelle : & , suivant lui , *Hérode* étoit beaucoup moins coupable , bien moins mauvais politique que le Ministère *Anglois*.

Il étoit moins coupable , parce qu'enfin il trouvoit un prétexte dans les prophéties mal entendues. On croyoit y voir l'annonce d'un règne temporel du Messie. Le Roi établi devoit donc trembler sur ce trône qu'un autre sembloit devoir occuper ; & quelque affreuse que fût sa précaution , en admettant le principe , qu'il est permis de tout sacrifier pour sa sûreté , elle avoit encore

plus de barbarie que d'injustice. Ce qui n'est pas ici, parce que la dévastation absolue de l'*Amérique* n'est pas un moyen assuré de salut pour l'*Angleterre*.

Il peut même en devenir un de destruction; & c'est en quoi les Ministres ont encore plus mal raisonné qu'*Hérode*. Car enfin dans l'*Ecosse*, dans l'*Irlande*, dans les *Isles* même, la *Grande-Bretagne* n'a-t-elle pas mille endroits accessibles? Des ennemis, devenus furieux par la violation de toutes les loix humaines; réduits à ne plus imaginer à leur tour d'autre moyen de se conserver que l'ancantissement entier d'une nation qui a déclaré leur existence incompatible avec la sienne, n'y porteront-ils pas le fer & le feu de toutes parts? Les *Anglois* qui les ont proscrits d'avance, pourront-ils compter sur leurs scrupules ou sur leurs remords? Après avoir insinué qu'ils égorgeroient sans pitié les femmes, les enfans, pourront-ils demander des ménagemens pour leurs familles?

Et dans quel temps encore hasarde-t-on cette horrible publication? Lorsque l'armée, affoiblie par des détachemens, découragée par des retraites imprudentes, par une inaction honteuse, étoit incapable de protéger ceux même que les menaces auroient pu intimider, ou les promesses séduire. Ainsi on ne sembloit inviter à se déclarer en faveur de la *Grande-Bretagne*, ceux qui conservoient de l'attachement pour elle, que pour les faire connoître à ses ennemis, pour les exposer à leur persécution, à leur vengeance; de sorte

qu'il est impossible de décider qui l'emporte dans cette pièce inconcevable, de la foiblesse, de la cruauté, de l'inconséquence ou de la noirceur.

Certainement voilà des idées & des vérités frappantes. Elles ont été combattues froidement, à l'ordinaire, par le Ministre. Lord *Suffolk* s'est contenté de dire que la guerre actuelle n'étoit pas une guerre ordinaire, & qu'il étoit permis d'y déployer toutes les ressources que peut procurer la guerre sans exception; que la *France* ne se bornant plus à lever par terre de nombreuses armées, mais ambitionnant de devenir une Puissance maritime, *osant aspirer à disputer aux Anglois l'empire des mers*, cette circonstance, jointe à la révolte des *Colonies*, devenoit une époque dont les *annales de l'Angleterre n'offroient pas d'exemple*; que la *France* & les *Américains* s'étant ligüés, ne formoient plus qu'un seul ennemi, auquel on ne devoit plus de ménagement; qu'il falloit employer tous les moyens usités pour diminuer l'influence que cette ligue pourroit avoir sur les évènements; &, pour emprunter les termes de la Proclamation, *rendre l'Amérique le moins utile qu'il se pourroit à la France*; que ces expressions ne signifioient pas autre chose qu'un parti bien pris de ne plus regarder les *Insurgens* comme des freres, mais comme des étrangers, ennemis, dévoués à toutes les calamités qui résultent de cette inimitié entre les nations; & qu'il ne s'agissoit pas-là de calamités nouvelles, mais seulement de celles qui sont approuvées par le droit des gens, *par les loix reçues de toutes les nations civilisées*, & qu'il ne doutoit pas que ce système

ne fût applaudi par la *majorité* des suffrages. En effet, quand on est venu aux voix, le Ministre a eu pour lui la MAJORITÉ.

On n'en doit pas être surpris, mais on peut l'être que des hommes aussi sûrs du succès, se donnent la peine de parler pour le motiver en apparence, & sur-tout d'employer d'aussi mauvaises raisons. Ce commentaire de la Proclamation est dérisoire en tout sens.

Si les menaces qu'elle contient ne pronostiquent rien de nouveau, elle étoit donc inutile. Est-ce *comme des freres* que la *Grande-Bretagne* traite les *Américains* depuis trois ans? Est-ce en vertu de la parenté, d'une tendresse de famille, qu'elle ravage leurs côtes, qu'elle soudoie quarante mille hommes achetés en *Allemagne* pour les égorger? Si ce sont-là les marques de l'amitié fraternelle, comment donc se manifestera la haine? Et si les Commissaires n'ont voulu indiquer que la continuation des anciens procédés, pourquoi donc ont-ils dit qu'on alloit faire ce qu'on n'avoit pas encore fait?

Ce Ministre n'est pas plus heureux quand il admet des nouveautés, que quand il en nie. N'est-il pas étrange que ç'en soit une à ses yeux, que la prétention à l'égalité maritime entre les pavillons de *France* & d'*Angleterre*? L'un ose disputer à l'autre l'empire des mers! C'est une époque sans exemple dans les *Annales Britanniques*, que cette insurrection! Cependant sous *Louis XIV*, il y

a eu un moment où la *France* a non-seulement disputé cet empire orageux, mais l'a possédé. Avant elle, ce n'est pas aux *Anglois* qu'il appartenait, mais aux *Hollandois*. Ceux-ci en avoient dépouillé les *Espagnols*, qui s'en étoient emparés aux dépens des *Vénitiens*, des *Génois*, &c. C'est l'ambition exclusive des *Anglois* qui est une nouveauté de la date la plus récente, & une nouveauté qui seroit déjà surannée, si les progrès de la politique ministérielle dans toutes les Cours, étoient proportionnés à ceux des lumières chez leurs sujets; si l'on sentoit par-tout que la modération bienfaisante de la *France*, la richesse de son sol, le génie national, ôteroient à sa supériorité, une fois reconnue, ce que celle des *Anglois* a d'insultant, de tyrannique, & même de dangereux.

D'ailleurs, il ne s'agit pas ici de supériorité: c'est la *Grande-Bretagne* seule qui l'affecte; elle ne veut pas même d'égaux. La *France* se borne à ne vouloir pas de maître: c'est en cela l'intérêt de toutes les nations qu'elle défend.

On en voit la preuve dans le traité nouvellement conclu avec l'*Amérique*. Non-seulement l'idée d'une alliance *exclusive* n'y est pas recélée, mais elle en est formellement écartée. Sans la malheureuse méprise des Chambres du Commerce qui ont, comme je l'ai observé, arraché, malgré le Gouvernement, le désaveu de son système pour l'admission des Puissances neutres dans ses ports pendant la guerre, le bandeau tissé par la barbarie alloit tomber. Les ports une fois ou-

verts, n'auroient probablement plus été fermés.

On auroit senti, par l'expérience, que des vaisseaux étrangers, en chargeant à *Saint-Domingue* les productions de *Saint-Domingue*, en les payant à des *François* toujours attachés à la *France*, toujours soumis à la *France*, obligés de rendre à la *France*, en mille manières, ce qu'ils auroient reçu d'ailleurs d'une seule, ne lui auroient pas plus nuï que ne lui nuisent les bâtimens, étrangers aussi, qui chargent du *sel*, de l'*eau-de-vie*, &c. à *Rocheport*, du vin à *Bordeaux*, des toiles à *Nantes*, à *Reuen*, &c. On auroit vu que les Colonies devenues plus riches, auroient été plus fertiles en tout sens; qu'étant plus heureuses, elles auroient été plus *Françoises*.

Si la paresse de nos Commissaires avoit été moins favorisée, s'ils ne s'étoient plus trouvés les distributeurs privilégiés de ces trésors qu'une loi extravagante force de venir se rendre à leurs pieds, & dévoue, dans le cas d'une guerre, à être la proie de l'ennemi, l'activité, l'intelligence des véritables Négocians auroit été bien autrement encouragée. Ils seroient devenus de *Marseille*, de *la Rochelle*, du *Havre*, l'ame des chargemens expédiés à la *Martinique*, à la *Guadeloupe*, pour le reste du monde; les denrées n'auroient été ni écrasées d'une infinité de frais inutiles, ni exposées à des dangers, à des avaries sans objet; quelques familles oisives de nos côtes auroient eu un moyen de moins pour s'enrichir: mais une multitude de sources d'opulence n'auroient pas été fermées dans nos possessions éloignées: les étrangers n'auroient plus été rebutés par

de mauvais traitemens , par des surtaxes fâcheuses : notre commerce auroit obtenu de toutes parts une préférence volontaire infiniment lucrative : les particuliers se feroient enrichis : l'Etat n'y auroit rien perdu : une fraternité presque universelle auroit été le fruit de cette opération salutaire. La guerre auroit au moins produit le bien de rompre des fers que l'indolence de la paix auroit peut-être éternisés.

Ce principe de régénération générale a été étouffé pour cette fois-ci par une complaisance mal-entendue : mais qui en a été plus voisin de la *France*, qui l'avoit déjà adopté, ou de l'*Angleterre*, qui le proscriit journellement ? De la *France*, qui n'a fait, du principe contraire , qu'une loi nationale , restreinte à ses seuls sujets, à ses seules propriétés , ou de l'*Angleterre* qui en a fait un règlement tyrannique , universel , étendu à tous les peuples , à tous les objets ; qui confisque tout vaisseau assez hardi pour entrer dans ses ports , avec une cargaison recueillie dans un autre pays que les planches dont il est composé ; qui punit comme un criminel un *Hollandois* qui lui apporte du vin de *Bourgogne*, un *Bayonnois* chargé de laines d'*Espagne* ; qui ose aujourd'hui , dans sa détresse même , hasarder des excès qu'excuseroit à peine la prospérité, & croit multiplier ses ressources en multipliant les outrages. Voilà l'empire intolérable contre lequel tous les peuples devroient se soulever : voilà les nouveautés qu'il faut se hâter de proscrire ; & qui justifieroient une ligue de toutes les Puissances appelées par la nature au partage du vaste *Océan*.

Sans doute il se formera quelque jour dans le Parlement de l'*Europe*, comme dans celui de *Londres*, une MAJORITÉ qui en dirigera les opérations : s'il est possible alors que le véritable intérêt public en devienne l'objet, si c'est d'après la confiance que chacun doit respectivement inspirer que les esprits se déterminent, ce ne sera peut-être pas à élever la *France*; mais ce sera sûrement à humilier l'*Angleterre* que tendront toutes les résolutions.

LES prises accumulées par les *Anglois* ont rempli *Londres* des marchandises *Françoises* de toute espèce. Naturellement elles devroient déjà être vendues : les Négocians *François* l'avoient espéré; ils avoient donné commission à *Londres*; plusieurs s'y étoient eux-mêmes transportés pour racheter leurs propres effets, & payer à l'ennemi impérieux, qui les brave, un tribut bien humiliant. Cependant cette espèce de foire si douloureuse pour les uns, si propre à flatter l'orgueil des autres, n'a pas encore eu lieu. On prétend que ce retard est occasionné par le projet du Ministère, qui veut faire imposer sur la sortie de ces objets confisqués, un droit très-considérable; & le Parlement pouvant seul y donner la sanction, on est obligé d'attendre que cette assemblée ait eu le temps de paroître s'en occuper.

Ce plan, s'il se réalise, est de la part des *Anglois* une bien étrange preuve d'audace, de confiance tout-à-la-fois en leurs forces, & dans l'in-

sensibilité ou la foiblesse de toutes les Puissances neutres de l'*Europe*. Car enfin si celles-ci s'unifesoient pour fournir à la *France* les sucres, les cotons, &c. que le malheur de la guerre l'a empêchée de recevoir ; si la *France* se déterminoit à revenir au système de leur ouvrir ses portes, pour les lui transmettre, elle seroit dispensée de recourir à ceux que les armateurs *Anglois* ont interceptés dans leur retour. Alors ces magasins, que la fortune & la force ont rempli, se trouveroient presque sans usage pour l'*Angleterre*. Les pertes de son ennemi ne seroient presque plus un gain pour elle : les particuliers & le Gouvernement seroient frustrés du bénéfice pécuniaire, qui, dans cette conjoncture-ci, doit cependant être le plus vif objet de leurs desirs.

Mais ils se flattent apparemment d'enchaîner toujours par la terreur, ou par la violence, les Puissances neutres : ils supposent que dès-lors ce n'est que de leurs mains que le commerce de la *France* pourra recevoir des ressources, & qu'il fera obligé de leur solder en argent les coups de canon avec lesquels ils l'auront désolé.

Ce qui autorise à penser que c'est-là leur spéculation, c'est la réponse du Ministre principal aux reproches qu'on lui faisoit en plein Parlement d'avoir laissé aliéner l'esprit des *Hollandois* par une hauteur déplacée, & d'exposer l'*Angleterre* à une rupture, dont le discours qu'on a lu, dans l'article précédent, semble être le pronostic. Le Ministre a répliqué froidement, „ qu'il n'y „ avoit rien à craindre des *Hollandois* ; que leur

„ intérêt étoit de rester en bonne intelligence
 „ avec la *Grande-Bretagne*; que ces fermentations
 „ passagères, dont on prenoit l'alarme, n'en de-
 „ voient causer aucune; qu'elles avoient tou-
 „ jours lieu au commencement de chaque guerre
 „ d'*Europe*, sur-tout entre les deux Puissances
 „ qui s'y disputent le plus vivement la supério-
 „ rité; qu'alors il se trouvoit toujours en *Hol-*
 „ *lande* quelques particuliers, qui, sous prétexte
 „ de la neutralité, cherchoient à s'emparer du
 „ commerce, & à se rendre les médiateurs de ces
 „ relations interrompues; d'où résultent la saisie
 „ de leurs vaisseaux, & des pertes pour ces spé-
 „ culateurs indiscrets; mais *qu'il n'y avoit pas à*
 „ *redouter qu'il en vint une rupture*“. Pour parler
 ainsi, il faut être bien certain de la patience de
 ceux que l'on désigne, ou de leur impuissance.

F R A N C E.

OÙ est le Comte d'*Estaing*? Qu'a fait le Comte d'*Estaing*? Que fait le Comte d'*Estaing*? Que fera le Comte d'*Estaing*? Voilà les questions qui sont dans la bouche de quiconque prend quelque intérêt aux évènements de cette guerre. Mais qui peut les résoudre? Personne peut-être en ce moment.

Le passé même n'est pas parfaitement connu; quant à l'avenir, il dépend d'une multitude d'agens qu'il est presque impossible de maîtriser; des vents, de la mer, de la promptitude ou de la négligence de nos adversaires, de la bonne vo-

mensonge ; de l'hypocrisie , c'étoit déguiser ses sentimens , & feindre un respect religieux qui , assurément , n'existoit pas ; de la méchanceté , & de la plus atroce , c'étoit déferer ses accusateurs comme coupables d'imposture. Il n'est pas bien prouvé que leur délation fût répréhensible ; mais certainement l'artifice qui en faisoit une calomnie , étoit bien odieux. On pouvoit leur reprocher un zèle trop amer , mais ce n'étoient pas des menteurs. *Tartufe* auroit-il été plus adroit , plus hardi & plus perfide ?

Il ne faut pas dire que c'étoit une affaire sans conséquence , & qu'ici M. de Montesquieu s'épar-
gnoit un affront sans nuire à personne. C'est toujours nuire que de rendre suspecte la bonne-foi de celui que l'on dément. La seule délicatesse d'un homme du monde , la seule générosité d'un homme honnête qui se respecte , lui interdit de semblables ressources , même contre ses ennemis. D'ailleurs , c'est le cas de dire avec SOLON : *Si nous souffrons ces sortes de jeux dans les occasions peu importantes en apparence , ils se glisseront bientôt dans nos contrats , dans les affaires les plus sérieuses.*

Comparez ce tableau exact à celui du Secrétaire panégyriste ,

Puis fiez-vous à Messieurs les Savans.

Voilà, Monsieur, ce que je puis vous dire de plus certain sur l'établissement de l'*Académie Française*. Observez qu'il n'y a pas ici un mot , hors l'anecdote présidentielle , qui ne soit tiré de l'histoire

toire de *Pélisson* ; que par conséquent rien ne peut être mieux avéré.

Jusqu'à *Louis XIV*, elle n'avoit été qu'une association mesquine , assez peu connue, & flétrie encore de l'opprobre de sa naissance. Ce Monarque, en l'adoptant, en daignant lui faire le même honneur qu'il faisoit aux gardes d'un autre Cardinal ; en l'incorporant dans sa maison, la purifia en quelque sorte. Son attention, du moins dans les premiers temps, à ne pas souffrir que les petites cabales en écartassent les sujets propres à l'honorer, lui donna une espèce de consistance.

Depuis elle a languï, soutenue par le préjugé public, par l'habitude, par l'admission, souvent forcée, de quelques hommes de mérite ; mais toujours se recrutant d'une foule d'hommes obscurs, volontairement appelés par la foule de leurs semblables ; déjà introduits avant eux, & devenus les maîtres.

Enfin depuis quelques années, elle ne s'est guère permis que de ces derniers choix. La postérité, aux yeux de qui les petites intrigues s'éclipsent, que les recommandations des femmes ne peuvent séduire, ni les titres aveugler ; qui juge les hommes sur leur mérite réel, & non d'après leurs cotteries, sera toute étonnée, en rapprochant la liste de 1635, époque des lettres-patentes, de celle de nos jours, de trouver au moins autant de noms voués à l'oubli, ou au mépris, dans l'une que dans l'autre.

bre. Attirés par le bruit du premier feu, ces deux bâtimens approchent : à leur seul aspect tout change. L'indécision des *François* se dissipe. Le pavillon blanc se relève, & les 22 preneurs se déterminent à descendre humblement à fonds de calle où ils restent prisonniers.

Le navire ainsi garanti, a continué sa route avec ses bienfaiteurs, non pas comme une prise ennemie domptée par la force ; mais comme un compatriote sauvé par les défenseurs de son pays. Les propriétaires croyoient n'avoir qu'à remercier la Providence qui leur avoit fait trouver si à propos du secours : ils ont été bien surpris d'apprendre que *le Vengeur* & *la Belle-Poule* prétendoient être payés de leurs bons offices, & qu'ils invoquoient en leur faveur les loix qui assurent à un corsaire, assez heureux pour rendre à un marchand un pareil service, le tiers de la cargaison recouvrée par son courage.

Le *Conseil des prises* leur a même adjugé leur demande : mais les Négocians se pourvoient au Conseil du Roi contre cette décision : ils trouvent mauvais que des héros veulent gagner de l'argent sur leurs concitoyens, & soutiennent que de si braves gens doivent ici s'en tenir à la couronne civique.

Ils appuyent ces insinuations de l'honneur par des raisons tirées de la Jurisprudence & de la Justice. En premier lieu, disent-ils, *l'Aquilon* n'étoit pas pris. Secondement, quand il l'auroit été, il n'est pas resté dans les mains de l'ennemi le temps
que

que la loi exige pour qu'il soit dû une récompense aux mains qui l'arrachent à la captivité. Troisièmement , dans aucun cas cette récompense ne peut-être réclamée par des vaisseaux *de guerre*.

Ces trois points semblent parfaitement établis, les deux premiers par le fait , l'autre par le droit & la raison.

1°. Le vaisseau n'étoit pas pris : cela paroît évident , puisqu'à la seule apparition du secours , le détachement chargé d'en consommer l'esclavage s'est soumis lui-même , & que pour le réduire il n'a point fallu de force étrangère : les guerriers dont l'ombre salutaire a conservé à *l'Aquilon* sa liberté , n'y ont vu en s'approchant l'ennemi qu'enchaîné. Sa reddition n'a pas été effectuée.

A qui en effet seroit-il censé s'être rendu ? Est-ce aux vingt-deux hommes qui n'y ont trouvé qu'une prison ? Est-ce à l'Armateur *Anglois* même qui attendoit leurs dépouilles ? Aux premiers cela n'est pas possible. Au second , il faudroit donc compter pour un titre l'avidité de ses regards , & supposer qu'un vaisseau supérieur , dès qu'il a envisagé sa proie , en est réellement le maître : mais alors l'Armateur *Anglois* se trouveroit avoir été déjà dépouillé lui-même de cette faculté au moment où il croyoit l'exercer. Les vaisseaux du Roi en auroient été les vrais propriétaires dès la minute où ils l'auroient aperçu , & il étoit prisonnier des yeux à l'instant où il se flattoit en faire.

Un principé qui me paroît incontestable , c'est qu'on ne peut pas être réputé captif , quand on cède à la force , tant qu'on n'a pas perdu toute espérance de secours , ou qu'on n'a pas soi-même ratifié , par une convention , la perte de sa liberté. Si l'intention du Capitaine avoit été de se rendre , en passant sur le bord ennemi , & qu'en quittant le sien il en eût laissé l'ordre , on pourroit dire qu'il a été un moment prisonnier ; mais puisqu'il atteste par serment (& ici il est seul son propre juge) , qu'il ne vouloit qu'éclaircir pourquoi on l'attaquoit , il est sûr que sa déférence ne peut pas être regardée comme une reddition.

Une place seroit-elle censée rendue , si , après avoir battu la chamade , les assiégeans étoient chassés avant la signature de la capitulation ? Le Gouverneur qui refermeroit ses portes , & tireroit sur l'arrière-garde fugitive , seroit-il accusé de violer les loix de l'honneur ?

Mais au fond , dans le cas actuel , cette question est assez indifférente. Peu importe que *l'Aquilon* ait été pris ou non : ce n'est pas des suites de sa captivité qu'il s'agit , mais de celles de sa liberté. Ce qui est essentiel , c'est de savoir combien a duré la première , chimérique ou réelle.

Les loix de la guerre maritime soumettent les événemens sanglans qui se passent sur ce grand théâtre , à la règle des *vingt-quatre heures*. Il faut , pour qu'un navire pris par l'ennemi , & recouvré par un concitoyen , soit soumis à expier son infortune par le sacrifice d'une partie de sa substance , qu'il ait passé au pouvoir du nouveau proprié-

taire un espace de temps équivalent à un jour & une nuit. Or, c'est ce qui ne se trouve pas ici à beaucoup près. On assure que *l'Aquilon*, attaqué & surpris à la fin de la nuit, a été vengé & sauvé au point du jour.

Si ce fait est exact, il est décisif. Il est étonnant alors que le Conseil des Prises ait pu rendre un Jugement aussi formellement contraire à une loi qui, par sa nature même, doit être observée avec la plus minutieuse rigueur. Renfermée dans ses limites, elle est encore assez dure, pour qu'il ne soit pas permis aux Juges de les déplacer.

La troisième objection des Négocians n'est peut-être pas moins prépondérante. Ce que la loi n'accorderoit pas dans ce cas-ci, même à des Armateurs vulgaires, elle ne le doit dans aucun cas à des équipages armés au nom du Roi pour le servir, & défendre ses sujets. En les sauvant des fers de l'ennemi, ils font leur métier, ils remplissent leur devoir. Payés par le Prince en grades, en distinctions & en argent, leur est-il permis encore de rançonner les membres de la patrie qu'ils ont juré de servir ?

Le Particulier qui arme en course, qui, en cherchant un ennemi, brise les fers de ses compatriotes, & rend à sa nation le vaisseau, les hommes, les trésors qu'elle alloit perdre sans sa valeur, exige avec justice une indemnité de ceux qu'il a si heureusement sauvés. La part qu'ils lui font de leurs biens, est l'intérêt de ses avances, le prix de son courage, de son sang, des périls qu'il

n'étoit pas obligé de courir pour eux. Il n'a point d'autre solde : il est dispensé d'avoir de la bravoure pour autrui. Il s'expose autant pour recouvrer cette dépouille , dont il fait qu'il n'aura qu'une partie , qu'il le feroit pour une capture dont la totalité lui seroit dévolue ; & les loix , en réduisant dans ce cas ses droits à un tiers , ont montré peut-être encore plus de confiance , dans sa générosité que d'égards pour la justice.

Mais les Militaires , c'est l'honneur & la patrie qui les ont armés. Le Prince les a choisis au nom de l'un pour soutenir la gloire de l'autre. Ils ne font point d'avances ; c'est l'Etat qui les fait pour eux. Victimes révérees de ses besoins , leur dévouement est soldé par le respect , par l'admiration qu'ils inspirent. Dépositaires de ses plus terribles ressources , ils exercent la plus belle prérogative de la souveraineté , celle de protéger la foiblesse , & de punir l'insolence. Voudroient-ils descendre de ce haut degré d'élévation , pour s'abaisser au rang des mercénaires dont l'intérêt allume le courage , & qui ne hasardent leur vie que pour une fortune obscure ? Ce seroit de leur part réunir la dégradation à l'injustice ; ce seroit recevoir deux soldes , & se vendre à deux maîtres ; double espèce d'avilissement , dont , dans l'un ni dans l'autre service , des guerriers *François* ne pourroient soutenir l'idée.

Jamais aucune de nos armées , en rentrant dans des murs livrés par la fortune à l'ennemi , n'a prétendu que le premier malheur des habitans

fût un titre pour en exiger des contributions , ni qu'en leur rendant le seul bien dont ce maître passager les eût privés , on acquît le droit de leur ravir ceux qu'il leur avoit laissés ? Voudroit-on que les successeurs , les rivaux des *Dugué-Trouin* , des *Duquesne* , des *Jean Bart* , fussent moins généreux , moins désintéressés , que ceux des *Turenne* , des *Condé* ?

Il paroît aussi que la répétition qui donne lieu au procès actuel , est due à une impulsion étrangère. Les Commandans *du Vengeur* & de *la Belle-Poule* n'avoient pas eu d'abord ce projet. Contens de la valeur du Corsaire même , dont on ne leur conteste pas la possession , & qui est estimé cent mille écus, ils étoient rentrés, comme je l'ai dit, dans le port , sans soupçonner , sans désirer de droits plus étendus. Des conseils, dont leur magnanimité ne s'est pas assez défiée, les ont apparemment séduit.

Sans doute il n'y a pas de distinction & de fortune auxquelles ne puisse aspirer le brave Commandant de *la Belle-Poule* , celui qui a repoussé avec tant de noblesse , & puni avec tant de succès les premières insultes de nos audacieux rivaux : mais il faut que tous ses triomphes soient purs. Ce n'est que de la main de son Maître que lui & ses généreux Collègues doivent attendre des récompenses : ce n'est que sur ses ennemis qu'ils doivent conquérir des dépouilles.



ENCORE une méprise de la Justice, ou du moins de ses organes : encore une application hasardée de la *marque* : encore une preuve de la facilité avec laquelle on abuse de ce demi-supplice, & de la sécurité fatale qu'il inspire à la conscience des Juges : encore une réparation indispensable, & dont il faut espérer que l'on ne se dispensera pas.

A *Arras*, en 1773, un jeune Avocat, nommé *Derugy*, exerçoit sa profession, comme tant d'autres à qui elle concilie l'estime publique, & procure avec le temps une fortune : il avoit de la probité, & ne manquoit pas de talens. On l'avoit destiné à épouser la fille aînée d'une veuve de la même ville, nommé *Ferco*. La cadette lui parut plus aimable : il la préféra.

Ce choix, qu'il ne se crut pas obligé de dissimuler, en rendit l'objet odieux à l'aînée méprisée, à la mere qui l'aimoit aveuglement, à un frere aîné, homme furieux, qui trouvoit dans la cadette un tempérament moins conforme au sien. On accabloit celle-ci de mauvais traitemens : plus d'une fois les voisins furent obligés d'accourir à ses cris, & de la retirer sanglante des mains de ces trois ennemis, qui sembloient ne ménager sa vie que pour la rendre malheureuse.

Elle prit le parti enfin de s'évader de la maison maternelle : elle se retira chez des étrangers qui l'accueillirent. On négocia pour obtenir de sa mere qu'elle se prêtât à la laisser entrer dans un couvent ; on n'y put réussir.

Dans cet embarras il étoit difficile que son amant, dont la profession étoit de donner des conseils , ne fut pas consulté. Il insistoit pour un retour : on le regarda dans la famille comme l'auteur de la séparation. Les deux freres , avec deux de leurs amis, l'attendirent un soir, & quelle que fut l'arme qu'ils employèrent , le laissèrent pour mort sur la place.

Il ne l'étoit pas. Il rendoit plainte : après une procédure authentique les assassins furent condamnés *au blâme* par le *Conseil-Provincial d'Arras*.

Pour retarder les poursuites du Jurisconsulte, il avoient rendu contre lui une plainte en *rapt*. C'étoit une récrimination évidente : les Juges n'en firent alors aucun cas : mais elle donna aux jeunes gens plus d'occasion, & même de droit de se voir. Il falloit s'unir pour se défendre : en se communiquant ses craintes , ses inquiétudes , il étoit difficile de ne pas parler du motif , & que l'amour qui causoit tant de maux ne se chargeât pas de les adoucir. Après quelques conférences la jeune persécutée se trouva grosse.

C'étoit un surcroît de malheur encore plus qu'un crime ; avec des parens humains cette foiblesse auroit été l'époque de la réconciliation. *Derugy* prévint que ceux de sa maîtresse n'en feroient que plus irréconciliables. Il lui donna en pleurant le conseil de mettre à couvert sa personne , devenue plus précieuse à l'humanité , plus chère à l'amour.

Mais comme c'étoit la sûreté , & non pas le désordre qu'elle cherchoit, du fonds de sa retraite elle présenta requête pour être autorisée par la Justice à entrer dans une maison religieuse. On ne répondit que par un ordre de la plonger dans une *maison de force* : & elle ne crut pas devoir y déférer.

Cependant le terme fatal arriva , où elle alloit se trouver mere. Elle avoit prévenu une sage-femme d'*Arras* , qui lui avoit promis un asile & des secours : sa famille le fut : on engagea la sage-femme à ne se pas trouver chez elle à l'heure du rendez-vous.

Il étoit dix heures du soir : les douleurs se faisoient sentir. Qu'on se peigne la situation d'une jeune personne en cet état, en ce moment, seule, sans amis , sans ressources ; elle n'avoit plus de mere ; mais son amant en avoit une chez qui il ne logeoit pas , ce qui est à remarquer ; chez qui ils ne se voyoient pas , ce qui n'est pas moins essentiel. Dans son affreuse détresse elle n' imagine pas d'autre refuge pour son enfant : elle se traîne chez la dame *Derugy*.

Celle-ci prudente, circonspecte, refuse d'abord de la recevoir. Le désespoir alors trouble la raison de l'infortunée ; elle proteste à haute voix qu'elle va se précipiter dans un puits public ouvert à quelques pas de-là , & elle en prend le chemin. L'humanité, la voix du sang, se firent entendre aux entrailles de l'aïeule : elle court ; elle arrive à l'instant où une fureur excusable alloit consommer un double crime : elle ramène, ou plutôt elle emporte dans sa maison cette victime déplorable du

despotisme & de l'amour : elle y reçoit un dépôt auquel des étrangers même n'auroient pu , sans barbarie , refuser des soins : mais pour concilier la prudence avec la commisération & le devoir , au bout de vingt-quatre heures elle oblige l'accouchée à se transporter ailleurs.

Toutes ces circonstances sont essentielles , pour apprécier le jugement.

La grossesse avoit été connue : l'accouchement ne fut pas ignoré. La famille reprit ses procédures contre le prétendu *rapt*.

On surprend des décrets de prise-de-corps : on ne doutoit pas que *Derugy* n'essayât de porter des consolations à sa maîtresse : on les épie : on les arrête : on les plonge dans les cachots ; on instruit avec fracas : & bientôt on renferme juridiquement la fille dans une maison de force. On condamne le jeune homme au GIBET ; & sa mere , cette femme tendre , mais réservée , qui n'avoit donné à la nature que ce qu'elle n'auroit pu lui refuser sans crime ; qui n'avoit fait que sauver son petit-fils du danger de périr avant sa naissance , à être également PENDUE ET ETRANGLE'E.

Cette Sentence étoit sujette à l'appel : il fut interjetté au *Conseil-Provincial d'Arras*.

J'ai déjà fait observer autrefois l'étrange constitution de ce Tribunal , souverain quand il décide de la vie ou de l'honneur des hommes , & dépendant quand il prononce sur leurs fortunes : j'ai fait remarquer combien il étoit à craindre que de cette puissance inverse il n'y résultât un penchant sanguinaire , & même injuste : car enfin

tous les hommes , sur-tout quand ils ont quelque dignité , & qu'ils sont en corps , redoutent l'apparence même de l'humiliation. Si pour s'épargner la crainte de voir réformer leurs jugemens , il ne faut , en jugeant , que pousser la sévérité jusqu'à l'excès , on peut être sûr qu'ils ne rendront que des Sentences rigoureuses ; & de cette disposition d'esprit , aux plus terribles injustices , il n'y a pas loin.

Ici la Sentence étoit si révoltante qu'elle fut mitigée : mais cet adoucissement même étoit une effroyable rigueur : c'étoit moins un hommage rendu à la justice , qu'une preuve du goût du Tribunal pour ne laisser échapper aucune occasion de décider irrévocablement du sort d'un homme. *Derugy* & sa mere ne furent pas pendus ; mais l'une a été condamnée au *bannissement pour 9 ans* ; l'autre aux GALERES *pour sa vie* , & préalablement FLE'TRI D'UN FER CHAUD , &c.

Le Jugement a été exécuté. Si l'on n'avoit contesté à la dame *Derugy* , & à son fils que cent louis , ils auroient eu la certitude de provoquer un autre examen , un autre arrêt , & l'espérance de trouver des Juges plus pitoyables. Il s'agissoit de leur existence : la loi leur ferme la bouche , & les livre au bourreau.

Derugy MARQUE' , a été traîné à *Paris* , pour être attaché à la chaîne , & conduit aux galères. Son histoire a fait du bruit : il a trouvé des protecteurs ; un Avocat au Conseil , dont le nom , le courage & le désintéressement méritent d'être connus , M^e *Godineau de Villechesnay* lui a voué

des secours gratuits : l'état de ce malheureux , dont l'excès de la douleur a aliéné l'esprit , celui de la mere réduite à subsister d'aumônes , ont enflâmé son zèle : il a présenté pour eux une requête qui a été accueillie au *Conseil* : on a ordonné la *révision* : mais par une fatalité terrible , c'est devant les mêmes Juges que le procès a été renvoyé pour le *revoir*.

C'est le *Conseil-Provincial d'Arras* qui est chargé de décider si le *Conseil-Provincial d'Arras* a suivi les loix , en punissant comme un crime digne de la *mort civile* , une faute que la loi auroit permis d'expier avec un peu d'argent ; s'il a accompli les règles de la justice , en condamnant à une peine *capitale* pour une tendresse imprudente , un citoyen dont il n'avoit , peu auparavant , puni les assassins que d'une peine légère ; si enfin il a pu équitablement mettre au rang des attentats que la société proscriit , un mouvement de pitié d'une aïeule pour le sang de son fils , pour un rejetton de sa famille , condamné par le désespoir à périr dans le sein maternel.

Avec un particulier on pourroit espérer que le repentir de la méprise en assureroit le désaveu ; il n'y a pas d'homme isolé assez barbare pour résister à ce tableau , pour ne pas rétracter avec empressement un pareil écart : mais , je l'ai déjà dit plus d'une fois , les corps sont sans pitié , comme sans pudeur. Dans ces groupes terribles on ne peut pas distinguer les mains qui frappent ; & les auteurs des arrêtés les plus scandaleux , sont souvent ceux qui se prévalent avec plus de hardiesse de

cette excuse usée , & toujours employée, *que c'est la compagnie qui a tout fait.*

On m'écrit que les protecteurs de *Derugy*, épouvantés de cette considération, effrayante en effet , n'osent hasarder de faire exécuter l'arrêt de renvoi. Lui-même , au milieu du désordre de sa tête , a conservé assez de liberté d'esprit , pour sentir son danger : il répète à grands cris qu'il préfère les galères à l'horreur de retourner devant les Juges qui l'ont condamné.

On sollicite vivement le chef de la Justice pour obtenir un changement dans cette nomination : elle est , il est vrai , indiquée par la loi : mais ici elle est réprouvée par la raison ; & l'usage autorise à y déroger.

Si cependant on ne peut pas obtenir cette faveur, il me semble que *Derugy* & ses bienfaiteurs devroient se soumettre : c'est un grand avantage dans les affaires de ce genre que la *publicité*.

Le *Conseil-Provincial d'Arras* est certainement, comme tous les Tribunaux du Royaume, rempli d'hommes doux , humains, modérés, équitables, instruits : ils ont pu , comme tant d'autres , être surpris une fois : peut-être même ici n'ont-ils pas été surpris ; peut-être n'ont-ils été que foibles : peut-être ont-ils cédé , comme le font presque toujours les âmes honnêtes , enrôlées dans les compagnies, à l'ascendant que prennent en général dans tout ce qui est délibération les esprits moins purs & moins ardens. Mais les premiers

armés ici de la voix publique peuvent faire un effort, & leurs concurrens déconcertés perdre quelque chose de leur empire.

L'exemple de l'Abbé *des Broses* est effrayant, je l'avoue : mais aussi c'est une leçon. Il se pourroit faire précisément que l'inutilité de la révision dans cet autre cas servit à la rendre fructueuse dans celui-ci.

Il me paroît impossible que les mêmes Juges, étant avertis sur-tout, prononcent deux fois une peine capitale contre le prétendu délit dont il s'agit ici, ou plutôt qu'ils ne se fassent pas un honneur de la rétracter. Leur méprise vient probablement de ce qu'ils ont confondu les objets.

Il y avoit une fille sortie de chez sa mere, une plainte en rapt, une grossesse avouée, un accouchement dans la maison réputée celle de l'auteur de cette fécondité furtive. Ils ont regardé la grossesse comme une preuve du rapt, l'amant comme un de ces séducteurs proscrits par les Ordonnances, & le lieu de l'accouchement, comme l'indice d'une connivence, d'une complicité criminelle. C'est cette malheureuse chaîne d'inductions fausses, tirés d'un principe faux, qui les a égarés.

Il est vrai qu'en général nos loix sur cette matière sont rigoureuses, & qu'elles semblent inviter les Juges à la sévérité ; ce qui n'est pas un symptôme de leur perfection. On a peine à lire sans surprise l'article III de la Déclaration de 1730. Le Législateur paroît avoir voulu restreindre la peine de mort à certains cas ; & il laisse cependant à l'honneur & à la conscience des Juges de la prononcer dans tous.

Mais le cri de la nature , de la raison , l'usage , la jurisprudence fondée sur les préambules même où les Législateurs ont développé l'esprit qui les animoit , nous ont appris que les menaces accumulées contre le rapt , ont eu pour but sur-tout d'empêcher les alliances inégales , de mettre un frein aux désordres que les relations journalières entre les individus de différent sexe , & d'une condition disproportionnée , pourroient introduire dans les familles. Un domestique qui séduit la fille de son maître , & lui ravit l'honneur , dans l'espérance que pour la réhabiliter , il faudra lui en abandonner la fortune : une fille d'un état inférieur ou d'un âge mûr , qui abuse de ses charmes ou de son manège pour captiver l'imagination enflammée d'un jeune homme , & lui faire contracter des liens déshonorans , voilà les coupables que la loi proscriit.

Mais des jeunes gens, dont l'âge, le rang, les biens , sont à-peu-près égaux , quand ils cèdent au penchant qui les rapproche l'un de l'autre , doivent être mis dans une classe toute différente. L'amour , comme on l'a dit il y a long-temps , est dans ce cas-là le seul séducteur.

S'il se borne à unir les cœurs malgré les obstacles , la Justice n'a pas plus le droit de les troubler , que le pouvoir de les séparer. S'il amène des liaisons trop intimes , & un commerce répréhensible , les loix ont réduit la punition à des dommages-intérêts , à une réparation pécuniaire.

Or la faute du jeune *Derugy* & de la jeune *Ferco* étoit de cette nature. Ce n'étoit pas une alliance disproportionnée , puisqu'on avoit pro-

posé à l'amant la sœur aînée. Il n'y avoit point eu d'enlèvement violent, puisque la fille s'étoit dérobée d'elle-même de la maison maternelle. S'il y avoit eu de la violence, c'est de la part de sa propre famille : mais c'est aussi de la haine, & non de l'amour, que cette violence étoit l'instrument.

Jusqu'à la grossesse, les Juges eux-mêmes n'avoient pas imaginé qu'il y eût de rapt ; ils avoient dédaigné, rejeté l'accusation récriminatoire intentée sous ce prétexte. Or dès-lors, la jeune personne étoit déjà soustraite à ses parens : l'assassinat commis contre *Derugy* par les freres auroit eu un motif & une sorte d'excuse, si le Tribunal avoit cru pouvoir le regarder comme le ravisseur de leur parente, comme l'auteur de la honte de leur famille. En les punissant, & ne punissant qu'eux, les Juges ont démontré qu'ils avoient trouvé *Derugy* innocent du rapt. En quoi la grossesse subséquente a-t-elle pu le rendre postérieurement criminel d'un délit dont il venoit d'être absous ?

Il est clair que dans un de ces momens où la fugitive, en lui demandant des conseils, échauffoit son cœur, où la tendresse se déguisoit sous l'apparence de la confiance & du zèle, il avoit été pressant & elle foible. Mais encore une fois, ce n'est pas là un rapt. Si *Derugy*, accusé d'avoir volé un voyageur, avoit été déclaré innocent ; qu'ensuite ayant joué avec le même homme, il lui eût gagné son argent, auroit-on tiré de ce bonheur secondaire la démonstration du prétendu crime antérieur ? L'auroit-on roué depuis comme voleur de grand chemin, pour avoir été joueur fortuné ? C'est exactement ici le même cas.